

Fatherland

Harris, Robert

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

ROBERT
HARRIS

Fatherland



POCKET

1964. Dans quelques jours,
et pour un millénaire,
ce sera la fin du monde libre.

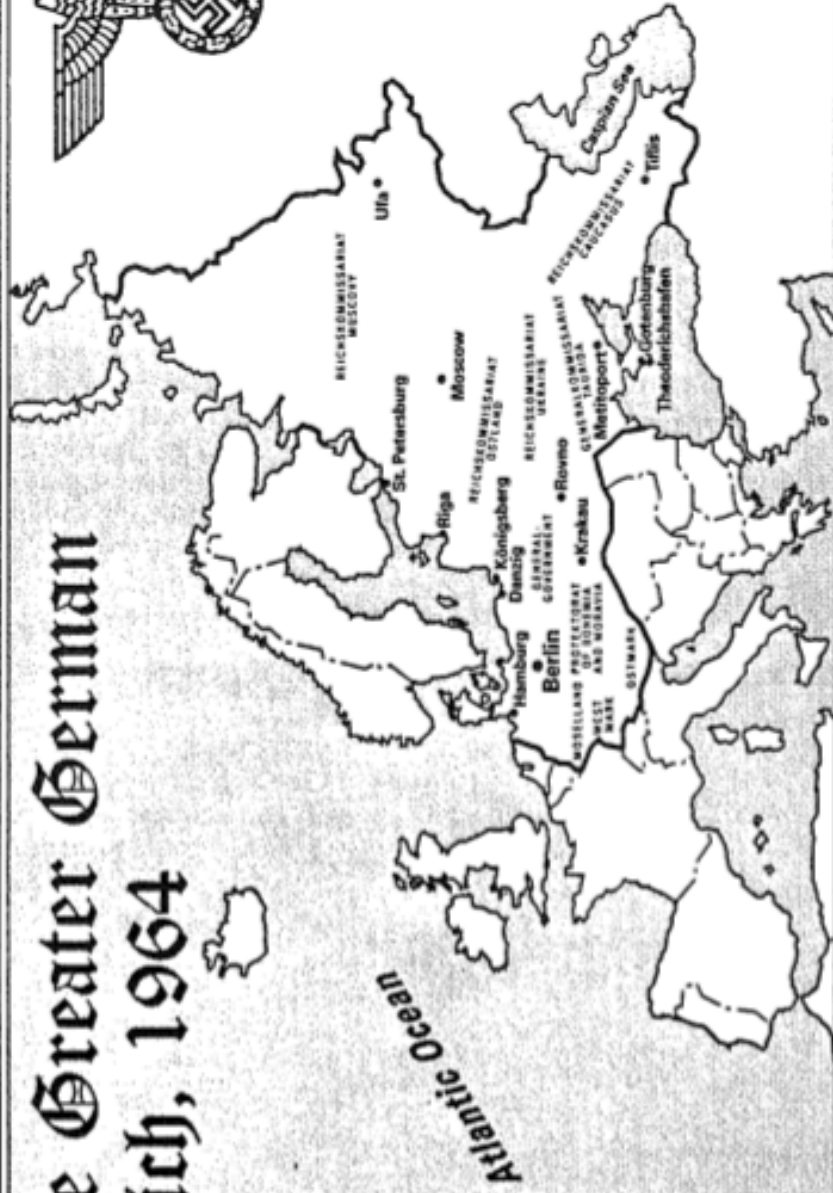
Robert Harris

Fatherland

Julliard

Pour Gill

The Greater German Reich, 1964



Les cent millions d'Allemands devaient être installés par la force en Europe ; maîtres arrogants et orgueilleux, assurés dans leur puissance et leur pouvoir par le monopole du savoir technique, par la mise au travail forcé de populations autochtones en voie d'extinction, de *crétinisés* laissés pour compte, d'une sous-humanité valétudinaire, illettrée... En telle sorte que les maîtres puissent à loisir faire vrombir leurs moteurs à longueur d'*Autobahnen*, admirer le Palais de la Force par la Joie, le siège central du Parti, le Musée des Armées et le Planétarium élevé par leur Führer à Linz (sa nouvelle Hitleropolis), se presser dans les galeries de l'Art allemand, écouter, le nez dans leurs gâteaux à la crème, les sempiternelles resucées de *La Veuve joyeuse*. Voilà ce que devait être le millénium allemand, dont même l'imagination n'aurait plus les moyens de s'échapper.

Hugh Trevor-Roper
The Mind of Adolf Hitler

Parfois certains me disent : « Attention ! Vous allez vous retrouver avec vingt ans de guérilla sur les bras ! » Cette perspective m'enchanté... L'Allemagne sera ainsi en état d'alerte permanente.

Adolf Hitler
29 août 1942

Mardi 14 avril 1964

À Toi, Adolf Hitler,
Führer et Chancelier du Reich allemand.
Je jure fidélité et courage.
À Toi, et aux chefs
Par toi désignés.
Je jure obéissance jusque dans la Mort.
Ainsi m'aide Dieu.

Serment SS

1

Un nuage lourd avait pesé toute la nuit dans le ciel de Berlin ; il s'attardait à présent sur ce qui pouvait passer pour le point du jour. Dans la banlieue ouest de la ville, tels des rubans de brume, des rafales de pluie chassaient à la surface de la Havel.

Le ciel et l'eau se confondaient sur l'étendue blême du lac, brisée seulement par la ligne plus sombre de la berge opposée. Là-bas, rien ne bougeait. Pas une lumière.

L'inspecteur Xavier March, de la Kripo, la Kriminalpolizei de Berlin, émergea de sa Volkswagen et laissa la pluie fouetter son visage. Il était connaisseur. Cette sorte de grain en particulier. Il en possédait le goût, l'odeur. La pluie de la Baltique, celle du Nord, froide et chargée de sel, aux senteurs de mer. Un court moment, il se retrouva vingt ans en arrière, sur le kiosque du U-Boot, glissant furtivement hors de Wilhelmshaven, tous feux éteints, dans l'obscurité.

Il jeta un coup d'œil à sa montre. À peine plus de sept heures.

Trois autres voitures étaient rangées sur l'accotement. Les conducteurs des deux premières dormaient derrière leur volant. La troisième était un véhicule de service de la Ordnungspolizei – l'Orpo pour Monsieur Tout-le-Monde. Vide. Par la vitre baissée, perçant l'air humide, on entendait le crépitement des parasites, ponctué de brefs éclats de voix inintelligibles. Le gyrophare éclairait de ses fulgurances les arbres en bordure de la route : bleu-noir, bleu-noir, bleu-noir.

March chercha des yeux les hommes de l'Orpo et finit par les repérer près de l'eau, abrités sous un bouleau dégouttant de pluie. Une masse confuse se dessinait vaguement à leurs pieds. Non loin, un jeune homme était assis sur une souche, en survêtement noir, l'insigne de la SS sur la poche de poitrine. Il se tenait penché en avant, les coudes sur les genoux, les mains pressées contre ses tempes – l'image même de l'abattement.

March tira une dernière bouffée de sa cigarette et expédia le mégot d'une chiquenaude. Le tabac grésilla et s'éteignit sur la chaussée mouillée.

À son approche, un des policiers leva le bras.

« Heil Hitler ! »

March fit mine de l'ignorer et dévala maladroitement la berge

détrempée pour examiner de plus près le corps.

C'était celui d'un vieil homme – froid, adipeux, glabre et affreusement livide. À distance, il évoquait une statue d'albâtre abandonnée dans la boue. Le mort, maculé de vase, était étalé sur le dos, à moitié hors de l'eau, bras écartés, la tête rejetée en arrière. Une paupière fripée fermait l'un des yeux ; l'autre fixait le ciel pisseux d'un air menaçant.

« Votre nom, Unterwachtmeister ? »

March avait parlé d'une voix douce, sans cesser de considérer le cadavre. La question semblait s'adresser à l'Orpo qui avait fait le salut.

« Ratka, Herr Sturmbannführer. »

Sturmbannführer, un grade de la SS, est l'équivalent de commandant dans la Wehrmacht. Et Ratka s'empressait – même claqué et trempé, trop heureux d'en remettre, révérencieux. March n'avait pas besoin de le regarder pour savoir : trois demandes de transfert à la Kripo, toutes trois refusées ; une femme de devoir, mère d'une flopée d'enfants – pour le Führer ! – et un revenu de deux cents reichsmark par mois. Toute une vie d'espoir.

« Eh bien, Ratka ? (Toujours cette même voix douce.) À quelle heure la découverte ?

— Il y a juste un peu plus d'une heure, Herr Sturmbannführer. On terminait notre ronde – du côté de Nikolassee. On a pris l'appel. Priorité Un. Cinq minutes, et on était là.

— Qui l'a trouvé ? »

Ratka désigna du pouce par-dessus son épaule.

Le jeune homme en survêtement sauta sur ses pieds. Dix-huit ans, à tout casser. Des cheveux tellement courts qu'on lui voyait surtout le cuir chevelu, sous un soupçon de duvet roux presque blond. March nota qu'il évitait de diriger son regard vers le corps.

« Votre nom ?

— SS-Schütze Hermann Jost, monsieur. (Il parlait avec une pointe d'accent saxon – nerveux, mal assuré, manifestement désireux de plaire.) De l'École de formation Sepp Dietrich à Schlachtensee. »

March connaissait : une aberration de béton et d'asphalte construite dans les années cinquante, au sud du plus grand des lacs que formait la Havel.

« Je cours ici presque tous les matins. Il faisait encore noir. D'abord, j'ai cru voir un cygne », ajouta-t-il, l'air navré.

Ratka renifla pour signifier son mépris. Un aspirant SS affolé par un petit vieux étendu raide ! Pas étonnant que cette guerre n'en finisse pas, du côté de l'Oural.

« Vu quelqu'un d'autre, Jost ? »

Le ton de March était bienveillant – le gentil tonton gâteau.

« Personne, monsieur. Il y a une cabine téléphonique sur l'aire de pique-nique, à cinq cents mètres par là. J'ai appelé et je suis revenu attendre la police. Non, absolument personne sur la route. »

March considéra à nouveau le corps. Il était vraiment énorme. Pas loin de cent dix kilos.

« Sortons-le de l'eau. (Il se tourna du côté de la route.) L'heure est venue de secouer nos belles au bois dormant. »

Ratka, qui s'avavançait en posant précautionneusement un pied puis l'autre, sourit servilement.

La pluie tombait à verse maintenant ; la rive du côté de Kladow avait pratiquement disparu. Les gouttes frappaient les feuilles des arbres, retentissaient sur le toit des voitures. Une odeur lourde montait du sol, mélange de terreau gras et de végétation en putréfaction. La pluie plaquait les cheveux de March sur son crâne, dégoulinait dans son cou. Il n'avait pas l'air de le remarquer. Pour lui, au moins au début, chaque nouvelle affaire, même de routine, contenait la promesse d'une aventure.

Il avait à présent quarante-deux ans – mince, des cheveux grisonnants, des yeux d'un gris froid parfaitement assortis au ciel. Durant la guerre, la Propagande avait donné un surnom aux équipages de sous-marins, les « loups gris », et en un sens cette image collait assez bien à March, redoutable pisteur. De tempérament, en revanche, il était tout le contraire du loup, refusant de courir en meute, se fiant davantage à sa tête qu'à ses jambes. Pour ses collègues il était « le renard ».

Un temps pour U-Boot !

Il ouvrit à la volée la portière de la Skoda blanche et reçut de plein fouet une bouffée d'air chaud et vicié.

« Bien le bonjour, Spiedel ! (Il secouait l'épaule anguleuse du photographe.) C'est maintenant ou jamais qu'on se la mouille ! »

Spiedel sursauta et lui lança un regard assassin.

Il voulut s'approcher de l'autre Skoda, mais quelqu'un baissait déjà la vitre avant.

« Ça va, March. Ça va. »

C'était la voix du chirurgien SS August Eisler, le pathologiste de la Kripo – un glapissement de dignité offensée.

« Réservez vos plaisanteries de corps de garde à ceux qui trouvent ça drôle. »

Ils se retrouvèrent tous au bord de l'eau, sauf le Dr Eisler, à l'écart sous un vénérable parapluie noir qu'il n'avait offert à personne de

partager. Spiedel fixa une ampoule de flash sur son appareil et cala posément son talon droit dans une motte d'argile. Il pesta quand le clapotis du lac atteignit sa chaussure.

« Merde ! »

Le flash produisit son éclair avec une petite détonation sourde, figeant la scène une fraction de seconde : le reflet trop blanc des visages, les zébrures argentées de la pluie, la masse sombre du bois. Un cygne surgit brusquement d'entre les roseaux tout proches, inquiet de ce remue-ménage ; il se mit à nager en rond à quelques mètres.

« Il protège son nid, dit le jeune SS.

— Il m'en faut une autre d'ici. (March précisait du doigt.) Et une d'ici. »

Spiedel recommença à jurer en dégageant son pied dégorgeant de boue. L'appareil grilla successivement deux autres ampoules de flash.

March se baissa et agrippa le corps sous les aisselles. La chair était résistante au toucher, comme du caoutchouc froid, et glissante.

« Aidez-moi. »

Les Orpo prirent chacun un bras et tirèrent de concert, ramenant peu à peu le cadavre, d'abord dans la vase, puis sur l'herbe. March, en se redressant, surprit l'expression sur le visage de Jost.

Le vieil homme portait un slip de bain bleu qui avait glissé sur ses genoux. Dans l'eau glaciale, ses organes génitaux s'étaient ratatinés – une minuscule couvée d'œufs blanchâtres dans le nid de poils noirs du pubis.

Le pied gauche manquait.

Fallait que ce soit comme ça, pensa March. Un jour pareil, rien ne pouvait être simple. Oui, l'aventure.

« Herr Doctor. Votre opinion, s'il vous plaît. »

Avec un soupir de mauvaise humeur, Eisler s'avança délicatement, ôtant un de ses gants. La jambe du cadavre s'arrêtait sous le mollet. Sans lâcher son parapluie, il se courba avec raideur pour hasarder ses doigts autour du moignon.

« Hélice ? » demanda March.

Il en avait vu, des corps repêchés dans les grandes voies d'eau – le Tegeler See ou la Sprée, à Berlin, l'Alster à Hambourg – ; et il savait à quoi ils pouvaient ressembler, comme si des bouchers s'étaient acharnés dessus.

« Non. (Eisler retira sa main.) Une amputation déjà ancienne. Assez proprement réalisée d'ailleurs. »

Il pressa fortement son poing contre la poitrine. L'eau jaillit de la bouche et bouillonna aux narines.

« Rigidité cadavérique plutôt avancée. Le décès remonte à une

douzaine d'heures. Un peu moins, peut-être. »

Il réenfila son gant.

Un moteur diesel hoquetait quelque part dans la forêt, derrière eux.

« L'ambulance, expliqua Ratka. Ils ont mis le temps. »

March fit un geste en direction de Spiedel.

« Prends-en encore une. »

Sans cesser d'étudier le cadavre, March alluma une cigarette. Il s'accroupit, fixa intensément le seul œil ouvert, resta ainsi un long moment, immobile. L'appareil flasha une nouvelle fois. Le cygne se redressa, agita ses ailes, et fila vers le centre du lac à la recherche de nourriture.

2

Le siège de la Kripo était à l'autre bout de Berlin, à vingt-cinq minutes en voiture de la Havel. March voulait la déposition de Jost. Il avait offert au cadet de le ramener à la caserne pour qu'il se change, mais le jeune homme avait refusé : il préférerait être débarrassé tout de suite de cette corvée. Sitôt le corps chargé dans l'ambulance et expédié vers la morgue, ils étaient donc repartis ensemble, dans la Volkswagen quatre portières de March, en pleine heure de pointe.

C'était un de ces matins maussades sur la ville, quand le fameux Berliner Luft s'avère moins revigorant que franchement glacial ; le froid et l'humidité piquaient au visage et aux mains plus sûrement qu'un millier d'aiguilles gelées. Sur la Potsdamer Chaussee, les éclaboussures jaillissant des roues des voitures précipitaient les rares piétons contre les façades des immeubles. Observant ces hommes et ces femmes par ses vitres mouchetées de pluie, March se prit à penser à une ville peuplée d'aveugles, progressant à tâtons sur le chemin de leur travail.

Tout était si *normal*. Avec le recul, c'est ce qui le frapperait le plus. Comme dans un accident : avant, tout est banal ; puis l'événement survient et rien n'est jamais plus pareil. Car quoi de plus ordinaire et routinier qu'un macchabée repêché dans la Havel. Deux fois par mois, on n'y coupait pas. Hommes d'affaires ruinés ou en faillite, gosses imprudents ou adolescents en mal d'amour. Les accidents, les suicides, les meurtres. Le désespéré, l'imbécile, le triste.

Le téléphone avait sonné chez lui, Ansbacher Strasse, un peu après six heures et quart. À vrai dire, l'appel ne l'avait pas réveillé. Depuis un moment, étendu dans la demi-pénombre, les yeux grands ouverts, il écoutait la pluie. Cela faisait plusieurs mois qu'il dormait mal.

« March ? On a un avis – un corps dans la Havel. (La voix de Krause, l'officier de nuit.) Va jeter un coup d'œil ; il y a quelqu'un sur place. »

Il avait répondu que ce n'était pas tellement son truc.

« Que ça te branche ou non, c'est pas la question.

— Si ! Car il se trouve que je ne suis pas de service. Je l'étais la semaine dernière, et aussi la semaine d'avant. »

Et encore la semaine d'avant, aurait-il pu ajouter.

« C'est mon jour sans. Zyeute ta liste d'un peu plus près. »

Il s'établit un long silence au bout du fil, puis Krause à nouveau, s'excusant de mauvaise grâce :

« T'es verni, March. J'étais sur le tableau de la semaine dernière. Tu peux roupiller. (Il ricana.) Ou retourner à tes petites manies. »

Un coup de vent avait rabattu la pluie contre la fenêtre, faisant crépiter les gouttes sur les carreaux.

La procédure était standard en cas de découverte d'un corps : présence requise, simultanément, d'un médecin légiste, d'un photographe et de quelqu'un de la criminelle. Les inspecteurs étaient de service à tour de rôle, dans l'ordre établi au Werderscher Markt, le siège central de la Kripo.

« Qui est de corvée aujourd'hui, par curiosité ?

— Max Jaeger. »

Jaeger. March partageait son bureau avec lui. Il avait jeté un coup d'œil à son réveil et imaginé la petite maison à Pankow, où Max vivait avec sa femme et leurs quatre filles : en semaine, le petit déjeuner était à peu près la seule occasion où ils se voyaient. Lui, en revanche, vivait seul depuis son divorce. Il avait prévu de passer l'après-midi avec son fils. Mais la perspective de la matinée, des longues heures à tirer, le décourageait déjà. Un grand vide. À tout prendre, un peu de routine en guise de distraction serait plutôt une bonne idée.

« Bon, fiche-lui la paix. Je suis réveillé. Je m'en charge. »

Deux heures à peu près s'étaient écoulées depuis. March jeta un coup d'œil à son passager, dans le rétroviseur. Jost n'avait pas pipé mot depuis la Havel. Il se tenait raide sur la banquette arrière, le regard rivé aux façades grises des immeubles qui défilaient.

Porte de Brandebourg, un motard leur fit signe d'arrêter.

Au milieu de la Pariser Platz, une fanfare de la SA évoluait – uniformes bruns trempés et martèlement de bottes dans les flaques. Même vitres relevées, on n'échappait pas au ramdam scandé des tambours et des trompettes, ni aux deux temps énergiques d'une des vieilles marches du Parti. Quelques douzaines de spectateurs s'étaient regroupés devant l'Académie des Arts, faisant le dos rond sous la pluie.

Impossible de circuler dans Berlin, à cette période de l'année, sans tomber sur l'une ou l'autre répétition de clique. Dans six jours, on fêtait l'anniversaire d'Adolf Hitler – le Führertag – ; toutes les fanfares du Reich seraient de sortie. Les balais des essuie-glace, sur le pare-brise, battaient la mesure avec un bruit de métronome.

« La démonstration est exemplaire... murmura March. Avec une bonne musique bien martiale, le peuple allemand ne se tient plus. »

Il se tourna vers Jost, qui esquissa un mince sourire.

Un grand coup de cymbales ponctua la fin du morceau. On entendit quelques applaudissements étouffés. Le chef pivota sur ses talons et s'inclina. Derrière lui, moitié courant, moitié marchant, les SA regagnaient déjà leur bus. Le policier à moto attendit que la place soit dégagée pour donner un bref coup de sifflet. D'un mouvement de main gantée de blanc, il fit avancer la file de voitures sous l'arcade.

Unter den Linden s'ouvrait béante devant eux. L'avenue avait perdu ses tilleuls en 36, sacrifiés par un acte de vandalisme officiel sur l'autel des jeux Olympiques. De part et d'autre, le gauleiter de la ville, Josef Goebbels, avait fait ériger des colonnes de pierre de dix mètres de haut, chacune surmontée d'une aigle du Parti, ailes déployées. L'eau gouttait au bout des becs et des ailes. On avait l'impression de circuler dans un cimetière indien.

March ralentit en arrivant au feu de la Friedrichstrasse et prit à droite. Deux minutes plus tard, il se garait dans le parc de stationnement devant l'immeuble de la Kripo, au Werderscher Markt.

L'endroit était parfaitement hideux : une monstruosité wilhelmienne de six étages, poisseuse de suie, occupant tout le côté sud du Markt. March venait ici à peu près sept jours sur sept depuis bientôt dix ans. Son ex-femme s'en plaignait souvent ; cette maison lui était devenue plus familière que la sienne. À l'entrée, passé les sentinelles et la vieille porte tambour, un panneau annonçait le degré d'alerte terroriste. Quatre codes, par ordre croissant de gravité : vert, bleu, noir et rouge. Aujourd'hui, comme tous les jours, c'était alerte rouge.

Les deux gardes dans leur cabine de verre les scrutèrent tandis qu'ils s'avançaient. March exhiba sa carte et fit signer le registre à Jost.

Le Markt était plus animé que d'habitude. La quantité de travail triplait toujours dans la semaine précédant le Führertag. Les hauts talons des secrétaires ployant sous les cartons pleins de dossiers claquaient sur les dalles de marbre. L'air était imprégné de l'odeur lourde des tuniques mouillées et de l'encaustique. De petits groupes d'officiers en vert-Orpo et noir-Kripo s'échangeaient à mi-voix des tuyaux plus ou moins confidentiels. Au-dessus des têtes, de part et d'autre du hall d'honneur, deux bustes ornés de guirlandes – ceux du Führer et de Reinhard Heydrich, le chef de l'Office central de la Sûreté du Reich – semblaient se regarder dans le blanc des yeux.

March fit coulisser la grille métallique de l'ascenseur et s'effaça devant Jost.

La Sûreté se subdivisait en bureaux bien distincts. Au niveau zéro de la hiérarchie : la Orpo, les flics ordinaires. Ils se chargeaient des poivrots, circulaient sur les Autobahnen, verbalisaient les excès de vitesse, s'occupaient des arrestations mineures, prévenaient les incendies, surveillaient les gares et les aéroports, répondaient aux

divers appels à l'aide, et repêchaient les corps dans les lacs.

Au sommet : la Sipo, la Sûreté proprement dite, regroupant la Gestapo et la SD, la police spéciale du Parti, Son quartier général était logé dans un complexe lugubre, Prinz-Albrecht-Strasse, à un kilomètre au sud-ouest du Markt. La Sipo s'occupait du terrorisme, de la subversion, du contre-espionnage et des « crimes contre l'État ». Ses oreilles traînaient dans toutes les usines, dans les écoles, dans n'importe quel hôpital ou cantine ; dans chaque ville, chaque village, chaque rue. Un corps dans la Havel n'intéressait la Sûreté que s'il s'agissait d'un terroriste, ou d'un traître.

Et quelque part entre les deux, aux confins non définis et brouillés de ces deux univers : la Kripo, 5^e bureau de l'Office central de la Sûreté du Reich. À eux le tout venant du crime, du banal cambriolage au casse de banque ; les voies de fait, les viols et les mariages mixtes ; les mille et une manières de trucider son prochain. Un cadavre dans la flotte – qui ? et pourquoi ? et comment ? –, c'était l'affaire de la Kripo.

L'ascenseur stoppa au deuxième étage. L'éclairage du corridor lui donnait l'allure d'un aquarium. Néon faiblard, linoléum vert, murs ton sur ton, en plus délavé. On retrouvait l'odeur d'encaustique du hall, pimentée cette fois de désodorisant pour toilettes et de tabac refroidi. Vingt portes de verre dépoli scandaient le couloir, certaines entrouvertes : les bureaux des inspecteurs. Quelque part, le cliquetis d'un clavier de machine à écrire, frappé d'un seul doigt ; ailleurs, la sonnerie d'un téléphone que personne ne décrochait.

« Le centre nerveux de la lutte incessante menée contre les ennemis criminels du national-socialisme », annonça March, citant un titre récent du journal du Parti, le *Völkischer Beobachter*.

Il fit une pause, et comme Jost ne réagissait pas, il expliqua :

« Une plaisanterie.

— Pardon ?

— Non, rien. »

Il poussa une porte et actionna l'interrupteur. Son bureau était à peine mieux qu'un placard sombre ; la seule fenêtre donnait sur une cour de brique noircie. Au mur, une étagère où s'alignaient des recueils dépenaillés de lois et de décrets, reliés de cuir, un précis de médecine légale, un dictionnaire, un atlas, un guide des rues de Berlin, des annuaires téléphoniques, des cartons avec des étiquettes collées – « Braune », « Hundt », « Stark », « Zadek » –, autant de stèles élevées par la bureaucratie en l'honneur de victimes oubliées depuis longtemps. Contre la paroi d'en face, quatre grands fichiers, dont un surmonté d'une plante en pot posée là par une secrétaire d'âge mûr, au paroxysme d'une passion muette et non payée de retour pour Xavier March. La plante était morte depuis belle lurette. Pas d'autres

meubles, sauf deux bureaux de bois poussés devant la fenêtre. Le sien et celui de Max Jaeger.

March accrocha son manteau à la patère près de la porte. Il préférait, quand c'était possible, ne pas porter d'uniforme. La pluie et le vent sur la Havel, ce matin, lui avaient servi de prétexte pour enfiler une paire de pantalons gris et un gros pull bleu. Il poussa le siège de Jaeger vers Jost.

« Asseyez-vous. Café ?

— Volontiers. »

Il y avait un distributeur au bout du couloir.

« On a des putains de *photos*. Tu te rends compte ? Tiens, regarde. »

C'était la voix de Fiebes, du VB3, la division des crimes sexuels. En train de la ramener avec son dernier exploit.

« Prises par la boniche. Admire : on distingue chaque *poil*. Cette nana peut s'installer professionnel ! »

Qu'est-ce que ça pouvait bien être ? March frappa sur la paroi de la machine qui éjecta un gobelet de plastique. Sans doute la femme d'un officier et un travailleur polonais réquisitionné dans le Gouvernement général pour bosser ici comme jardinier. D'habitude, c'était un Polonais : rêveur, sentimental, faisant doucement chavirer le cœur de l'épouse au mari absent, parti au front. Apparemment, ils s'étaient fait photographe *in flagrante* par une quelconque boniche jalouse de la Bund deutscher Mädel, décidée à bien se faire voir des autorités. Crime sexuel, aux termes de la Loi de 1935 sur la souillure de la race.

Il donna un autre coup contre le flanc de la machine.

Ils étaient mûrs pour l'audience publique à la Cour du Peuple, avec compte rendu grivois dans *Der Stürmer*, en guise d'avertissement pour tout le monde. Deux ans à Ravensbrück pour la femme. Rétrogradation et déshonneur pour le mari. Vingt-cinq ans pour le Polonais – s'il avait de la veine ; sinon la mort.

« Oh bordel ! »

Une autre voix murmura quelque chose et Fiebes – un fouille-merde dans la cinquantaine, dont la femme s'était tirée dix ans plus tôt avec un moniteur de ski SS – partit d'un grand éclat de rire. March, un gobelet de café noir dans chaque main, battit en retraite vers son bureau et referma la porte derrière lui avec son pied.

Reichskriminalpolizei Werderscher Markt 5/6

Berlin

Déposition de témoin

Mon nom est Hermann Friedrich Jost. Je suis né le 23.2.45 à Dresde. Je suis aspirant à l'École de formation Sepp Dietrich,

Berlin. À 05.30 h ce matin, je suis sorti m'entraîner. Je préfère courir seul. Mon trajet habituel me conduit d'abord jusqu'à la Havel, par la forêt de Grunewald, puis le long du lac jusqu'à la hauteur du restaurant de Linwerder, et retour au quartier, à Schlachtensee. Passé la jetée de la Schwanenwerder, trois cents mètres plus haut, j'ai vu un objet dans l'eau, près du bord. C'était le corps d'un homme. J'ai couru jusqu'à une cabine téléphonique, à un demi-kilomètre par la route qui longe le lac, et j'ai alerté la police. Je suis revenu près du corps et j'ai attendu l'arrivée des autorités. Durant tout ce temps il a plu sans arrêt et je n'ai vu personne.

Je fais cette déposition de mon plein gré en présence de l'inspecteur de la Kripo Xavier March.

SS-Schütze Il.F. Jost.

08.24/14.4.64

March se renversa dans son siège et étudia le jeune homme pendant qu'il signait le document. Rien, pas une trace de dureté sur ce visage aussi rose et doux que celui d'un bébé ; une poussée d'acné autour de la bouche, un semblant de duvet blond au-dessus de la lèvre. March n'était pas sûr qu'il se rasait déjà.

« Pourquoi courez-vous seul ? »

Jost lui tendit la déclaration.

« Ça me permet de penser. C'est pas du luxe de pouvoir être seul au moins une fois dans la journée. Dans une caserne, bonne chance...

— Longtemps que vous êtes aspirant ?

— Trois mois.

— Content ?

— Content ! (Jost tourna la tête vers la fenêtre.) Je venais de commencer mes études à l'université de Göttingen quand mon appel est arrivé. Disons que ça n'a pas été le jour le plus heureux de ma vie.

— Inscrit en quoi ?

— Lettres.

— Allemandes ?

— Vous en connaissez d'autres ? (Jost esquissa un de ses pâles sourires.) J'espère réintégrer la fac après mes trois ans. Je veux enseigner. Écrire. Pas être soldat. »

March parcourut sa déposition.

« Si vous êtes à ce point antimilitariste, que faites-vous dans la SS ? »

Il essaya de deviner la réponse.

« Mon père : il était membre fondateur de la *Leibstandarte Adolf*

Hitler. Vous savez ce que c'est : je suis son seul fils. Il n'attendait que ça.

— Pas très facile à vivre...»

Jost haussa les épaules.

« Je n'en mourrai pas. Et on m'a laissé entendre – officiellement, bien sûr – que je couperai au front. Il leur faut un assistant pour l'école d'officiers de Bad Tolz. Un cours sur la dégénérescence de la littérature américaine. C'est assez dans mes cordes, la dégénérescence. (Il risqua un autre sourire.) Je suis fichu de devenir une sommité en la matière. »

March rit doucement et considéra à nouveau la déposition. Quelque chose clochait ; à présent il voyait quoi.

« Sur ce point, je vous fais confiance. »

Il déposa la feuille sur un coin de son bureau et se leva :

« Eh bien... Beaucoup de succès avec vos cours.

— Je suis libre ?

— Naturellement. »

Manifestement soulagé, Jost se mit debout. March manœuvra le bouton de porte.

« Ah, une chose. (Il pivota et fixa l'aspirant SS dans les yeux.) Pourquoi mentez-vous ? »

Jost baissa brusquement la tête.

« Que...

— Vous affirmez avoir quitté la caserne à cinq heures trente. Vous appelez les flics à six heures cinq. Schwanenwerder est à trois kilomètres de votre point de départ. Vous êtes entraîné : vous courez tous les jours. Vous ne lambinez pas : il pleut des cordes. Sauf à vous être mis soudain à clopiner, vous devez avoir atteint le lac bien avant six heures. Donc, ça nous fait – combien ? – vingt minutes sur trente-cinq qui ne collent pas avec vos dires. Que faisiez-vous, Jost ? »

Le jeune homme était décomposé.

« Peut-être... j'ai peut-être quitté le quartier plus tard. Ou j'ai fait un ou deux tours avant de...

— Peut-être, peut-être... (March hochait tristement la tête.) Tout cela est vérifiable, Jost. Et je vous avertis : ça va barder pour votre matricule si c'est moi qui dois me démerder pour trouver la vérité et vous la servir sur un plat, au lieu de l'inverse. Vous êtes homosexuel, n'est-ce pas ?

— Herr Sturmbannführer ! Pour l'amour du ciel...»

March prit Jost par les épaules.

« J'en fais pas un drame. Vous vous entraînez seul chaque matin ; ça vous donne vingt minutes pour rencontrer je ne sais qui dans le

Grunewald. C'est votre affaire. Et professionnellement, c'est d'ailleurs pas mon rayon. Moi, je m'intéresse au cadavre. Vous avez vu quelque chose ? Vous avez fait quoi, réellement ? »

Jost secoua la tête.

« Rien. Je vous le jure. »

Ses yeux clairs, écarquillés, étaient brouillés de larmes.

« Parfait. (March le libéra.) Attendez en bas. Je vous dégotte un véhicule pour vous ramener à Schlachtensee. »

Il ouvrit la porte.

« Souvenez-vous : il vaut mieux me dire la vérité tout de suite qu'attendre que je la découvre – ce qui se fera tôt ou tard. »

Jost hésita ; un bref moment, March crut qu'il allait parler. Puis le garçon passa dans le couloir et s'éloigna.

March appela le garage, au sous-sol, et commanda une voiture. Il raccrocha et considéra le mur d'en face par la vitre sale. La brique noire brillait sous le filet d'eau qui dégoulinait des étages supérieurs. Avait-il été trop dur avec le gosse ? Sans doute. Mais le plus souvent la vérité tombait par surprise, en embuscade, sans défense ni repli possible pour elle. Jost mentait-il ? Évidemment. Mais aussi, s'il était homosexuel, pouvait-il se permettre de ne pas mentir ? Être reconnu coupable d'« actes asociaux », c'était se retrouver tout droit dans un camp de travail. Et les SS convaincus d'homosexualité étaient mutés sur le front Est. Bataillon disciplinaire. Combien en revenaient ?

March en connaissait des tas, des jeunes comme Jost, de plus en plus nombreux au fil des années, pour ne pas dire de jour en jour. Révoltés contre leurs parents. En rébellion contre l'État. N'écoutant que les stations radio américaines. S'échangeant des copies sommaires de livres interdits – Günter Grass et Graham Greene, George Orwell, J.D. Salinger... Et, surtout, opposés à la guerre – à ces expéditions apparemment sans fin à l'est de l'Oural, contre une guérilla soviétique qui tenait le coup depuis vingt ans, avec l'appui des Américains.

Il eut soudain honte de son attitude à l'égard de Jost ; il pourrait le rattraper pour s'excuser... Puis il décida, comme chaque fois, que ses devoirs envers le mort passaient avant le reste. Sa pénitence pour sa brutalité d'aujourd'hui serait de mettre un nom sur le corps repêché.

Le PC de la Berlin Kriminalpolizei occupe presque tout le troisième étage au Werderscher Markt. March monta les escaliers quatre à quatre. À l'entrée, un garde armé d'un pistolet-mitrailleur exigea son laissez-passer. La porte s'ouvrit avec un bruit mat de verrou électrique.

Un vaste plan illuminé de Berlin garnit la moitié du mur du fond. Une galaxie de points lumineux, orange dans la faible lumière, signale les cent vingt-deux postes de police de la capitale. Sur la gauche, un autre plan, plus grand, représente le grand Reich. Les voyants rouges

indiquent les villes dont l'importance justifie une division Kripo autonome. Le centre de l'Europe s'embrase ainsi d'un feu soutenu. À l'est, les points lumineux s'espacent, jusqu'à n'être plus, au-delà de Moscou, que quelques lueurs isolées, vacillantes comme des feux de camp perdus dans les ténèbres. Un planétarium du crime.

Krause, l'officier de permanence pour le Gau de Berlin, siégeait sous les panneaux, sur une tribune surélevée. Il téléphonait, quand March s'approcha, et leva une main en guise de salut. Devant lui, une douzaine d'auxiliaires en chemisier blanc amidonné s'activaient derrière des cloisons vitrées, chacune munie de son casque à écouteurs et micro articulé. Elles devaient en entendre ! Un sergent d'une division Panzer rentre chez lui, après une période à l'Est. Il dîne en famille, sort son pistolet, abat sa femme et ses trois enfants, avant d'expédier au plafond les débris épars de sa boîte crânienne. Un voisin au bord de la crise de nerfs alerte les flics. Et l'information remonte jusqu'ici – où elle est vérifiée, évaluée, traitée –, avant de passer à l'étage en dessous, dans un couloir verdâtre au linoléum craquelé, imprégné de fumée froide de cigarettes.

Derrière Krause, une secrétaire en uniforme, l'air revêché, consignait les entrées sur le tableau récapitulatif de la nuit. Quatre colonnes : crimes (graves), délits (violents), incidents, morts. Chaque catégorie elle-même subdivisée : heure du rapport, source d'information, détail du rapport, action engagée. Une nuit de grabuge ordinaire dans la plus grande ville du monde, avec ses dix millions d'habitants ; une nuit réduite à des hiéroglyphes sur quelques mètres carrés de papier plastifié blanc.

Dix-huit morts depuis la veille au soir, vingt-deux heures. L'accident le plus grave – *1H2D 4K* –, c'étaient trois adultes et quatre enfants tués dans une collision de voitures à Pankow, juste après vingt-trois heures. Action engagée : néant. On pouvait laisser cela aux Orpo. Une famille carbonisée dans un incendie à Kreuzberg, un échange de coups de couteau devant une brasserie à Wedding, une femme battue à mort à Spandau. Au bas de la liste, l'enregistrement de ce qui avait précipité le lever de March : *06:07(0)* (donc la notification venait de l'Orpo) *1 Il Havel/March*. La secrétaire recula d'un pas et remit le capuchon de son stylo avec un déclic net et précis.

Krause ne téléphonait plus. Il était sur la défensive. « Je me suis déjà excusé, March.

— C'est rien. Je veux seulement la liste des disparus. Berlin et environs. Disons, ces dernières quarante-huit heures.

— Pas de problème. »

Krause avait l'air soulagé. Il pivota sur son siège en direction de la femme à la triste figure.

« Vous avez entendu l'inspecteur, Helga ? Et voyez si quelque chose est intervenu depuis une heure. »

Il se retourna vers March, les yeux rougis par le manque de sommeil.

« J'ai dû décrocher il y a une heure. Mais le moindre pépin dans ce coin-là... je ne te fais pas un dessin. »

March leva la tête vers le plan de Berlin. La plus grande partie révélait le lacs compact des rues. Une vaste toile d'araignée grise. Sur la gauche, deux taches de couleur : le vert du Grunewald et le ruban bleu capricieux de la Havel. Recroquevillée au cœur de la tache bleue, comme un fœtus, une île, rattachée à la rive par une fine jetée ombilicale.

Schwanenwerder.

« Goebbels possède toujours quelque chose là-bas ? »

Krause hocha la tête.

« Sans parler des autres. »

L'île était l'une des adresses les plus huppées de Berlin, pratiquement une annexe gouvernementale. Au total, une petite douzaine de propriétés, toutes imposantes, soigneusement dissimulées aux regards. Un poste de garde devant l'unique chaussée d'accès. Le lieu idéal pour échapper à la foule, ou pour se protéger ; vue imprenable sur la forêt et accès privés au lac. Le dernier endroit pour découvrir un cadavre. Le corps avait été rejeté sur la berge à moins de trois cents mètres.

Krause ajouta :

« La promenade des faisans », comme disent les Orpo du district.

March sourit. « Faisans dorés », dans l'argot des rues, désignait les satrapes du Parti.

« Mauvais de laisser trop longtemps traîner une merde sur ce type de trottoir. »

Helga était revenue.

« Individus portés disparus depuis dimanche matin et toujours pas retrouvés. » Elle tendit une longue liste à Krause qui y jeta un coup d'œil et la fit passer à March.

« De quoi t'occuper un moment. (Il avait l'air de trouver ça drôle.) Tu pourrais refiler ça à ton gros tas de copain, Jaeger. C'est lui qui est censé trimer là-dessus, je te rappelle.

— Merci. Je vais toujours commencer le travail. »

Krause secoua la tête.

« Tu te tapes deux fois le boulot des autres. T'es chaque fois baisé pour les promotions. Ta paie est merdique. T'es malade ou quoi ? »

March avait replié puis enroulé la liste. Il se pencha et tapota

légèrement la poitrine de Krause avec le fin cylindre de papier.

« Tu te laisses aller, camarade. *Arbeit macht frei.* »

Le slogan des camps : « Le travail rend libre. »

Il s'éloigna entre les rangs de téléphonistes. Il entendit Krause, dans son dos, prenant Helga à témoin :

« Vous voyez ce que je veux dire ? Merde, c'est quoi, ces plaisanteries ? »

March regagna son bureau au moment où Max Jaeger ôtait son manteau.

« Zavi ! (Il écarta les bras.) J'ai vu le message du PC. Qu'est-ce que je peux faire pour te remercier ? »

Il était en uniforme de SS-Sturmbannführer. La tunique noire portait encore les traces de son petit déjeuner.

« Mets ça sur le compte de mon bon vieux cœur ramolli. Et attends avant de te réjouir. C'est que dalle pour identifier le corps et une centaine de paroissiens sont portés manquants à Berlin depuis dimanche. Faudra des heures rien que pour arriver au bout de la liste. Et j'ai promis au gamin une sortie cet après-midi ; la corvée, c'est donc pour ta pomme. »

Il alluma une cigarette et donna les détails : le lieu, le pied manquant, ses soupçons à propos de Jost. Jaeger enregistrait avec de petits grognements. C'était un mastodonte de près de deux mètres, désordonné notoire, bordélique, avec de grosses pattes maladroites, des pieds patauds. La cinquantaine – près de dix ans de plus que March. Ils partageaient le même bureau depuis 1959 et travaillaient parfois en équipe. Les collègues, au Werderscher Markt, se marraient derrière leur dos : l'ours et le renard. De fait, ils avaient quelque chose d'un vieux couple, une certaine façon de se chamailler et de se couvrir mutuellement.

« Signalement des disparus. »

March s'installa à son bureau et déroula la liste : noms, dates de naissance, jours et heures de la disparition, adresse des contacts. Jaeger s'était penché par-dessus son épaule. Il fumait d'épais petits cigares et son uniforme empestait.

« Selon ce bon Dr Eisler, notre homme est probablement mort hier soir, un peu après dix-huit heures. Ses proches peuvent parfaitement n'avoir remarqué sa disparition que vers dix-neuf ou vingt heures, au plus tôt. Ou avoir attendu jusqu'à ce matin. Pas de garantie, donc, qu'il figure sur la liste. En revanche, deux éventualités à prendre en compte : Un, il a disparu un certain temps *avant* de mourir ; et Deux – nous savons de longue expérience que c'est plausible –, Eisler s'est planté pour l'heure de la mort.

— Ce type est pas foutu d'être vétérinaire », dit Jaeger.

March comptait rapidement.

« Cent deux noms. Situons l'âge du bonhomme aux alentours de soixante.

— Misons plutôt sur cinquante. Personne n'est au mieux de sa forme après douze heures dans la flotte.

— Exact. On exclut de la liste ceux qui sont nés après 1914. Ça doit nous ramener à une douzaine de noms. L'identification ne devrait pas être trop dure : est-ce que pépé a un pied en moins ? »

March plia la feuille, la déchira en deux et tendit une moitié à Jaeger.

« C'est quoi, les postes de l'Orpo du côté de la Havel ?

— Nikolassee. Wannsee. Kladow. Gatow. Pichelsdorf – mais celui-là est sans doute déjà trop au nord. »

March consacra la demi-heure suivante à appeler chaque commissariat, y compris Pichelsdorf. Personne n'avait signalé ou rapporté de vêtements ? Aucun clochard correspondant au signalement de l'homme du lac ? Rien. Il commença à éplucher sa moitié de liste. À onze heures et demie, il avait fait le tour des cas plausibles. Il se leva en s'étirant.

« M. Personne. »

Jaeger avait donné son dernier coup de fil une dizaine de minutes plus tôt. Il regardait par la fenêtre en tirant sur son cigare.

« Le gars vachement populaire, pas vrai ? Par comparaison, on se sent adulé. »

Il considéra son cigare, cueillit sur sa langue quelques bribes de tabac.

« Je verrai si le PC a d'autres noms. Tu me laisses opérer. Passe un bon après-midi avec Pili. »

Le dernier service du matin venait de se terminer dans l'horrible église en face de l'immeuble de la Kripo. March, en sortant, observa le prêtre qui fermait la porte, un pardessus râpé sur ses habits de cérémonie. La religion était officiellement découragée en Allemagne. Combien de fidèles avaient bravé les mouchards de la Gestapo pour assister à l'office ? Une demi-douzaine ? L'homme glissa la lourde clé de bronze dans sa poche et se retourna. Il aperçut March et fila aussitôt, les yeux rivés au sol, comme un trafiquant surpris en pleine transaction illégale. March boutonna son manteau et affronta le Berlin poisseux de cette fin de matinée.

3

« L'édification de l'Arc de Triomphe a commencé en 1946 et les travaux furent achevés à temps pour le jour du Renouveau national en 1950. L'inspiration et la conception sont dues au Führer ; elles se basent sur des esquisses originales réalisées par lui durant les Années de lutte. »

Les passagers du bus touristique – du moins ceux qui pouvaient comprendre – digérèrent l'information. Pour mieux voir, ils se soulevaient sur leur siège ou se penchaient vers le couloir central. Xavier March, vers l'arrière du bus, hissa son fils sur ses genoux. Le guide, une femme entre deux âges, dans l'uniforme vert foncé du ministère du Tourisme du Reich, s'était campé à l'avant, les pieds largement écartés, dos au pare-brise. Sa voix, dans les haut-parleurs, était polaire.

« L'Arc est construit en granit et a une capacité de deux millions trois cent soixante-cinq mille six cent quatre-vingt-cinq mètres cubes. (Elle renifla.) L'Arc de Triomphe de Paris y entrerait quarante-neuf fois. »

Un moment, l'Arc se dressa devant eux. Et aussitôt ils passèrent dessous – un immense tunnel nervuré de pierre, plus long qu'un terrain de foot, plus haut qu'un immeuble de quinze étages, voûté et sombre comme une cathédrale. Les feux avant et arrière des huit voies de circulation dansaient dans la mauvaise lumière de l'après-midi.

« L'Arc a une hauteur de cent dix-huit mètres. Il mesure cent soixante-huit mètres de large et cent dix-neuf mètres de long. Sur les parois intérieures sont gravés les noms des trois millions de soldats tombés pour la défense de la patrie dans les guerres de 1914-1918 et 1939-1946. »

Elle renifla encore. Les passagers tendaient respectueusement le cou pour scruter les Tables des Morts au champ d'honneur. Ils formaient un ensemble hétéroclite. Un groupe de Japonais, bardés de caméras ; un couple d'Américains avec une fillette de l'âge de Pili ; quelques colons allemands d'Ostland ou d'Ukraine, montés à Berlin pour le Führertag. March s'arrangea pour ne pas voir le Mémorial des Morts. Quelque part étaient les noms de son père et de ses deux grands-pères. Il gardait les yeux fixés sur le guide. Ne se sachant pas observée, elle

se détourna et essuya subrepticement son nez sur sa manche. Le car réémergea dans le crachin.

« Nous quittons l'Arc pour aborder la section centrale de l'avenue de la Victoire. L'avenue a été dessinée par le ministre du Reich Albert Speer et a été achevée en 1957. Elle mesure cent vingt-trois mètres de large et cinq virgule six kilomètres de long. Ce qui est deux fois plus large et deux fois et demie plus long que les Champs-Élysées à Paris. »

Plus haut, plus long, plus grand, plus large, plus cher... Même dans la victoire, pensait March, l'Allemagne gardait un complexe d'infériorité. Rien n'avait de valeur en soi. Tout se comparait à ce qui existait ailleurs...

« La perspective sur l'avenue de la Victoire est considérée comme l'une des merveilles du monde.

— Une des merveilles du monde », répéta Pili dans un murmure.

Et ce l'était, par une journée comme celle-ci. Saturée de circulation, l'avenue s'étirait sous leurs yeux, encadrée par les façades de verre et de granit des nouveaux immeubles de Speer : ministères, bureaux, grands magasins, cinémas, blocs d'habitations.

Au loin, tout au bout de cette rivière de lumières, aussi gris et imposant qu'un cuirassé dans les embruns, s'élevait le Grand Dôme du Reich, sa coupole à moitié perdue dans le ciel bas.

Il y eut un murmure d'admiration du côté des colons.

« On dirait une montagne », dit la femme assise derrière March.

Elle accompagnait son mari et leurs quatre garçons. Ils avaient sans doute rêvé à ce voyage tout l'hiver. Une brochure du ministère du Tourisme et le mythe d'un avril à Berlin : de quoi tenir et se réchauffer dans les nuits enneigées et sans lune de Minsk ou de Kiev, à mille kilomètres de chez soi. Comment étaient-ils venus ? Un voyage organisé de la Force par la Joie – deux heures de vol en Junkers, avec escale à Varsovie ? Ou la Volkswagen familiale ? Trois jours de route, par l'Autobahn Berlin-Moscou ?

Pili gigota pour se dégager des genoux de son père. Il partit d'un pas incertain jusqu'à l'avant du bus. March se pinça la racine du nez entre le pouce et l'index, un tic qu'il avait pris – où et quand ? – dans les U-Boot sans doute, lorsque les hélices des bâtiments de guerre britanniques grondaient si près que toute la coque vibrait, qu'on ne savait jamais si leur prochaine grenade sous-marine ne serait pas pour vous la dernière. Il avait été réformé en 1948 – on soupçonnait une tuberculose. Un an de convalescence, puis, faute de mieux, la *Marine-Küstenpolizei*, la police côtière, comme lieutenant, à Wilhelmshaven. La même année, il avait épousé Klara Eckart, une infirmière rencontrée au sana. En 1952, il avait rejoint la Kripo de Hambourg. En 1954, avec Klara enceinte et un mariage déjà vacillant, il avait été

promu à Berlin. Paul – Pili – était né exactement voici dix ans et un mois.

Qu'est-ce qui avait foiré ? Il ne reprochait rien à Klara. Elle était restée la même. Forte et solide, n'attendant de la vie que des choses simples : une maison, une famille, des amis. L'acceptation. *Lui* avait changé. Dix années de mer et douze mois pratiquement de réclusion : il s'était retrouvé dans un monde qu'il reconnaissait à peine. Quand il allait à son boulot, quand il regardait la télévision, mangeait avec des amis, et même (Dieu lui pardonne) quand il dormait aux côtés de sa femme, il s'imaginait toujours à bord de son U-Boot : glissant sous la surface de la vie quotidienne, solitaire, silencieux, attentif.

Il était passé prendre Pili à midi chez Klara – un pavillon dans un lotissement lugubre d'après-guerre, à Lichtenrade, dans la banlieue sud. Se garer, klaxonner deux fois, attendre de voir bouger le rideau du petit salon. La routine, tacitement convenue après leur divorce, cinq ans auparavant – un moyen d'éviter les tête-à-tête gênants, un rituel à supporter un dimanche sur quatre, si le service le permettait, selon les dispositions strictes de la Loi du Reich sur les Mariages. Voir Pili un mardi sortait de l'ordinaire, mais c'était une semaine de congés scolaires ; depuis 1959, les enfants étaient en vacances pour l'anniversaire du Führer plutôt qu'à Pâques.

La porte s'était ouverte et Pili était apparu, comme un acteur mort de trac poussé sur scène à son corps défendant. Dans son uniforme de Pimpf tout neuf – chemise noire et culottes courtes bleu foncé –, il était monté sans un mot dans la voiture. March l'avait maladroitement embrassé.

« Tu as de l'allure. Comment va l'école ? »

— Bien.

— Et ta mère ? »

Le garçon haussa les épaules.

« Tu veux faire quoi ? »

Il haussa à nouveau les épaules.

Ils avaient déjeuné Budapester Strasse, en face du zoo, dans un machin moderne avec chaises de vinyle et tablettes en plastique : père et fils, bière et saucisses pour l'un, jus de pomme et hamburger pour l'autre. Ils parlèrent des Pimpfe et Pili s'anima. Tant qu'on n'était pas Pimpf, on n'était rien, « une créature sans uniforme, n'ayant jamais participé à un meeting ou à une marche ». On pouvait rejoindre le mouvement à dix ans et y rester jusqu'à quatorze, l'âge de passer dans la vraie Hitlerjugend, la Jeunesse hitlérienne.

« J'étais premier au test d'admission.

— Bravo.

— Fallait courir soixante mètres en douze secondes. Plus le saut en

longueur et le lancer du poids. Et une marche – un jour et demi. Des trucs écrits. Philosophie du Parti. Et on devait connaître le *Horst Wessel Lied*. »

Un moment, March crut qu'il allait se mettre à chanter. Il enchaîna rapidement :

« Et ton couteau ? »

Pili fouilla dans sa poche en plissant le front. Tout à fait sa mère, pensa March. Les mêmes pommettes larges et les lèvres charnues, les mêmes yeux marron, sérieux, très écartés. Pili posa religieusement le couteau sur la table. March le prit, se souvenant du jour où il avait eu le sien, quand était-ce ? En trente-quatre ? L'excitation d'un gamin qui s' imagine qu'il est admis dans la compagnie des hommes. Il le retourna et le svastika sur le manche étincela dans la lumière. Il apprécia le poids de l'objet dans sa paume, puis le rendit.

« Je suis fier de toi, mentit-il. Tu as envie de quoi ? On peut aller au cinéma. Ou au zoo.

— Le tour en bus.

— On l'a déjà fait la dernière fois. Et la fois d'avant.

— Ça m'est égal. Je veux le tour en bus. »

« Le Grand Dôme du Reich est le plus grand édifice au monde. Il s'élève à plus d'un quart de kilomètre du sol et certains jours – remarquez aujourd'hui –, le sommet est invisible. La coupole fait cent quarante mètres de diamètre ; elle peut contenir seize fois Saint-Pierre de Rome. »

Ils étaient arrivés au bout de la Grande Avenue ; le bus s'engageait dans la Adolf-Hitler-Platz. À gauche, le Haut Commandement de la Wehrmacht ; à droite, la nouvelle Chancellerie du Reich et le Palais de Hitler. Devant, le Dôme immense. Son aspect grisâtre s'était atténué à mesure qu'ils s'étaient rapprochés. À présent, ils pouvaient distinguer ce que le guide leur décrivait : les piliers supportant le portique étaient de granit rouge, provenant de Suède ; aux extrémités, des sculptures dorées d'Atlas et de Tellus portaient sur leurs épaules des sphères représentant la voûte céleste et le globe terrestre.

L'édifice était d'un blanc de cristal, un vrai gâteau de mariage ; le dôme proprement dit, en cuivre patiné, d'un vert terne. Pili se tenait toujours à l'avant du car.

« La grande salle ne sert qu'aux cérémonies les plus solennelles du Reich allemand. Elle peut contenir cent quatre-vingt mille personnes. À noter un phénomène intéressant et imprévu : l'haleine de cette foule humaine s'élève dans la coupole et forme un nuage de condensation qui retombe en une bruine très fine. Le Grand Dôme est la seule construction sur terre à produire son propre microclimat... »

March connaissait cela par cœur. Il regardait par la vitre, revoyait le corps dans la vase. Un maillot de bain ! Qu'est-ce que le vieux s'était mis en tête ? Nager un lundi soir ? Berlin avait littéralement disparu sous des nuages d'encre dès la fin de l'après-midi. Et quand l'orage avait enfin éclaté, c'était pire que des haliebardes, un déluge d'enfer, crépitant sur les pavés et les toits, couvrant et noyant jusqu'au fracas du tonnerre. Un suicide, alors ? Pas tout à fait exclu. S'avancer dans l'eau glaciale, nager vers le milieu, dans l'obscurité, regarder les lumières, attendre que la fatigue fasse le reste...

Pili était revenu s'asseoir. Il ne tenait pas en place.

« On va voir le Führer, papa ? »

La vision de l'inconnu dans la Havel se brouilla et March se sentit coupable. Ses rêves éveillés... son boulot... ce que Klara lui reprochait toujours : *Même quand tu es là, tu ne l'es pas vraiment...*

« Non, je ne crois pas. »

Le guide continuait :

« À votre droite, la Chancellerie du Reich et la résidence du Führer. Toute la façade mesure très exactement sept cents mètres, soit cent de plus que celle du palais de Louis XIV à Versailles. »

La Chancellerie défilait lentement sous leurs yeux : les piliers de marbre et les mosaïques rouges, les lions de bronze, les moulures dorées, les inscriptions gothiques – une sorte de dragon chinois monumental, assoupi en bordure de la place. Quatre SS au garde-à-vous figés au pied d'un étendard à croix gammée claquant au vent. Aucune fenêtre, mais un balcon à la hauteur d'un cinquième étage, d'où le Führer se montrait, dans les grandes occasions, au million de personnes que pouvait contenir la place. Quelques douzaines de curieux, même aujourd'hui, fixaient les volets hermétiquement clos, pâles d'expectative, espérant...

March jeta un coup d'œil en coin vers son fils. Pili était rivé sur place, serrant fort son couteau, comme un crucifix.

Le bus les déposa enfin au point de départ, devant la gare de Berlin-Gotenland. Il était un peu plus de cinq heures. Les derniers signes de lumière naturelle disparaissaient rapidement. Le jour semblait avoir renoncé, d'écœurement.

L'entrée de la gare dégorgeait son flux de voyageurs – militaires avec leur barda, et leurs amies ou leurs femmes ; travailleurs étrangers avec leurs valises de carton, leurs ballots miteux entourés de ficelles ; colons émergeant après deux jours de voyage depuis les steppes, sidérés par les lumières et la foule. Partout des uniformes. Bleu foncé, vert, brun, noir, gris, kaki. Une usine lors d'un changement d'équipe, dans le vacarme métallique des manœuvres d'aiguillages, avec ses

coups de sifflet stridents, et avec son odeur d'huile surchauffée, d'air vicié, de poussière d'acier. Des appels à la vigilance tombaient des haut-parleurs muraux. « Soyez toujours sur vos gardes ! » « Attention ! Signalez sans retard tout colis suspect ! » « Alerte terroriste ! »

D'ici, des trains à grand écartement, hauts comme des maisons, partaient pour les avant-postes de l'empire allemand, pour Gotenland (l'ancienne Crimée) et Theoderichshafen (autrefois Sébastopol), pour le Generalkommissariat de Tauride et sa capitale, Melitopol, pour Volhynie-Podolia, Jitomir, Kiev, Nikolaïev, Dniepropetrovsk, Kharkov, Rostov, Saratov... C'était le terminus du nouveau monde. Les avis d'arrivée et de départ alternaient avec l'Ouverture de *Coriolan*. March, en se faufilant dans la foule, voulut prendre la main de Pili, mais le garçon le repoussa.

Il leur fallut un quart d'heure pour retrouver leur voiture dans le garage souterrain, et un nouveau quart d'heure encore pour se dégager des rues embouteillées autour de la gare. Ils roulèrent en silence. Ils étaient presque de retour à Lichtenrade quand Pili demanda soudain :

« Tu es un asocial, n'est-ce pas ? »

Le mot était si incongru dans la bouche d'un gosse de dix ans, et si soigneusement articulé, que March faillit éclater de rire. Asocial : un cran en dessous de traître dans le lexique du Parti. Rétif au Secours d'Hiver. Réfractaire à la multitude d'associations du national-socialisme. Fédération NS de Ski. Association NS des Randonneurs. Club NS Automobile de Grande Allemagne, Société NS des Officiers de Police criminelle. Il était même tombé, un après-midi au Lustgarten, sur un défilé de la Ligue NS des Titulaires de la Médaille de secourisme.

« C'est absurde.

— Oncle Erich dit que c'est vrai. »

Erich Helfferich. Il était donc devenu « oncle » Erich ? Un fanatique de la pire espèce ; bureaucrate à plein temps au siège central du Parti. Un chef scout à lunettes... March sentit ses mains se crispier sur le volant. Helfferich avait commencé à tourner autour de Klara un an plus tôt.

« Il dit que tu refuses le salut hitlérien et que tu te moques du Parti.

— Et comment sait-il tout cela ?

— Il prétend que tu as un dossier au siège du Parti et que c'est une question de temps pour qu'on t'épingle. (Le garçon pleurait presque de honte.) Je crois qu'il a raison.

— Pili ! »

Ils venaient de se ranger devant le pavillon.

« Je te déteste. »

C'était dit d'une voix calme, égale. Pili descendit de voiture. March ouvrit sa portière, fit le tour de la Volkswagen et se hâta sur le chemin. Il entendit un chien aboyer dans la maison.

« Pili ! »

La porte s'ouvrit. Klara apparut dans l'uniforme de la NS-Frauenschaft. Tapie derrière elle, March devina la silhouette brune de Helfferich. Le chien, un jeune berger allemand, sortit en bondissant vers Pili, qui passa en courant devant sa mère et disparut dans la maison. March voulut le suivre, Klara bloquait la voie.

« Laisse cet enfant en paix. Va-t'en. Laisse-nous tranquilles. »

Elle attrappa le chien et le tira en arrière par son collier. La porte claqua sur les jappements.

Plus tard, en roulant vers le centre, March repensa au chien. C'était la seule créature vivante, dans cette maison, à ne pas porter l'uniforme.

N'eût été sa tristesse, il se serait mis à rire.

« Une vraie journée de merde », commenta Max Jaeger.

Il était dix-neuf heures trente et il enfilait son manteau.

« Personne n'a pu trouver des effets personnels. Pas de vêtements. Je suis remonté dans la liste jusqu'à jeudi. Rien. Ça fait plus de vingt-quatre heures depuis le moment présumé de sa mort, et pas une âme qui s'avise de sa disparition. Sûr que c'est pas simplement un clodo ? »

March fit un bref mouvement de tête.

« Trop bien nourri. Et les clochards ne se trimballent pas en maillot de bain.

— Pour finir la journée en beauté (Max tira une dernière bouffée de son cigare avant de l'écraser), j'ai une réunion du Parti ce soir. Au programme : "La Mère allemande : gardienne et combattante du Volk sur le front intérieur" ».

Comme tous les inspecteurs de la Kripo, y compris March, Jaeger avait le rang SS de Sturmbannführer. À la différence de March, il avait rejoint le Parti l'année précédente. March était le dernier à l'en blâmer. Sans carte, inutile d'espérer une promotion.

« Hannelore t'accompagne ?

— Hannelore ? Croix d'honneur de la Mère allemande, classe de bronze ? Évidemment qu'elle se pointe. (Max consulta sa montre.) Juste le temps d'une bière. Ça te dit ?

— Pas ce soir, merci. Je descends avec toi. »

Ils se séparèrent sur les marches, devant l'immeuble. Avec un geste éloquent, Jaeger prit à gauche, vers leur café de l'Oberwallstrasse ; March partit dans la direction opposée, celle de la rivière. Il allait d'un bon pas. La pluie avait cessé, mais l'air restait humide, brumeux. L'éclairage des rues – qui datait d'avant-guerre – se reflétait sur le pavé sombre. De la Sprée venait la note grave d'une corne de brume, assourdie par les immeubles.

Il tourna le coin et alla marcher sur la berge, ravi de sentir l'air froid sur son visage. Une péniche remontait le courant en bourdonnant, une unique lanterne à la proue, un bouillonnement d'eau noire à la poupe. Sauf cela, le silence était total. Ni voitures ni passants. La ville s'était comme évanouie dans l'obscurité. Il laissa la rivière avec regret,

coupant par le Spittelmarkt en direction de Seydelstrasse. Quelques minutes plus tard, il arrivait à la morgue municipale de Berlin.

Le Dr Eisler n'y était plus. Normal.

« Je t'aime, fit dans un souffle une voix de femme, et je veux porter tes enfants. »

Un préposé en tunique blanche d'une propreté douteuse délaissa à contrecœur sa télévision portable pour vérifier le passe de March. Il consigna quelque chose sur son registre, ramassa un trousseau de clés et fit signe au policier de le suivre. Dans leur dos, le thème musical du feuilleton du soir de la Reichsrundfunk égrenait ses premières notes.

Une porte battante s'ouvrait sur un corridor semblable à des dizaines d'autres au Werderscher Markt. Quelque part, se dit March, il devait exister un Reichsdirektor pour le linoléum vert. Il suivit l'employé jusqu'à l'ascenseur. La grille métallique se referma dans un formidable vacarme et ils descendirent au sous-sol.

À l'entrée de la salle, sous un panneau d'interdiction de fumer, ils allumèrent en même temps une cigarette – deux professionnels prévoyants –, non pas à cause de la puanteur des corps en décomposition (la chambre était réfrigérée, il n'y avait aucune odeur), mais plutôt pour masquer les vapeurs nauséabondes des désinfectants.

« Vous voulez le vieux ? Celui qui est arrivé juste après huit heures ?

— C'est ça. »

L'homme actionna une grande poignée et ouvrit la lourde porte. Ils sentirent un souffle d'air froid. L'éclat dur du néon découvrait un sol carrelé de blanc, légèrement incliné de part et d'autre d'une étroite rigole centrale. Les imposants tiroirs de métal, comme des fichiers, s'ouvraient dans les murs. Le préposé décrocha une écritoire à pince près de l'interrupteur et longea une paroi, vérifiant les numéros.

« Voilà. »

Il cala l'écritoire sous son bras et libéra d'un coup sec un tiroir. March s'avança et souleva un coin de drap blanc.

« Pouvez y aller, si vous voulez, dit-il sans tourner la tête. J'appellerai quand j'aurai fini.

— Pas autorisé. Le règlement.

— Au cas où je trafiquerais la pièce à conviction ? Merci. »

Le cadavre ne gagnait pas à être revu. Un visage dur, charnu ; de petits yeux et une bouche cruelle. Presque entièrement chauve, sauf une curieuse mèche de cheveux blancs. Le nez était pincé, avec deux empreintes de part et d'autre de l'arête. Il devait porter des lunettes depuis des années. Le visage en soi ne présentait rien de particulier, sauf les creux symétriques sur chaque joue. March inséra ses doigts dans la bouche et ne trouva que de la gomme molle. Un dentier

complet perdu à un moment donné.

March descendit un peu plus le drap. Les épaules étaient larges – le torse d'un homme bien bâti, avec un début d'embonpoint. Il replia le linge, méticuleusement, juste au-dessus du moignon, respectueux du mort. Pas un médecin de la haute, sur le Kurfurstendamm, n'était aussi prévenant avec ses clients que Xavier March.

Il souffla dans ses mains pour les réchauffer puis fouilla dans la poche intérieure de son pardessus. Il en sortit une petite boîte de fer-blanc, qu'il ouvrit, et deux cartons blancs. La fumée de sa cigarette lui parut plus amère. Il saisit le poignet gauche de cadavre – si froid, chaque fois il était choqué – et s'efforça de déplier les doigts. Délicatement, il pressa chaque extrémité sur le tampon d'encre noire ; puis il déposa la petite boîte, prit l'une des fiches, y appuya chaque doigt. Quand ce fut terminé, il répéta l'opération avec la main droite de l'homme. Le préposé l'observait, fasciné.

Les traces noires sur les doigt livides paraissaient choquantes ; une profanation.

« Nettoyez ça », ordonna March.

Le siège central de la Reichskripo est au Werderscher Markt, mais toute l'infrastructure de l'activité policière – les laboratoires médico-légaux, les archives criminelles, l'armurerie, les ateliers, les cellules de détention – se trouve en réalité dans l'immeuble du Praesidium de la police de Berlin, Alexanderplatz. C'est dans cette vaste et tentaculaire forteresse prussienne, en face de la station de métro la plus fréquentée de la ville, que March se rendit ensuite. Il lui fallut un bon quart d'heure, en marchant d'un bon pas.

« Tu veux *quoi* ? »

La voix, un rien trop aiguë sous le coup de l'incrédulité, était celle de Otto Koth, le directeur adjoint de la section des empreintes digitales.

« En priorité », répéta March.

Il tira une nouvelle bouffée de sa cigarette. Koth était un ami. Deux ans auparavant, ils avaient piégé une bande de truands qui avaient descendu un policier à Lankwitz. Koth avait eu droit à une promotion.

« Je sais que tu as un arriéré de dossiers, d'ici au centième anniversaire du Führer. Je me doute que tu as la Sipo sur le dos avec les terroristes et que sais-je encore. Mais je te le demande. »

Koth se renversa dans son fauteuil. Sur les rayons derrière lui, March repéra le manuel de criminologie d'Artur Nebe, publié trente ans plus tôt, un texte de référence. Nebe était à la tête de la Kripo depuis 1933.

« Montre-moi ce que tu as », dit Koth.

March tendit les deux fiches. Koth les considéra avec un hochement de tête.

« Masculin, dit March. Environ soixante ans. Décès, voici à peu près vingt-quatre heures. »

Koth ôta ses lunettes pour se frotter les yeux.

« Je vois le topo. D'accord. Elles iront au sommet de la pile.

— Pour quand ?

— Je devrais avoir la réponse demain matin. (Koth remit ses lunettes.) Ce que je ne comprends pas, c'est comment tu peux savoir que cet illustre inconnu a un casier. »

March ne le savait pas, mais il n'allait pas donner un prétexte à Koth pour se dédire.

« Fais-moi confiance », dit-il.

March ne regagna son logement qu'à onze heures du soir. L'antique cabine d'ascenseur était en panne. La cage d'escalier, avec son vieux tapis élimé, dégageait l'odeur de toutes les cuisines réunies de l'immeuble : chou bouilli et viande à l'étouffée. En passant au deuxième, il entendit se disputer le jeune couple qui habitait au-dessous de chez lui.

« *Comment peux-tu dire ça ?*

— *Tu n'as rien fichu ! Rien !* »

Une porte claqua. Un bébé se mit à pleurer. Ailleurs, par mesure de rétorsion, quelqu'un augmenta le volume sonore de la radio. Symphonie d'un immeuble à appartements. Autrefois, l'endroit était plutôt chic. À présent, pour l'endroit comme pour pas mal de ses occupants, c'était plutôt la débîne. March poursuivit jusqu'à son étage.

L'appartement était glacial. Le chauffage ne s'était pas enclenché, comme d'habitude. Il disposait de cinq pièces : un salon, correct, haut de plafond, avec vue sur Ansbacher Strasse ; une chambre à coucher avec un lit en fer ; une minuscule salle de bains et une cuisine plus étriquée encore ; une chambre d'amis, bourrée des effets récupérés après son divorce, toujours dans leurs caisses cinq ans après. Son chez-soi. Plus vaste certes que les quarante-six mètres carrés standard, d'une Volkswohnung, l'habitation du peuple, mais guère plus grand.

Avant lui, l'appartement était occupé par la veuve d'un général de la Luftwaffe. Elle vivait là depuis la guerre, laissant tout se dégrader peu à peu. Le deuxième week-end après son installation, pour retapisser la chambre, il avait arraché le papier peint défraîchi et avait découvert par-dessous, pliée et repliée, une photographie. Un portrait sépia, mélange de bruns et de beiges, daté de 1929 et réalisé dans un studio à Berlin. Toute une famille se tenait devant un décor peint d'arbres et

de champs. Une femme aux cheveux de jais contemplait le bébé dans ses bras. Le mari était fièrement campé derrière elle, une main sur son épaule. Près de lui, un petit garçon. Il avait posé le cliché sur sa cheminée.

Le gamin avait l'âge de Pili ; à présent il devait avoir celui de March.

Qui étaient ces gens ? Qu'était devenu l'enfant ? Pendant des mois, puis des années, il se l'était demandé – sans aller plus loin, il avait de quoi s'occuper l'esprit au Markt, pas besoin de nouveaux mystères. Puis, juste avant Noël, sans raison particulière – sinon un vague malaise qui avait coïncidé avec son anniversaire –, il s'était mis à chercher une réponse. Le registre du propriétaire signalait la location, entre 1928 et 1942, à un certain Weiss, Jakob. Aucune fiche de police sur un quelconque Jakob Weiss, pas répertorié dans les déménagements, les malades, les décès... Une vérification aux archives de la force terrestre, de la marine, de la Luftwaffe, confirma qu'il n'avait pas été enrôlé. Le studio photo était devenu une boutique de location de télévision, pas d'archives. Les jeunes locataires de l'immeuble ne pouvaient se souvenir des Weiss. Volatilisés. Weiss. Un blanc. Un vide. Au fond de son cœur, désormais, il savait la vérité. Peut-être l'avait-il toujours sue. Un soir, il fit le tour de l'immeuble avec la photo, en policier, cherchant des témoins ; ils l'avaient tous regardé comme s'il avait perdu la boule (cette question !), sauf quelqu'un.

« C'étaient des Juifs », avait grogné la vieille dans sa chambre sous les combles, avant de lui claquer la porte au nez.

Évidemment. Les Juifs avaient tous été évacués à l'est durant la guerre. Tout le monde savait ça. Ce qui leur était arrivé depuis n'était pas une question à poser en public – ni en privé, d'ailleurs, si tant est qu'elle eut un sens, même pour un SS-Sturmbannführer.

Tout cela, il le comprenait maintenant, remontait au moment où ses relations avec Pili étaient devenues difficiles ; l'époque où il avait commencé à se réveiller avant le jour, à se porter volontaire pour tout ce qui se présentait.

March resta quelques minutes sans éclairer, perdu dans la contemplation du trafic qui descendait vers Wittenbergplatz. Puis il alla se préparer un whisky à la cuisine. Bien tassé. Le *Berliner Tageblatt* de lundi traînait à côté de l'évier. Il le rapporta au salon.

March avait sa façon à lui de lire le journal. D'abord la dernière page, la vérité. Si l'on annonçait que Leipzig avait gagné contre Cologne, quatre-zéro, il y avait toutes les chances pour que ce soit vrai. Même le Parti n'avait pas encore trouvé le moyen de réécrire les

résultats de foot. Les nouvelles sportives, c'était déjà autre chose. COMPTE À REBOURS POUR LES J.O. DE TOKYO. LES ÉTATS-UNIS PEUT-ÊTRE EN COMPÉTITION POUR LA PREMIÈRE FOIS DEPUIS 28 ANS. LES ATHLÈTES ALLEMANDS TOUJOURS MEILLEURS DU MONDE. Puis les réclames : FAMILLES ALLEMANDES ! LE PLAISIR VOUS ATTEND AU GÖTTENLAND, RIVIERA DU REICH ! Parfums français, soies italiennes, fourrures scandinaves, cigares hollandais, cafés belges, caviar russe, télé couleurs anglaises – la corne d'abondance de l'Empire se déversait au fil des pages. Naissances, mariages et décès : TEBBE, Ernst et Ingrid ; un fils pour le Führer. WENZEL, Hans, soixante et onze ans ; un authentique national-socialiste, profonds regrets.

Et le courrier du cœur :

CINQUANTE ANS. Pur Aryen, médecin, vétéran bataille de Moscou, désireux s'établir campagne, voudrait progéniture mâle suite mariage avec femme bonne santé, aryenne, vierge, jeune, réservée, économe, capable travailler dur ; hanches larges, talons plats et mise modeste essentiels.

VEUF âgé soixante ans souhaite à nouveau épouse nordique disposée donner enfants pour éviter extinction vieille famille sans héritier mâle.

La page artistique : Zarah Leander, toujours d'attaque, dans *Femmes d'Odessa*, actuellement au Gloria-Palast : l'épopée héroïque du repeuplement au Sud-Tyrol. Un papier du critique musical dénonçant les « mièvreries négroïdes et pernicieuses » d'un groupe de quatre jeunes Anglais de Liverpool devant des salles combles de jeunes Allemands à Hambourg. Herbert von Karajan à Londres, pour une direction de la *Neuvième* de Beethoven – l'hymne européen – au Royal Albert Hall, à l'occasion de l'anniversaire du Führer.

L'éditorial. Manifestations pacifistes d'étudiants à Heidelberg : LES TRAITRES DOIVENT ÊTRE ÉCRASÉS PAR LA FORCE ! Le *Tageblatt* gardait la ligne dure.

Nécrologie : un vieux pont du ministère de l'Intérieur. « Une vie tout entière consacrée au service du Reich... »

Nouvelles de l'Empire : DÉGEL DE PRINTEMPS : NOUVELLES OFFENSIVES SUR LE FRONT DE SIBÉRIE ! LES TROUPES ALLEMANDES ÉCRASENT LES GROUPES DE TERRORISTES RUSSES ! À Rovno, capitale du Reichskommissariat d'Ukraine, cinq chefs terroristes exécutés pour avoir organisé le massacre d'une famille de colons allemands. Une photo du dernier sous-marin nucléaire du

Reich, le *Grossadmiral Doenitz*, dans sa nouvelle base à Trondheim.

Nouvelles du monde. À Londres, on annonce que le roi Edouard et la reine Wallis feront une visite officielle dans le Reich en juillet prochain, « afin de renforcer les liens profonds de respect et d'affection entre les peuples de Grande-Bretagne et du Reich allemand ». À Washington, on pense que la dernière victoire aux primaires du président Kennedy renforce ses chances de remporter un second mandat...

Le journal glissa des mains de March.

Une demi-heure plus tard, le téléphone sonna.

« *Vraiment* désolé de te sortir du lit. » (Koth, sarcastique, était aux anges.) J'ai eu comme l'impression qu'il y avait urgence. Mais si tu préfères, je rappelle demain...

— Non, non. »

March était tout à fait éveillé.

« Tu vas adorer. C'est de toute beauté. »

Pour la première fois de sa vie, March entendit Koth glousser.

« Cela dit, c'est pas un énorme bateau, au moins ? C'est pas un de vos petits tours monstrueux, à Jaeger et à toi ?

— Oui est-ce ?

— D'abord le contexte. (Koth s'amusait trop pour se laisser brusquer.) On a dû pas mal remonter pour dénicher quelque chose qui colle. Et même un peu plus loin que pas mal. Mais on a trouvé. Impeccable. Pas de doute possible. Ton bonhomme a un casier super. Coffré une seule fois dans sa vie. Par nos collègues à Munich, il y a quarante ans. Pour être précis, le 9 novembre 1923. »

Il y eut un silence. Cinq, six, sept secondes.

« Ah ! Je m'aperçois que même toi tu apprécies la date.

— Un alte Kämpfer. (March se pencha pour récupérer ses cigarettes.) Son nom ?

— Eh oui. Un vieux compagnon de lutte. Arrêté avec le Führer après le putsch de la Bürgerbräukeller. Tu as sorti de la Havel un des glorieux pionniers de la révolution national-socialiste. (Koch se remit à rire.) Quelqu'un d'un peu avisé l'aurait sans doute laissé tremper où il était.

— *Son nom ?* »

Quand Koth eut raccroché, March arpenta nerveusement son appartement pendant plusieurs minutes, grillant cigarette sur cigarette. Puis il donna trois coups de fil. Le premier à Max Jaeger. Le deuxième à l'officier de service, au Werderscher Markt. Le troisième à un abonné à Berlin. Une voix d'homme, ensommeillée et confuse, finit

par répondre, au moment précis où March allait raccrocher.

« Rudi ? C'est Xavier March.

— March ? T'es tombé sur la tête ? Il est minuit.

— Pas tout à fait minuit. »

March allait et venait sur la moquette décolorée, l'appareil dans une main, le combiné calé sous le menton.

« J'ai besoin de toi.

— Mon Dieu !

— Que sais-tu d'un type qui s'appelle Josef Bühler ? »

Cette nuit-là, March fit un rêve. Il était au bord du lac, il pleuvait et un corps gisait, le visage enfoui dans la boue. Il le tirait par les épaules – il tirait fort –, mais sans pouvoir le bouger. Le cadavre était blanc-gris, plombé. Mais quand il voulut s'éloigner, la chose lui agrippa la jambe, commença à l'attirer vers l'eau. Il grattait le sol, essayait d'enfoncer ses doigts dans la glaise molle ; il n'avait prise sur rien. La poigne du cadavre était étonnamment forte. Et quand ils s'enfoncèrent sous la surface, la face du mort prit les traits de Pili, déformés par la rage, grotesque dans sa honte, hurlant : « Je te déteste... je te déteste... je te déteste... »

Mercredi 15 avril

détente, n.f. **1 (a)** Apaisement, desserrement (d'une tension) ;
décontraction (d'un muscle), **(b)** Amélioration (d'une situation
politique).

1

La pluie de la veille n'était plus qu'un mauvais souvenir ; on n'en voyait guère de traces dans les rues. Le soleil – le fabuleux, l'impartial soleil – rebondissait sur les enseignes des boutiques, scintillait aux fenêtres.

Dans la salle de bains, les tuyauteries rouillées gémissaient et cliquetaient, la douche libérait un filet d'eau froide. March se rasait avec le vieux rasoir à main de son père. Par la fenêtre ouverte, il entendait les bruits de la ville qui s'éveillait : la plainte stridente du premier tram sur ses rails ; le bourdonnement distant du trafic sur Tauentzienstrasse ; les pas des premiers lève-tôt se hâtant vers la station de l'U-Bahn, Wittenberg Platz ; le fracas du volet de la boulangerie d'en face. Il n'était pas tout à fait sept heures ; Berlin s'animait des mille projets que la journée n'avait pas encore émoussés.

Son uniforme était étalé sur son lit : la cuirasse de l'autorité.

Chemise brune, aux boutons de cuir noir. Cravate noire. Culotte noire. Bottes noires (l'odeur riche du cuir lustré).

Tunique noire : quatre boutons d'argent ; trois galons parallèles d'argent sur les pattes d'épaule ; à la manche gauche, le brassard rouge et noir à croix gammée ; sur l'autre manche, un losange encadrant un « K » en gothique, pour Kriminalpolizei.

Ceinturon et baudrier noirs. Casquette noire avec tête de mort argentée et aigle du Parti. Gants de cuir noir.

March se contempla dans le miroir ; un Sturmbannführer de la Waffen-SS le fixa en retour. Il prit sur la coiffeuse son pistolet de service, un 9 mm Luger, en vérifia le mécanisme, le fit glisser dans son étui. Puis il sortit dans le matin.

« Sûr qu'il y a assez ? »

Rudolf Halder accueillit le sarcasme de March avec un grand sourire et entreprit de vider le plateau : fromage, jambon, salami, trois œufs durs, des tranches de pain noir, le lait, une tasse de café fumant. Il aligna soigneusement les plats sur la nappe blanche.

« Je crois comprendre que les petits déjeuners fournis par l'Office central de la Sûreté du Reich sont d'ordinaire moins plantureux. »

Ils s'étaient retrouvés dans la salle à manger de l'hôtel *Prinz Friedrich Karl*, dans la Dorotheenstrasse, à mi-chemin du QG de la Kripo et de la Reichsarchiv, où Halder travaillait. March venait souvent ici. Le *Friedrich Karl* était un point de chute pas trop cher pour touristes et voyageurs de commerce, mais les petits déjeuners valaient le détour. Pendillant à un mât au-dessus de l'entrée, un drapeau européen – les douze étoiles d'or sur fond bleu des nations de la Communauté européenne. March soupçonnait le gérant, Herr Brecker, de l'avoir acheté quelque part de seconde main dans l'espoir de séduire une hypothétique clientèle étrangère. Manifestement, c'était raté. Un coup d'œil à la salle, habitués miteux, le personnel qui s'ennuyait à mourir... peu de risque qu'on surprenne ici leur conversation.

Comme toujours, grâce à l'uniforme, les gens se tenaient à distance respectueuse de March. Régulièrement, chaque fois qu'un train entrait dans la station de la Friedrichstrasse, les murs tremblaient.

« C'est tout ce que tu prends ? demanda Halder. Du café ? (Il hochait la tête.) Café noir, cigarettes, whisky... Comme régime, c'est pas vraiment l'idéal. Maintenant que j'y pense, je ne t'ai pas vu devant un repas décent depuis votre séparation, Klara et toi. »

Il cassa un des œufs et entreprit d'en détacher les morceaux de coquille.

De nous tous, Halder avait le moins changé, pensait March. Sous les kilos en plus, le muscle relâché, c'était la même bleusaille, le même échalas frais émoulu de son université qui s'était retrouvé à bord du Il-174, plus de vingt ans auparavant, comme opérateur radio. Totalement incompetent : instruction accélérée, début 1942, et en avant pour le casse-pipe ! Les pertes étaient à leur maximum, à ce moment, et Dönitz ratissait large partout en Allemagne pour boucher les trous. Il avait des lunettes cerclées d'acier, les mêmes que maintenant ; des cheveux roux très fins qui rebiquaient dans son cou. En mission, tout l'équipage se laissait pousser la barbe ; Halder arborait sur ses joues et son menton quelques touffes orange, comme un chat en train de perdre ses poils. Que ce type se soit retrouvé en service U-Boot était une épouvantable erreur, ou une aimable méprise. Godiche, on ne lui aurait pas confié un fusible à remplacer. La nature l'avait programmé pour devenir universitaire, pas sous-marinier ; à chaque sortie, il était couvert de sueur – la trouille et le mal de mer.

Pourtant, à bord, cet ahuri avait la cote. Les équipages de U-Boot sont superstitieux. Sans trop savoir pourquoi, le bruit s'était répandu que Rudi Halder portait chance. On le chouchoutait donc, on réparait ses gaffes, on lui donnait une demi-heure de rab le matin pour geindre et se retourner dans sa couchette. Il était devenu une sorte de mascotte. La paix revenue, étonné de se découvrir encore en vie, Halder avait repris ses chères études à la faculté d'Histoire de

l'université de Berlin. En 1958, il avait rejoint l'équipe de chercheurs qui travaillaient, aux Archives, sur l'histoire officielle de la guerre. Pour lui, la boucle était bouclée : il passait ses journées enfermé dans une pièce souterraine, rassemblant les éléments épars de la grande stratégie dont il avait été, en son temps, une minuscule (et terrorisée) composante. *Le Service U-Boot : opérations et manœuvres, 1939-1943* était paru en 1963. À présent, Halder collaborait à la rédaction du troisième volume de l'histoire de l'armée allemande sur le front Est.

« C'est comme bosser chez Volkswagen à Fallersleben », expliquait Halder.

Il enfourna une partie de son œuf et mâchonna pensivement.

« Je monte les roues, Jaeckel assemble les portes, Schmidt pose le moteur.

— Ce sera fini quand ?

— Oh, je suis tenté de dire jamais. On accumule les documents, mais sans objet véritable. C'est l'Arc de la Victoire avec des mots, tu vois ? Chaque coup de fil, chaque escarmouche, chaque flocon de neige, chaque éternuement. Quelqu'un écrira même l'histoire officielle des histoires officielles. Moi, je me vois encore cinq ans là-dedans.

— Et après ? »

Halder chassa les fragments d'œuf sur sa cravate.

« Une chaire dans une petite université, quelque part dans le Sud. Une maison à la campagne avec Ilse et les gosses. Quelques bouquins, respectueusement traités dans les comptes rendus. Mes ambitions s'arrêtent là. Au moins ce boulot a l'avantage de me rappeler que nous sommes mortels. À ce propos... (De sa poche intérieure il tira une feuille de papier.) Avec les compliments de la Reichsarchiv. »

C'était une photocopie – une page d'un ancien répertoire du Parti. Quatre portraits format passeport, quatre officiels en uniforme, avec pour chacun une brève notice biographique. Brün. Brunner. Buch. Bühler...

Halder précisa :

« *Guide des Personnalités du NSDAP*. Édition 1951.

— Je connais.

— Jolie brochette, il faut le dire. »

Le corps dans la Havel était celui de Bühler, pas de doute. Ici, il fixait March à travers ses lunettes à verres non cerclés, guindé, compassé, les lèvres pincées. Le visage d'un bureaucrate. Un visage de juriste. Un visage mille fois vu et sitôt oublié ; présent en chair et en os, absent dans la mémoire. Le visage d'un homme-machine.

« Comme tu peux lire, résuma Halder, un parangon de la respectabilité national-socialiste. Inscrit au Parti en 1922 – difficile de

trouver plus respectable. Juriste chez Hans Frank, le conseiller juridique personnel du führer. Vice-président de l'Académie de Droit allemand.

— “Secrétaire d'État, Gouvernement général, 1939, lut March. SS-Brigadeführer.” Brigadeführer, bon Dieu. »

Il prit un calepin et commença à écrire.

« Rang honoraire, précisa Halder, la bouche pleine. Je doute qu'il ait jamais tiré un coup de feu de sa vie, même sous l'effet de la colère. C'est un gratte-papier pur et dur. Quand Frank a décroché le gouvernorat en 1939, pour gérer ce qui restait de la Pologne, il a dû prendre dans ses bagages son vieil associé du cabinet d'avocat, Bühler, bombardé rond-de-cuir en chef. Tu devrais goûter de ce jambon. Excellent. »

March prenait rapidement note.

« Combien de temps Bühler est-il resté à l'Est ?

— Douze ans, j'imagine. J'ai vérifié dans le *Guide* de 1952. Il n'y figure plus. Donc 1951 a été sa dernière année. »

March cessa d'écrire et tapota ses dents avec le bout de son crayon.

« Tu m'excuses quelques minutes ? »

Il y avait une cabine téléphonique dans le vestibule. Il appela le standard de la Kripo et demanda son propre poste. Une voix grogna :

« Jaeger.

— Max, écoute. »

March répéta ce que Halder lui avait appris. « Le *Guide* mentionne une épouse. (Il approcha le feuillet de la faible ampoule de la cabine, s'efforçant de déchiffrer.) Edith Tulard. Tu peux la dénicher ? Pour identifier formellement le corps.

— Elle est morte.

— Quoi ?

— Morte il y a plus de dix ans. J'ai vérifié au fichier SS – même les rangs honoraires doivent donner les coordonnées d'un parent proche. Bühler n'avait pas d'enfants, mais j'ai trouvé une sœur. Veuve, soixante-douze ans, Elizabeth Trinkl. Elle habite Fürstenwald. »

March connaissait : un patelin à trois quarts d'heure de route, au sud-est de Berlin.

« Les flics locaux l'amènent directement à la morgue.

— Je te retrouve là-bas.

— Autre chose. Bühler avait une baraque sur Schwanenwerder. »

Voilà pour la situation du corps.

« Bon boulot, Max. »

Il raccrocha et regagna le restaurant.

Halder avait terminé son repas. Il posa sa serviette, au moment où March revenait, et se laissa aller en arrière sur sa chaise.

« Superbe. Je suis presque en état de pouvoir supporter la perspective du tri des quinze cents messages de la 1^{re} Panzer de Kleist. (Il commença à se curer les dents.) On devrait se voir plus souvent. Ilse n'arrête pas de me tanner : "Quand vas-tu te décider à amener Zavi ?" (Il se pencha en avant.) Écoute : il y a une fille aux Archives, elle bosse sur l'histoire du Bund deutscher Mädel en Bavière, de 1935 à 1950. Sensationnelle. Mari disparu sur le front Est l'an dernier, pauvre diable ! Bref : toi et elle. Qu'en dis-tu ? On pourrait vous avoir tous les deux, disons, la semaine prochaine ? »

March sourit.

« C'est très gentil.

— C'est pas une réponse.

— Exact. (Il tapota la photocopie.) Je peux garder ceci ? »

Halder haussa les épaules.

« Bien sûr.

— Une dernière chose.

— Vas-y.

— Secrétaire d'État au Gouvernement général. Qu'est-ce qu'il a pu faire exactement ? »

Halder écarta ses mains – couvertes de taches de rousseur ; de fins poils roux pointaient sous ses manchettes.

« Frank et lui disposaient d'une autorité absolue. Ils agissaient comme bon leur semblait. À l'époque, la grande priorité devait être le repeuplement. »

March écrivit « repeuplement » sur son calepin et entoura le mot.

« Ça se passait comment ?

— On joue à quoi ? Séminaire ? »

Halder disposa trois assiettes en triangle devant lui – deux petites à gauche, une grande à droite, en veillant à ce que les bord se touchent.

« L'ensemble, c'est la Pologne avant la guerre. Après 1939, les provinces occidentales – il tapota les deux petites – sont rattachées à l'Allemagne. Reichsgau Danzig-Prusse occidentale et Reichsgau Wartheland. (Il isola la grande assiette.) Et ceci devient le Gouvernement général. L'État croupion. Les deux provinces occidentales sont germanisées. Ce n'est pas vraiment mon domaine, mais j'ai vu quelques chiffres. En 1940, la densité a été fixée à cent Allemands par kilomètre carré. Trois ans plus tard, l'objectif est atteint. Incroyable, en considérant que la guerre n'était pas finie.

— Ce qui veut dire combien de monde ?

— Un million. Le bureau d'eugénisme SS a déniché des Allemands

dans des endroits pas possibles – Roumanie, Bulgarie, Serbie, Croatie. Votre crâne a les bonnes mesures et vous sortez du bon village... on vous filait un ticket.

— Et Bühler ?

— Ah ! Bien. Pour caser un million d'Allemands dans les nouveaux Reichsgaue, fallait expulser un million de Polonais.

— Refoulés vers le Gouvernement général ? »

Halder regarda furtivement autour de lui pour s'assurer qu'on ne pouvait l'entendre – ce qu'on appelait le « coup d'œil allemand ».

« Il fallait aussi compter avec les Juifs expulsés d'Allemagne et de l'Ouest européen – France, Hollande, Belgique...

— Les Juifs ?

— Oui, oui. Ne crie pas. »

Halder parlait si bas que March devait presque se coucher sur la table pour l'entendre.

« Tu vois d'ici : le chaos. L'entassement. La famine. La maladie. Pour ce qu'on en sait, c'est toujours le merdier total là-bas, quoi qu'on dise. »

À longueur de semaine, les journaux et la télé reprenaient les appels du ministère de l'Est aux colons désireux de s'établir dans le Gouvernement général. « Allemands ! Réclamez ce qui est votre dû par naissance. Une ferme. Gratuite ! Revenu garanti pendant cinq ans. » La propagande montrait des colons heureux, vivant dans l'opulence. Mais d'autres informations filtraient, sur la situation réelle : une existence conditionnée par un sol pauvre, un travail harassant, les mornes cités-dortoirs où les Allemands devaient se réfugier la nuit tombée, par crainte des attaques des partisans locaux. Le Gouvernement général était pire que l'Ukraine, pire que l'Ostland, pire même que la Moscovie.

Un serveur vint leur proposer du café. March le renvoya. Quand il fut hors de portée de voix, Halder reprit, sur le même ton :

« Frank dirigeait tout depuis le château Wawel à Cracovie. Bühler y officiait plus que probablement. J'ai un copain nommé aux archives officielles là-bas. Mon Dieu ! ce qu'il raconte... Apparemment, le luxe dépassait l'imagination. Un peu comme sous l'Empire romain. Tableaux, tapisseries, trésors pillés dans les églises, bijoux... Pots-de-vin en espèces et en nature, si tu vois ce que je veux dire. »

Les yeux bleus de Halder s'arrondirent ; il agitait comiquement ses sourcils.

« Et Bühler était mêlé à tout cela ?

— Qui le dira ? S'il est l'exception, c'est vraiment la seule.

— Ce qui expliquerait la propriété sur Schwanenwerder. »

Halder sifflota doucement.

« Nous y voilà. On n'a pas tiré la bonne guerre, mon vieux. Claquemurés dans un cercueil de métal puant, à deux cents mètres sous l'Atlantique, au lieu de se la couler douce dans un château de Silésie ; draps de soie et gentilles petites Polonaises... »

March aurait voulu lui poser mille autres questions, mais il n'avait pas le temps. Quand ils se quittèrent, Halder revint à la charge :

« Donc, on t'a un soir à dîner avec ma spécialiste BdM ?

— J'y penserai.

— On peut essayer de la convaincre de venir en uniforme. »

Sur le trottoir, devant l'hôtel, avec ses mains enfouies au fond de ses poches et sa longue écharpe deux fois tournée autour du cou, Halder avait plus que jamais l'allure d'un étudiant. Soudain il se frappa le front.

« J'avais complètement oublié ! Je voulais te dire. Ma tête... Deux mecs de la Sipo traînaient aux Archives la semaine dernière ; ils avaient l'air de s'intéresser à toi. »

March sentit son sourire se contracter.

« La Gestapo ? Qu'est-ce qu'ils voulaient ? »

Il était parvenu à parler d'une voix claire, détachée.

« Oh, le topo habituel – “Comment était-il pendant la guerre ? A-t-il des opinions politiques tranchées ? Qui fréquente-t-il ?” – Qu'est-ce qui se passe, Zavi ? T'as une promotion en vue ?

— Possible. »

D'abord, rester calme. Sûrement un contrôle de routine. Il devait penser à interroger Max : avait-il eu vent d'une sélection quelconque ?

« Eh bien, quand tu seras à la tête de la Kripo, n'oublie pas les vieux copains ! »

March rit.

« C'est promis. »

Ils se serrèrent la main.

« Je me demande... Bühler ? Il avait des ennemis ?

— Tu parles !

— Qui ? »

Halder haussa les épaules.

« Pour commencer, trente millions de Polonais. »

Le seul être vivant, au deuxième étage du Werderscher Markt, était la femme de ménage polonaise. Elle tournait le dos à March quand il sortit de l'ascenseur. Il ne découvrit d'elle qu'une croupe imposante, sur les semelles d'une paire de bottes de caoutchouc noir, et un

foulard rouge noué autour de ses cheveux, qui tanguait en même temps qu'elle frottait le sol. Elle chantonait doucement dans sa langue. Elle se tut en l'entendant venir et tourna son visage vers le mur. Il se faufila pour la dépasser et entra dans son bureau. Quand la porte se referma, il l'entendit chanter à nouveau.

Il n'était pas neuf heures. March accrocha sa casquette derrière la porte et déboutonna sa tunique. Une grande enveloppe brune l'attendait sur son bureau. Il l'ouvrit et fit glisser le contenu, les photos du lieu du crime. Tirage couleur, papier brillant. Le corps de Bühler au bord du lac, allongé comme pour un bain de soleil.

Il prit la vénérable machine à écrire, au-dessus d'un des fichiers, pour la poser sur son bureau. Dans un casier métallique, il récupéra deux carbones presque transparents, deux feuilles de papier pelure et une formule de rapport standard, qu'il disposa dans le bon ordre avant de les glisser sous le cylindre de la machine. Puis il alluma une cigarette et considéra pendant plusieurs minutes la plante morte.

Il commença à dactylographier.

À : Directeur, VB3 (a)

SUJET : corps non identifié (masc.)

DE : X. March, SS-Sturmbannführer 15.4.64

J'ai l'honneur de porter à votre connaissance les faits suivants.

1. À 06 28 h, hier, j'ai reçu l'ordre d'assister au repêchage d'un corps dans la Havel. Le corps avait été découvert à 06 02 h par le SS-Schütze Hermann Jost et signalé à la Ordnungspolizei (déclaration jointe).

2. Aucun disparu de sexe masculin correspondant à la description n'ayant été signalé, j'ai fait comparer les empreintes digitales du sujet avec les données du fichier.

3. Cela a permis d'identifier le corps comme celui du Dr Josef Bühler, membre du Parti avec rang honoraire de SS-Brigadeführer. Le sujet a servi comme secrétaire d'État au Gouvernement général, 1939-1951.

4. Un examen préliminaire sur les lieux par le SS-Sturmbannführer Doctor Kurt Eisler conclut à une mort probable par noyade, vraisemblablement dans la nuit du 13 avril.

5. Le sujet habitait Schwanenwerder, à proximité du lieu de la découverte du corps.

6. Aucune circonstance suspecte évidente.

7. Une autopsie complète sera pratiquée après identification formelle du sujet par un proche.

March sortit le rapport de la machine à écrire, signa, et le confia à

un coursier dans le grand hall en quittant le bâtiment.

La vieille dame, se tenait droite sur la banquette en bois de la morgue, Seydelstrasse. Elle portait un tailleur de tweed brun, un chapeau assorti avec une plume qui retombait, de solides chaussures brunes et des chaussettes de laine grises. Elle regardait fixement devant elle, son sac à main serré sur ses genoux, indifférente au va-et-vient dans le couloir. Max Jaeger était assis à côté d'elle, bras croisés, jambes étendues, l'air de s'ennuyer ferme. March, en arrivant, le prit à l'écart.

« Dix minutes qu'elle est là. À peine dit un mot.

— Le choc ?

— Je suppose.

— Allons-y, que ce soit fait. »

La femme ne leva pas les yeux quand March s'approcha pour s'asseoir à côté d'elle. Il parla d'une voix douce.

« Frau Trinkl, mon nom est March. Je suis inspecteur à la Kriminalpolizei de Berlin. Nous devons compléter notre rapport sur la mort de votre frère et vous demander d'identifier le corps. Ensuite nous vous ramènerons chez vous. Vous me comprenez ? »

Frau Trinkl tourna la tête. Son visage était fin, un nez mince (le nez de son frère), des lèvres pincées. Un camée monté en broche fermait sur sa gorge décharnée une blouse à franfreluches mauves.

« Vous m'entendez ? » répéta March.

Elle le considéra de ses yeux gris clair, ni rougis ni humides d'avoir pleuré. Sa voix était sèche et coupante.

« Parfaitement. »

Ils longèrent le corridor jusqu'à un minuscule parloir sans fenêtres. Au sol, des billes de bois. Les murs étaient vert-jaune. Dans l'espoir de rendre le lieu moins lugubre, quelqu'un avait agrafé des affiches touristiques de la Deutsche Reichsbahn Gesellschaft : une vue nocturne du Grand Dôme, le Führersmuseum à Linz, le Starnberger See en Bavière. L'affiche sur le quatrième mur avait été arrachée, laissant des trous dans le plâtre, comme des impacts de balles.

Un cliquetis à l'extérieur signala l'arrivée du corps. On l'amenait couvert d'un drap, sur un chariot métallique. Deux garçons de salle en tunique blanche l'installèrent au milieu de la pièce, comme un buffet devant des invités. Jaeger referma la porte.

« Prête ? » demanda March.

Elle fit signe de la tête. Il tira sur le drap et Frau Trinkl vint se poster à côté de lui. Quand elle se pencha, une odeur forte, un mélange de parfum et de camphre, frappa ses narines. Elle fixa

longuement le visage mort, ouvrit la bouche comme pour dire quelque chose, mais ne produisit qu'un soupir. Ses yeux se fermèrent. March la rattrapa avant qu'elle ne touche le sol.

« C'est lui, dit-elle. Je ne l'ai pas vu depuis dix ans, il a grossi, et il est sans lunettes... pour moi, c'est la première fois depuis qu'il était petit. Mais c'est lui. »

Assise sur une chaise sous l'affiche de Linz, elle se tenait penchée en avant, la tête au-dessus des genoux. Son chapeau était tombé. De fines mèches de cheveux blancs pendaient sur son visage. Le corps avait été emmené.

La porte s'ouvrit. Jaeger revenait avec un verre d'eau qu'il serra entre ses doigts maigres.

« Buvez. »

Elle le tint un moment sans bouger, puis le porta à ses lèvres et avala une petite gorgée.

« Je ne m'évanouis jamais », dit-elle.

Dans son dos, Jaeger fit la moue.

« J'en suis sûr, dit March. J'ai encore quelques questions à vous poser. Êtes-vous en état ? Arrêtez-moi si je vous fatigue. (Il sortit son calepin.) Pourquoi n'avez-vous pas vu votre frère depuis dix ans ?

— Après la mort d'Édith – sa femme –, nous n'avions plus grand-chose en commun. Nous n'étions pas très proches. Même enfants. J'étais son aînée de huit ans.

— Sa femme est décédée il y a longtemps ? »

Elle réfléchit un moment.

« En 1953, je pense. En hiver. Elle avait un cancer.

— Et durant tout ce temps, vous êtes restée sans nouvelles de lui ? D'autres frères et sœurs ?

— Non. Nous deux, c'est tout. À l'occasion il écrivait. J'ai reçu une lettre de lui il y a quinze jours, pour mon anniversaire. »

Elle chercha dans son sac et tendit une simple feuille de papier à lettres – bonne qualité, épais et moelleux, avec comme en-tête une gravure de la maison de Schwanenwerder. L'écriture était ronde, le contenu aussi guindé qu'un faire-part officiel.

« Ma chère sœur ! Heil Hitler ! Je t'envoie mes vœux à l'occasion de ton anniversaire. J'espère sincèrement que tu es en bonne santé, comme moi-même. Josef. » March replia le feuillet pour le lui rendre. Pas étonnant que personne n'ait signalé sa disparition.

« Dans d'autres lettres, a-t-il jamais mentionné quelque chose qui le préoccupait ?

— Qu'est-ce qui aurait pu le préoccuper ? (Elle avait craché chaque

mot.) Édith a hérité d'une jolie fortune pendant la guerre. Ils avaient les moyens. Il vivait sur un grand pied, croyez-moi.

— Pas d'enfants ?

— Il était stérile. »

Elle avait dit cela sans emphase, comme elle aurait décrit la couleur de ses cheveux.

« Édith était si malheureuse. D'après moi, c'est ce qui l'a tuée. Elle se retrouvait seule dans cette maison immense – un cancer de l'âme. Elle adorait la musique. Elle jouait merveilleusement du piano. Un Bechstein, je me souviens. Et lui... c'était un homme si froid. »

Jaeger grommela, à l'autre bout de la pièce :

« Bref, vous ne le portiez pas vraiment dans votre cœur.

— En effet. Comme beaucoup de monde. (Elle se tourna vers March.) Je suis veuve depuis vingt-quatre ans. Mon mari était navigateur dans la Luftwaffe, tué au-dessus de la France. Je ne me suis pas retrouvée dans le dénuement, rien de semblable, mais la pension... très modique pour quelqu'un qui était habitué à mieux. Pas une fois, durant toutes ces années, Josef n'a proposé de m'aider.

— Et cette jambe ? »

C'était Jaeger à nouveau, la voix hostile. Il avait pris le parti de Bühler dans ce règlement de compte familial.

« Que s'est-il passé ? »

Son attitude suggérait qu'elle n'aurait pu la dérober.

La vieille dame l'ignore et répondit à March.

« Lui-même n'en a jamais parlé, mais Édith m'a raconté l'affaire. C'était en 1951, il était encore au Gouvernement général. Il circulait avec son escorte sur la route de Cracovie à Katowice quand sa voiture est tombée dans une embuscade de partisans polonais. Une mine, paraît-il. Son chauffeur a été tué. Josef a eu la chance de ne perdre qu'un pied. Après, il a quitté le service public.

— Mais il nageait toujours ? »

March leva les yeux de son calepin.

« Vous savez que nous l'avons découvert en tenue de bain ? »

Elle eut un sourire pincé.

« Mon frère était excessif en tout, Herr March, qu'il s'agisse de politique ou de santé. Il ne fumait pas, ne touchait jamais à l'alcool, prenait de l'exercice chaque jour, en dépit de sa... de son infirmité. Par conséquent, non, je ne suis absolument pas surprise qu'il ait pu nager. (Elle déposa son verre et récupéra son chapeau.) J'aimerais rentrer à présent, si c'est possible. »

March se leva et tendit la main pour l'aider à se redresser.

« Qu'est-ce que le Dr Bühler a fait après 1951 ? Il avait à peine –

quoi ? – un peu plus de cinquante ans ?

— C'est le plus curieux. »

Elle ouvrit son sac, prit un petit miroir et vérifia l'aplomb de son chapeau, redressant les mèches de cheveux éparses avec des mouvements de doigts nerveux, saccadés.

« Avant la guerre, il avait tellement d'ambition. Il aurait travaillé dix-huit heures par jour, sept jours par semaine. Mais après Cracovie, il a comme démissionné de tout. Il ne s'est même pas remis au droit. Pendant plus de dix ans, après la mort de cette pauvre Édith, il s'est contenté de rester dans cette grande maison, à longueur de journée, sans rien faire. »

Deux niveaux plus bas, dans le sous-sol de la morgue, le chirurgien SS August Eisler, du département VD2 (pathologie) de la Kriminalpolizei, s'était mis au travail avec son manque de conviction habituel. La cage thoracique de Bühler avait été ouverte selon les règles : une incision en Y, de chaque épaule au creux de l'estomac et de là, verticalement, à l'os pubien. Eisler explorait à présent l'estomac, les mains profondément enfoncées, le vert des gants luisant de rouge, il palpa, coupait, tirait. March et Jaeger attendaient, adossés à la paroi près de la porte ouverte, fumant l'un et l'autre les cigares de Max.

« Vous avez vu le déjeuner de votre bonhomme ? demanda Eisler. Montre-leur, Eck. »

L'assistant d'Eisler essuya ses mains sur son tablier et exhiba un sac de plastique transparent. Quelque chose de petit et de vert ballottait au fond.

« Laitue. Lent à digérer. Des heures dans l'appareil digestif. »

March avait déjà travaillé avec Eisler. Deux hivers plus tôt – la neige bloquait l'Unter den Linden et des compétitions de patinage se déroulaient sur le Tegeler See –, on avait sorti de la Sprée un patron marinier, un certain Kempf, à peu près mort de froid. Il avait passé l'arme à gauche dans l'ambulance, sur le chemin de l'hôpital. Accident ou meurtre ? L'heure où l'homme était tombé à l'eau était déterminante. Considérant la glace, à deux mètres du bord, March avait estimé à quinze minutes le temps maximum de survie possible dans l'eau. Eisler penchait pour quarante-cinq minutes – opinion suivie par le ministère public. C'était assez pour anéantir l'alibi du second d'équipage, et pour l'envoyer à la potence.

Par la suite, le procureur – un homme correct, la vieille école – avait reçu March dans son bureau et avait verrouillé la porte. Puis il avait produit les « preuves » de Eisler, des copies de documents marqués Geheime Reichssache – ultra-secret, document d'État – et datés

Dachau, 1942. Il s'agissait d'un rapport d'expériences de résistance au froid menées sur des détenus – rapport confidentiel réservé au service du SS-chirurgien général. Les cobayes humains, menottes aux poings, avaient été plongés dans des cuves d'eau glaciale et repêchés à intervalles réguliers pour prendre leur température, jusqu'au moment où ils mouraient. Il vit les photos, les têtes penchées entre des blocs de glace ; des graphiques représentaient les pertes de chaleur, projetées ou réelles. Les expériences avaient duré deux ans, sous la responsabilité, entre autres, d'un jeune Untersturmführer, August Eisler. Ce soir-là, March et le procureur étaient allés dans un bar à Kreuzberg, où ils s'étaient soûlés à mort. Le lendemain, ni l'un ni l'autre ne firent allusion à ce qui s'était passé. Et plus jamais ils ne se parlèrent.

« Si vous attendez que je vous serve une théorie bien chimérique, March, c'est mal parti.

— Je n'ai jamais attendu rien de tel. »

Jaeger rit.

« Moi non plus. »

Eisler ignore leur hilarité.

« Mort par noyade, pas à tergiverser. Poumons gorgés d'eau, donc il respirait quand il est entré dans l'eau.

— Pas de coups ? Des contusions ?

— Vous voulez venir ici et vous taper le boulot ? Non ? Alors faites-moi confiance : il s'est noyé. Rien à la tête n'indiquant qu'il aurait pu être frappé ou maintenu sous l'eau.

— Une crise cardiaque ? Une attaque ?

— Possible », admit Eisler.

Eck lui tendit un scalpel.

« Je ne le saurai qu'après examen complet des organes internes.

— Dans combien de temps ?

— Le temps qu'il faudra. »

Eisler se plaça derrière la tête de Bühler. D'un geste tendre, il ramena les cheveux vers lui, dégageant le front, comme pour apaiser une fièvre. Puis il se pencha et enfonça la lame dans la tempe gauche. Il décrivit un arc en remontant au sommet du visage, juste sous la naissance des cheveux. On entendit le crissement du métal sur l'os. Eck grimaça. March s'emplit les poumons en tirant profondément sur son cigare.

Eisler déposa le scalpel dans une cuvette en métal. Il se pencha à nouveau et glissa le bout de ses doigts dans l'incision. Graduellement, il ramena vers lui le cuir chevelu. March détourna la tête en fermant les yeux. Il pria pour que personne, parmi ceux qu'il aimait, ou

appréciait, ou simplement connaissait, n'eût à subir la souillure d'une telle boucherie.

« Alors ? demanda Jaeger. Qu'est-ce que tu en penses ? »

Eisler avait pris une petite scie circulaire. Il actionna l'interrupteur. La plainte rappelait celle d'une fraise de dentiste.

March tira une dernière bouffée de son cigare.

« Je pense qu'on peut lever le camp. »

Ils enfilèrent le couloir en sens inverse. Derrière eux, de la salle d'autopsie, montait le gémissement soudain plus grave du trépan qui mordait l'os.

2

Une demi-heure plus tard, Xavier March était au volant d'une Volkswagen de la Kripo, sur la partie en corniche de la Havelchaussee, en surplomb du lac. La vue disparaissait parfois derrière les arbres. Puis, après un tournant, ou parce que la forêt s'éclaircissait, on découvrait à nouveau l'eau étincelante sous le soleil d'avril – un plateau de diamants. Deux yachts sillonnaient la surface, comme des découpages d'enfant, triangles blancs sur fond bleu.

Il avait baissé la vitre ; son bras reposait sur l'appui, le vent gonflait sa manche. De part et d'autre de la route, les branches des arbres se tachaient de vert tendre ; la fin du printemps. Un mois encore, et la chaussée ne serait plus qu'un vaste embouteillage de Berlinoises fuyant le centre pour faire de la voile, nager, pique-niquer, ou simplement s'étendre au soleil sur les plages publiques. Aujourd'hui, le fond de l'air était encore frais, et l'hiver trop proche, pour que March ait à souffrir de la circulation. Il passa devant le poteau de brique rouge de la tour du Kaiser Wilhelm et la route commença à descendre jusqu'au lac.

Moins de dix minutes plus tard, il se trouvait là où on avait découvert le corps. Rien de comparable par beau temps. Le coin était touristique, connu même pour son point de vue – la Grosse Fenster, le grand panorama. Ce qui la veille n'était qu'une masse grise s'ouvrait à présent en une perspective magnifique, huit kilomètres d'eau, jusqu'à Spandau.

Il gara la voiture et repéra à pied l'itinéraire de Jost jusqu'à la berge – un sentier en sous-bois, un brusque tournant à droite, puis la promenade le long du lac. Il refit le trajet, puis une fois encore, avant de récupérer la Volkswagen pour rejoindre la jetée vers Schwanenwerder. Une barrière rouge et blanc en interdisait l'accès. Le garde émergea de sa guérite, une écritoire à pince à la main, fusil à l'épaule.

« Papiers, s'il vous plaît. »

March tendit sa carte par la vitre ouverte. L'homme l'examina avant de la rendre. Il salua.

« En ordre, Herr Sturmbannführer !

— C'est quoi, la consigne, ici ?

— Arrêter chaque voiture. Contrôler les papiers. Demander où se rend le visiteur. S'il paraît suspect, on appelle la propriété pour vérifier s'il est attendu. Parfois nous fouillons le véhicule. Par exemple si le Reichsminister est à la résidence.

— Vous tenez une liste ?

— Oui, Herr Sturmbannführer.

— Faites-moi plaisir. Vérifiez si le Dr Bühler a eu de la visite lundi soir. »

Le garde remonta la bretelle de son fusil et retourna à sa guérite. March le vit tourner les pages d'un registre. En revenant, il fit non de la tête. « Personne pour le Dr Bühler de toute la journée.

— Est-ce qu'il a quitté l'île ?

— Nous ne notons pas les résidents, seulement les visiteurs. Et nous ne vérifions pas les personnes qui sortent, seulement celles qui arrivent.

— D'accord. »

March considéra le lac. Des mouettes descendaient en piqué jusqu'à la surface, criant. Quelques yachts étaient ancrés le long d'un ponton. On entendait le bruit du vent dans les mâts.

« Et la rive ? Elle est surveillée ? »

Le garde approuva d'un signe de tête.

« La police fluviale patrouille toutes les deux heures. Mais la plupart des propriétés ont assez de sirènes et de chiens pour garder un KZ. Nous, on tient les curieux à distance. »

KZ, prononcé *ka-dset*. Plus commode que Konzentrationslager. Camp de concentration.

On entendit un vrombissement de moteurs au loin, des crissements de pneus. Le garde tourna la tête pour jeter un coup d'œil vers la route d'accès derrière lui.

« Un moment, Herr Sturmbannführer. »

Dans la courbe, à vive allure, une BMW grise arrivait, tous phares allumés, suivie d'une longue limousine Mercedes, puis d'une autre BMW. La sentinelle recula, pressa un bouton libérant la barrière et salua. Tandis que le convoi passait à toute vitesse, March entr'aperçut les passagers dans la Mercedes – une jeune femme, ravissante, une actrice peut-être, ou un mannequin, aux cheveux coupés court ; et à côté d'elle, regardant droit devant lui, un vieil homme émacié, son profil de rongeur instantanément reconnaissable. Les voitures foncèrent en direction du centre.

« Il se déplace toujours à cette allure ? »

Le garde gratifia March d'un regard entendu.

« Le Reichsminister a supervisé un tournage de bouts d'essai. Et Frau

Goebbels rentre à l'heure du déjeuner.

— Ah ! Je vois. »

March actionna la clé de contact et la Volkswagen ressuscita.

« Vous saviez que le Dr Bühler était mort ?

— Non. »

L'homme n'eut pas l'air intéressé.

« Ça s'est passé quand ?

— La nuit de lundi. On a repêché son corps à quelques centaines de mètres d'ici.

— J'ai entendu parler d'un noyé.

— Quel genre, Bühler ?

— À peine si j'ai eu l'occasion de le voir, Herr Sturmbannführer. Il ne sortait pas beaucoup. Pas de visiteurs. Jamais un mot. Mais, bon, il y en a pas mal qui deviennent comme ça, ici.

— C'est laquelle, sa maison ?

— Vous ne pouvez pas la manquer. Le côté donne sur l'île. Deux grandes tours. C'est la plus grosse.

— Merci. »

En s'engageant sur la voie March jeta un coup d'œil dans son rétroviseur. Le garde resta quelques secondes à l'observer ; puis il remonta son fusil, tourna les talons et regagna lentement son abri.

Schwanenwerder n'était pas très vaste, moins d'un kilomètre de long sur cinq cents mètres de large. Une seule route, à sens unique. March dut faire presque tout le tour de l'île pour atteindre la propriété de Bühler. Il conduisait lentement, ralentissant dès qu'il apercevait une maison.

L'île devait son nom aux fameuses colonies de cygnes qui vivaient à l'extrémité sud du lac que formait la Havel ; l'endroit était devenu à la mode à la fin du siècle dernier. La plupart des résidences dataient d'alors : de grandes villas à toit pointu et à façade de pierre, dans le style français, avec de longues allées, des pelouses, protégées des regards indiscrets par de hauts murs et des rideaux d'arbres. Un vestige du palais des Tuileries se dressait bizarrement le long de la route – un pilier et un morceau d'arc, ramenés de Paris par un homme d'affaires de la période wilhelmienne mort depuis longtemps. Rien ni personne n'avait l'air de bouger. Un chien de garde, à l'occasion, derrière les barreaux d'une grille, et – une seule fois – un jardinier. Les propriétaires avaient quitté Berlin, ou vauaient à leurs occupations en ville, ou bien ne se montraient pas.

March connaissait l'identité de quelques-uns : des satrapes du Parti ; un nabab de l'industrie automobile, engraisé par le travail servile de l'immédiat après-guerre ; le directeur général de chez Wertheim, le

grand magasin de la Potsdamer Platz, volé à ses propriétaires juifs il y a plus de trente ans ; un fabricant d'armes ; le patron d'un conglomérat d'équipement responsable de la construction des grandes Autobahnen dans les territoires de l'Est, Comment Bühler s'arrangeait-il pour rester en aussi sélecte compagnie ? Puis March se souvint du commentaire de Halder : le luxe, l'Empire romain...

« KP17, ici KQG. KP17, répondez s'il vous plaît. »

Une voix de femme, insistante, emplissait l'habitable. March prit le combiné radio dissimulé sous le tableau de bord.

« Ici KP17. Allez-y.

— J'ai le Sturmbannführer Jaeger en ligne pour vous. »

Il était arrivé devant les grilles de la villa. À travers le fer forgé, il pouvait voir la courbe de l'allée et les tours, exactement ce que le garde avait décrit.

« Tu craignais les pépins... (La voix de Max, comme une détonation.) Les voici.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— J'étais pas rentré depuis dix minutes que deux de nos estimés collègues de la Gestapo débarquent. Vu la position du camarade Bühler au sein du Parti, bla-bla-bla, le dossier est classé Sécurité. »

March frappa le volant.

« Merde !

— “Toutes pièces à transmettre Sûreté. Rapport actualisé exigé des fonctionnaires chargés enquête. Clôture dossier Kripo. Application immédiate”.

— C'était quand ?

— C'est maintenant. Ils sont dans notre bureau.

— Tu as dit où je suis ?

— Non, bien sûr. Je les ai plantés là en annonçant que j'essayais de te mettre la main dessus. Et je suis monté tout droit à la salle de contrôle. »

Jaeger baissa la voix. March l'imagina, tournant le dos à l'opératrice radio.

« Zavi, écoute, c'est pas le moment de jouer les héros. Ils rigolent pas, crois-moi. D'une minute à l'autre, ça va fourmiller de Gestapo à Schwanenwerder. »

March contempla la villa. Le calme plat. Déserte. Eh merde, la Gestapo !

« Je ne t'entends plus, Max. Désolé. Friture sur la ligne. J'ai rien compris de ce que tu as dit. Demande que tu fasses rapport sur panne radio. Out. »

Il débrancha le récepteur.

Cinquante mètres environ avant la maison, March avait remarqué un chemin menant tout droit au centre de l'île. Il fit rapidement marche arrière, y gara la voiture, et repartit presque en courant vers les grilles de la propriété. Le temps était compté.

Verrouillé, évidemment. Le cadenas était un solide bloc de métal, à un mètre cinquante du sol. Il y cala la pointe de sa botte et grimpa dessus. Un rang de pointes de fer écartées de trente centimètres courait juste au-dessus de sa tête. Il en agrippa deux et se hissa de manière à pouvoir lancer sa jambe gauche de l'autre côté. L'entreprise était risquée ; un moment il se retrouva assis en travers de la grille, reprenant haleine. Puis il se laissa tomber sur l'allée de gravier.

La villa était grande, bizarrement conçue. Trois niveaux, un toit d'ardoise bleue. Sur la gauche, les deux tours de pierre, accolées au corps de logis principal ; au premier étage, sur toute la longueur, un balcon à balustrade de pierre. Des piliers soutenaient le balcon – entre eux, à moitié dissimulée dans l'ombre du porche, la grande entrée. March s'y dirigea. Des bouleaux et une profusion de fougères poussaient en désordre le long de l'allée. Les bordures étaient négligées. Des feuilles mortes, que personne n'avait balayées depuis l'hiver, tournoyaient sur la pelouse.

La porte n'était pas fermée à clé.

March s'immobilisa dans le hall et regarda autour de lui. Un escalier de chêne à droite, deux portes à gauche, un corridor sombre devant lui – sans doute vers l'office.

Il essaya la première porte. Une salle à manger lambrissée. Une longue table et douze chaises à haut dossier sculpté. Glacial. Il y flottait une forte odeur de renfermé, de pièce inutilisée.

La porte suivante donnait sur le salon. Il poursuivit l'inventaire. Des tapis sur le parquet ciré. Meubles massifs garnis de riches brocarts. Tapisseries au mur – de qualité, si tant est qu'il pût en juger, ce qui était loin d'être le cas. Près de la fenêtre, un piano à queue orné de deux grandes photos. March inclina l'une d'elles vers la lumière qui perçait faiblement par de tout petits carreaux poussiéreux. L'encadrement était en argent massif, avec un motif à croix gammée. Le cliché montrait Bühler et sa femme le jour de leur mariage, descendant une volée de marches entre deux haies de SA tendant des rameaux de chêne au-dessus de l'heureux couple. Bühler également en uniforme SA. Sa femme avait des fleurs tressées dans les cheveux ; elle était – pour reprendre une des expressions favorites de Max Jaeger – aussi appétissante qu'un plat de limaces. Aucun des deux n'avait l'air de sourire.

L'autre photo. March sentit aussitôt son estomac se nouer. C'était encore Bühler, légèrement incliné cette fois, serrant une main.

L'homme qui était l'objet de cette révérence avait le visage légèrement tourné vers l'appareil, comme s'il venait d'être distrait, à mi-salutation, par quelque chose derrière l'épaule du photographe. Une inscription manuscrite. March frotta son doigt sur le verre pour ôter la poussière et arriver à déchiffrer les pattes de mouche. « Au camarade du Parti Bühler. Adolf Hitler. 17 mai 1945. »

Soudain un bruit – comme une porte frappée à coups de pied –, suivi d'un grincement. March posa la photo et retourna dans le hall. Le bruit venait du bout du corridor.

Il dégaina et s'avança. Comme il le pensait, le couloir conduisait aux cuisines. Le même bruit. Un gémissement de terreur, un piétinement. L'odeur, aussi, répugnante.

Au fond de la cuisine, une autre porte. Il tendit la main, saisit la poignée, et d'un coup brusque, tira pour l'ouvrir. Une chose énorme bondit de l'obscurité. Un chien, muselé, les yeux exorbités, traversa en courant l'office, le corridor, le hall, et se précipita dehors par la porte restée ouverte. Le sol puant du garde-manger était couvert d'excréments, d'urine, de nourriture que l'animal avait fait tomber des étagères sans pouvoir la manger.

March se serait volontiers accordé quelques minutes, de quoi reprendre ses esprits. Mais le temps manquait. Il rangea le luger, examina rapidement les lieux. Quelques assiettes sales dans l'évier. Sur la table, une bouteille de vodka presque vide et un verre. Une porte menait à la cave : cadénassée. Pas le moment de la forcer. Il gagna l'étage. Plusieurs chambres, des salles de bains ; partout la même ambiance de luxe un peu passé, de train de vie essoufflé. Et partout, c'était frappant, des tableaux : paysages, allégories religieuses, portraits... la plupart encrassés de poussière. L'endroit ne devait plus être correctement entretenu depuis des mois, peut-être des années.

La pièce qui avait dû être le bureau de Bühler se trouvait au dernier étage, dans l'une des tours. Des rayons chargés de traités de droit, d'études de cas, de décrets. Près d'une fenêtre dominant la pelouse arrière de la maison, un grand bureau et un fauteuil pivotant. Sur un canapé, des couvertures étalées donnant l'impression qu'on y dormait régulièrement. D'autres photos. Bühler et sa robe d'avocat, Bühler en uniforme SS, Bühler et une brochette de grosses légumes nazies – March reconnut vaguement Hans Frank –, au premier rang de ce qui devait être une salle de concert. Tous les clichés dataient d'au moins vingt ans.

March s'installa derrière le bureau et regarda par la fenêtre. La pelouse descendait jusqu'au bord de la Havel. Une petite jetée, un cruiser amarré, et au-delà, la vue sur le lac, jusqu'à l'autre rive. Dans

le lointain, le bourdonnement du ferry Kladow-Wannsee.

Le bureau. Un sous-main. Un grand encrier de bronze. Un téléphone. March tendit la main vers l'appareil.

Qui se mit à sonner.

Sa main se figea. Une sonnerie. Deux. Trois. Amplifiées par le silence. L'air poussiéreux semblait vibrer. Quatre. Cinq. Ses doigts se refermèrent sur le combiné. Six. Sept. Il le souleva.

« Bühler ? »

La voix d'un homme âgé, plus mort que vif ; un murmure venu d'un autre monde.

« Bühler ? Répondez. Qui est là ?

— Un ami. »

Une pause. *Clic*.

L'inconnu avait raccroché. March reposa le combiné. Il ouvrit rapidement les tiroirs au hasard. Quelques crayons, du papier, un dictionnaire. Il sortit entièrement les tiroirs, l'un après l'autre, et passa sa main dans le creux du meuble.

Il n'y avait rien.

Il y avait quelque chose.

Tout au fond. Ses doigts effleurèrent un objet petit et lisse. Il le récupéra. Un cahier recouvert de cuir noir, aigle et svastika dorés à l'or fin sur la couverture. Il le feuilleta rapidement. L'agenda du Parti pour 1964. Il le glissa dans une poche et remit les tiroirs en place.

Dehors, le chien de Bühler devenait fou, courant d'un côté à l'autre sur la berge, regardant vers l'autre rive, gémissant, hennissant presque comme un cheval. Toutes les deux ou trois secondes, il s'asseyait sur son train arrière, puis recommençait son va-et-vient désespéré. On pouvait voir à présent le sang séché sur tout son flanc droit. La pauvre bête ne prêta aucune attention à March quand il descendit vers le lac.

Les talons de ses bottes résonnèrent sur les planches mal ajustées de la jetée. Par les interstices, on découvrait l'eau boueuse, un mètre plus bas, clapotant doucement, et on constatait la faible profondeur du lac à cet endroit. March posa un pied sur l'embarcation, qui tangua sous son poids. Plusieurs centimètres d'eau de pluie croupissaient sur le pont arrière, dans la crasse et les feuilles mortes ; un arc-en-ciel d'huile ondulait à la surface. Tout le bateau empestait le mazout. Sans doute une fuite quelque part. March s'accroupit et pesa sur la porte de la cabine. Fermée. Les mains en coupe, il s'efforça de jeter un coup d'œil par la vitre, mais il faisait trop sombre pour distinguer quoi que ce soit.

D'un bond il regagna la jetée. Le bois était rendu uniformément gris par les intempéries, sauf à un endroit, le long du bord resté libre, où

March remarqua des échardes vaguement orangées et une trace de peinture blanche. En se penchant pour examiner ces marques, son regard fut attiré par un reflet pâle dans l'eau, près de l'endroit où la jetée s'écartait de la berge. Il fit quelques pas sur le côté, s'agenouilla, s'agrippa de la main gauche et étira l'autre bras le plus loin possible. Vieux rose avec des éclats, comme une poupée de porcelaine, des courroies de cuir et des boucles d'acier : c'était une prothèse, un pied artificiel.

Le chien les entendit le premier. Il inclina la tête, se retourna et remonta la pelouse en trotinant vers la maison. March remit aussitôt sa découverte à l'eau et courut à la suite de l'animal, pestant contre sa connerie. Il s'arrangea pour longer la façade arrière et se tapir à l'ombre des tours, d'où il pouvait observer l'entrée. Le chien sautait contre la grille, grondant dans sa muselière. De l'autre côté on distinguait deux silhouettes, debout, regardant la maison. Une troisième arriva avec une grande paire de cisailles qui se refermèrent sur le cadenas. Après quelques secondes de pression, le pêne céda avec un craquement.

Le chien recula quand les trois hommes s'avancèrent. Comme March, ils portaient l'uniforme noir de la SS. L'un d'eux parut prendre quelque chose dans sa poche et marcha sur l'animal, la main tendue, comme pour offrir une douceur. Le chien se tassa. Un seul coup de feu déchira le silence, se répercutant dans toute la propriété, provoquant l'envol d'une nuée de corneilles qui s'en allèrent crailler au-dessus des arbres. L'homme rengaina et fit un geste en direction du cadavre à l'un de ses compagnons, qui le saisit par les pattes de derrière et l'entraîna dans les buissons.

Les trois repartirent vers la villa. March ne bronchait pas derrière son pilier, pivotant légèrement à mesure qu'ils s'avançaient dans l'allée. Il s'avisa qu'il n'avait aucune raison de se dissimuler. Il aurait pu leur dire qu'il menait son enquête, que le message de Jaeger n'était pas passé. Mais quelque chose dans leur comportement le mettait sur ses gardes. Leur désinvolture avec ce chien... *Ils étaient déjà venus ici auparavant.*

Tandis qu'ils se rapprochaient, il put reconnaître leurs grades. Deux Sturmbannführer et un Obergruppenführer – deux commandants, un général de division. Quelle affaire liée à la sûreté de l'État pouvait mobiliser sur le terrain un général de la Gestapo ? L'ObergruppenFührer frôlait la soixantaine, bâti comme un bœuf, un visage ravagé de boxeur à la retraite. March connaissait cette tête ; il l'avait vue dans les journaux.

Qui ?

Puis il se le rappela. Odilo Globocnik. Globus, comme on l'appelait dans la SS. Ancien Gauleiter de Vienne. C'est lui qui avait abattu le chien.

« Toi, le rez-de-chaussée, dit Globus. Toi, vérifie à l'arrière. »

Ils sortirent leur arme et disparurent sous le porche. March attendit trente secondes, puis prit la tangente. Il contourna le jardin, évitant l'allée, s'avançant presque plié en deux dans le fouillis des buissons. À cinq mètres de la grille, il s'immobilisa pour reprendre son souffle. Dans la maçonnerie de l'entrée, à droite, il aperçut, si discrète qu'on la voyait à peine, une boîte de métal rouillé – une boîte aux lettres, contenant un grand paquet brun.

C'est de la folie, pensait-il. De la folie pure.

Il fallait se garder de courir en direction de la grille. Rien n'attire plus le regard qu'un mouvement brusque. Il sortit lentement des buissons, comme si c'était la chose la plus naturelle au monde, prit le colis dans la boîte et franchit la grille ouverte.

Il s'attendait à un cri dans son dos, ou à un coup de feu. Mais le seul bruit perceptible était le souffle du vent dans les arbres. En atteignant sa voiture, il s'aperçut que ses mains tremblaient.

3

« Pourquoi croyons-nous en l'Allemagne et au Führer ?

— Parce que nous croyons en Dieu, nous croyons en l'Allemagne qu'il a créée dans Son monde et au Führer, Adolf Hitler, qu'il nous a envoyé.

— Qui devons-nous servir en premier ?

— Notre peuple et notre Führer, Adolf Hitler.

— Pourquoi notre obéissance ?

— Par conviction profonde, par foi en l'Allemagne, en notre Führer, en notre mouvement, en la SS, et par fidélité.

— Bien ! (L'instructeur hocha la tête.) Rassemblement dans trente-cinq minutes sur l'aire de sport sud. Jost, restez ici. Les autres, rompez ! »

Avec leurs cheveux coupés ras et leur tenue d'entraînement gris clair, les aspirants avaient l'air de détenus. Ils sortirent dans un brouhaha de chaises raclant le sol, de bottes martelant le plancher de bois brut. Un portrait géant de feu Heinrich Himmler, souriant et bienveillant, veillait sur tout ce petit monde. Jost avait l'air perdu, au garde-à-vous, seul au centre de la classe. Certains, en quittant la salle, lui jetaient des regards en coin. Fallait que ce soit Jost, les voyait-on penser. Jost, le bizarre, le solitaire, celui qui devait toujours se distinguer. Faudrait penser à lui filer une nouvelle trempe, un de ces soirs, dans la chambrée.

L'instructeur désigna le fond de la classe d'un mouvement de tête.

« Vous avez de la visite. »

March était appuyé contre un radiateur, bras croisés, observant la scène.

« Re-bonjour, Jost ! »

Ils traversèrent le terrain de manœuvre. Dans un coin, un contingent de recrues était harangué par un SS-Hauptscharführer. Plus loin, parfaitement en cadence avec les ordres qu'on leur criait, une centaine de jeunes en survêtement noir s'étiraient, pivotaient et se touchaient la pointe des pieds. Retrouver Jost ici rappelait à March ses visites en prison. Même odeur caractéristique d'encaustique, de désinfectant, de nourriture bouillie. Mêmes blocs affreux en béton. Même mur

d'enceinte et même va-et-vient des surveillants. Comme un KZ, le centre d'instruction Sepp Dietrich était un espace à la fois trop vaste et totalement fermé sur lui-même, à rendre claustrophobe.

« On peut trouver un endroit plus intime ? »

Jost eut un regard de dédain.

« Pas de place pour l'intimité ici. C'est bien le problème. »

Ils firent encore quelques pas.

« Je pense qu'on pourrait essayer les chambrées. Les autres sont à la cantine. »

Ils revinrent sur leurs pas et Jost mit le cap sur une construction basse, peinte en gris. L'intérieur était sombre et puait la transpiration. Il devait y avoir là près de cent lits, disposés en quatre rangées. Jost ne s'était pas trompé : l'endroit était désert. Son lit se trouvait vers le milieu. March s'assit sur la grosse couverture brune et offrit une cigarette au garçon.

« C'est interdit ici. »

March agita le paquet.

« Allez-y. Vous direz que je vous ai donné l'ordre. »

Jost la prit avec reconnaissance. Il s'accroupit, ouvrit le casier métallique à côté de son lit et chercha quelque chose qui pourrait faire office de cendrier. March en profita pour jeter un coup d'œil : une pile de livres de poche, des revues, une photo encadrée.

« Je peux ? »

Jost haussa les épaules.

« Bien sûr. »

March examina le portrait. La famille au complet. Le père en uniforme SS. La mère chapeautée, l'air timide. La sœur, gentille, avec tresses blondes ; quatorze ans peut-être. Et Jost, joufflu et souriant, à peine reconnaissable sous les traits du personnage accablé, là, accroupi sur le sol dallé de la chambrée.

« J'ai changé, pas vrai ? »

March était sous le choc. Il tenta de le dissimuler :

« Votre sœur ? »

— Encore à l'école.

— Et votre père ?

— À présent il gère une entreprise de construction mécanique à Dresde. Il a été l'un des premiers sur le front russe, en 1941. D'où l'uniforme. »

March regarda de plus près.

« C'est pas une Croix de chevalier ? »

La plus haute distinction pour bravoure au combat.

« Eh oui ! Un authentique héros de la guerre. »

Jost récupéra la photo et la rangea dans le casier.

« Et votre père à vous ? »

— Il était dans la Flotte impériale. Blessé pendant la Première Guerre. Il ne s'est jamais vraiment remis.

— Quel âge aviez-vous quand il est mort ?

— Sept ans.

— Vous pensez encore à lui ?

— Tous les jours.

— Vous étiez dans la Marine ?

— Presque. Les U-Boot. »

Jost hocha lentement la tête. Ses joues pâles s'étaient empourprées.

« On marche tous dans les pas de nos pères, n'est-ce pas ? »

— La plupart d'entre nous, peut-être. Pas tous. »

Ils fumèrent un moment en silence. Dehors, on entendait le moniteur d'éducation physique :

« Un, deux, trois... Un, deux, trois. »

« Ces gens... dit Jost. Il y a un poème d'Erich Kästner – *Marschliedchen*. »

Il ferma les yeux et récita :

Tu cultives la haine, tu veux lui soumettre le monde.

Tu nourris, au cœur de l'homme, la bête immonde,

Qu'elle grandisse, la bête, tout au fond de toi !

Qu'elle dévore l'homme, la bête en lui.

La soudaine passion du garçon mit March mal à l'aise.

« Ça date de quand ? »

— 1932.

— Je ne connaissais pas.

— Vous ne pourriez pas. C'est interdit. »

Il y eut un silence et March reprit :

« Nous connaissons l'identité du corps que vous avez découvert. Dr Josef Bühler. Un officiel du Gouvernement général. SS-Brigadeführer.

— Mon Dieu. »

Jost se prit la tête entre les mains.

« C'est devenu une affaire plutôt sérieuse, comme vous le voyez. En arrivant, j'ai vérifié au poste de garde. D'après ce qui est noté, vous avez quitté le quartier à cinq heures trente, hier matin, comme les

autres jours. Donc les heures de votre déposition ne tiennent pas. »

Jost n'avait pas relevé la tête. La cigarette achevait de se consumer entre ses doigts. March se pencha pour la récupérer et l'écrasa. Il se leva.

« Regarde ! » dit-il.

Jost leva les yeux et March se mit à trotter sur place.

« Ça, c'est toi hier. D'accord ? » March mima l'essoufflement, s'essuya le front avec l'avant-bras. Jost sourit malgré lui.

« Bon, dit March. (Il recommença à sautiller sur place.) Maintenant, tu penses – je ne sais pas – à un bouquin, ou à ton enfer quotidien, et tu es dans la forêt, puis sur la route du lac. Ça pisse de partout et on n'y voit rien, mais là, sur ta gauche, tu aperçois quelque chose... »

March tourna la tête. Jost avait les yeux fixés sur lui.

«... je ne sais pas quoi, mais sûrement pas le corps...

— Mais... »

March menaça Jost du doigt.

« Ne t'enfonce surtout pas dans la merde, conseil d'ami. Il y a deux heures, j'y étais. J'ai vérifié l'endroit où on a repêché le corps. Il est impossible de le voir de la route. »

Il se remit à mimer la course.

« Donc, tu vois quelque chose, mais tu ne t'arrêtes pas. Tu cours. Puis, comme tu es consciencieux, après cinq minutes, tu décides que tu ferais mieux d'aller y voir d'un peu plus près. Et alors tu découvres le corps. Et seulement alors, tu appelles les flics. »

Il s'empara des mains de Jost et le mit debout.

« Cours avec moi, ordonna-t-il.

— Je ne peux pas...

— Cours ! »

Jost se mit à remuer les pieds à contrecœur. Leurs semelles claquaient sur les dalles.

« Maintenant, dis-moi ce que tu vois. Tu sors des bois et tu es sur la route du lac...

— Je vous en prie...

— Dis-moi !

— Je... je vois... une voiture... (Jost avait fermé les yeux.) Trois hommes... Il pleut, ils ont des capotes, des capuchons... leurs têtes sont baissées. Je regrimpe la pente... je... j'ai peur, je traverse la route et je cours sous les arbres pour qu'ils ne me voient pas...

— Oui...

— Ils sont dans leur voiture et ils s'en vont... J'attends, je sors du bois, je trouve le corps...

- Tu oublies quelque chose.
- Non, je jure...
- Tu vois un visage. Quand ils remontent en voiture, tu vois un visage.
- Non...
- Dis-moi qui, Jost. Tu le vois. Tu le connais. Dis-le moi.
- Globus ! cria Jost. C'est Globus. »

Le paquet qu'il avait pris dans la boîte aux lettres de Bühler était sur le siège avant, à côté de lui, intact. Pas exclu que ce soit une bombe, pensa March en faisant démarrer la Volkswagen. Depuis quelques mois, c'était une épidémie. Des colis piégés avaient déchiqueté les mains et les figures d'une demi-douzaine de responsables gouvernementaux. Il était fichu de faire la page trois du *Tageblatt* : « Enquêteur tué dans explosion mystérieuse devant la Caserne. »

Il roula au hasard dans Schlachtensee, jusqu'à la première épicerie, où il acheta une miche de pain noir, du jambon de Westphalie et un quart de whisky écossais. Le soleil brillait toujours ; l'air était vif. Il mit le cap à l'ouest, droit sur les lacs. Il allait s'offrir quelque chose qu'il ne s'était plus payé depuis des années. Un pique-nique.

Après la nomination de Goering comme Maître de chasse en chef du Reich, en 1934, quelques tentatives avaient été faites pour éclaircir le Grunewald. L'administration avait planté des châtaigniers et des tilleuls, ainsi que des saules et des bouleaux, des chênes... Mais le cœur du Wald, sa suite de vallons accidentés couverts de pins mélancoliques, restait inchangé, comme mille ans auparavant, quand les plaines du nord de l'Europe n'étaient qu'une vaste forêt. Les tribus germaniques guerrières avaient émergé de ces forêts, cinq siècles avant Jésus-Christ ; vers elles, à présent, vingt-cinq siècles plus tard et de préférence le week-end, les tribus germaniques victorieuses revenaient, en caravanes ou tentes remorques. Les Allemands étaient un peuple de la forêt. Pensez clairières tant que vous voulez ; les arbres n'attendaient que l'occasion de tout reprendre.

March gara la Volkswagen, prit ses provisions et le colis piégé de Bühler – ou supposé tel –, et monta sans se presser par un sentier escarpé sous les arbres. Cinq minutes d'ascension le menèrent à un point d'où l'on avait une vue imprenable sur la Havel et les pentes d'un bleu brumeux qui s'estompaient au loin. Les pins dégageaient une odeur douce et forte sous le soleil. Un gros avion à réaction gronda dans le ciel, amorçant sa descente sur l'aéroport de Berlin. Le jet disparut, le bruit s'éteignit, on n'entendit bientôt plus que le chant d'un oiseau.

March retardait le moment d'ouvrir le paquet. Il le mettait mal à

l'aise. Il alla s'asseoir sur un gros bloc de pierre – à croire que les autorités municipales l'avaient mis là dans ce but précis –, avala une lampée de whisky et se mit à manger.

D'Odilo Globocnik, il ne savait presque rien, et seulement par ouï-dire. L'homme avait connu des hauts et des bas, ces trente dernières années. Né en Autriche, maçon de profession, il était devenu leader du Parti pour la Carinthie au milieu des années trente, puis responsable à Vienne. Une première période de disgrâce, pour spéculation illégale sur les changes, et retour en force au début de la guerre, comme chef de la police au Gouvernement général – il devait y avoir rencontré Bühler, se dit March. Puis, à la fin de la guerre, nouvelle éclipse – quelle voie de garage ? Trieste, s'il se souvenait bien. À la mort d'Himmler, de nouveau à Berlin, à la Gestapo, où il occupait une position non spécifiée, sous les ordres directs de Heydrich.

Ce visage tuméfié et brutal, pas moyen de passer à côté, et malgré la pluie et la faible clarté, Jost l'avait immédiatement reconnu. Un portrait de Globus figurait dans la galerie des célébrités de Sepp Dietrich et l'homme en personne était venu donner une conférence, quelques semaines plus tôt, aux aspirants pétrifiés, sur les structures policières du Reich. Pas étonnant que Jost ait à ce point flippé. Il aurait mieux fait d'appeler l'Orpo sans donner son nom – et de se tirer avant leur arrivée. Il aurait surtout mieux fait, de son point de vue, de n'appeler personne.

March finit son jambon. Il rompit le reste du pain et éparpilla les miettes autour de lui. Deux merles, qui l'avaient épié pendant son repas, sortirent précautionneusement du sous-bois et se mirent à picorer.

Il examina l'agenda. Le modèle classique pour les membres du Parti, disponible dans toutes les papeteries. Des informations pratiques au début. Les noms de la hiérarchie du Parti ; ministres du gouvernement, commissaires du Reich, Gauleiters...

Les congés officiels : jour du Renouveau national, 30 janvier ; jour de Potsdam, 21 mars ; Anniversaire du führer, 20 avril ; Fête nationale du Peuple allemande 1^{er} mai...

La carte de l'Empire et la durée des trajets en train : Berlin-Rovno, seize heures ; Berlin-Tiflis, vingt-sept heures ; Berlin-Oufa, quatre jours...

L'agenda couvrait une semaine sur deux pages ; les annotations étaient si rares que March crut d'abord qu'il était vierge. Il le feuilleta plus attentivement. Une croix minuscule au 7 mars. Au 1^{er} avril, Bühler avait noté « Anniversaire de ma sœur. » Une croix encore le 9 avril. Le 11 avril, il avait écrit « Stuckart/Luther, 10 h. » Enfin, à la date du 13 avril, veille de sa mort, Bühler avait tracé une autre petite

croix. C'était tout.

March reprit les dates sur son calepin, en haut d'une nouvelle page. Mort de Josef Bühler. Solutions. Un : le décès est accidentel, la Gestapo en a connaissance quelques heures avant la Kripo et Globus ne fait qu'inspecter le corps quand Jost passe par là. Absurde.

Bon. Deux : Bühler est exécuté par la Gestapo et Globus est chargé de la besogne. Absurde également. L'instruction « Nuit et Brouillard » de 1941 est toujours en application. Bühler pouvait être emmené tout à fait légalement vers une quelconque élimination discrète dans une cellule de la Gestapo. L'État confisquait ses biens. Qui porterait son deuil ? Qui poserait des questions ?

Et donc, trois : Bühler est assassiné par Globus qui couvre ses traces en classant l'affaire Sûreté d'État et en récupérant l'enquête. Mais pourquoi avoir laissé la Kripo s'en mêler, ne fût-ce qu'en ouverture ? L'arrière-pensée de Globus ? Pourquoi abandonner la dépouille de Bühler dans un lieu public ?

March s'étendit sur la pierre en fermant les yeux. Le soleil sur ses paupières faisait virer le noir au rouge sang. Une vapeur chaude de whisky l'enveloppa.

Il ne devait pas dormir depuis plus d'une demi-heure quand il surprit un bruit furtif dans les fourrés, puis quelque chose qui effleurait sa manche. Il fut sur ses pieds en une fraction de seconde, assez pour apercevoir la queue blanche d'une biche disparaissant sous les arbres. Un conte bucolique, à dix kilomètres du cœur du Reich ! Ou était-ce le whisky ? Il secoua la tête et ramassa le paquet.

Papier kraft épais, soigneusement plié et maintenu par du ruban adhésif. Oui, emballé professionnellement. Déchirure nette et plis précis, économie de papier et de gestes. Le paradigme du paquet. March n'avait jamais rencontré un homme capable de réaliser un tel emballage – ce paquet était de la main d'une femme. Ensuite : le cachet de la poste. Trois timbres suisses, petites fleurs jaunes sur fond vert. Posté à Zurich à seize heures le 13-4-1964. Donc, avant-hier.

Il sentit ses paumes devenir moites quand il commença à déballer avec un soin exagéré, ôtant d'abord le papier collant, puis, lentement, centimètre par centimètre, le papier. Il souleva un coin. Une boîte de chocolats.

Le couvercle montrait des jeunes filles aux cheveux de lin, en robes de vichy rouge, dansant dans un pré fleuri autour d'un mât enrubanné. En arrière-fond, les Alpes, sommets de neige sur ciel bleu fluorescent. Une légende, surimprimée en caractères gothiques : « Vœux d'anniversaire à Notre Führer Bien-aimé, 1964. » Un détail bizarre, cependant. La boîte était trop lourde pour ne contenir que des chocolats.

Il sortit son canif et fit le tour du film de cellophane, puis posa délicatement la boîte sur une souche. En détournant la tête, le bras tendu au maximum, il souleva le couvercle avec la pointe de la lame. À l'intérieur, un mécanisme se mit à ronronner. Puis ceci :

*Heure exquise
Qui nous grise
Lentement...
La caresse
La promesse
Du moment...
L'ineffable étreinte
De nos désirs fous,
Tout dit : « Gardez-moi »
Puisque je suis à vous.*

La ritournelle, évidemment, pas les paroles. Mais il ne les connaissait que trop. Seul, sur une hauteur du Grunewald, March écoutait. La boîte à musique égrenait le duo valsé de l'acte III de *La Veuve joyeuse*.

5

Les rues, en rentrant sur Berlin, paraissaient étrangement calmes. March comprit en arrivant au Werderscher Markt. Un grand écriteau dans le hall annonçait une communication gouvernementale à seize heures trente. Le personnel devait se rassembler à la cantine. Présence : obligatoire. Il arrivait juste à temps.

Ils avaient concocté une nouvelle théorie à la Propagande : la meilleure heure pour les grandes annonces était en fin de journée, au travail. La déclaration était ainsi reçue en commun, dans un esprit de camaraderie – pas de place pour le scepticisme ou le défaitisme individuels. Très précisément, la diffusion était toujours programmée de manière à ce que les travailleurs soient libérés un peu plus tôt que d'habitude – seize heures cinquante, par exemple, au lieu de dix-sept heures –, ce qui créait un sentiment de satisfaction et associait inconsciemment le régime à un contexte positif. On en était là. Le palais blanc immaculé du ministère de la Propagande, sur la Wilhelmstrasse, mobilisait davantage les compétences des psychologues que celles des journalistes.

La cantine s'emplissait peu à peu. Officiers et employés, dactylos et chauffeurs, tous unis, épaule contre épaule, l'incarnation vivante de l'idéal national-socialiste. Quatre écrans de télévision, un dans chaque coin, montraient la carte du Reich, avec la croix gammée en surimpression ; morceaux choisis de Beethoven en fond musical. Régulièrement, une voix masculine annonçait avec conviction : « Peuple d'Allemagne, préparez-vous à une communication importante ! » Anciennement, à la radio, on n'avait droit qu'à la musique. Le progrès, toujours.

Combien March en avait-il vécu de ces événements ? De loin en loin ils jalonnaient ses souvenirs, comme autant d'îlots dans l'océan du temps. En 1938, on l'avait fait sortir de sa classe pour apprendre que les troupes allemandes entraient dans Vienne, que l'Autriche réintégrait la mère patrie. Le directeur, un ancien gazé de la Première Guerre, pleurait sur l'estrade du petit gymnase, sous le regard médusé des plus petits qui n'y comprenaient rien.

En 1939, il était à la maison avec sa mère, à Hambourg. Vendredi matin, onze heures, le discours du Führer radiodiffusé en direct depuis

le Reichstag : *« Je ne suis à partir de maintenant que le premier soldat du Reich allemand. J'ai revêtu une fois encore cet uniforme qui était pour moi le plus redouté et le plus cher. Je ne l'ôterai que lorsque la victoire sera acquise, ou je ne survivrai pas au dénouement. »* Un tonnerre d'applaudissements. Cette fois, c'était sa mère qui pleurait, en se balançant d'avant en arrière, un gémissement misérable. March, dix-sept ans, avait détourné les yeux, de honte, et cherché le portrait de son père – splendide dans l'uniforme de la Flotte impériale allemande. Et il avait pensé : *Merci mon Dieu. Enfin la guerre. Maintenant, peut-être, je pourrai me hisser à la hauteur de ce que tu voulais.*

Quant aux messages suivants, il était en mer. La victoire sur la Russie au printemps 1943 – un triomphe pour le génie stratégique du Führer ! L'offensive d'été de la Wehrmacht, l'année précédente, avait coupé Moscou du Caucase, séparant l'Armée Rouge des champs pétrolifères de Bakou. La machine de guerre de Staline était simplement tombée en panne d'essence.

La paix avec les Britanniques en 1944 – un triomphe pour le génie du renseignement du Führer ! March se souvenait, tous les sous-marins avaient été rappelés à leurs bases sur la Côte Atlantique pour recevoir un nouveau chiffre ; la perfide Angleterre, leur avait-on expliqué, s'arrangeait jusque-là pour déchiffrer les codes de la mère patrie. Par la suite, débusquer les convois marchands n'avait plus été qu'un jeu d'enfant. L'Angleterre avait été réduite par la faim. Churchill et sa clique belliciste avaient filé au Canada.

La paix avec les Américains en 1946 – un triomphe pour le génie scientifique du führer ! Quand l'Amérique avait défait le Japon, après l'explosion d'une bombe atomique, le Führer avait envoyé une V-3 dans le ciel de New York pour afficher sa capacité de riposte. La guerre, après cela, s'était limitée à des guérillas plus ou moins sanglantes aux confins du nouvel Empire allemand. Un point mort nucléaire, que les diplomates avaient baptisé Guerre froide.

Il y avait eu d'autres grands messages. Quand Goering était mort, en 1951, la radio avait diffusé toute une journée de la musique solennelle avant l'annonce. Himmler avait eu droit à un traitement similaire après sa disparition dans l'explosion d'un avion en 1962. Les morts, les victoires, les guerres, les exhortations au sacrifice ou à la vengeance, la lutte sans panache contre les Rouges sur le front de l'Oural, avec ses batailles et ses offensives aux noms imprononçables – Oktyabr'skoïé, Polounoschnoïé, Alapaïevsk...

March dévisagea les gens autour de lui. La joie forcée, la résignation, l'appréhension. Ceux qui avaient des frères, des fils ou des maris à l'Est. Ils ne quittaient pas les écrans des yeux.

« Peuple d'Allemagne, préparez-vous à une annonce importante ! »

Qu'est-ce qui se préparait ?

La cantine était à peu près comble. March était coincé contre un pilier. Max Jaeger, à quelques mètres, plaisantait avec une secrétaire à la poitrine généreuse du VA(1) – le département juridique. Max croisa son regard par-dessus l'épaule de la fille et lui adressa un large sourire. Un roulement de tambour. La pièce devint calme. Un présentateur :

« Nous sommes en liaison directe avec le ministère des Affaires étrangères à Berlin. »

Un relief de bronze brillait sous les spots : l'aigle nazie avec dans ses serres un globe rayonnant de lumière – comme un lever de soleil dans un dessin d'enfant. Puis le porte-parole du ministère, Drexler, avec ses sourcils épais, ses joues et ses mâchoires ombrées. March étouffa un rire. Il devait pourtant être possible, dans toute l'Allemagne, de dénicher un porte-parole ressemblant à autre chose qu'à un repris de justice.

« Mesdames et messieurs, j'ai à vous communiquer une brève déclaration du ministère des Affaires étrangères du Reich. »

Il s'adressait à un public de journalistes hors du champ de la caméra. Il chaussa ses lunettes et commença à lire.

« Conformément au souhait, depuis longtemps exprimé et attesté, du Führer et du peuple du Grand Empire allemand de vivre en paix et en sécurité avec tous les peuples du monde, et faisant suite à des consultations prolongées avec nos alliés de la Communauté européenne, le ministre du Reich pour les Affaires étrangères, au nom du Führer Adolf Hitler, a aujourd'hui invité le président des États-Unis d'Amérique à visiter le Grand Empire allemand et à entamer des entretiens personnels dans le but de promouvoir une plus grande compréhension entre nos deux peuples. Cette invitation a été acceptée. L'administration américaine a fait savoir ce matin que M. Kennedy rencontrera le Führer à Berlin en septembre. Heil Hitler ! Vive l'Allemagne ! »

Fondu au noir et nouveau roulement de tambour, pour annoncer le début de l'hymne national. Les hommes et les femmes dans la cantine se mirent à chanter. March imagina tous les autres, partout en Allemagne, dans les chantiers navals et les aciéries, dans les bureaux et les écoles, voix graves et voix aiguës mêlées, un colossal beuglement s'élevant jusqu'aux cieux.

*Deutschland, Deutschland ueber Alles !
Ueber Alles in der Welt !*

Ses lèvres remuèrent à l'unisson, mais aucun son n'en sortait.

« Encore un peu plus de boulot merdique en perspective », dit Jaeger.

Ils avaient regagné leur étage. Jaeger, les pieds sur son bureau, tirait sur son cigare.

« Ceux qui ont déjà l'impression que le Führertag est un cauchemar, question sécurité, ne vont pas rigoler ! Tu vois d'ici le tableau avec Kennedy en ville ? »

March sourit.

« J'ai l'impression que tu ne saisis pas la dimension historique de l'événement.

— Je l'emmerde, la dimension historique. Je pense à mes heures de sommeil. Déjà avec ces bombes qui pètent dans tous les coins. Tiens, regarde. »

Il se redressa en ramenant ses jambes sous le bureau et farfouilla dans une pile de dossiers.

« Pendant que Monsieur fait du tourisme du côté de la Havel, y en a qui turbinent, ici. »

Il prit une enveloppe et en étala le contenu. Un dossier EPPD. Effets personnels de personne décédée. Parmi les papiers, deux passeports qu'il tendit à March. Celui d'un officier SS, Paul Hahn, et celui d'une jeune femme, Magda Voss.

Jaeger expliqua : « Mignon, non ? Ils venaient de se marier. Réception à Spandau. Départ pour la lune de miel. Lui est au volant. Ils tournent dans Nawener Strasse. Un camion stoppe devant eux. Un type sort à l'arrière avec un flingue. Notre gars panique, engage la marche arrière. Wham ! Sur le trottoir, droit dans un réverbère. Il veut repasser en première : pan ! une balle dans la tête. Exit le marié. La belle Magda se précipite hors de la bagnole, essaie de cavalier pour sauver sa peau. Exit la mariée. Exit la lune de miel. Exit tout le bordel. Sauf que c'est pas vraiment fini, car les familles sont toujours à la réception : toast sur toast aux tourtereaux, et personne se casse le cul pour leur annoncer ce qui est arrivé. »

Jaeger éternua dans un mouchoir sale. March regarda encore le passeport de la fille. Jolie. Blonde, les yeux foncés ; étendue le long d'un trottoir, morte, à vingt-quatre ans. « Qui a fait le coup ? » Il déposa le passeport.

Jaeger énuméra en comptant sur ses doigts : « Les Polonais, les Lettons, les Estoniens, les Ukrainiens, les Tchèques, les Croates, les Caucasiens, les Géorgiens, les Rouges, les anars. De nos jours, ça peut être n'importe qui. Le pauvre con avait épinglé un carton d'invitation au panneau d'affichage de sa caserne. La Gestapo pense que quelqu'un du nettoyage, ou des cuisines, tu vois le genre, a repéré l'annonce et

fait passer l'info. La plupart des hommes de peine dans les casernes sont des étrangers. On les a tous embarqués cet après-midi, pauvres bougres. »

Il glissa les documents dans l'enveloppe et la rangea dans un tiroir.
« Et toi ? Ça s'est passé comment ?

— Prends un chocolat. »

March présenta la boîte à Jaeger, qui l'ouvrit. Les notes grêles emplirent le bureau.

« Sobre et de bon goût.

— Ça te suggère quoi ?

— *La Veuve joyeuse* ? L'opérette favorite du Führer. Ma mère en était dingue.

— La mienne aussi. »

Toutes les mères allemandes en raffolaient. *La Veuve joyeuse*, Franz Lehár. Première à Vienne en 1905 : aussi écœurant que les gâteaux à la crème en ville. Lehár était mort en 1948 et Hitler avait envoyé un représentant personnel à ses funérailles.

« Que veux-tu que je te dise ? »

Jaeger prit un chocolat entre ses gros doigts et l'enfourna dans sa bouche.

« D'où sortent-ils ? Une admiratrice transie ?

— De la boîte aux lettres de Bühler. »

March mordit dans un chocolat et grimaça au goût amer du cherry-brandys liquide.

« Réfléchis : tu es sans amis, mais on t'expédie de Suisse une luxueuse boîte de chocolats. Sans un mot. Une boîte à musique qui joue l'air favori du Führer. Qui peut faire ça ? (Il avala l'autre moitié du chocolat.) Un empoisonneur peut-être ?

— Mon Dieu ! » Jaeger recracha dans sa main ce qu'il avait dans la bouche. Il récupéra son mouchoir pour essuyer les traînées brunes de salive sur ses doigts et ses lèvres.

« Parfois, je me pose des questions sur ton état mental.

— Destruction systématique d'indices. (March se força à avaler un autre chocolat.) Que dis-je ? Pire : *consommation* d'indices ; je me rends donc coupable d'un double délit. Détournement de preuves avec intention d'en tirer un bénéfice personnel.

— Tu devrais prendre un peu de congé, mon vieux. Cette fois je parle sérieusement. Tu as besoin de repos. Mon conseil : tu descends et tu balances ces chocolats à la poubelle, vite fait. Et tu viens dîner à la maison ; toi, moi et Hannelore. T'as l'air de quelqu'un qui n'a rien avalé de convenable depuis des semaines. La Gestapo a le dossier. Le rapport d'autopsie ira droit à la Prinz-Albrecht-Strasse. Tout est réglé.

Tu oublies.

— Écoute, Max. »

March lui raconta. Jost, sa confession, comment il avait vu Globus avec le cadavre. Il montra l'agenda de Bühler :

« Qui sont Stuckart et Luther ?

— J'en sais rien. »

Le visage de Jaeger exprimait soudain l'inquiétude.

« Et mieux : je ne veux pas savoir. »

Une volée raide de marches en pierre menait à la pénombre du sous-sol. Sur la dernière marche, March hésita, les chocolats à la main. Une porte à gauche menait à la vaste cour pavée où l'on collectait les ordures dans de grandes poubelles rouillées. À droite, le couloir mal éclairé de l'Enregistrement.

Il cala la boîte sous son bras et prit à droite.

L'Enregistrement de la Kripo était logé dans ce qui avait été un dédale de recoins à côté de la chaufferie. La proximité des installations de chauffage et le réseau de tuyaux d'eau chaude qui quadrillait le plafond maintenaient le local dans une chaleur constante. Il régnait là une odeur rassurante de poussière sèche et de papier jauni ; dans la faible lumière, entre les piliers, les étagères métalliques remplies de dossiers et de rapports s'étendaient à l'infini.

La responsable des lieux, une grosse femme à la tunique grasseuse, autrefois gardienne de prison à Plotzensee, exigea sa carte. Il la lui tendit, comme à chaque visite, plusieurs fois par semaine depuis dix ans. Elle examina le document, comme chaque fois, à croire qu'elle ne l'avait jamais vu, puis son visage, à nouveau le passe, avant de le lui rendre avec un mouvement du menton, quelque chose entre le mépris et le merci. Elle agita un doigt :

« Interdit de fumer. »

Pour la cinq centième fois.

Sur l'étagère des ouvrages de référence, immédiatement à côté de l'entrée, il prit le *Wer ist's ?* – le *Who's Who* allemand –, un répertoire à reliure rouge épais d'un bon millier de pages. Il choisit aussi, moins volumineux, le *Guide des personnalités du NSDAP*, publié par le Parti, avec les photos, format passeport, des membres. L'ouvrage que Halder avait utilisé pour identifier Bühler. Il fit glisser les deux volumes sur une table et alluma la lampe de travail. La salle était déserte.

Des deux répertoires, March préférait le *Guide*, publié à peu près annuellement depuis le milieu des années trente. Souvent, l'hiver, pendant les longs après-midi sombres et tranquilles, il aimait se terrer ici, au chaud, et feuilletait les vieilles éditions. Il s'amusait à noter les

changements, à suivre l'évolution sur les visages. Les premiers volumes étaient dominés par les bouffeurs de Rouges, les anciens grisonnants des Freikorps, des hommes au cou plus large que le front. Ils fixaient la caméra, tirés à quatre épingles, guindés, comme des ouvriers agricoles du XIX^e siècle dans leurs habits du dimanche. Au fil des années cinquante, les gueulards de brasserie avaient cédé la place aux technocrates lisses du type Speer, aux universitaires soignés, sourires lisses et regards durs.

Il y avait un Luther. Prénom : Martin. Un nom célèbre parmi nous, camarades. Mais ce Luther-ci avait peu de points communs avec son illustre homonyme : un visage de pudding, des cheveux noirs, d'épaisses lunettes d'écaillé. March sortit son calepin.

Né : 16 décembre 1895, Berlin. Service Armée impériale, division du Train, 1914-1918. Profession : déménageur. Membre NSDAP et SA au 1^{er} mars 1933. Siège Conseil municipal de Berlin pour le district de Dahlem. Entré aux Affaires étrangères, 1936 ; chef de l'Abteilung Deutschland – le département Allemagne – aux Affaires étrangères jusqu'à sa retraite, 1955. Promu sous-secrétaire d'État, juillet 1941.

Les détails étaient peu nombreux, mais suffisants pour se faire une idée. Le profil du teigneux agressif. Un politicien de rue mal dégrossi. Et un opportuniste : comme des milliers d'autres, Luther avait couru s'affilier au Parti dans les semaines qui avaient suivi l'arrivée de Hitler au pouvoir.

March fit tourner les pages jusqu'à Stuckart, Wilhelm, docteur en droit. Le portrait était un cliché de photographe professionnel – visage boudeur et éclairage en clair-obscur pour acteur de cinéma. Un homme vaniteux, et en même temps un curieux mélange : cheveux gris ondulés, regard intense, mâchoire volontaire, mais une bouche molle, presque voluptueuse. March recommença à écrire.

Né : 16 novembre 1902, Wiesbaden. Études de droit et d'économie, universités de Munich et Francfort s/Main ; diplômé Magna cum Laude, juin 1928. Membre du Parti, Munich, 1922. Diverses fonctions dans la SA et la SS. Maire de Stettin, 1933. Secrétaire d'État, ministère de l'Intérieur, 1935-1953. Publication : *Commentaire sur les Lois raciales allemandes* (1936). Promu SS-Obergruppenführer honoraire, 1944. Retour à activité juridique privée, 1953.

Un personnage passablement différent de Luther. Intellectuel, *alter*

Kämpfer (comme Bühler). Ambitieux. Devenir maire de Stettin à trente et un ans, un port de près de trois cent mille habitants... Tout à coup, March se rendit compte qu'il avait déjà lu cela quelque part. Récemment. Où ? Il ne voyait pas. Il ferma les yeux. *Allons.*

Le *Wer Ist's ?* n'apportait rien de neuf, sauf que Stuckart était célibataire et que Luther en était à son troisième mariage. March chercha une double page vierge dans son carnet et traça trois colonnes. Les noms en haut, Bühler, Luther, Stuckart. Puis il fit une liste des dates. Établir des chronologies était une de ses méthodes favorites. Excellent instrument pour tisser des liens dans ce qui sans cela restait un embrouillamini de faits aléatoires.

Ils étaient tous nés à peu près au même moment. Bühler avait soixante-quatre ans ; Luther, soixante-huit ; Stuckart, soixante et un. Ils étaient tous devenus fonctionnaires dans les années trente – Bühler en 1939, Luther en 1936, Stuckart en 1935. De même rang ou presque : Bühler et Stuckart, secrétaires d'État ; Luther, sous-secrétaire. Tous retraités dans les années cinquante, Bühler en 1951, Luther en 1955, Stuckart en 1953. Ils devaient se connaître. Ils s'étaient rencontrés vendredi dernier à dix heures du matin. Où était le lien ?

March se renversa sur sa chaise et suivit des yeux l'entrelacs des tuyaux qui semblaient se faire la course au plafond.

Et il se rappela.

D'un bond il fut debout.

Près de la préposée se trouvaient les collections non reliées du *Berliner Tageblatt*, du *Völkischer Beobachter* et du journal de la SS, *Das Schwarze Korps*. Il tourna nerveusement les pages du Tagébiatt, de l'édition de la veille, jusqu'aux nécrologies. C'était là. Il l'avait lu hier.

Le camarade du Parti Wilhelm Stuckart, ancien secrétaire d'État au ministère de l'Intérieur, décédé inopinément d'une crise cardiaque ce dimanche 13 avril, restera dans nos mémoires comme le serviteur dévoué de la cause national-socialiste...

Le sol lui parut se dérober sous ses pieds. La femme de l'Enregistrement le fixait, il en avait conscience.

« Vous n'êtes pas bien, Herr Sturmbannführer ? »

— Non, ça va. Vous pouvez me rendre un service ? »

Il prit un formulaire de commande de dossier et le compléta, nom, prénom, et date de naissance de Stuckart.

« Est-ce qu'il existe un dossier à ce nom ? »

La femme jeta un coup d'œil sur la fiche et tendit la main :

« Votre carte. »

Il la lui donna. Elle lécha le bout de son crayon et reporta les douze chiffres du code de service de March sur le formulaire. On gardait ainsi la trace de qui, à la Kripo, avait réclamé quel dossier, à quel moment. Sa demande resterait là, consignée, offerte à la curiosité de la Gestapo. Huit heures après qu'on l'eut déchargé de l'affaire Bühler. Une preuve de plus de son manque de discipline national-socialiste. Irrécupérable.

La préposée avait tiré un long tiroir de bois et parcourait le haut des fiches du bout de ses doigts carrés.

« Stroop, marmonnait-elle. Strunck, Struss, Stülpnagel...

— Trop loin », dit March.

Elle grommela et sortit un carton de couleur rose.

« Stuckart, Wilhelm. (Elle regarda March.) Il y a un dossier. Il est sorti.

— Qui l'a ?

— Voyez vous-même. »

March se pencha. Le dossier de Stuckart était chez le Sturmbannführer Fiebes, du département Kripo VB3. La division des crimes sexuels.

Le whisky et l'air sec lui avaient donné soif. Il y avait un distributeur d'eau dans le corridor de l'Enregistrement. Il se versa à boire et réfléchit à la suite des événements.

Qu'aurait décidé quelqu'un de raisonnable ? Facile. Quelqu'un de sensé serait rentré chez lui, comme le faisait chaque soir Max Jaeger. On reprenait son chapeau et son manteau, on retrouvait sa femme et ses gosses. Pour lui, l'option n'avait pas de sens. L'appartement vide, Ansbacher Strasse, les disputes des voisins, le journal de la veille... Il avait à ce point rétréci son existence que plus rien ne tenait, sauf ce boulot. S'il trahissait, que restait-il ?

Et il y avait autre chose, cette pulsion qui le jetait hors du lit chaque matin, qui l'aidait à affronter chaque nouvelle journée : le désir et la volonté de savoir. Dans ce métier de flic, il y avait toujours, plus loin, un autre carrefour à atteindre, un autre coin à tourner. Qui étaient les Weiss et qu'étaient-ils devenus ? Qui était le cadavre du lac ? Quel lien entre la mort de Bühler et celle de Stuckart ? Voilà ce qui le portait en avant, sa chance ou son malheur : savoir à tout prix. Et donc, en fin de compte, pour lui, il n'y avait pas de choix.

Il jeta le gobelet de papier dans la poubelle et regagna son étage.

Walter Fiebes était à son bureau, assis devant une bouteille de schnaps. Cinq paires d'yeux fixés sur lui depuis une tablette sous la fenêtre, cinq têtes humaines alignées – des moulages de plâtre, calottes crâniennes relevées, comme des sièges de toilette, dévoilant des cerveaux en sections rouges et grises –, les cinq souches qui composaient l'Empire allemand.

Des plaques donnaient le détail et spécifiaient le classement, de gauche à droite, par ordre décroissant d'acceptabilité officielle. Catégorie Un : Nordique pur. Catégorie Deux : Nordique prédominant ou Phallique. Catégorie Trois : Sang-mêlé harmonieux avec légères caractéristiques dinarico-alpines ou méditerranéennes. Les trois groupes qualifiés pour appartenir à la SS. Les autres ne permettaient pas l'accès à la fonction publique et regardaient Fiebes d'un air de reproche. Catégorie Quatre : Hybride à prépondérance Est-baltique ou alpine. Catégorie Cinq : Hybride d'origine extra-européenne.

March était Un/Deux. Fiebes, par ironie du sort, était Trois extrême limite. Mais les fanatiques en la matière se recrutaient rarement parmi les surhommes aryens aux yeux bleus – « trop enclins à considérer comme allant de soi leur appartenance au Volk », dans le jargon du *Das Schwarzes Korps*. Aux frontières marécageuses de la race allemande, ceux qui veillaient étaient les moins assurés de la qualité de leur sang. L'insécurité donne les bons chiens de garde. Le maître d'école de Franconie, aux genoux cagneux, ridicule dans ses Lederhosen ; le boutiquier bavarois avec ses lentilles en cristal de roche ; le comptable roux de Thuringe avec son tic nerveux et son attirance pour les tout jeunes membres de la Jeunesse hitlérienne ; les handicapés et les moches, les nabots du fatras national – ceux-là étaient les plus bruyants défenseurs du Volk.

Ainsi donc, c'était Fiebes – le Fiebes myope, voûté, avec ses dents de lapin, le cocu notoire – que le Reich avait installé à ce poste crucial, le seul qu'il avait vraiment désiré et qui le comblait. Au rang des crimes capitaux, l'homosexualité et l'union interracial avaient remplacé le viol et l'inceste. L'avortement, « acte de sabotage contre l'avenir racial de l'Allemagne », était passible de mort. Les années soixante étaient marquées par une forte recrudescence des crimes sexuels. Fiebes,

renifleur de draps par tempérament, remplissait avec zèle sa mission, jour et nuit – toutes les heures que lui donnait le Führer. Pour reprendre l'expression de Max Jaeger, il était alors aussi heureux qu'un cochon dans la merde.

Pas aujourd'hui, en tout cas. Il avait picolé, ses yeux étaient humides, sa moumoute en forme d'aile de chauve-souris était légèrement de guingois.

March attaqua d'emblée :

« D'après les journaux, Stuckart est mort d'une crise cardiaque... »

Fiebes cligna des yeux.

« ...mais selon l'Enregistrement, son dossier est chez toi.

— Je ne peux rien divulguer.

— Tu le peux parfaitement. Nous sommes collègues. »

March prit une chaise et alluma une cigarette.

« Je suppose qu'on a le topo habituel – éviter le scandale pour les familles ? »

Fiebes murmura :

« Pas seulement les familles. (Il hésita.) Je peux en prendre une ?

— Sûr. »

March tendit son paquet puis actionna son briquet. Fiebes tira maladroitement une bouffée, comme un écolier.

« Cette affaire m'a pas mal secoué, March. J'ai pas peur de le dire. Ce type comptait pour moi.

— Tu le connaissais ?

— De réputation, évidemment. Je ne l'ai jamais vraiment rencontré. Pourquoi tu t'intéresses à ça ?

— Sécurité d'État. Je ne suis pas autorisé à en dire plus. Tu connais.

— Ah. Maintenant je comprends. (Fiebes remplit son verre de schnaps.) On est pareils, toi et moi.

— Oui ?

— Absolument. Tu es le seul, ici, à t'esquinter autant que moi. On est débarrassés de nos femmes, de nos gosses, de toute cette merde. On vit pour l'enquête. Quand ça tourne, on est bien. Quand ça foire... (Sa tête tomba en avant.) Tu connais le livre de Stuckart.

— Malheureusement non. »

Fiebes ouvrit un tiroir de son bureau et tendit un volume fatigué relié de cuir. *Commentaire sur les Lois raciales allemandes*. March tourna les pages. Des chapitres sur les lois de Nuremberg, les trois lois de 1935 : sur la Citoyenneté du Reich, sur la Protection du sang et de l'honneur allemands, sur la Protection de la santé génétique du peuple allemand. Des passages étaient soulignés à l'encre rouge ; en marge,

des points d'exclamation. « Pour éviter le dommage racial, il est impératif que les couples se soumettent à un examen médical prénuptial. » « Le mariage entre individus atteints de maladie vénérienne, de handicap mental, d'épilepsie ou d'"infirmité génétique" (voir 1933, Loi de Stérilisation) ne sera autorisé que sur présentation d'un certificat de stérilisation. » Il y avait des tableaux : « Récapitulatif de l'Admissibilité du mariage entre Aryens et non-Aryens », « Fréquence du métissage au premier degré ».

Du charabia pour Xavier March.

Fiebes reprit :

« Une bonne partie de tout ça est dépassé, actuellement. Tout ce qui se réfère aux Juifs... (Il fit un geste vague.) Comme chacun sait, ils sont à l'Est. Mais le Stuckart reste une bible dans ce qui est ma vocation. Une pierre angulaire. »

March lui rendit le livre. Fiebes le berça comme un nouveau-né.

« Ce que j'aurais voulu voir, c'est le dossier sur la mort de Stuckart. »

Il s'apprêtait à argumenter. Mais Fiebes se contenta d'un mouvement ample avec sa bouteille de schnaps.

« Je t'en prie ! »

Le dossier Kripo était une pièce de musée. Il remontait à plus d'un quart de siècle. En 1936, Stuckart avait été nommé au ministère de l'Intérieur, membre du Comité pour la protection du sang allemand – un tribunal de fonctionnaires civils, de juristes et de médecins qui statuait sur les demandes de mariage entre Aryens et non-Aryens. Peu de temps après, la police avait reçu des dénonciations anonymes : Stuckart aurait délivré des autorisations de mariage en échange de pots-devin ; apparemment, il aurait aussi exigé les faveurs de certaines demanderesses.

Le premier plaignant cité était un tailleur de Dortmund, un certain Maser, qui avait protesté auprès de la cellule locale du Parti à propos de violences sexuelles infligées à sa fiancée. Sa déclaration avait été transmise à la Kripo. Aucune trace d'enquête. Mais Maser et sa promise avaient été envoyés en KZ. D'autres pièces, de nombreux rapports d'informateurs, y compris du Blockleiter de Stuckart pendant la guerre. Aucune mention d'une action quelconque.

En 1953, Stuckart avait noué une liaison avec une jeunesse de dix-huit ans, Maria Dymarski, de Varsovie. Elle avait revendiqué des ancêtres allemands remontant à 1720 pour pouvoir épouser un capitaine de la Wehrmacht. Les experts du ministère de l'Intérieur concluent à un faux. L'année suivante, Maria Dymarski reçoit un permis de travail comme domestique à Berlin. L'employeur s'appelle

Stuckart.

March leva les yeux.

« Comment a-t-il pu s'en tirer pendant dix ans ?

— Un Obergruppenführer ? On ne porte pas plainte contre ça. Regarde ce qui est arrivé au tailleur quand il a osé. D'ailleurs personne n'avait de preuves.

— Il y en a maintenant ?

— Regarde dans l'enveloppe. »

Jointe au dossier, une enveloppe brune. Et une douzaine de photos couleurs, d'une qualité étonnante, montrant Stuckart et Dymarski au lit. Deux corps blancs sur des draps de satin rouge. Visages grimaçants sur certains clichés, apaisés sur d'autres ; faciles à identifier. Toutes les vues étaient prises du même endroit, sur le côté du lit. Le corps de la fille, pâle et mal nourri, paraissait fragile à côté de celui de l'homme. Sur une photo, elle était assise sur lui, ses bras minces et blancs croisés sur la nuque, visage tourné vers l'objectif ; elle avait des traits slaves, mais ses longs cheveux teints en blond pouvaient la faire passer pour une Allemande.

« C'est pas très récent...

— Environ dix ans. Il est devenu plus gris. Elle a pris quelques kilos. Avec l'âge, elle ressemble encore plus à une pute.

— Une idée de l'endroit ? »

L'arrière-plan n'était qu'une masse de couleurs confuse et floue. La tête de lit en bois brun, le papier peint à rayures rouges et blanches, la lampe et son reflet jaune... ce pouvait être n'importe où.

« Chez lui, sûrement pas. En tout cas, pas comme c'est décoré maintenant. Peut-être un hôtel, une maison de passe. L'appareil est derrière un miroir sans tain. Tu remarques la façon dont ils fixent l'objectif ? J'ai vu ce regard des centaines de fois. Ils se reluquent dans le miroir. »

March réexamina chacune des photos. Tirages lisses et brillants, sans une griffe – de nouvelles épreuves à partir des négatifs d'origine. Le type de photos qu'un maquereau cherche à vous refiler dans une ruelle louche de Kreuzberg.

« Où les a-t-on trouvées ?

— À côté des corps. »

Stuckart avait d'abord abattu sa maîtresse. Selon le rapport d'autopsie, elle était couchée, entièrement vêtue, la face contre le lit, dans l'appartement de Stuckart, Fritz-Todt-Platz. Il lui avait collé une balle dans la nuque avec son SS Luger (sûrement la première fois que le vieux gratte-papier l'utilisait, pensa March – si cette histoire tenait debout). Des traces de coton et de duvet dans la plaie donnaient à

croire qu'il avait tiré à travers un oreiller. Puis il s'était assis au bord du lit pour se tirer une balle dans la bouche. Sur les photos de la scène, aucun corps n'était reconnaissable. Le pistolet était encore serré dans la main de Stuckart.

« Il a laissé un mot, dit Fiebes. Sur la table de la salle à manger.

“Par ce geste, j'espère épargner de l'embarras à ma famille, au Reich, au Führer. Heil Hitler ! Vive l'Allemagne ! Wilhelm Stuckart.”

— Chantage ?

— Sans doute.

— Qui a trouvé le corps ?

— C'est là que ça devient drôle. Une journaliste – une Américaine ! »

Fiebes avait craché le dernier mot avec un mépris total.

La déposition était dans le dossier : Charlotte Maguire, vingt-cinq ans, correspondante à Berlin pour une agence américaine, World European Features.

« Une vraie petite pute. Elle a commencé par gueuler à propos de ses droits quand on l'a embarquée. Ses droits ! » Il y alla d'une autre gorgée de schnaps.

« Merde. Je suppose qu'à présent on doit être aimables avec les Américains, pas vrai ? »

March nota l'adresse de la fille. Le seul autre témoin interrogé était le gardien de l'immeuble. L'Américaine prétendait avoir vu deux hommes dans l'escalier juste avant la découverte du corps. Le concierge jurait qu'il n'avait vu personne.

March releva brusquement la tête. Fiebes sursauta aussitôt :

« Qu'est-ce que c'est ?

— Rien. Une ombre devant ta porte, je ne sais pas...

— Mon Dieu, cet endroit...»

Fiebes courut ouvrir la porte de verre dépoli et regarda de part et d'autre dans le couloir. March en profita pour détacher l'enveloppe agrafée à l'arrière du dossier et la fourrer dans sa poche.

« Personne. Tes nerfs te jouent des tours, March.

— Imagination hyperactive : mon problème depuis toujours. »

Il ferma le dossier et se leva.

Fiebes oscilla sur ses jambes en louchant.

« Tu ne le prends pas ? T'es pas sur le coup avec la Gestapo ?

— Non. Une autre affaire.

— Ah ! (Il s'assit lourdement.) Quand tu as prononcé "sécurité d'État", je me suis dit... Quelle importance. C'est plus de mon ressort. La Gestapo a pris le relais, Dieu merci. Obergruppenführer Globus – c'est lui le responsable. Tu en as sûrement entendu parler. Une brute, d'accord, mais il saura démêler l'affaire. »

Le bureau d'information de l'Alexanderplatz avait l'adresse de Luther. Selon les données de la police, il habitait toujours Dahlem. March alluma une cigarette avant de composer le numéro. Le téléphone sonna longtemps – un écho morne et froid, hostile, quelque part dans la ville. Au moment où il allait raccrocher, une femme répondit.

« Allô ?

— Frau Luther ?

— Oui. »

À l'oreille, elle paraissait plus jeune que prévu. Mais sa voix était épaisse, comme si elle venait de pleurer.

« Mon nom est Xavier March. Je suis enquêteur à la Kripo de Berlin. Puis-je parler à votre mari ?

— Je suis désolée... je ne comprends pas. Si vous êtes de la police, sûrement vous savez...

— Savez ? Savez quoi ?

— Qu'il a disparu. Depuis dimanche. »

Elle se mit à pleurer.

« Je suis navré d'apprendre cela. »

March tapota sa cigarette sur le bord du cendrier.

Grand Dieu, encore un !

« Il a dit qu'il se rendait pour affaires à Munich, qu'il rentrerait lundi. (Elle se moucha.) Mais j'ai déjà expliqué tout cela. Vous devez savoir que cette affaire est traitée au plus haut niveau. Comment ?...»

Elle s'interrompt. March entendit une conversation à l'autre bout du fil. Une voix d'homme, dans la pièce, dure, posant des questions.

« L'Obergruppenführer Globocnik est ici. Il voudrait vous parler. Comment disiez-vous, votre nom ? »

March reposa le combiné.

En sortant, il pensa au coup de téléphone chez Bühler, ce matin. La voix d'un vieil homme :

« Bühler ? Parlez

— Qui est à l'appareil ?

— Un ami. »

Clic.

La Bulowstrasse court d'est en ouest sur environ un kilomètre, dans l'un des quartiers les plus animés de Berlin, près de la gare de Gotenland. L'adresse de l'Américaine était à peu près à mi-chemin, dans un bloc d'habitations .

L'endroit était plus délabré que March ne s'y attendait : cinq niveaux, noircis par un siècle de suies et d'échappements de voitures, maculés de fiente. Un poivrot était affalé près de l'entrée, tournant la tête pour suivre les passants. En face, de l'autre côté de la rue, une station aérienne du U-Bahn. Au moment où il gara la voiture, un train quitta la station ; les wagons rouges et jaunes faisaient jaillir des éclairs bleu-blanc d'électricité, fulgurants dans le jour qui tombait.

L'appartement était au quatrième. Personne. Un mot en anglais était scotché sur la porte : « Henry, je suis au bar Potsdamer Strasse. Love. Charlie. »

March redescendit l'escalier d'un pas lourd, découragé. La Potsdamer Strasse était longue, avec des bars partout.

« Je cherche Fräulein Maguire, dit-il à la concierge dans le vestibule. Vous avez une idée de l'endroit où je peux la trouver ? » Ce fut comme s'il avait actionné un interrupteur : « Elle est sortie il y a une heure, Herr Sturmbannführer. Vous êtes le deuxième à la demander. Un quart d'heure après son départ, un jeune type est passé. Également un étranger – bien habillé, les cheveux courts. Elle rentrera pas avant minuit, vous pouvez me croire. »

March se demanda sur combien de ses locataires la vieille avait ainsi filé des tuyaux à la Gestapo.

« Il y a un lieu où elle va régulièrement ?

— *Heini's*. Derrière le coin. C'est là que traînent tous ces fichus étrangers.

— Votre sens de l'observation vous honore, madame. »

Le temps de lui permettre de réattaquer son tricot, et cinq minutes plus tard, March n'ignorait plus rien de « Charlie » Maguire. Il savait qu'elle avait des cheveux noirs coupés court ; qu'elle était petite et mince ; qu'elle portait un imper de plastique brillant bleu, « et des hauts talons, comme une pute » ; qu'elle logeait là depuis six mois ; qu'elle n'avait pas d'heure et que souvent elle ne se levait pas avant

midi ; qu'elle payait son loyer en retard ; qu'il fallait voir la quantité de bouteilles d'alcool vides que cette traînée jetait à la poubelle... « Non, merci, madame, je ne désire pas les inspecter, ce ne sera pas nécessaire, vous m'avez été d'une très grande aide... »

Il prit à droite dans Bulowstrasse. Puis encore à droite, jusqu'à la Potsdamer Strasse. *Heini's* était à cinquante mètres sur la gauche. Une enseigne peinte montrait un patron brasseur – grand tablier et moustache en guidon de vélo – brandissant une chope écumante de bière. En dessous, une partie des lettres au néon rouge ne brûlait plus : *Hei..s*.

Le café était tranquille, sauf un coin où un groupe de six personnes avait pris place autour d'une table, parlant haut et fort, avec des accents anglais. Elle était la seule femme. Elle riait en passant sa main dans les cheveux d'un homme plus âgé. Lui aussi riait. Puis il aperçut March, dit quelque chose, et le rire se figea net. Ils le regardèrent s'approcher. Il avait conscience de son uniforme, du bruit de ses bottes sur le parquet ciré.

« Fräulein Maguire, mon nom est Xavier March de la Kriminalpolizei de Berlin. (Il produisit sa carte.) J'aimerais vous parler, si vous le permettez. »

Elle avait de grands yeux foncés, qui reflétaient les lumières du bar.

« Allez-y.

— En privé, je vous prie.

— Je n'ai rien de nouveau à vous apprendre. »

Elle se tourna vers l'homme dont elle avait ébouriffé les cheveux et murmura quelque chose que March ne put saisir. Ils riaient tous. March ne bougeait pas. Finalement, un homme plus jeune en veston de sport et chemise à col boutonné se leva. Il sortit une carte de sa poche de poitrine et la présenta.

« Henry Nightingale. Deuxième secrétaire à l'ambassade des États-Unis. Je suis désolé, monsieur March, mais miss Maguire a raconté tout ce qu'elle savait à vos collègues. »

March ignore la carte.

La jeune femme reprit :

« Si vous êtes vraiment décidé à vous incruster, autant vous joindre franchement à nous. Voici Howard Thompson du *New York Times*. »

L'homme plus âgé leva son verre.

« Lui, c'est Bruce Fallon de United Press. Peter Kent, CBS. Arthur Haines, Reuter. Henry, les présentations sont faites. Moi, vous me connaissez apparemment. On prend un pot pour célébrer la *grande nouvelle*. Allons : Américains et SS, tous copains maintenant.

— Doucement, Charlie, dit le jeune homme de l'ambassade.

— La ferme, Henry. Seigneur ! Si ce type ne bouge pas tout de suite, je me lève et je discute le coup avec lui rien que par ras-le-bol. Regardez...»

Elle prit une feuille de papier chiffonné sur la table et l'agita sous le nez de March. « Voilà ! C'est tout ce que je récolte pour avoir été mêlée à ce cirque. Mon visa retiré pour "fraternisation avec un citoyen allemand sans autorisation officielle". J'étais censée vider les lieux aujourd'hui même. Les copains ont discuté le coup au ministère de la Propagande et m'ont obtenu une semaine de rabiot. Ça faisait moche dans le tableau, pas vrai ? Me jeter le jour de la *grande nouvelle*.

— C'est important », insista March.

Elle le considéra. Un regard froid. L'homme de l'ambassade posa sa main sur son bras.

« Tu n'es pas forcée d'y aller. »

C'est ce qui parut la décider.

« Tu vas la boucler, Henry ? »

Elle se libéra net et ramena son imper sur ses épaules.

« Il a l'air fréquentable – pour un Nazi. Merci pour le drink. »

Elle vida d'un trait le contenu de son verre – whisky soda, d'après l'apparence – et se leva.

« Allons-y. »

Celui qui s'appelait Thompson dit quelque chose en anglais.

« Je le serai. Ne t'en fais pas. »

Dehors, elle demanda :

« Où allons-nous ? »

— Vers ma voiture.

— Et puis ?

— L'appartement du Dr Stuckart.

— Le pied ! »

Elle était *vraiment* petite. Même trotinant sur ses hauts talons, elle ne lui arrivait pas à l'épaule. Il lui ouvrit la portière de la Volkswagen. Quand elle se pencha, il surprit son haleine, l'odeur de whisky et celle de cigarette – française, pas allemande – et aussi son parfum, quelque chose de cher, pensa-t-il.

Le moteur 1300 de la Volkswagen crépitait dans leur dos. March conduisait prudemment : vers l'ouest, par la Bülowstrasse, autour de Berlin-Gotenland, puis au nord, l'avenue de la Victoire. L'artillerie prise au cours de l'offensive Barberousse bordait la chaussée, canons pointés vers les étoiles. Normalement, cette partie de la ville était tranquille en soirée ; les Berlinoais préféraient les brasseries bruyantes derrière le Ku-Damm, ou les rues encombrées de Kreuzberg. Mais aujourd'hui, les gens étaient partout, en groupes, admirant les canons

et les façades inondées de lumière, déambulant, léchant les vitrines.

« Qui peut avoir envie de sortir le soir pour s'extasier devant des canons ?

— Les touristes. Le 20, ils seront plus de trois millions. »

C'était risqué, ramener l'Américaine chez Stuckart, surtout à présent : Globus savait que quelqu'un de la Kripo cherchait à joindre Luther. Mais il devait voir les lieux, entendre sur place le récit de la fille. Il n'avait pas de plan, ni vraiment d'idée sur ce qu'il pourrait trouver. Il pensa à cette phrase du Führer : « Je vais là où la Providence le dicte, avec l'assurance d'un somnambule », et il sourit.

Devant eux, dans le faisceau croisé des projecteurs, se profilait l'aigle au sommet du Grand Dôme. Elle semblait suspendue dans le ciel, immense prédateur doré planant sur la capitale.

Elle avait remarqué son sourire.

« Qu'est-ce qu'il y a de drôle ?

— Rien. »

Il prit à droite devant le Parlement européen. Les couleurs des douze membres étaient éclairées par des spots. La bannière à croix gammée était deux fois plus grande que les autres drapeaux.

« Racontez-moi, pour Stuckart. Jusqu'à quel point vous le connaissiez ?

— Pratiquement pas. Je l'ai rencontré grâce à mes parents. Mon père était en poste à l'ambassade, ici, avant la guerre. Il a épousé une Allemande, une actrice. Ma mère. Monika Koch, ça vous dit quelque chose ?

— Non, je ne crois pas. »

Son allemand était presque sans défaut. Elle avait dû le parler toute petite. Avec sa mère, sans doute.

« Elle serait navrée de vous entendre. Elle a l'air de penser qu'elle était une grande star. Bref, tous deux connaissaient vaguement Stuckart. Quand j'ai fait ma valise pour Berlin, l'an dernier, ils m'ont donné une liste de gens à contacter. Une bonne moitié étaient morts, ou tout comme. Les autres, le plus souvent, ne voulaient rien savoir. Les journalistes américains ne sont pas une compagnie très saine, si vous voyez ce que je veux dire. Je peux fumer ?

— Je vous en prie. Comment était Stuckart ?

— Affreux. »

Son briquet s'éclaira dans l'obscurité. Elle inhala profondément.

« Il m'a mis la main aux fesses alors que cette femme était présente, devant elle. Un peu avant Noël. Je l'ai évité, après cela. Puis, la semaine dernière, j'ai reçu un avis de mon bureau à New York. Ils voulaient un papier pour le soixante-quinzième anniversaire de Hitler,

avec témoignages de compagnons de la première heure.

— Et vous avez téléphoné à Stuckart ?

— Oui.

— Vous êtes convenus de vous rencontrer dimanche. Et quand vous êtes arrivée, il était mort ?

— Si vous savez tout, pourquoi ces questions ?

— Je ne sais pas tout, Fräulein. Voilà le problème. »

Ils roulèrent en silence.

La Fritz-Todt-Platz était à deux blocs de l'avenue de la Victoire. Construit au milieu des années cinquante, dans le cadre du grand projet d'aménagement de la ville de Speer, l'ensemble regroupait des immeubles luxueux autour d'un petit square commémoratif. Au centre s'élevait une statue ridiculement grandiloquente de Todt, par le professeur Thorak.

« Lequel est celui de Stuckart ? »

Elle montra du doigt un bâtiment de l'autre côté du square. March fit le tour et alla se garer plus loin.

« Quel étage ?

— Quatre. »

Il leva les yeux. Le quatrième n'était pas éclairé. Bien.

La statue de Todt était éclaboussée de lumière. Dans le reflet, le visage de la jeune femme était pâle. Comme si elle était sur le point de se trouver mal. March pensa aux photos des cadavres qu'il avait vues chez Fiebes – le crâne de Stuckart comme un cratère, telle une bougie consumée de l'intérieur – et il comprit.

« Rien ne m'oblige à venir ici, n'est-ce pas ?

— Non. Mais vous le ferez.

— Pourquoi ?

— Parce que vous voulez savoir ce qui s'est passé là-haut. Presque autant que moi. C'est pour ça que vous êtes là. »

Elle le regarda fixement pour la deuxième fois. Puis elle écrasa sa cigarette, l'écrabouillant au fond du cendrier.

« Alors, vite. J'aimerais rejoindre mes amis. »

Les clés de l'immeuble étaient toujours dans l'enveloppe que March avait détachée du dossier. Cinq au total. Il trouva la bonne, qui leur donna accès au hall d'entrée – luxueux et vulgaire, dans le goût néoimpérial, sol de marbre blanc, lustre de cristal, sièges dorés du XIX^e siècle garnis de peluche rouge, une odeur insistante de fleurs séchées. Pas de portier, grâce au ciel : l'homme devait avoir pris congé. En fait, tout l'immeuble paraissait désert. Les occupants étaient sans doute ailleurs, à la campagne, dans leur résidence secondaire. Berlin – la foule – était invivable les jours précédant le Führertag. Les

gens chics fuyaient la capitale.

« Et maintenant ?

— Dites-moi simplement ce qui s'est passé.

— Le gardien était à la réception, ici. J'ai demandé Stuckart. Il m'a envoyée au quatrième. Je ne pouvais pas prendre l'ascenseur, on le réparait. Un technicien y travaillait. J'ai donc été à pied.

— Quelle heure ?

— Midi. Précis. »

Ils empruntèrent l'escalier.

« Je venais d'atteindre le deuxième, quand deux hommes sont arrivés vers moi en courant.

— Décrivez-les, s'il vous plaît.

— Tout s'est passé trop vite. La trentaine, les deux. L'un avait un costume brun, l'autre un anorak vert. Cheveux courts. C'est à peu près tout.

— Qu'est-ce qu'ils ont fait en vous voyant ?

— Ils m'ont simplement repoussée. Celui à l'anorak a dit quelque chose à l'autre, mais je n'ai pas pu entendre. Il y avait un boucan de foreuse dans la cage d'ascenseur. Puis j'ai continué jusque chez Stuckart et j'ai sonné. Personne n'a répondu.

— Et ?

— Je suis redescendue chez le portier. Je lui ai demandé d'ouvrir la porte de Stuckart, pour vérifier si tout allait bien.

— Pourquoi ? »

Elle hésita.

« Ces deux hommes : il y avait quelque chose. Un pressentiment. Vous savez, le sentiment qu'on éprouve lorsqu'on frappe à une porte et que personne ne répond, pourtant on est sûr qu'il y a quelqu'un.

— Et vous avez persuadé le portier d'ouvrir la porte ?

— Je lui ai dit que j'appelais la police s'il ne bougeait pas. Il aurait des comptes à rendre aux autorités s'il était arrivé un malheur au Dr Stuckart. »

Fine psychologie, pensa March. Trente ans aux ordres : l'Allemand moyen en était à ne plus assumer aucune responsabilité, même ouvrir une porte.

« Et vous avez découvert les corps ? »

Elle fit signe que oui.

« Lui d'abord. Il a crié et je me suis précipitée.

— Vous avez mentionné les deux hommes de l'escalier ? Qu'a dit le portier ?

— D'abord, il était trop occupé à vomir. Puis il a affirmé qu'il

n'avait vu personne, que j'avais dû rêver.

— Vous pensez qu'il mentait ? »

Elle réfléchit.

« Non, je n'en ai pas l'impression. Je crois que sincèrement il n'a rien vu. D'autre part, je ne comprends pas comment il aurait pu les manquer. »

Ils n'avaient pas bougé du palier du deuxième, l'endroit où, disait-elle, ils étaient passés. March redescendit une volée de marches. Elle le suivit après une seconde d'hésitation. Une porte s'ouvrait sur le vestibule du premier étage.

« Ils auraient pu se dissimuler ici. Ou ailleurs ? »

Il avait l'air de se parler à lui-même. Ils continuèrent jusqu'au rez-de-chaussée. Deux portes. L'une vers le grand hall. March essaya la seconde. Elle n'était pas fermée.

« Ils auraient pu filer par ici. »

Des marches de béton brut, éclairées au néon, descendaient au sous-sol ; au bout s'amorçait un passage avec des portes de part et d'autre. March les ouvrit une à une. Des toilettes. Une réserve. Un groupe électrogène. Un abri antibombes.

La loi de 1948 sur la Défense civile du Reich prévoyait, pour chaque nouvel édifice, la construction d'un abri. Les immeubles de bureaux ou d'appartements devaient également disposer d'un générateur et d'un système de filtrage d'air. Ici, l'équipement était particulièrement soigné : lits superposés, rayons de stockage, réduit spécial pour les sanitaires. March tira une chaise jusqu'à la bouche d'aération, en haut du mur, à deux mètres et demi du sol. Il agrippa la protection métallique. Elle lui resta dans les mains. Toutes les vis avaient été enlevées.

« Le ministère de la Construction spécifie une ouverture de zéro cinquante », dit March.

Il défit son baudrier et le suspendit avec le luger au dossier de la chaise.

« S'ils avaient idée des problèmes que ça nous pose. »

Il ôta sa vareuse et la tendit à la journaliste, puis grimpa sur la chaise. Il explora le conduit avec la main, rencontra quelque chose de résistant, à quoi s'accrocher, et se hissa. Les filtres et le ventilateur avaient été démontés. En jouant des épaules sur l'enveloppe de métal, il parvint à progresser. L'obscurité était complète. La poussière l'étouffait. Ses mains, tendues devant lui, effleurèrent quelque chose et il poussa. La garniture extérieure céda et s'écrasa sur le trottoir. L'air de la nuit s'engouffra. Un moment, il fut pris du besoin irrésistible de ramper jusqu'à cet air. Il recula en se tortillant et redescendit vers l'abri. Il toucha le sol, couvert de poussière et de crasse.

La femme pointait le pistolet sur lui.

« Pan, pan. Vous êtes mort. (Elle sourit à son air de panique.)
Humour américain.

— Très drôle. »

Il récupéra l'arme et la remit dans l'étui.

« O.K., voici plus marrant. Deux meurtriers sont surpris au moment de quitter un immeuble et la police allemande met quatre jours pour découvrir comment ils s'y sont pris. Désopilant, c'est pas votre avis ?

— Ça dépend peut-être des circonstances... (Il chassait la poussière sur sa chemise.) Par exemple, si la police trouve un mot à côté d'une des victimes, autographe, expliquant le suicide... je peux comprendre que personne ne se donne la peine de chercher plus loin.

— Mais *vous* arrivez et vous cherchez plus loin.

— Je suis du genre curieux.

— Manifestement. (Elle sourit à nouveau.) Donc Stuckart a été liquidé et les meurtriers ont essayé de camoufler la chose en suicide ? »

Il hésita.

« C'est une possibilité. »

March regretta aussitôt ses paroles. Elle l'avait amené à en lâcher plus qu'il n'était sage sur la mort de Stuckart. Cette légère lueur de moquerie dans ses yeux... Il était furieux de l'avoir sous-estimée. Elle avait cette ruse qu'ont en commun les journalistes et les repris de justice. Il songea à la reconduire chez *Heini's* et à poursuivre seul, puis il se reprit. C'était idiot. Pour savoir ce qui s'était passé, il devait voir au travers de ses yeux à elle.

Il boutonna sa veste.

« À présent, inspection de l'appartement du camarade du Parti Stuckart. »

Cela eut au moins le mérite – il le nota avec satisfaction – d'effacer le sourire sur le visage de la jeune femme. Mais elle ne recula pas. Il remarqua aussi, pour la deuxième fois, qu'elle était à peu près aussi désireuse que lui de visiter l'appartement.

Ils prirent l'ascenseur jusqu'au quatrième. En sortant, il entendit une porte s'ouvrir dans le corridor, sur la gauche. Il entraîna Charlotte Maguire par le bras et la guida derrière le coin, hors de vue. En jetant un coup d'œil, il vit une femme d'âge mûr, en manteau de fourrure, se diriger vers l'ascenseur. Serré contre elle, un petit chien.

« Vous me faites mal au bras.

— Pardon. »

Il finissait par avoir peur de son ombre. La femme parlait doucement à l'animal ; elle entra dans l'ascenseur. March se demanda

si Globus avait déjà récupéré le dossier chez Fiebes – s'il avait découvert que les clés manquaient. Il devait se dépêcher.

La porte de l'appartement avait été mise sous scellés dans la journée. De la cire rouge, près de la poignée. Un avis informait les curieux que les lieux étaient sous la juridiction de la Geheime Staatspolizei, la Gestapo, et que l'accès était interdit. March prit une paire de gants de cuir fin et fit sauter les scellés. La clé tourna sans difficulté dans la serrure.

« Ne touchez à rien. »

Encore du luxe, à l'image de l'immeuble. Miroirs ouvragés dorés à la feuille, tables et chaises anciennes, aux pieds grêles, garnies de soie damassée ivoire, moquette bleu roi et tapis persans. Le butin de guerre, les fruits de l'Empire.

« Maintenant, expliquez-moi à nouveau ce qui s'est passé.

— Le portier a ouvert la porte. Nous sommes entrés dans le vestibule. (Le ton de sa voix avait monté. Elle tremblait.) Il a appelé et personne n'a répondu. On s'est donc avancés. J'ai d'abord ouvert cette porte. »

C'était le genre de salle de bains que March n'avait vue que dans les magazines sur papier glacé. Marbre blanc et miroirs fumés, baignoire encastrée, double lavabo et robinets dorés... La touche de Maria Dymarski ; il l'imagina plongée dans l'édition allemande de *Vogue* chez son coiffeur du Ku-Damm, pendant qu'on teignait ses racines polonaises en blond arien. « Ensuite je suis allée dans le salon... » March tourna l'interrupteur. Une baie vitrée sur tout un côté, surplombant le square. Sur les autres murs, partout, des miroirs. Où qu'il se tournât, il voyait sa propre image et celle de la fille : l'uniforme noir et l'imper bleu électrique, incongrus parmi les antiquités. Les nymphes étaient le thème décoratif récurrent : sculptées en bois doré, elles s'enroulaient autour des miroirs ; coulées en bronze, elles soutenaient les lampes à pied et les pendules. Nymphes en tableaux et nymphes en statues, nymphes des bois et nymphes des eaux ; Amphitrite et Thétis.

« J'ai entendu le cri et je me suis précipitée... »

March ouvrit la porte de la chambre à coucher. Charlotte Maguire détourna la tête. Le sang paraît toujours noir dans la pénombre. Des formes sombres, tourmentées et grotesques, montaient à l'assaut des murs et jusqu'au plafond, comme des ombres d'arbres.

« Ils étaient sur le lit, c'est ça ? »

Elle hocha la tête.

« Qu'avez-vous fait ?

— Appelé la police.

— Où était le portier ?

- Dans la salle de bains.
- Vous êtes revenue regarder ?
- Qu'est-ce que vous croyez ? »

Elle se frotta les yeux avec sa manche, l'air mauvais.

« Très bien, Fräulein. Ça ira. Patientez dans le salon. »

Le corps humain contient cinq litres de sang : suffisant pour barbouiller tout un appartement. March s'efforça d'éviter de regarder le lit et les murs en travaillant. Il ouvrit les portes des placards, palpa les doublures des vêtements, explora chaque poche de ses mains toujours gantées. Les tables de nuit : ouvertes et fouillées. Le contenu des tiroirs avait été vidé pour inspection, puis remis en place n'importe comment. Du boulot typique d'Orpo ; tout saloper et brouiller les pistes plus qu'autre chose.

Rien. Rien. Tant de risques pour ça ?

Il était à genoux, un bras sous le lit, quand il l'entendit. Il lui fallut une seconde pour enregistrer.

*Heure exquise
Qui nous grise
Lentement...*

« Désolée, murmura-t-elle, quand il arriva en courant. Je n'aurais pas dû y toucher. »

Il prit la boîte de chocolats, doucement, et referma le couvercle sur la mélodie.

« Où était-ce ?

— Sur cette table. »

Quelqu'un avait ramassé et inspecté le courrier de Stuckart – celui des trois derniers jours. Les enveloppes avaient été ouvertes proprement, les lettres retirées ; elles formaient un tas à côté du téléphone. Il ne les avait pas remarquées en entrant. Curieux. Les chocolats, il le constatait, avaient été emballés exactement comme ceux de Bühler, cachet de la poste de Zurich, seize heures, lundi.

Puis il vit le coupe-papier dans sa main.

« Je vous avais dit de ne toucher à rien.

— Je vous le répète, je suis désolée.

— Vous croyez que c'est un jeu ? *Elle est encore plus siphonnée que moi.* Vous allez sortir d'ici. »

Il voulut prendre son bras, mais elle se déroba.

« Pas question. »

Elle reculait, la pointe du coupe-papier pointée vers lui.

« J'estime avoir autant le droit que vous d'être ici. Essayez de me jeter dehors : je crierai si fort que toute la Gestapo de cette ville sera bientôt en train de cogner à cette porte.

— Vous avez une lame, j'ai un pistolet.

— Oui, mais vous n'oserez pas vous en servir. »

March se passa la main dans les cheveux. *Tu te croyais malin, la retrouver, la persuader de venir ici. Mais c'est ce qu'elle voulait depuis le début. Elle cherche quelque chose...* Le roi des cons.

« Vous m'avez menti.

— Vous aussi. Un partout.

— Il y a des risques. Je vous assure, vous n'avez pas idée...

— Je sais en tout cas une chose : ma carrière est peut-être bousillée à cause de ce qui s'est passé ici. Je peux me faire virer en rentrant à New York. On me fout à la porte de cette saleté de pays pourri, et je veux savoir pourquoi.

— Qu'est-ce qui m'assure que je peux me fier à vous ?

— Et moi, pour *vous* ? »

Ils restèrent ainsi sûrement trente secondes : lui, la main dans les cheveux ; elle, le coupe-papier menaçant. Dehors, de l'autre côté de la place, une horloge se mit à sonner. March consulta sa montre. Dix heures du soir.

« Pas le temps de discuter. (Il parlait précipitamment.) Les clés : celle-ci ouvre la porte d'en bas ; celle de l'appartement ; ceci ouvre le placard dans la chambre ; une clé du bureau ; celle-ci... (Il la balança au bout de ses doigts.) Celle-ci, je pense, sert à ouvrir un coffre. Où est-il ?

— Aucune idée. »

Ils cherchèrent en silence une dizaine de minutes, déplaçant les meubles, tirant les tapis, soulevant les tableaux. Tout à coup, elle fit remarquer :

« Le miroir est décroché. »

C'était un petit miroir ancien, peut-être trente centimètres de côté, au-dessus de la table où elle avait ouvert le courrier. March agrippa le cadre. Pas moyen de le tirer.

« Essayez ceci. »

Elle lui tendait le coupe-papier.

Elle avait raison. Aux deux tiers, à gauche, sous le rebord de l'encadrement, il y avait un minuscule levier. March pressa avec la pointe de la lame et sentit quelque chose céder. Le miroir était monté sur charnières ; en pivotant, il révéla un coffre-fort.

March l'examina et jura. Un verrou à combinaison. La clé ne suffisait pas.

« Et maintenant ? dit-elle.

— Dans l'adversité, cita March, l'officier avisé trouve toujours l'ouverture. »

Il décrocha le téléphone.

À cinq mille kilomètres, le président Kennedy fit étinceler son célèbre sourire. Il se tenait derrière une gerbe de micros, s'adressant à une foule dans un stade. Les bannières rouge blanc bleu ondulaient derrière lui. « Kennedy réélection ! » « Encore quatre, soixante-quatre ! » Il cria quelque chose que March ne comprit pas. La foule l'acclama.

« Qu'est-ce qu'il dit ? »

L'écran de télévision jetait une lueur bleuâtre dans le noir. Charlotte Maguire traduisit.

« “Les Allemands ont leur système, nous avons le nôtre. Mais nous sommes tous citoyens d'une même planète. Tant que nos deux nations s'en souviendront, je le crois sincèrement, nous pouvons avoir la paix”. Longs applaudissements de la foule imbécile. »

Elle avait ôté ses chaussures et était étendue à plat ventre devant le récepteur.

« Ah ! La partie sérieuse... »

Elle attendit la fin et traduisit encore : « Il dit qu'il a l'intention d'évoquer la question des droits de l'homme à l'occasion de sa visite en automne. »

Elle rit en secouant la tête.

« Bon sang, ce Kennedy, quel tas de merde ! Ce qui l'intéresse – la seule chose –, c'est améliorer son score en novembre.

— Les droits de l'homme ?

— Les milliers d'opposants dans les camps. Les millions de Juifs disparus pendant la guerre. La torture. Les exécutions. Pardon de l'évoquer, mais nous avons ce préjugé bourgeois que les hommes ont des droits. Vous étiez où, ces vingt dernières années ? »

La soudaine note de mépris dans sa voix le choqua. Il n'avait jamais parlé à un Américain. À l'occasion, à quelques touristes chaperonnés à travers la capitale, ne voyant que ce que le ministère de la Propagande avait décidé de leur montrer, comme des officiels de la Croix-Rouge en inspection dans un KZ. Écouter cette fille lui donnait brusquement l'impression qu'elle en savait sans doute plus que lui sur l'histoire récente de son pays. Il sentait qu'il devait dire quelque chose, trouver

une parade, mais il ne savait pas quoi.

« Vous parlez comme un politicien. »

Il n'avait rien imaginé de mieux. Elle ne daigna pas lui répondre.

Il considéra à nouveau le personnage à l'écran. Kennedy incarnait une image jeune et pleine d'allant, malgré ses lunettes et sa calvitie.

« Il a des chances de l'emporter ? »

Elle se taisait. Un moment, il crut qu'elle avait décidé de ne plus lui parler.

« À présent, oui. Il tient plutôt la forme, non, pour un type de soixante-quinze ans ?

— Oui. »

March s'était posté à un mètre de la fenêtre, fumant une cigarette, un œil sur l'écran, l'autre sur le square. La circulation était quasi inexistante – des gens qui revenaient d'un dîner en ville ou du cinéma. Un jeune couple se tenait par la main sous la statue de Todt. Ce pouvait être la Gestapo ; difficile à dire.

Les millions de Juifs disparus pendant la guerre... Il risquait la cour martiale simplement en lui parlant. Mais la tête, la mémoire de cette fille était un trésor, une mine de faits sans importance pour elle, sans prix pour lui. S'il pouvait trouver le moyen de vaincre sa hargne, de s'y retrouver dans le fatras de la propagande...

Non. Une idée ridicule. Il avait assez de problèmes comme ça.

Une commentatrice blonde, solennelle et pontifiante, avait envahi l'écran ; en fond d'image, un montage photo de Kennedy et de Hitler avec un mot : « Détente ».

Charlotte Maguire s'était servie dans le bar de Stuckart. Elle leva comiquement son verre de scotch en direction du récepteur :

« À Joseph P. Kennedy, président des États-Unis, pacificateur, antisémite, gangster et fils de pute. Qu'il aille se faire mettre en enfer. »

L'horloge, dehors, sonna dix heures et demie ; onze heures moins le quart ; onze heures.

« Votre copain a peut-être réfléchi. »

Max secoua la tête.

« Il viendra. »

Une vieille Skoda s'engagea dans le square. Elle en fit lentement le tour avant de se ranger le long de l'immeuble. Max Jaeger émergea, côté conducteur ; de l'autre côté sortit un petit homme en chapeau mou et veston râpé, portant une trousse de médecin. Il plissa les paupières en regardant vers le quatrième étage et commença à reculer. Jaeger l'attrapa par le bras et le poussa vers l'entrée.

Dans le silence de l'appartement, une sonnerie retentit.

« Le mieux, avertit March, est que vous ne parliez pas. »

Elle haussa les épaules.

« Comme vous voudrez. »

Il alla dans le vestibule et décrocha l'interphone.

« Salut, Max. »

Il commanda l'ouverture de la porte. Le corridor était désert. Une minute plus tard, un *ping* discret signala l'arrivée de la cabine et l'ascenseur s'ouvrit sur le petit homme. Il se précipita jusque dans le vestibule de Stuckart en longeant les murs, sans un mot. Il avait dans la cinquantaine et portait avec lui, comme une mauvaise haleine, des relents d'arrière-cours, d'affaires louches, de combines furtives, de comptabilités doubles, de tables de jeu repliées au moindre bruit de pas dans l'escalier. Jaeger était sur ses talons.

Quand l'homme vit que March n'était pas seul, il se ratatina dans un coin.

« Qui c'est la femme ? (Il se tourna vers Jaeger.) Vous n'avez pas parlé d'une femme. Qui c'est ?

— Ta gueule, Willi ! »

Max le poussa doucement vers le salon.

March enchaîna :

« Ne t'occupe pas d'elle, Willi. Regarde ceci. »

Il alluma la lampe, l'orientant vers le haut.

Willi Stiefel évalua le coffre en un coup d'œil. « Anglais. Blindage d'un centimètre et demi, acier haute tension. Joli mécanisme. Code à huit chiffres. Six, quand on est verni. (Il supplia March.) Je vous en prie, Herr Sturmbannführer. Pour moi, la prochaine fois, c'est la guillotine.

— Ce sera tout de suite si tu ne t'y mets pas illico, menaça Jaeger.

— Un quart d'heure, Herr Sturmbannführer. Et je peux filer, d'accord ? »

Max fit signe que oui.

« D'accord. »

Stiefel lança un dernier regard nerveux en direction de la jeune femme. Il se débarrassa de son chapeau et de sa veste, ouvrit sa trousse, sortit une paire de gants en caoutchouc souple et un stéthoscope.

March attira Jaeger près de la fenêtre et souffla :

« Difficile de le convaincre ?

— D'après toi ? Mais je lui ai dit qu'il était toujours sous le coup du quarante-deux, et il est devenu raisonnable. »

Le paragraphe quarante-deux du Code criminel du Reich : tout condamné pour récidive ou outrage aux mœurs peut être arrêté sur le soupçon d'un délit ou crime qu'il *pourrait* commettre. Le national-socialisme enseignait qu'on avait la criminalité dans le sang : on naissait avec elle, comme on tient de naissance un talent musical ou des cheveux blonds. Donc, la personnalité du criminel, et non le crime, déterminait la sentence. Un délinquant qui dérobaît quelques marks après deux ou trois coups de poing pouvait être condamné à mort, sur la base de « dispositions tellement enracinées pour le crime que cela excluait toute possibilité qu'il devienne un membre utile de la communauté du peuple ». Et le lendemain, devant la même cour, un membre dévoué du Parti, meurtrier de sa femme pour une remarque désobligeante, pouvait être libéré sous caution, à charge de ne plus se livrer à une quelconque voie de fait. Stiefel, question arrestations, ne devait plus rien se permettre. Il venait de tirer neuf ans pour le casse d'une banque à Spandau. Il n'avait que le choix de coopérer avec la Polizei, quelle que soit la nature de la demande : informateur, provocateur, perceur de coffre. Il gérait pour l'instant une boutique de réparation de montres à Wedding et à l'entendre il se tenait à carreau. On pouvait douter de cet angélisme à le voir s'activer. Il avait collé son stéthoscope contre le mécanisme et tournait le cadran, un chiffre à la fois. Ses yeux étaient clos, il tendait l'oreille au dé clic des gorges qui se mettaient en place.

Allons, Willi. March se frottait les mains : ses doigts étaient gourds d'appréhension.

« Grand Dieu, fit Jaeger, toujours à voix basse. J'espère que tu sais ce que tu fais.

— Je t'expliquerai.

— Merci. Je t'ai déjà dit : j'aime mieux pas. »

Stiefel se redressa et laissa échapper un long soupir.

« Un ! »

Le premier chiffre de la combinaison.

Comme Stiefel, Jaeger ne pouvait s'empêcher de loucher du côté de la femme. Elle restait sagement assise sur l'une des chaises dorées, les mains croisées sur ses genoux. Une *femme*, une étrangère, bon sang !

« Six. »

Cela se poursuivait à ce rythme, un chiffre toutes les quelques minutes. À onze heures trente-cinq, Stiefel demanda à March :

« Le proprio, il est né quand ?

— Pourquoi ?

— Pour gagner du temps. Je pense qu'il l'a réglé sur sa date de naissance. Là, j'ai : un – six – un – un – un – neuf. Le seize du onze, dix neuf...»

March vérifia ses notes – la notice du *Wer Ist's ?*

« Dix neuf cent deux.

— Zéro, deux. »

Steifel essaya la combinaison. La porte s'ouvrit.

« C'est généralement l'anniversaire du proprio. Ou l'anniversaire du Führer, ou le jour du Renouveau national. Il est à vous. »

Le coffre n'était pas grand : quinze centimètres cubes, ni billets ni bijoux, seulement des papiers, jaunis pour la plupart. March les empila sur la table pour les parcourir.

« J'aimerais partir maintenant, Herr Sturmbannführer. »

March l'ignora. Noués par un ruban rouge, des titres de propriété – Wiesbaden, apparemment la maison familiale. Des actions. Hoesch, Siemens, Thyssen : le choix classique – sauf les sommes investies, plutôt astronomiques. Des polices d'assurances. Une note humaine : une photo de Marie Dymarski, dans une pose tarte à la crème des années cinquante.

Soudain, près de la fenêtre, Jaeger poussa un cri d'avertissement.

« Ils sont là ! Ah, toi ! nom de Dieu, espèce de dingue, bordel de merde ! »

Une BMW grise banalisée faisait le tour du square, à toute allure, suivie par un camion militaire. Les véhicules braquèrent en s'arrêtant, bloquant la rue. Un homme en manteau de cuir à ceinture bondit de la voiture. Le hayon arrière du camion s'ouvrit sous les coups de pied et un groupe SS de choc armé de pistolets-mitrailleurs sauta du camion.

« Vite, vite ! » cria Jaeger.

Il se mit à pousser Charlotte et Stiefel vers la porte. Les doigts tremblants, March fouillait dans les derniers papiers. Une enveloppe bleue, sans inscription. Quelque chose de lourd dedans. Le rabas de l'enveloppe était ouvert. Il vit un en-tête de lettre gravé sur plaque – Zaugg et Cie, banquiers – et la fourra dans sa poche.

La sonnette de la porte de rue se déchaînait – de longs coups insistants.

« Ils doivent savoir que nous sommes ici ! »

Jaeger demanda :

« Qu'est-ce qu'on fait ? »

Stiefel était gris. La femme ne semblait pas comprendre ce qui se passait.

« La cave ! cria March. Ils ne nous ont pas encore. L'ascenseur ! »

Les trois autres se précipitèrent dans le corridor. Il fourra précipitamment les papiers dans le coffre, claqua la porte, brouilla le mécanisme, ajusta le miroir. Il n'avait plus le temps de s'occuper des scellés brisés. Ils retenaient l'ascenseur pour lui. Il se serra dans la

cabine qui commença sa descente.

Troisième, deuxième...

March pria pour qu'il ne s'arrête pas au rez-de-chaussée. Gagné ! Les portes s'ouvrirent sur le passage en sous-sol. Désert. Au-dessus d'eux, les talons de la section martelaient le dallage de marbre.

« Par ici ! »

Il les mena à l'abri antibombes. La grille de ventilation était là où il l'avait laissée, contre le mur.

Stiefel avait compris. Il courut vers la bouche à air, leva sa trousse au-dessus de sa tête et la jeta dans le conduit. S'agrippant au rebord de brique, il voulut se hisser ; ses pieds cherchaient un point d'appui sur le mur lisse. Il cria par-dessus son épaule :

« Aidez-moi ! »

March et Jaeger le prirent par les jambes et poussèrent. Stiefel se tortilla tête la première dans l'orifice et disparut.

Ça se rapprochait – le raclement et le claquement des bottes sur le béton. Ils avaient trouvé l'accès au sous-sol. Quelqu'un criait.

March, à la journaliste :

« À vous ! »

— Je me permets d'attirer votre attention. (Elle désignait Jaeger.) Il n'y arrivera jamais. »

Les mains de Jaeger se portèrent à sa taille. Elle avait raison. Il était trop gros.

« Je reste. Je trouverai quelque chose. Vous deux, filez.

— Non. »

Ça tournait à la farce. March prit l'enveloppe dans sa poche et la fourra dans la main de Charlotte Maguire. « Prenez ceci. On peut être fouillés.

— Et vous ? »

Elle tenait ses ridicules chaussures dans une main et montait déjà sur la chaise.

« Attendez que je vous fasse signe. Pas un mot, à personne. »

Il l'agrippa, serra ses mains sous les genoux de la fille et poussa. Elle était si légère, il en aurait pleuré.

Les SS envahissaient les caves. Le couloir... le fracas des portes brutalement ouvertes.

March remit la grille en place et écarta la chaise.

Jeudi 16 avril

Quand le règne du National-Socialisme sera établi depuis suffisamment longtemps, il sera impossible même de concevoir un autre genre de vie que le nôtre.

Adolf Hitler, 11 juillet 1941

1

La BMW grise descendait la Saarlandstrasse, vers les hôtels endormis et les magasins déserts du centre de Berlin. Devant la masse sombre du Muséum fur Völkervkunde, elle prit à gauche, la Prinz-Albrecht-Strasse, où était le quartier général de la Gestapo.

Il existait une hiérarchie des voitures, comme du reste. L'Orpo pouvait se contenter des petites Opel minables. La Kripo roulait en Volkswagen – une version quatre portières de la KdF-wagen originale, la Coccinelle des travailleurs produite par millions dans l'usine de Fallersleben. La Gestapo avait droit à plus chic. Ses hommes se déplaçaient en BMW 1800 – de sinistres caisses au moteur gonflé, carrossées de gris.

Tassé à l'arrière, à côté de Max Jaeger, March ne quittait pas des yeux l'homme qui les avait arrêtés, le maître d'œuvre du raid sur l'immeuble de Stuckart. Quand on les avait ramenés dans le hall d'entrée, il les avait salués à l'hitlérienne, impeccable :

« Sturmbannführer Karl Krebs, Gestapo ! »

Sur le moment, il n'avait pas réagi. À présent, dans la BMW, de profil, il le situait : Krebs était l'un des deux officiers qui accompagnaient Globus, à la villa de Bühler.

L'homme avait environ trente ans. Un visage anguleux, intelligent – sans l'uniforme, celui d'à peu près n'importe qui : avocat, banquier, eugéniste, bourreau... C'était ça, les jeunes de son âge. Tous produits à la même chaîne : les Pimpfe, la Jeunesse hitlérienne, le Service national, la Force par la Joie. Ils avaient tous vibré aux mêmes discours, digéré les mêmes slogans, avalé les mêmes plats uniques pour le Secours d'Hiver. Les battants du régime ! Ils ne connaissaient d'autre autorité que celle du Parti, aussi fiables et standards que les Volkswagen de la Kripo.

La voiture freina ; Krebs, dans le mouvement, fut sur le trottoir, leur ouvrant la portière.

« Par ici, messieurs, s'il vous plaît. »

March sortit et jeta un coup d'œil à l'arrière. Krebs avait pour eux des attentions de chef scout, mais à dix mètres, une autre BMW s'arrêtait, toutes portes déjà ouvertes ; des hommes armés en civil se précipitaient. Scénario identique depuis leur interception, Fritz-Todt-

Platz. Ni coups de crosse dans le ventre, ni insultes, ni menottes. Un coup de téléphone au QG, suivi d'une invitation polie à venir « discuter plus avant de l'affaire ». Krebs leur avait simplement demandé de remettre leur arme. Poli, mais sous la correction, toujours, la menace.

Le siège de la Gestapo était un imposant édifice de l'époque wilhelmienne – cinq étages, une façade plein nord ne recevant jamais le soleil. Une allure de musée. Des années plus tôt, sous la république de Weimar, l'endroit avait abrité l'École d'Art de Berlin. La police secrète, lors de son installation, avait forcé les étudiants à brûler dans la cour leurs travaux jugés trop modernes. Pour l'instant, les hautes fenêtres étaient protégées par d'épais filets : précaution indispensable contre les attentats terroristes. Derrière ces voiles, des lustres scintillaient comme dans un brouillard.

March s'était fait une règle de ne jamais franchir ce seuil ; jusqu'à cette nuit, il y était parvenu. Trois marches menaient à un premier vestibule. Quelques marches encore, et on découvrait le grand hall, sa voûte immense, le tapis rouge sur les dalles de pierre, sa résonance un peu creuse de cathédrale. L'animation était impressionnante : les heures de nuit étaient toujours chaudes pour la Gestapo. Des profondeurs du bâtiment montaient l'écho étouffé de sonneries, de bruits de bottes, un cri. Un préposé adipeux en uniforme d'Obersturmführer leva le nez et les regarda sans marquer d'intérêt.

Ils s'engagèrent dans un corridor où s'alignaient des svastikas et des bustes des chefs du Parti – Goering, Goebbels, Bormann, Frank, Ley et les autres. March entendait le pas des hommes en civil qui le suivaient. Il regarda en biais pour voir Jaeger, mais Max fixait le vide devant lui, mâchoires serrées.

D'autres escaliers, un autre corridor. Le linoléum avait remplacé la moquette. Les murs étaient crasseux. March devina qu'ils étaient quelque part à l'arrière du bâtiment, au deuxième étage.

« Si vous voulez bien patienter ici. »

Krebs ouvrit une porte de bois massif. Le néon s'y reprit à plusieurs fois avant de prodiguer un jour blafard. Krebs s'effaça pour les laisser passer, Max puis Jaeger.

« Du café ?

— Volontiers. »

Il s'éclipsa. Au moment où la porte se referma, March vit l'un des hommes, bras croisés, prenant son poste dans le couloir. Il s'attendait plus ou moins à entendre une clé tourner dans la serrure, mais le pêne resta silencieux.

On les avait relégués dans une vague salle de réunion. Une table de bois occupait le milieu de la pièce ; un siège de part et d'autre, et une

douzaine de chaises rangées le long des murs. Une seule fenêtre, étroite. Sur le mur opposé, une reproduction du portrait de Reinhard Heydrich par Josef Vietze, dans un cadre plastique bon marché. Au sol, de minuscules taches brunâtres – March ne put s'empêcher de penser à du sang séché.

La Prinz-Albrecht-Strasse était le cœur noir de l'Allemagne, aussi fameuse que l'avenue de la Victoire ou le Grand Dôme, mais sans les bus de touristes. Au numéro huit, la Gestapo. Au neuf, les services personnels de Heydrich. Passé le coin, dans l'ancien palais du prince Albrecht, le quartier général de la SD – le Service de Sécurité. Un réseau complexe de passages souterrains reliait les trois immeubles.

Jaeger marmonna en s'affalant sur une chaise. March ne trouva rien de bien adéquat à lui dire ; il alla se poster près de la fenêtre. On voyait les jardins du palais, derrière l'immeuble de la Gestapo – la masse sombre des buissons, la flaque d'encre de la pelouse, les branches squelettiques des tilleuls s'élançant comme des griffes vers le ciel. Plus loin vers la droite, éclairé derrière les arbres, le cube de béton et de verre de l'Europa Haus, de l'architecte juif Mendelssohn. Le Parti avait autorisé le maintien de l'édifice, comme une sorte de monument témoin d'une « imagination pygmée » : perdu parmi les monolithes granitiques de Speer, il n'était plus qu'un jouet. March se souvenait d'un goûter, un dimanche avec Pili, dans le restaurant terrasse sur le toit. Limonade et Obsttorte mit Sahne, et le petit orchestre qui jouait – quoi d'autre ? – un pot-pourri de La Veuve joyeuse, et les vieilles dames endimanchées avec leurs chapeaux alambiqués, le petit doigt en l'air sur la porcelaine.

La plupart s'arrangeaient pour ne pas regarder du côté des bâtiments noirs derrière les arbres. D'autres frissonnaient de plaisir à la proximité de la Prinz-Albrecht-Strasse – un supplément d'excitation, comme de pique-niquer à côté d'une prison. Dans les caves de la Gestapo, la pratique de ce que le ministère de la Justice appelait l'« interrogatoire renforcé » était permise. Il existait même des règles, mises au point par des hommes civilisés dans le confort de leurs bureaux ; elles stipulaient la présence d'un médecin. Dans une conversation à ce propos, au Werderscher Markt, quelques semaines auparavant, quelqu'un avait entendu parler de la dernière plaisanterie des tortionnaires : un fin cathéter de verre inséré dans le pénis du suspect, puis cassé net.

La caresse

La promesse

Du moment...

Il secoua la tête, pinça l'arête de son nez, essaya de s'éclaircir l'esprit.

Réfléchis !

Il avait laissé une kyrielle d'indices dans son sillage ; n'importe lequel suffisait à mener la Gestapo chez Stuckart. Il avait réclamé le dossier. Il avait discuté le cas avec Fiebes. Il avait téléphoné chez Luther. Il s'était mis en quête de Charlotte Maguire.

Il se tracassait pour l'Américaine. Même si elle s'en était tirée, à la Fritz-Todt-Platz, la Gestapo pouvait la coincer dès demain. *« Interrogatoire de routine, Fräulein... Que signifie cette enveloppe, s'il vous plaît ?... Comment est-elle arrivée en votre possession ?... Décrivez l'homme qui a ouvert le coffre... »* Elle avait du cran, un aplomb de comédienne, mais entre leurs mains, elle ne tiendrait pas cinq minutes.

March appuya son front contre la vitre froide. La fenêtre était verrouillée. Quinze mètres de vide jusqu'au niveau du sol.

Dans son dos, la porte s'ouvrit. Un homme basané en manches de chemise, sentant la sueur, vint déposer deux tasses de café sur la table.

Jaeger demanda :

« Encore longtemps ? »

L'homme haussa les épaules – *une heure ? une nuit ? une semaine ?* Il sortit. Jaeger goûta le café et fit la grimace.

« De la pisse de chat. »

Il alluma un de ses cigares, fit tourner la fumée dans sa bouche avant de l'envoyer en volutes à travers la pièce.

March et lui se regardèrent. Après un moment, Max dit :

« Tu sais, tu pouvais te tirer.

— Et te planter là ? Sympa. »

March essaya le café. Tiède. Le tube néon scintillait, grésillait, lui martelant l'intérieur du crâne. Voilà ce qui se préparait. On les laisserait mijoter jusqu'à deux ou trois heures du matin, jusqu'à ce que leurs corps soient au plus faible, leurs défenses plus vulnérables. Il connaissait l'entrée de jeu aussi bien qu'eux.

Il avala la mixture innommable et alluma une cigarette. N'importe quoi pour rester éveillé. Il se sentait en faute. Coupable, pour cette jeune femme. Coupable, pour son copain.

« Je suis débile, Max. J'aurais jamais dû t'impliquer. Désolé.

— Laisse tomber. »

Jaeger dispersa la fumée d'un grand geste. Il se pencha vers March et parla à voix basse.

« Tu dois me laisser endosser ma part de torts, Zavi. L'excellent

camarade du Parti Jaeger ici présent. Chemise brune. Chemise noire. Toutes les foutues chemises. Vingt années dédiées à la cause sacrée : garder son cul propre. »

Il pressa les genoux de March.

« Ils me le doivent. Je suis créancier. »

Il tendit davantage le cou, dans un murmure :

« Toi, ils t'ont dans le collimateur. Solitaire. Divorcé. Ils vont t'écorcher vif. Alors que moi ? Jaeger, le conformiste. Marié à une titulaire de la Croix de la Maternité allemande. Classe de bronze, s'il vous plaît. Certes, pas vraiment un phénix dans son boulot...

— Tais-toi.

— ... mais *sûr*. Alors écoute : ce matin, je ne suis pas fichu de t'avertir que la Gestapo a repris l'affaire Bühler. Quand tu reviens, c'est moi qui propose d'aller creuser du côté de Stuckart... Ils épluchent mon dossier. Et si ça vient de moi, ils gobent tout.

— C'est chic de ta part...

— Merde, vieux, c'est rien.

— ... mais ça ne marchera pas.

— Pourquoi ?

— Parce qu'on est au-delà des petites faveurs et des beaux dossiers nickel. Tu ne vois pas ? Bühler ? Stuckart ? Ils étaient au Parti avant même qu'on soit nés. Et qui leur a fait une fleur le moment venu ?

— Tu crois vraiment que la Gestapo les a liquidés ? »

Jaeger eut l'air effrayé.

March mit un doigt sur ses lèvres avec un mouvement en direction de la photo.

« Ne rien dire que Heydrich ne puisse entendre », fit-il dans un souffle.

La nuit se traîna en silence. Vers trois heures, Jaeger rassembla des chaises, s'étendit tant bien que mal et ferma les yeux. Quelques minutes plus tard, il ronflait. March retourna près de la fenêtre.

Il pouvait sentir dans sa nuque le regard fixe de Heydrich. Il tenta de penser à autre chose, sans résultat, fit volte-face pour affronter le portrait. Uniforme noir, visage blafard, émacié, cheveux argentés – rien de vraiment humain, le négatif photographique d'un crâne. Une radiographie. La seule trace de couleur, au milieu de ce masque mortuaire : deux petits yeux bleu pâle, comme des éclats de ciel d'hiver. March n'avait jamais rencontré Heydrich, ni même vu. Il connaissait les rumeurs. La presse le décrivait comme le surhomme incarné de Nietzsche. Heydrich dans son uniforme de pilote (il avait été en mission de combat aérien sur le front Est) ; Heydrich dans sa tenue d'escrime (il avait défendu les couleurs de l'Allemagne aux jeux

Olympiques) ; Heydrich et son violon (il pouvait arracher des larmes à ses auditeurs par le pathos de son jeu). Quand l'avion qui transportait Heinrich Himmler avait explosé en vol, deux ans plus tôt, Heydrich l'avait remplacé comme Reichsführer-SS. On disait à présent qu'il était bien placé pour succéder au Führer. À la Kripo un murmure persistant voulait que le policier en chef du Reich prît plaisir à tabasser les prostituées.

March revint s'asseoir. Un lourd engourdissement s'insinuait en lui, une paralysie : d'abord les jambes, puis le tronc, la tête, l'esprit. Malgré lui, il glissa dans un mauvais sommeil. Un moment, au loin, il crut entendre un cri – humain, désespéré –, mais ce pouvait être un rêve. Des pas résonnèrent dans sa tête. Une clé qu'on tourne. Le bruit d'une porte de cellule.

Il fut réveillé sans ménagement par une main rude.

« Messieurs, bonjour. J'espère que vous avez pu prendre un peu de repos ? »

C'était Krebs.

March se sentait moche. Ses yeux piquaient dans le scintillement maladif du néon. Par la fenêtre, à l'approche du jour, le ciel devenait gris perle.

Jaeger grommela et ramena ses pieds sur le sol.

« Et qu'est-ce qu'on fait maintenant ?

— On cause, dit Krebs. Venez.

— C'est qui ce gamin, pour nous bousculer ? » marmonna Jaeger à l'intention de March.

Il était assez réveillé pour parler à mi-voix.

Ils suivirent Krebs dans le corridor. March était sceptique. À quoi jouaient-ils ? L'interrogatoire est d'ordinaire un exercice de nuit. Pourquoi attendre le matin ? Pourquoi leur donner une chance de récupérer, de peaufiner l'une ou l'autre histoire bien édifiante ?

Krebs s'était rasé. Sa peau était tachetée de minuscules pointes de sang.

« La salle d'eau à droite. Vous désirez vous rafraîchir ? »

C'était plutôt un ordre qu'une question.

Dans le miroir, les yeux injectés, hirsute, March ressemblait davantage à un repris de justice qu'à un policier. Il remplit le lavabo, remonta ses manches, défit sa cravate, inonda son visage d'eau glacée, ses bras, sa nuque, laissa couler l'eau le long de son dos. La morsure du froid le ramenait à la vie. Jaeger était près de lui.

« N'oublie pas ce que je t'ai dit. »

March ouvrit précipitamment les robinets.

« Gaffe.

— Tu crois qu'ils connectent les toilettes ?

— Ils connectent tout. »

Krebs les fit descendre. Les gardes leur avaient emboîté le pas. *La cave* ? Leurs bottes résonnèrent dans le grand hall – plus calme qu'à leur arrivée – et ils furent dehors, dans la faible lumière du matin.

Pas la cave.

Le chauffeur qui les avait amenés attendait dans la BMW. Le convoi se reforma pour obliquer au nord, vers les premiers bouchons de l'heure de pointe autour de la Potsdamer Platz. Les étalages des grands magasins exposaient pieusement de grandes photographies encadrées du Führer – le portrait officiel, celui du milieu des années cinquante, par le photographe anglais Cecil Beaton. Des branches et des fleurs formaient des guirlandes autour des cadres, la décoration traditionnelle pour l'anniversaire du Führer. Encore quatre jours, avec chaque matin une nouvelle floraison de bannières à croix gammées. La ville serait bientôt une formidable forêt de rouge, blanc et noir.

Jaeger s'agrippait à l'accoudoir, l'air mal en point.

« Allons, Krebs, dit-il d'une voix conciliante. Nous avons tous le même rang. Dites-nous où l'on va. »

Krebs ne répondit pas. La coupole du Grand Dôme se dressait devant eux. Dix minutes plus tard, lorsque la BMW bifurqua à gauche, sur l'Axe Est-Ouest, March devina leur destination.

Il était près de huit heures quand ils arrivèrent. Les grilles de fer de la villa Bühler étaient largement ouvertes. La propriété était remplie de véhicules et constellée d'uniformes noirs. Un soldat SS balayait la pelouse avec un magnétomètre à protons. Derrière lui, fichés dans le sol, des fanions rouges. Trois soldats creusaient des trous. Garés sur le gravier, plusieurs BMW de la Gestapo, un camion et une camionnette de sécurité, du type utilisé pour les transports de lingots.

March sentit le coup de coude de Jaeger. Parquée dans l'ombre de la maison, son chauffeur appuyé contre la carrosserie, une limousine blindée, une Mercedes. Un fanion de métal était fixé sur la grille du radiateur : éclairs d'argent de la SS sur fond noir ; dans un angle, comme un symbole cabalistique, la lettre gothique K.

2

Le chef de la Kriminalpolizei du Reich était un homme âgé. Il s'appelait Artur Nebe. Il était une légende.

Nebe dirigeait la police judiciaire de Berlin bien avant l'arrivée du Parti au pouvoir. Il avait la tête menue et la peau triste et squameuse d'une tortue. En 1954, pour ses soixante ans, le Reichstag lui avait voté l'octroi d'une grande propriété dans l'Ostland, près de Minsk, incluant quatre villages ; il ne s'était jamais donné la peine d'aller voir jusque-là. Il vivait seul avec sa femme alitée, à Charlottenburg, dans une vaste maison marquée par l'odeur de désinfectant et le souffle de l'oxygène pur. Le bruit courait parfois que Heydrich rêvait de le mettre sur la touche, pour le remplacer par un homme à lui à la tête de la Kripo ; mais il n'osait pas. Onkel Artur, comme on l'appelait au Werderscher Markt, oncle Artur savait tout.

March l'avait déjà vu de loin, jamais de près. Là, il était assis au piano de Bühler, tapotant une touche aiguë, d'un doigt noueux et jaunâtre. L'instrument était désaccordé ; la note vibrait désagréablement dans l'air poussiéreux.

À la fenêtre, tournant le dos à la pièce, Odilo Globocnik.

Krebs claqua les talons et salua.

« Heil Hitler ! Les inspecteurs March et Jaeger. »

Nebe continua à frapper la touche.

« Ah ! »

Globus pivota.

« Les grands enquêteurs. »

De près, il ressemblait à un taureau en uniforme. Son cou tendait à l'extrême le col de sa chemise. Ses bras pendaient mais ses mains étaient crispées, deux poings rouges rageurs. Sur sa joue gauche, une masse de tissus cicatriciels, tachetée d'écarlate. La violence qui se dégageait de lui semblait crépiter dans l'air sec, comme de l'électricité statique. Chaque fois que Nebe jouait une note, son visage se crispait. Il aurait aimé boxer le vieil homme, pensa March. Il ne s'y risquait pas. Nebe était d'un rang plus élevé que le sien.

« Si le Herr Oberstgruppenführer a terminé son récital, dit-il en serrant les dents, nous pouvons commencer. »

La main de Nebe se fêta au-dessus du clavier.

« Comment peut-on posséder un Bechstein et le laisser désaccordé ? (Il regarda en direction de March.) Vous expliquez cela ?

— C'est sa femme qui jouait, Herr Oberstgruppenführer. Elle est morte il y a onze ans.

— Et personne n'a joué depuis ce temps ? (Nebe referma l'abattant et passa son doigt dans la poussière.) Curieux. »

Globus intervint :

« Nous avons tous beaucoup à faire. Tôt ce matin, j'ai rapporté certains faits au Reichsführer. Comme vous le savez, Herr Oberstgruppenführer, la présente réunion se tient sur son ordre. Krebs précisera la position de la Gestapo. »

March échangea un regard avec Jaeger. L'affaire était remontée jusqu'à Heydrich...

Krebs avait préparé une note dactylographiée. D'une voix sans expression, il commença à lire.

« Notification de la mort du Dr Josef Bühler a été reçue par message télex au QG de la Gestapo, venant de l'officier de garde de la Kriminalpolizei de Berlin à deux-quinze hier matin, 14 avril. À huit-trente, étant donné le rang de SS-Brigadeführer honoraire du camarade du Parti Bühler, le Reichsführer a été informé personnellement de ce décès. »

March avait les mains crispées derrière son dos, les ongles enfoncés dans ses paumes. Sur la joue de Jaeger, un muscle tressaillait.

« Au moment de sa mort, la Gestapo terminait une enquête sur les activités du camarade du Parti Bühler. Vu cette circonstance, et vu l'ancienne position du défunt au Gouvernement général, le dossier a été classé Sécurité de l'État, et le contrôle opérationnel transféré à la Gestapo. Toutefois, à la suite d'une apparente interruption dans les procédures de télécommunication, cette réaffectation n'a pas été notifiée à l'inspecteur de la Kripo Xavier March, qui a pénétré illégalement au domicile du défunt. »

La Gestapo enquêtait sur Bühler ? March s'efforçait de ne pas quitter Krebs des yeux, en restant impassible.

« Point deux : la mort du camarade du Parti Wilhelm Stuckart. Des investigations menées par la Gestapo indiquent que les affaires Stuckart et Bühler sont liées. À nouveau, le Reichsführer a été informé. À nouveau, l'enquête sur la question a été transférée à la Gestapo. Et à nouveau, l'inspecteur March, cette fois accompagné de l'inspecteur Max Jaeger, a poursuivi ses propres investigations au domicile du défunt. À minuit douze, le 15 avril, les inspecteurs March et Jaeger ont été appréhendés par moi-même dans l'immeuble du camarade du Parti Stuckart. Ils ont accepté de m'accompagner au QG

de la Gestapo, dans l'attente d'une clarification de la question à un niveau plus élevé.

« Signé, Karl Krebs, SS-Sturmbannführer.

« Je l'ai daté, six heures ce matin. »

Krebs plia le mémorandum et le tendit au chef de la Kripo. Dehors, une bêche raclait sur le gravier. Nebe glissa le document dans sa poche intérieure.

« Voilà pour le rapport. Naturellement, nous présenterons une minute de nos conclusions. Cela dit, Globus : de quoi s'agit-il réellement ? Vous mourez d'envie de nous le raconter, je le sais.

— Heydrich voulait que vous vous rendiez compte en personne.

— De quoi donc ?

— De ce à côté de quoi est passé votre homme ici présent, lors de sa petite excursion en solitaire. Si vous voulez bien me suivre. »

Ça se passait dans la cave. Mais même s'il avait forcé la porte, March doutait qu'il l'aurait découvert. Derrière le bric-à-brac habituel – meubles cassés, outils hors d'usage, tapis enroulés et ficelés –, on remarquait une cloison de bois. Un des panneaux était factice.

« Nous savions ce que nous cherchions, figurez-vous. »

Globus se frottait les mains.

« Messieurs, je vous le garantis : vous n'avez jamais vu une chose pareille. »

Derrière la cloison, une pièce. Globus actionna un interrupteur ; l'effet était époustouflant. Une sacristie. Une boîte à bijoux. Des anges et des saints ; des nuages et des temples ; des aristocrates hautains en fourrure blanche et damas pourpre ; de la chair rose étalée sur de la soie jaune parfumée ; des bouquets et des levers de soleil sur des canaux vénitiens...

« Entrez, dit Globus. Le Reichsführer insiste pour que vous profitiez pleinement du spectacle. »

Le local était exigu – cinq mètres carrés, estima March, avec un rang de spots au plafond, dirigés sur les peintures accrochées aux parois. Au centre de la pièce, un vieux fauteuil pivotant, qui devait venir d'une officine comptable du XIX^e siècle. Globus toucha l'accoudoir de la pointe d'une de ses bottes lustrées et poussa, le faisant tourner rapidement.

« Imaginez-le, installé là-dedans. Porte close. Comme un vieux saligaud dans un bordel. C'est notre découverte d'hier après-midi. Krebs ? »

Krebs prit le relais.

« Un expert du Führermuseum de Linz vient ce matin. Hier soir, nous avons déjà eu le professeur Braun du Kaiser-Friedrich, ici à Berlin, pour une première estimation. »

Il consulta des notes.

« Pour l'instant, nous sommes sûrs d'un *Portrait d'une jeune femme*, par Raphaël, du *Portrait d'un jeune homme* par Rembrandt, d'un *Christ portant la croix* de Rubens, d'un *Palais vénitien* de Guardi, des *Faubourgs de Cracovie* par Belotto, de huit Canaletto, d'au moins trente-cinq gravures de Durer et Kulmbach, d'un Gobelins. Le reste, il n'a pu que l'attribuer, sans certitude. »

Krebs avait lu la liste comme s'il s'était agi d'une carte de restaurant. Il posa un doigt pâle sur un retable aux couleurs magnifiques, posé sur un support au fond de la pièce.

« Vous avez ici le chef-d'œuvre d'un artiste de Nuremberg, Viet Stoss, commandé par le roi de Pologne en 1477. Il a fallu dix ans pour le réaliser. Au centre du triptyque, la Vierge endormie, entourée d'anges. Les panneaux latéraux illustrent des scènes de la vie de Jésus et de Marie. La prédelle – il désigna la base du retable – présente la généalogie du Christ.

— Le Sturmbannführer Krebs s'y connaît, dit Globus. C'est l'un de nos plus brillants officiers.

— J'en suis persuadé, fit Nebe. Très intéressant. Et d'où cela sort-il ? »

Krebs se lança :

« Le Viet Stoss vient de Notre-Dame de Cracovie, décroché en 1939... »

Globus l'interrompit :

« Tout vient du Gouvernement général. Essentiellement de Varsovie, d'après nous. Bühler a fait enregistrer ces pièces comme détruites ou perdues. Dieu sait quoi d'autre ce porc corrompu a pu subtiliser. Imaginez ce qu'il a dû vendre rien que pour se payer cette bicoque ! »

Nebe tendit la main et effleura une toile du bout des doigts : un saint Sébastien martyr, attaché à une colonne dorique, sa peau dorée hérissée de flèches. Le vernis était craquelé, comme le lit à sec d'une rivière, mais les couleurs, rouge, blanc, violet, bleu, étaient éclatantes. Le tableau dégageait une vague odeur de moisi et d'encens – le parfum de la Pologne d'avant-guerre, d'une nation à présent effacée de la carte. March remarqua, au bord de certains panneaux, les traces poudreuses de maçonnerie – le souvenir des murs du monastère dont on les avait arrachés.

Nebe était perdu dans la contemplation du saint.

« Quelque chose dans son expression me fait penser à vous, March. »

Son doigt s'attarda sur les contours du corps et il fit entendre un petit rire.

« Le martyr consentant. Qu'en dites-vous, Globus ? »

Globus grogna.

« Je ne crois pas aux saints. Ni aux martyrs. »

Il regarda March fixement.

« Incroyable, murmura Nebe. D'imaginer Bühler, surtout lui, avec...

— Vous le connaissiez ? » demanda March.

La question lui avait échappé.

« Vaguement, avant-guerre. Un national-socialiste convaincu et un juriste dévoué. Drôle de mélange. Un fanatique du détail. Notre collègue de la Gestapo, ici, me fait penser à lui. »

Krebs s'inclina légèrement.

« Le Herr Oberstgruppenführer est trop aimable.

— L'essentiel du problème, c'est ceci, coupa aigrement Globus. Nous étions au courant, pour le camarade du Parti Bühler. Depuis pas mal de temps. Nous savions, pour ses activités au Gouvernement général. Nous savions aussi pour ses associés. Malheureusement, la semaine dernière, le salopard a découvert qu'on était sur sa piste.

— Et il s'est tué ? demanda Nebe. Et Stuckart ?

— Même topo. Lui, c'était le dégénéré total. Il ne se contentait pas de sa part de beauté en peinture. Il aimait palper en vrai. Bühler, l'essentiel de ce qu'il désirait, il l'avait raflé à l'Est. Ces chiffres, Krebs, c'était quoi ?

— Un inventaire secret a été dressé en 1940 par les responsables des Musées polonais. Nous l'avons. Trésors artistiques pris rien qu'à Varsovie : deux mille sept cents peintures de l'École européenne ; dix mille sept cents tableaux d'artistes polonais ; quatorze cents sculptures. Nous déterrions pour l'instant certaines de ces sculptures dans le jardin. L'essentiel des réquisitions est arrivé à destination : le Führermuseum, le Musée du Reichsmarschall Goering à Karinhall, différentes galeries à Vienne, à Berlin. Mais un décalage conséquent existe entre les listes de saisies polonaises et les inventaires de ce que nous possédons. Voici comment ça se passait. En tant que secrétaire d'État, Bühler avait accès à tout. Il envoyait les objets sous escorte au ministère de l'Intérieur. Tout à fait officiellement. Stuckart mettait en réserve, ou alors organisait la sortie en fraude du Reich, contre paiement en espèces, bijoux, lingots – tout ce qui est anonyme et se transporte facilement. »

March voyait que Nebe était impressionné malgré lui. Ses petits yeux ne pouvaient se détacher de ce qu'il voyait.

« D'autres personnalités impliquées ?

— Vous connaissez l'ancien sous-secrétaire d'État aux Affaires étrangères, Martin Luther ?

— Évidemment.

— C'est lui que nous recherchons.

— Recherchons ? Il a disparu ?

— Il n'est pas rentré d'un voyage d'affaires il y a trois jours.

— Je suppose que vous êtes certains de l'implication de Luther dans cette affaire ?

— Pendant la guerre, Luther était à la tête du département "Allemagne" des Affaires étrangères.

— Je me souviens. Il était responsable de la liaison du ministère avec la SS, et avec nous à la Kripo. »

Nebe se tourna vers Krebs :

« Autre national-socialiste grand teint. Vous auriez apprécié son – euh – enthousiasme. Un personnage plutôt carré au demeurant. À ce propos, pour la bonne forme, je voudrais que soit fait mention au compte rendu de mon grand étonnement quant à une prétendue participation de Luther à quoi que ce soit de criminel. »

Krebs prit son stylo. Globus poursuivit :

« Bühler volait les œuvres d'art ; Stuckart les réceptionnait. La position de Luther, aux Affaires étrangères, lui permettait de voyager librement à l'étranger. Nous pensons qu'il a fait sortir illégalement certaines pièces – pour les vendre.

— Où ?

— En Suisse principalement. En Espagne aussi. Peut-être en Hongrie.

— Et quand Bühler est revenu du Gouvernement général... quand était-ce ? »

Il s'était tourné vers March.

« 1951, dit March.

— En 1951, ceci est devenu leur caverne d'Ali Baba. »

Nebe s'assit dans le fauteuil pivotant et tourna lentement, détaillant l'un après l'autre chaque mur.

« Fabuleux. Nous avons devant nous sans doute l'une des meilleures collections particulières au monde.

— Une des meilleures collections *détournées*, coupa Globus.

— Ach. (Nebe ferma les yeux.) Tant de perfection dans si peu d'espace... ça vous matraque les sens. J'ai besoin d'air. Votre bras, March. »

Lorsqu'il se redressa, March entendit craquer les vénérables os du vieil homme. Mais la poigne sur son avant-bras était d'acier.

Nebe allait et venait sur la véranda, à l'arrière de la villa, en s'aidant d'une canne – *tap, tap, tap*.

« Bühler s'est noyé. Stuckart s'est tiré une balle dans la tête. Votre affaire semble se résoudre d'elle-même, Globus, de manière plutôt définitive, sans le recours à des formules gênantes – comme un procès. Statistiquement, je dirais que les chances de survie de Luther paraissent assez minces.

— Le fait est que Herr Luther a vraiment un problème cardiaque. Résultat d'une trop grande tension nerveuse pendant la guerre ; c'est ce que dit sa femme.

— Vous m'étonnez.

— D'après elle, toujours, il a besoin de repos, de médicaments, de tranquillité – toutes choses qui doivent lui manquer pour le moment, où qu'il soit.

— Ce voyage d'affaires...

— Il était censé rentrer de Munich lundi. Nous avons vérifié chez Lufthansa. Personne de ce nom sur les vols de Munich ce jour-là.

— Il s'est peut-être enfui à l'étranger.

— Possible. J'en doute. Et, de toute façon, nous le retrouverons. »

Tap, tap. March admirait l'agilité d'esprit de Nebe. Du temps où il était préfet de police de Berlin, dans les années vingt, il avait écrit un traité de criminologie. March se souvenait de l'avoir vu sur les étagères de Koth, mardi soir, à la section des empreintes digitales. Ce bouquin restait un classique.

« Et vous, March ? (Nebe s'arrêta net et pivota.) Votre sentiment sur la mort de Bühler ? »

Jaeger, qui n'avait pipé mot depuis leur arrivée, voulut intervenir, manifestement mal à l'aise :

« Si je puis me permettre, Herr Oberstgruppenführer, nous nous contentons de collecter des données... »

Nebe frappa les dalles du bout de sa canne.

« La question ne vous était pas destinée. »

March avait besoin d'une cigarette. Désespérément.

« Je ne dispose que d'informations préliminaires. »

Il se passa la main dans les cheveux. Il était loin de la bonne profondeur ici ; très très loin. Le problème n'était pas de savoir comment commencer, mais par où terminer. Globus avait croisé les bras et le fixait.

« Le camarade du Parti Bühler est mort quelque part entre dix-huit heures, lundi soir, et six heures le lendemain matin. Nous attendons le rapport d'autopsie, mais la cause de la mort est presque certainement

la noyade – ses poumons sont remplis de liquide, ce qui indique qu'il respirait au contact de l'eau. Nous savons également, par la sentinelle sur la voie d'accès, que Bühler n'a reçu aucune visite pendant ces douze heures cruciales. »

Globus hocha la tête.

« Donc : suicide.

— Pas nécessairement, Herr Obergruppenführer. Bühler n'a pas eu de visiteurs par voie *terrestre*. Mais la charpente de la jetée a été récemment éraflée. Donc une embarcation a pu accoster.

— Le bateau de Bühler !

— Il n'a plus été utilisé depuis des mois. Des années...»

Maintenant qu'il mobilisait l'attention de son petit public, March sentait monter en lui un sentiment d'exaltation, de libération. Il devenait volubile. Doucement, se dit-il. Prudence.

« Quand j'ai inspecté la villa, hier matin, le chien de Bühler était enfermé dans l'office. Muselé. Tout un côté de son flanc portait des traces de sang. Je me pose la question : pourquoi un homme qui a l'intention de se suicider ferait-il ça à son chien ?

— Où est cet animal ? demanda Nebe.

— Mes hommes ont dû l'abattre, dit Globus. Cette créature était devenue folle.

— Ah ! Bien sûr. Continuez, March.

— Je crois que les agresseurs de Bühler ont débarqué tard dans la soirée, dans l'obscurité. Souvenez-vous : la tempête, la nuit de lundi. Le lac devait être passablement agité, d'où les dégâts au ponton. À mon sens, le chien a dû donner l'alerte ; ils l'auront battu jusqu'à ce qu'il perde connaissance, l'auront muselé, avant de prendre Bühler par surprise.

— Pour le balancer dans le lac ?

— Pas tout de suite. Malgré son handicap, selon sa sœur, Bühler était excellent nageur. Son aspect physique le confirme : ses épaules sont développées. Mais après la toilette du cadavre, à la morgue, je l'ai inspecté. Il avait des hématomes ici (March toucha ses joues) et sur les gencives, sur le devant de la bouche. Dans la cuisine, hier, sur la table, j'ai vu une bouteille de vodka presque vide. Je pense que le rapport d'autopsie indiquera de l'alcool dans le sang. J'imagine qu'ils l'ont forcé à boire, pour le déshabiller ensuite, l'embarquer et le jeter par-dessus bord.

— Des cheries intellectuelles, dit Globus. Bühler a sans doute picolé pour se donner le cran d'en finir.

— D'après sa sœur, le camarade du Parti Bühler ne touchait jamais à l'alcool. »

Il y eut un long silence. March entendait Jaeger respirer bruyamment. Nebe fixait l'horizon bien au-delà du lac. Globus finit par bougonner :

« Ce que cette jolie théorie n'explique pas, c'est pourquoi les mystérieux tueurs n'ont pas simplement collé une balle dans la tête de Bühler, vite fait bien fait.

— Je croyais que c'était évident, dit March. Ils voulaient faire croire à un suicide, mais ils ont cochonné le travail.

— Intéressant, fit doucement Nebe. Si le suicide de Bühler est truqué, on peut logiquement supposer que celui de Stuckart l'est aussi. »

Comme il regardait du côté de la Havel, March ne comprit pas immédiatement que la remarque était une question, et qu'elle lui était adressée.

« C'est ce que j'ai conclu. J'ai donc été enquêter de ce côté hier soir. L'exécution de Stuckart, je pense, est une opération menée par trois hommes : deux à l'étage, un dans l'entrée, pour une prétendue réparation d'ascenseur. Le bruit de la foreuse devait couvrir le vacarme des coups de feu, donc donner le temps aux tueurs de s'esquiver avant la découverte des corps.

— Et le mot expliquant le suicide ?

— Peut-être un faux. Ou écrit sous la menace. Ou...»

Il se tut, conscient de penser tout haut – une activité qui pouvait s'avérer fatale. Krebs le fixait.

« C'est tout ? demanda Globus. Fini pour aujourd'hui, les jolis contes de Grimm ? Parfait. On est quelques-uns, ici, à avoir du boulot. Luther est la clé du mystère, messieurs. Dès que nous l'aurons, tout sera clair. »

Nebe enchaîna :

« Si son problème cardiaque est aussi préoccupant que vous le dites, il faut agir rapidement. Je m'arrangerai avec la Propagande pour que la presse et la télévision diffusent un portrait de lui.

— Non, non. Surtout pas. (Globus eut soudain l'air inquiet.) Le Reichsführer a expressément interdit toute publicité. La dernière chose qu'on puisse se permettre, c'est un scandale éclaboussant la hiérarchie du Parti, surtout maintenant, avec Kennedy qui se pointe. Merde ! Vous voyez les gros titres dans la presse étrangère ? Non. Je vous le garantis, nous pouvons le coincer sans remuer les médias. Ce qu'il faut, c'est un flash confidentiel à toutes les unités Orpo ; avec surveillance des gares principales, des ports, aéroports et postes frontières... Krebs peut s'en occuper.

— Alors je suggère qu'il s'y mette.

— Tout de suite, Herr Oberstgruppenführer. »

Krebs s'inclina légèrement devant Nebe et traversa rapidement la véranda pour disparaître à l'intérieur de la maison.

« J'ai des affaires à traiter à Berlin, poursuivit Nebe. March ici présent servira d'officier de liaison Kripo jusqu'à l'arrestation de Luther. » Globus renifla. « Ce ne sera pas nécessaire.

— Oh si ! Utilisez-le au mieux, Globus. Il a de la jugeote. Tenez-le informé. Jaeger, vous pouvez reprendre vos occupations habituelles. »

Jaeger eut l'air soulagé. Globus semblait sur le point de dire quelque chose, mais il se ravisa.

« Accompagnez-moi jusqu'à la voiture, March. Bien le bonjour, Globus. »

Lorsqu'ils eurent tourné le coin, Nebe demanda : « Vous ne dites pas la vérité, n'est-ce pas ? En tout cas pas toute la vérité. C'est bien. Montez dans la voiture. Nous avons à parler. »

Le chauffeur salua et ouvrit la portière. Nebe se glissa avec difficulté sur la banquette arrière. March fit le tour.

« Ce matin à six heures, ceci est arrivé à mon domicile. Par porteur. »

Nebe ouvrit sa serviette et en extirpa un dossier de plusieurs centimètres d'épaisseur.

« Tout ceci, rien que sur vous, Sturmabführer. Flatteur, non, tant d'attention ? »

Les vitres de la Mercedes avaient un reflet vert. Dans la faible lumière, Nebe avait l'air d'un lézard dans un vivarium à reptiles.

« Né, Hambourg, 1922 ; père décédé de ses blessures, 1929 ; mère tuée dans raid aérien britannique, 1942 ; rejoint la marine, 1939 ; transféré service U-Boot, 1940 ; décoré pour bravoure et promu, 1943 ; commandement d'un bâtiment, 1946 – l'un des plus jeunes commandants de sous-marin du Reich. Carrière brillante. Puis tout semble cafouiller. »

Nebe parcourait le dossier. March fixait la pelouse verte, le ciel vert.

« Aucune promotion dans la police pendant *dix ans*. Divorcé, 1957. Les rapports affluent. Blockleiter : refus persistant de contribuer au Secours d'Hiver. Fonctionnaires du Parti au Werderscher Markt : refus persistant de rejoindre le NSDAP. Entendu à la cantine : commentaires désobligeants sur Himmler. Entendu dans les cafés, entendu dans les restaurants, entendu dans les couloirs... »

Nebe sortit de la liasse quelques feuillets.

« Noël 1963 : vous posez des questions sur des Juifs qui auraient vécu dans l'appartement que vous occupez. Des Juifs ! Vous êtes fou ?

Et voici une déposition de votre ex-femme ; et même une de votre fils...

— Mon fils ? Mon fils a dix ans...

— C'est assez pour se forger une opinion, et pour qu'on s'y intéresse, comme vous le savez.

— Je peux vous demander ce que je suis censé lui avoir fait ?

— Manifesté trop peu d'enthousiasme pour ses activités de Parti. Le fait est, Sturmbannführer, que ce dossier couve depuis dix ans dans les services de la Gestapo, un peu de ceci, un zeste de cela, une année par-ci, une année par-là, s'enflant comme une tumeur, en secret. Aujourd'hui, vous vous êtes offert un ennemi puissant, et il entend s'en servir. »

Nebe remit le dossier dans sa serviette.

« Globus ?

— Globus, oui. Qui d'autre ? Cette nuit, il a demandé votre transfert à Columbia Haus, en attendant la cour martiale de la SS. »

Columbia Haus était la prison réservée aux SS, General-Pape-Strasse.

« Je dois vous avertir, March : il y a facilement là-dedans de quoi vous expédier dans un KZ. Et personne, ni moi ni quiconque, ne pourra vous aider.

— Qu'est-ce qui l'a arrêté ?

— Pour entamer une action en cour martiale contre un officier en service de la Kripo, il doit d'abord avoir le feu vert de Heydrich. Et Heydrich m'a soumis le cas. J'ai donc insinué ceci à notre Reichsführer bien-aimé : ce brave Globus, ai-je dit, est manifestement paniqué à l'idée que March puisse avoir quelque chose contre lui ; donc il cherche à s'en débarrasser. Je vois, me répond le Reichsführer. Que suggérez-vous ? Je lui fais : pourquoi ne pas donner jusqu'au Führertag à mon homme – qu'il puisse rassembler ses preuves contre Globus ? Cela fait quatre jours. D'accord, décide Heydrich. Mais s'il n'a rien à cette date, Globus peut l'avoir. »

Nebe sourit avec satisfaction.

« C'est ainsi que se règlent les affaires du Reich, entre complices de longue date.

— Je suppose que je dois remercier le Herr Oberstgruppenführer.

— Surtout pas ! (Nebe avait l'air enjoué.) Heydrich se demande sincèrement si vous avez un tuyau sur Globus. Il aimerait savoir. Moi aussi, d'ailleurs. Sans doute pas pour les mêmes raisons. »

Il saisit une nouvelle fois l'avant-bras de March – la même poigne puissante – et murmura dans un souffle :

« Ces salopards sont sur un coup, March. Ce que c'est ? Vous trouvez. Vous *me* rendez compte, personnellement. Ne vous fiez à

personne – le secret de la longévité de l'oncle Artur ! Savez-vous pourquoi les vieux de la vieille appellent Globus “le sous-marin” ?

— Non.

— Parce qu'il avait branché un moteur de sous-marin sur une cave en Pologne, durant la guerre. Les gaz d'échappement servaient à asphyxier les gens. Globus aime ça, tuer les gens. Il aimerait vous liquider. Tâchez de ne pas l'oublier. (Nebe lâcha le bras de March.) À présent, nous devons nous quitter. »

Il effleura la séparation vitrée du pommeau de sa canne. Le chauffeur sortit et ouvrit la portière de March.

« Je pourrais vous offrir de vous déposer dans le centre, mais j'aime circuler seul. Tenez-moi au courant. Trouvez Luther, March. Mettez la main dessus avant Globus. »

La portière claqua. Le moteur ronronna doucement, les pneus crissèrent sur le gravier. March pouvait à peine distinguer la silhouette de Nebe – une ombre verte derrière le verre blindé.

Il se retourna, pour voir Globus qui l'observait.

Le général SS s'approcha, un Luger au bout du bras.

Il est fou, pensa March. Assez fou pour me descendre sur place, comme le chien de Bühler.

Globus lui tendit simplement l'arme.

« Votre pistolet, Sturmbannführer. Vous allez en avoir besoin. »

Et il s'avança encore, tout près, si près que March put sentir l'odeur de saucisson à l'ail de son haleine chaude.

« Vous n'avez pas de témoin, souffla-t-il. Vous n'avez plus de témoin. Vous n'en avez plus. »

March courait.

Il courait pour sortir de la propriété, il courait sur la route d'accès à l'île, et dans le bois et jusqu'à la voie rapide qui formait la limite orientale du Grunewald.

Là, sur la passerelle, il s'arrêta, cherchant son souffle, hoquetant, plié en deux, agrippant ses genoux, tandis que sous lui la circulation se précipitait en direction du centre.

Et il repartit, malgré la douleur qu'il ressentait au côté. Au petit trot maintenant. Le pont, la station Nikolassee du S-Bahn, la Spanische Allee, la caserne...

La carte de la Kripo lui permit de franchir le poste de garde. Son apparence – ses yeux rougis, son souffle court, sa barbe de plus d'un jour – suggérait d'ailleurs une urgence absolue, ne souffrant aucune discussion. Il trouva le bloc des dortoirs, le lit de Jost. L'oreiller avait disparu, les couvertures avaient été enlevées. Ne subsistaient que

l'armature métallique et un matelas dur, de toile brune. Le casier était vide.

Un cadet solitaire cirait ses bottes quelques lits plus loin. Il expliqua ce qui s'était passé. On était venu chercher Jost au milieu de la nuit. Deux hommes. Muté à l'Est, avaient-ils dit, pour « entraînement spécial ». Lui était parti sans un mot – il avait l'air de s'y attendre. Le garçon secouait la tête, incrédule : Jost, un comble ! Il était jaloux. Ils étaient tous jaloux. Jost allait connaître les vrais combats.

3

La cabine téléphonique puait l'urine et la fumée de cigarette froide ; un préservatif usagé traînait sur le sol, à moitié enfoui dans la crasse.

« Allons, allons », murmura March.

Il tapotait la vitre embuée avec une pièce de monnaie, écoutant le grésillement électronique de la sonnerie à l'autre bout du fil. Pas de réponse. Il laissa sonner longtemps avant de raccrocher.

En face, une épicerie venait de s'ouvrir. Il traversa pour acheter une bouteille de lait et un petit pain encore chaud qu'il avala goulûment au bord de la rue, conscient pendant tout ce temps de l'attention du propriétaire du magasin, qui l'observait derrière sa vitrine. Il vivait déjà comme un fugitif, il s'en rendait soudain compte, ne s'arrêtant pour se nourrir qu'au hasard, quand l'occasion se présentait, dévorant en plein air, toujours en mouvement. Du lait coula sur son menton. Il l'essuya du revers de la main. Sa peau ! On eût dit du papier de verre.

Il vérifia une fois de plus si personne ne le filait. Sur le même trottoir que lui, une nurse en uniforme poussait un landau. De l'autre côté de la rue, une vieille femme venait d'entrer dans la cabine téléphonique. Un écolier se hâtait pour ne pas être en retard à l'école, en balançant son cartable. Normal, normal...

March, le citoyen modèle, déposa la bouteille vide dans une poubelle et s'éloigna.

Vous n'avez pas de témoin. Plus de témoin...

Il maudissait Globus, et il se maudissait plus encore. La Gestapo devait avoir vu la déposition de Jost dans le dossier Bühler. Ils avaient dû vérifier au centre d'instruction, découvrir que March était revenu l'interroger hier après-midi. Branle-bas général à la Prinz-Albrecht-Strasse. Sa visite avait scellé l'arrêt de mort de Jost. Il avait cédé à la curiosité – et avait tué un homme.

Et à présent, la jeune Américaine ne répondait pas. Que risquait-elle ? Un camion militaire le dépassa ; il fut surpris par le déplacement d'air, et une vision de Charlotte Maguire gisant inanimée le long d'un caniveau lui traversa l'esprit. « *Les autorités de Berlin regrettent profondément ce tragique accident... Le conducteur du véhicule en cause est activement recherché...* » Il se sentit dans la peau d'un malade contagieux. Il ferait mieux de porter un écriteau : N'approchez pas !

Cet homme est dangereux.

Dans sa tête, sans cesse, des bribes de phrases revenaient. Artur Nebe : *Trouvez Luther, March. Mettez la main dessus avant Globus...* Rudi Halder : *Deux mecs de la Sipo traînaient aux Archives la semaine dernière ; ils avaient l'air de s'intéresser à toi...* Et Nebe encore : *Et voici une plainte de votre ex-femme ; et même une de votre fils...*

Il marcha plus d'une demi-heure dans les rues bordées d'arbres en fleurs, le long des hautes haies et des sévères clôtures de la banlieue chic de Berlin. À Dahlem il arrêta un étudiant pour lui demander le chemin. À la vue de l'uniforme, le jeune homme s'était tassé. Dahlem était un quartier universitaire. Les jeunes, comme celui-ci, avaient les cheveux beaucoup trop longs, plusieurs centimètres au-dessus du col ; certaines filles portaient des jeans – Dieu seul savait d'où elles les tenaient. La Rose blanche, le mouvement de résistance étudiant qui avait brièvement fleuri dans les années quarante, jusqu'à l'exécution des meneurs, reprenait une certaine vigueur. « *Ihr Geist lebt weiter* » disaient les graffiti : leur esprit vit toujours. Les partisans de la Rose blanche militaient contre la conscription et la censure, écoutaient la musique interdite, distribuaient des magazines séditionnels, et étaient harcelés par la Gestapo.

Le jeune homme fit un geste vague en réponse à la question de March, les bras chargés de livres, manifestement soulagé de ne pas être inquiété.

La maison de Luther était à deux pas du Botanischer Garten, à l'écart de la chaussée – une grosse maison de campagne du XIX^e siècle, au bout d'une allée sinueuse de gravier blanc. Deux hommes stationnaient dans une BMW grise banalisée, en face de l'entrée. Le modèle du véhicule et sa couleur suffisaient à identifier les occupants. Deux autres surveillaient sans doute l'arrière, et un troisième au moins devait patrouiller dans le quartier. Il dépassa la voiture ; l'un des hommes de la Gestapo se tourna vers l'autre pour lui parler.

Quelque part, le moteur d'une tondeuse à gazon gémissait ; l'odeur d'herbe fraîchement coupée flottait dans l'allée. La maison et le jardin avaient dû coûter une fortune – peut-être pas autant que celle de Bühler, mais pas loin. La boîte rouge d'un tout nouveau système d'alarme faisait tache sous l'avant-toit.

Il sonna et se sentit inspecté à travers l'espion au milieu de la porte. Le lourd battant s'ouvrit après quelques secondes sur une bonne anglaise en tenue noir et blanc. Il exhiba sa carte ; la femme disparut pour informer sa maîtresse ; ses talons claquaient sur le parquet ciré. Elle revint pour introduire March dans un salon plongé dans la pénombre. Une odeur fade d'eau de Cologne flottait dans la pièce.

Frau Marthe Luther était assise dans un canapé, un mouchoir froissé dans la main. Elle leva les yeux – bleus, brillants et rougis par les larmes.

« Des nouvelles ? »

— Aucune, madame. Désolé. Mais soyez assurée qu'aucune peine n'est épargnée pour retrouver votre mari. »

Plus vrai que tu ne le penses.

Elle commençait à perdre du terrain dans l'âpre bataille de la séduction ; mais elle reculait dans l'ordre et résistait avec vaillance. Ses partis pris tactiques n'étaient sans doute pas toujours très probants : cheveux artificiellement blonds, jupe étroite, chemisier de soie déboutonné un cran trop loin sur la naissance grassouillette et laiteuse des seins. L'archétype de la troisième épouse, jusqu'au détail. Un roman à quatre sous était ouvert, couverture vers le haut, sur le coussin brodé à côté d'elle. *Le bal de l'Empereur*, de Barbara Cartland.

Elle lui rendit sa carte et se tamponna le nez.

« Vous désirez vous asseoir ? Vous avez l'air épuisé. Même pas le temps de se raser ! Du café ? Un sherry peut-être ? Non ? Rose, du café pour le Herr Sturmbannführer. Moi, tant qu'à faire, je prendrais volontiers un remontant, juste un *petit* doigt de sherry. »

En équilibre instable au bord d'un profond fauteuil recouvert de chintz, son calepin sur un genou, March écouta la désolante histoire de Frau Luther. Son mari ? Un homme foncièrement bon – soupe au lait, certes, mais que voulez-vous, le pauvre, ses nerfs. Pauvre, pauvre – il avait une faiblesse des yeux, March le savait-il ?

Elle lui montra une photo : Luther dans une station balnéaire, quelque part sur la Méditerranée, ridicule dans son short, renfrogné, les yeux bouffis derrière ses grosses lunettes.

Elle remettait ça : un homme de cet âge – il fêterait ses soixante-neuf ans en décembre, ils comptaient aller en Espagne pour l'occasion. Martin était un ami du général Franco, un petit homme charmant, March l'avait-il déjà rencontré ?

Non. Pas eu ce plaisir.

Ah ! bien. Elle ne pouvait pas supporter l'idée de ce qui avait pu se passer. Son mari ne manquait jamais de lui dire où il allait ; il n'avait jamais fait une chose pareille. C'était un tel réconfort de parler, tellement sympathique...

Il y eut un crissement de soie lorsqu'elle croisa les jambes ; sa jupe remonta de façon provocante sur un genou dodu. La bonne reparut et déposa le café, le pot de crème et le sucrier devant March. Pour sa maîtresse, un verre à sherry et une carafe de cristal, aux trois quarts vide.

« Avez-vous jamais entendu mentionner les noms de Josef Bühler ou

de Wilhelm Stuckart ? »

Un minuscule pli de concentration apparut dans la couche de maquillage.

« Non, je ne crois pas... Non, certainement pas.

— Votre mari est-il sorti vendredi dernier ?

— Vendredi ? Je crois... oui. Tôt le matin. »

Elle sirota son sherry. March prenait des notes.

« Et quand vous a-t-il annoncé qu'il devait partir ?

— L'après-midi. Il est rentré vers quatorze heures. Un contretemps, disait-il ; il en aurait pour la journée, lundi, à Munich. Il a pris l'avion dimanche après-midi, pour passer la nuit sur place et démarrer tôt.

— Il ne vous a pas dit de quoi il s'agissait ?

— Il était vieux jeu pour ce genre de choses. Ses affaires étaient ses affaires, si vous voyez ce que je veux dire.

— Avant son départ, comment était-il ?

— Oh, irritable, comme d'habitude. (Elle gloussa – un petit rire de jeune fille.) Oui, en effet, peut-être un peu plus préoccupé qu'en temps normal. Les nouvelles à la télévision avaient le don de le déprimer. Le terrorisme, les combats à l'Est. Je lui disais de ne pas regarder – quel intérêt de se faire du mauvais sang ? – mais certaines choses... oui, il était incapable de ne pas y penser. (Elle baissa la voix.) Il a eu une dépression nerveuse pendant la guerre, le pauvre. Le stress... »

Elle était sur le point de se remettre à pleurer. March coupa.

« En quelle année, cette dépression ?

— En 1943, je crois. C'était avant que je ne le connaisse, bien entendu. »

March sourit en penchant la tête.

« Vous deviez être à l'école.

— Pas tout à fait à l'école... »

La jupe remonta un peu plus haut.

« Quand avez-vous commencé à vous faire du souci pour lui ?

— Lundi, quand il n'est pas rentré. Je suis restée éveillée toute la nuit.

— Et vous avez signalé sa disparition mardi matin ?

— J'allais... quand l'Obergruppenführer Globocnik est arrivé. »

March s'efforça de dissimuler sa surprise.

« Il est venu *avant* que vous n'appeliez la police ? Quand était-ce ?

— Peu après neuf heures... Il voulait parler à mon mari. Je lui ai expliqué la situation. L'Obergruppenführer a pris cela très au sérieux.

— Je n'en doute pas. Il vous a dit pourquoi il désirait parler à M. Luther ?

— Non. J'ai pensé qu'il s'agissait d'une question liée au Parti. Pourquoi ? (Sa voix était soudain plus dure.) Vous insinuez que mon mari a fait quelque chose de mal ?

— Non, non...»

Elle tira sur sa jupe, la lissa avec ses doigts chargés de bagues. Il y eut un silence, puis :

« Herr Sturmbannführer, quel est l'objet de cet entretien ?

— Votre mari s'est-il jamais rendu en Suisse ?

— Parfois, à l'occasion, il y a quelques années. Il avait des affaires là-bas. Pourquoi ?

— Où est son passeport ?

— Pas dans son bureau. Mais j'ai déjà raconté tout ça à l'Obergruppenführer. Martin portait toujours son passeport sur lui. Il disait qu'il ne savait jamais quand il pouvait en avoir besoin. Vous savez, depuis son poste aux Affaires étrangères... Vraiment, ce n'est pas inhabituel. Vraiment...

— Pardonnez-moi, madame. (Il se fit plus insistant.) Le système d'alarme : je l'ai remarqué en arrivant. Il a l'air neuf. »

Elle contempla ses genoux.

« Martin l'a fait installer l'année dernière. Nous avons eu des visiteurs...

— Deux hommes ? »

Elle leva les yeux avec surprise.

« Comment savez-vous ? »

La gaffe. Il se reprit :

« J'ai dû le lire dans le dossier.

— Impossible. »

L'étonnement se muait en soupçon.

« Il n'en a jamais parlé.

— Pourquoi ? »

Elle fut sur le point de répondre avec arrogance – « Est-ce vos oignons ? » ou quelque chose d'approchant –, mais elle vit l'expression dans le regard de March et elle se ravisa. Sa voix se fit résignée.

« J'ai insisté, Herr Sturmbannführer. C'est lui qui refusait. Il ne voulait pas dire pourquoi.

— Que s'est-il passé ?

— L'hiver dernier. Nous avions l'intention de rester à la maison pour dîner. Des amis ont appelé à la dernière minute et nous sommes sortis en ville, au Horcher. Quand nous sommes revenus, deux hommes étaient ici, *dans cette pièce*. » (Elle regarda autour d'elle comme s'ils se dissimulaient encore dans un coin.) Heureusement nos amis nous

accompagnèrent. Si nous avions été seuls... Voyant que nous étions quatre, ils ont filé par cette fenêtre. »

Elle pointait un doigt par-dessus l'épaule de March.

« Du coup il a installé un système d'alarme. D'autres précautions ?

— Il a engagé un garde du corps. En fait quatre. Ils se relayaient. Cela a duré jusqu'après Noël. Puis il a décidé qu'on ne pouvait plus se fier à eux. Il avait tellement peur, Herr Sturmbannführer.

— De quoi ?

— Il ne disait rien. »

Le mouchoir ressortit. La carafe fut délestée d'une autre dose de son remontant favori. Le rouge à lèvres avait laissé d'épaisses traînées roses sur le verre. Elle était à nouveau au bord des larmes. March l'avait trop sévèrement jugée. Elle avait peur pour son mari, sincèrement. Mais elle craignait encore plus, à présent, qu'il n'ait pu tromper sa confiance. Des nuages noirs se bousculaient dans sa tête, et dans ses yeux ils laissaient des traces. Une autre femme ? Un crime ? Un secret ? Avait-il quitté le pays ? Définitivement ? March avait pitié. Un moment, il pensa l'avertir de l'action que préparait la Gestapo contre son mari. Mais pourquoi ajouter à son malheur ? Elle saurait bien assez vite. Il espérait que la maison ne serait pas confisquée.

« Madame, j'ai déjà abusé de votre temps. »

Il referma son carnet et se mit debout. Elle s'accrocha à sa main, les yeux suppliants.

« Je ne le reverrai plus, n'est-ce pas ?

— Si », dit-il.

Non.

Il respira en quittant la pièce sombre et malsaine. Soulagé. Au grand air. Les hommes de la Gestapo n'avaient pas bougé. Ils le regardèrent s'éloigner. Il hésita une brève seconde, prit à droite, vers la station du Botanischer Garten.

Quatre gardes du corps !

Il commençait à voir clair. Une réunion à la villa de Schwanenwerder, vendredi matin : Bühler, Stuckart et Luther. L'effolement, trois vieillards suant de trouille – il y avait de quoi ! Chacun est peut-être chargé d'une tâche précise. En tout cas, Luther, dimanche, s'envole pour Zurich. March était sûr que c'était lui qui avait envoyé les chocolats de l'aéroport de Zurich, lundi après-midi ; sans doute au moment de reprendre l'avion. Que signifiait le colis ? Un signal, évidemment, pas un cadeau. Pour annoncer quoi ? Le succès de la mission ? Son échec ?

March jeta un coup d'œil derrière lui. Oui, on le filait, il en était

quasi certain. Ils avaient eu le loisir de s'organiser pendant sa visite chez Luther. Qui ? La femme au manteau vert ? L'étudiant à vélo ? Inutile de chercher. Trop forte, la Gestapo, pour qu'on puisse espérer en repérer un. Et ils devaient au moins être trois ou quatre. Il allongea le pas. La station n'était plus loin.

Question : Luther était-il rentré sur Berlin, lundi ? Était-il resté à l'étranger ? Dans le doute, March penchait plutôt pour le retour. Cet appel chez Bühler, hier matin – « *Bühler ? Répondez. Qui est à l'appareil ?* » –, ne pouvait venir que de Luther, il en était sûr. Donc, hypothèse : Luther poste les paquets juste avant de reprendre l'avion, disons vers dix-sept heures. Il atterrit à Berlin vers dix-neuf heures le soir même. Et il se volatilise.

Botanischer Garten était sur la ligne électrifiée de banlieue. March prit un ticket d'un mark et resta traîner autour du portillon jusqu'à l'approche du train. Il embarqua, puis sauta sur le quai, à la fermeture des portes, et se précipita sur la passerelle de métal vers l'autre quai. Il monta dans le train qui descendait la ligne vers le sud, sortit à Lichterfelde, revint sur l'autre quai. La station était déserte. Il laissa passer un premier train, monta dans le second et se tassa sur son siège. Le seul autre passager était une femme enceinte. Il lui sourit ; elle détourna les yeux. Parfait.

Luther. Luther. Luther. March alluma une cigarette. Presque soixante-dix ans, un cœur fébrile, des yeux chassieux. Trop parano pour te fier même à ta femme. Ils viennent te cueillir, il y a six mois, et coup de bol ! tu en réchappes. Pourquoi as-tu tenté ta chance à l'aéroport de Berlin ? As-tu passé la douane et décidé d'appeler tes complices ? Chez Stuckart, le téléphone a dû sonner sans réponse, à deux pas de la chambre silencieuse et ensanglantée. Sur Schwanenwerder, si l'estimation d'Eisler est correcte, pour l'heure de la mort, Bühler a déjà été surpris par ses ravisseurs. Ont-ils laissé sonner ? Quelqu'un a-t-il décroché pendant que les autres immobilisaient Bühler ?

Luther, Luther : quelque chose d'important a dû se passer pour que tu cavales ainsi – dehors, lundi soir, sous cette pluie glacée.

Il descendit à Gotenland. Une autre pièce montée architecturale – sols de mosaïques, pierre polie, fenêtres à vitraux de trente mètres de haut. Le régime fermait les églises et compensait en inaugurant des gares terminales pareilles à des cathédrales.

En voyant les milliers de voyageurs se presser, du haut de la passerelle surplombant les voies, March faillit désespérer. Une myriade de vies, chacune avec ses plans et ses rêves secrets, se croisant et se recroisant, là-bas, sans se toucher, toutes séparées et distinctes. Penser qu'il pourrait seul retrouver la trace d'un vieil

homme dans cette multitude... Pour la première fois, l'idée lui parut à l'évidence absurde, invraisemblable.

Globus, lui, pourrait. Déjà, March le constatait, les patrouilles de police avaient été renforcées. Sans doute depuis à peu près une demi-heure. L'Orpo s'intéressait à tout ce qui semblait avoir plus de soixante ans. Un clochard sans papiers se faisait embarquer en protestant.

Globus ! March s'écarta de la rampe et posa le pied sur l'escalier mécanique descendant, à la recherche de la seule personne à Berlin qui pourrait lui sauver la vie.

Emprunter l'axe central de l'U-Bahn, c'est, à entendre le ministère du Reich pour la Propagande et la Promotion culturelle, s'offrir un voyage au cœur de l'histoire allemande. Berlin-Gotenland, Bülowstrasse, Nollendorfplatz, Wittenbergplatz, Nürnberger Platz, Hohenzollernplatz... les stations se suivaient comme des perles sur un fil.

Le matériel en exploitation sur la ligne datait d'avant-guerre. Voitures rouges pour les fumeurs, jaunes pour les non-fumeurs. Inconfortables banquettes en bois, rendues lisses par trois décennies d'utilisation. La plupart des voyageurs restaient debouts, agrippés aux poignées de cuir usé, balancés au rythme du wagon. Des panneaux invitaient à la délation. « Un profit pour le resquilleur, une perte pour le Berlinoise ! Signalez les fraudes aux autorités ! » « Il n'a pas cédé sa place à une dame ou à un ancien combattant ? Amende : 25 Reichsmark ! »

March avait acheté un exemplaire du *Berliner Tageblatt* dans le kiosque sur le quai ; adossé près d'une porte, il le parcourait. Kennedy et le Führer. Le Führer et Kennedy – il n'était question que de cela. Le régime misait manifestement un maximum sur le succès des entretiens. Ce qui signifiait une seule chose : la situation était encore plus mauvaise à l'Est que la plupart le croyaient. « Un état de guerre permanent sur le front Est contribuera à forger une race d'hommes solides, avait un jour dit le führer, et nous gardera de retomber dans la mollesse d'une Europe repliée sur elle-même. » Mais les gens *étaient* devenus mous. Le seul vrai résultat de la victoire ! Ils avaient des Polonais pour biner leurs jardins et des Ukrainiens pour nettoyer leurs rues, des chefs français pour cuisiner leur bouffe et des bonnes anglaises pour la servir. Goûter au confort de la paix avait fait perdre l'appétit pour la guerre.

En bas de page intérieure, en caractères si petits qu'on pouvait à peine les lire, il finit par repérer la nécrologie de Bühler. Mort d'un « accident de baignade ».

March fourra le journal dans sa poche et descendit à Bülowstrasse. Du quai aérien, on pouvait voir l'appartement de Charlotte Maguire. Une silhouette se profila derrière un rideau. Elle était chez elle. Ou

plutôt : quelqu'un était chez elle.

La concierge n'était pas sur sa chaise. Quand il frappa à la porte de l'appartement, il n'obtint aucune réponse. Il recommença, plus fort.

Rien.

Il s'éloigna, descendit bruyamment la première volée de marches, puis remonta doucement, longeant le mur – une marche, pause ; un autre pas, pause –, grimaçant à chaque craquement, jusqu'à ce qu'il soit de nouveau devant la porte. Il dégaina son pistolet.

Des minutes s'écoulèrent. Des chiens aboyèrent, des voitures, des trains et des avions passèrent, des bébés pleurèrent, des oiseaux chantèrent : la cacophonie du silence. Et à un moment, enfin, dans l'appartement, plus bruyant que tout, le grincement d'une lame de parquet.

La porte s'entrouvrit d'un millimètre.

March pivota et enfonça le battant d'un coup d'épaule. Celui qui se tenait derrière culbuta sous le choc. March était sur lui, le repoussant dans l'étroit vestibule, jusque dans le séjour. Une lampe se renversa, il voulut pointer son arme, mais l'individu s'était emparé de son bras. À présent, c'est lui qui reculait. Ses mollets heurtèrent une table basse, il perdit l'équilibre, se cogna la tête quelque part. Le Luger glissa sur le sol.

Bon. Tout cela était plutôt drôle et en d'autres circonstances, il aurait bien ri. Il n'avait jamais brillé dans ce genre d'exercice et là – avec pour lui l'avantage de la surprise –, il se retrouvait sur le dos, désarmé, la tête contre la cheminée, les jambes toujours sur la table basse, dans la position d'une femme enceinte se faisant examiner.

Son assaillant était sur lui, l'immobilisait. Une main gantée s'écrasait sur son visage, une autre lui serrait la gorge. March ne pouvait ni voir ni respirer. Il secoua la tête, mordit la main de cuir, lança ses poings au visage de l'homme sans parvenir à mettre de la force dans ses coups. Ce qui était sur lui n'était pas humain. Cela avait la puissance implacable d'une machine. Cela l'écrabouillait. Les doigts d'acier avaient trouvé cette artère... celle dont March ne se souvenait jamais, qu'il pouvait encore moins localiser, et il se sentit mollir. Le voile qui obscurcissait ses yeux effaçait progressivement la douleur. *Nous y voilà. J'aurai bourlingué ici-bas jusqu'à ce point.*

Un grand bruit. Les mains relâchèrent leur étreinte. March revint vaguement dans la mêlée, au moins comme spectateur. L'homme avait été déséquilibré, frappé à la tête par une chaise en acier tubulaire. Du sang voilait son visage, jaillissant d'une coupure à l'arcade sourcilière. Crac. Un nouveau coup de la chaise. D'un bras, l'homme tentait de parer le choc ; de l'autre, il se frottait frénétiquement les yeux, aveuglé. Il entreprit de se traîner vers la porte, à quatre pattes, un

diable pendu à ses basques, une furie crachant, soufflant, dont les griffes s'acharnaient, cherchant les yeux. Lentement, comme s'il soulevait un poids immense, il put se dresser sur une jambe, puis sur l'autre. Il ne cherchait qu'une chose, il ne voulait plus qu'une seule chose : se sauver. Il trébucha jusqu'à l'entrée, se dégagea, projeta son bourreau contre le chambranle – une fois, deux fois.

Alors seulement, Charlotte Maguire le laissa filer.

Des grappes de douleur, explosant comme des feux d'artifice : son crâne, ses mollets, ses côtes, son cou.

« Où avez-vous appris à vous battre ? »

Il était dans le coin cuisine, penché sur l'évier. Elle épongeait la plaie à l'arrière de sa tête.

« Essayez de grandir, seule fille au milieu de trois frères. On ne craint plus la bagarre. Cessez de bouger !

— Je plains vos frères. Aïe ! »

Le plus douloureux était la tête. L'eau mêlée de sang qui ruisselait sur les assiettes sales, à quelques centimètres de son nez, lui soulevait le cœur.

« À Hollywood, il me semble, c'est plutôt l'homme qui sauve la demoiselle.

— Hollywood n'est qu'une vaste merde. »

Elle appliqua une serviette fraîche.

« C'est assez profond. Sûr que vous ne préférez pas passer à l'hôpital ?

— Pas le temps.

— Le type va revenir ?

— Non. Pas dans l'immédiat. En principe, l'opération est encore clandestine. Merci. »

Il pressa la serviette contre la blessure et se redressa. Aussitôt il découvrit un nouvel élanement, à la base de sa colonne.

« Opération clandestine ? Vous ne croyez pas que ce pourrait être un simple voleur ?

— Non. Un professionnel. Un vrai. Entraînement de la Gestapo.

— Et je l'ai esquiné ! »

L'adrénaline donnait de l'éclat à sa peau ; ses yeux brillaient. Elle n'avait encaissé qu'un coup à l'épaule. Elle était plus attirante que dans son souvenir. Des pommettes délicates, un nez bien dessiné, des lèvres charnues, de grands yeux noisette. Des cheveux bruns, courts dans la nuque, qu'elle coiffait en dégageant ses oreilles.

« Si ses ordres avaient été de vous tuer, ce serait fait.

— Vraiment ? Alors pourquoi je suis là ? »

Elle avait l'air furieux soudain.

« Vous êtes américaine : Une espèce protégée, surtout en ce moment. »

Il inspecta la serviette. Le flux de sang avait cessé.

« Ne sous-estimez pas l'adversaire, Fräulein.

— Ne *me* sous-estimez pas, Sturmbannführer. Si je n'étais pas arrivée, il vous bousillait. »

Il décida de ne pas répondre. Manifestement elle était du genre à tirer sur tout ce qui bouge.

L'appartement était complètement chamboulé. Des vêtements s'échappaient des tiroirs, des papiers éparpillés partout sur le bureau et sur le sol, des valises sens dessus dessous. Non pas, se dit-il, que Charlie fût un modèle de rangement : la vaisselle dans l'évier, la profusion de bouteilles (la plupart vides) dans la salle de bain, les tas de journaux empilés au hasard le long des murs, exemplaires jaunis du *New York Times* et du *Time*, pages zébrées par la censure allemande... Fouiller cet endroit avait dû être un cauchemar. Une lumière parcimonieuse filtrait des voiles crasseux et toutes les minutes, les murs tremblaient au passage des trains.

« C'est à vous, je suppose ? »

Elle récupéra le Luger sous une chaise et le lui tendit, entre le pouce et l'index.

« Oui. Merci. »

Elle avait le don de le ridiculiser.

« Il vous manque quelque chose ? »

— Je ne crois pas. (Elle regarda autour d'elle.) Je ne suis pas certaine de m'en apercevoir tout de suite, si c'est le cas.

— Ce que je vous ai donné hier soir...

— Oh, ça ? Ici, sur la cheminée. (Elle tendit la main.) *C'était là...* »

Il ferma les yeux. Quand il les rouvrit, elle souriait.

« Pas de panique, Sturmbannführer. Je l'ai gardée tout contre mon cœur. Comme une lettre d'amour. »

Elle se tourna pour déboutonner son chemisier. Elle se tourna de nouveau et lui tendit l'enveloppe. Il la récupéra et s'approcha de la fenêtre. Elle était tiède sous ses doigts.

Un format long et étroit, papier lourd – la meilleure qualité –, bleu, finement piqueté de brun, comme des taches de vieillesse. C'était luxueux, fait main, d'un autre âge. Ni nom ni adresse.

À l'intérieur, une petite clé de laiton et une lettre, sur papier bleu assorti, épais comme du carton. Gravé dans le coin supérieur droit, en caractères alambiqués, on lisait : Zaugg et Cie, banquiers,

Bahnhofstrasse 44, Zurich. Une seule phrase dactylographiée en allemand identifiait le porteur comme titulaire associé du compte numéro 2402. La lettre était datée du 8 juillet 1942. Elle était signée Hermann Zaugg, directeur.

March la relut posément. Il comprenait que Stuckart l'ait bouclée dans son coffre : la loi interdisait à tout citoyen allemand de posséder un compte à l'étranger, sauf autorisation de la Reichsbank. Le contrevenant encourait la peine capitale.

« Je me faisais du souci à votre sujet, dit March. J'ai essayé de vous appeler il y a deux heures environ. Sans résultat.

— J'étais sortie. Une petite recherche.

— Recherche ? »

Elle lui sourit pour la seconde fois.

Sur la proposition de March, ils allèrent se promener au Tiergarten, le rendez-vous traditionnel des Berlinoises qui ont des secrets à échanger. Même la Gestapo devait encore inventer le système qui mettrait le parc sur écoute. Les jonquilles commençaient à percer l'herbe drue au pied des arbres. Des enfants nourrissaient les canards au bord de la Neuer See.

Sortir du bloc d'habitations de Stuckart avait été facile. Le conduit donnait dans l'allée latérale, presque au niveau du sol. Aucun SS en vue. Elle n'avait eu qu'à longer le mur jusqu'à la ruelle arrière, et elle avait pris un taxi pour rentrer chez elle. Une partie de la nuit, elle n'avait pas dormi, attendant son appel, lisant et relisant la lettre. À neuf heures, toujours sans nouvelles, elle avait décidé d'agir.

Elle voulut savoir ce qui leur était arrivé, à lui et à Jaeger. Il raconta qu'on les avait emmenés au siège de la Gestapo, qu'on les avait relâchés ce matin.

« Des problèmes ?

— Oui. À présent, dites-moi ce que vous avez trouvé. »

Elle était d'abord allée à la bibliothèque publique de la Nollendorfplatz. Quoi d'autre, privée de sa carte de presse ? Elle avait déniché un répertoire des banques européennes. Zaugg et Cie existait toujours. Les locaux étaient à la même adresse, Bahnhofstrasse. Puis elle s'était rendue à l'ambassade US, trouver Henry Nightingale.

« Nightingale ?

— Vous l'avez vu hier soir. »

March se souvenait : le jeune homme en veston de sport et chemise à col boutonné ; la main sur le bras de Charlotte.

« Vous ne lui avez rien dit ?

— Évidemment non. De toute façon, il est discret. On peut avoir

confiance.

— Je préfère en décider moi-même. (Il se sentait vaguement déçu.)
C'est votre amant ? »

Elle s'arrêta net.

« Ça signifie quoi, cette question ?

— J'ai plus à perdre que vous, Fräulein. Beaucoup plus. J'ai le droit de savoir.

— Vous n'avez absolument aucun droit. »

Elle était folle de rage.

« D'accord. (Il leva les mains. Cette fille était impossible.) C'est vos affaires. »

Ils se remirent à marcher.

Nightingale, expliqua Charlotte, était expert commercial et financier. La Suisse, il connaissait. Il avait eu à traiter des intérêts de plusieurs réfugiés allemands aux États-Unis, qui voulaient récupérer des fonds confiés aux banques de Zurich et de Genève.

Une entreprise à peu près impossible.

En 1934, un agent de la Gestapo, Georg Hannes Thomae, avait été envoyé en Suisse par Reinhard Heydrich pour découvrir les noms d'un maximum de déposants allemands. Thomae s'installa à Zurich, noua des liaisons avec plusieurs employées célibataires, se lia d'amitié avec de petits cadres. Dès que la Gestapo soupçonnait quelqu'un d'avoir un compte, Thomae se rendait à la banque, se faisait passer pour intermédiaire et demandait à déposer des fonds. Si l'argent était accepté, Heydrich avait la confirmation qu'il attendait. Le détenteur était arrêté, torturé jusqu'à ce qu'il parle, et la banque recevait bientôt un câble détaillé réclamant, dans les formes, le rapatriement des biens.

La lutte menée par la Gestapo contre les banques gagna rapidement en ampleur et en finesse. Les appels téléphoniques, les câbles, les lettres entre la Suisse et l'Allemagne furent systématiquement interceptés. Les clients, exécutés ou envoyés dans des camps. En Suisse, la protestation devenait générale. Le Conseil fédéral finit par voter un nouveau Code bancaire interdisant aux banques de divulguer quoi que ce fût sur leurs clients ou leurs biens, sous peine d'emprisonnement. Georg Thomae fut découvert et expulsé.

Les banques de la Confédération commencèrent à considérer les affaires avec les citoyens allemands comme trop dangereuses et trop dévoreuses de temps pour être vraiment rentables. Communiquer avec les clients était devenu pratiquement impossible. Des centaines de comptes furent « oubliés » par leurs propriétaires terrifiés. Et les respectables banquiers ne désiraient plus trop se trouver mêlés à ces transactions de vie et de mort. Une publicité regrettable. Vers 1939, la pratique autrefois si lucrative des comptes numérotés avec

l'Allemagne s'était éteinte.

« Puis ce fut la guerre », dit Charlotte.

Ils avaient atteint la Neuer See et revenaient sur leurs pas. On entendait, au-delà des arbres, la rumeur du trafic sur l'axe Est-Ouest. La coupole du Grand Dôme pointait au-dessus des frondaisons. La plaisanterie classique, à Berlin, voulait que la seule façon de l'éviter était d'y habiter.

« La demande pour les comptes numérotés est répartie en flèche, pour des raisons évidentes. Les gens cherchaient désespérément à sortir ce qu'ils avaient d'Allemagne. Des banques comme Zaugg se sont lancées dans un nouveau type d'opérations. Pour un loyer de deux cents francs, le client disposait d'un coffre numéroté, d'une clé et d'une lettre d'accès.

— Comme Stuckart.

— Exactement. Il suffit de se présenter avec la lettre et la clé, et tout est pour vous. Aucune question. Chaque numéro peut disposer, contre paiement, d'autant de clés et d'autorisations que le propriétaire le désire. La beauté du système est que les banques ne sont plus directement impliquées. Tel jour, à condition d'avoir son visa de sortie, une petite vieille débarque avec ses économies ; et tel autre jour, ou dix ans plus tard, qu'importe, le fils peut se pointer avec une lettre et une clé et repartir avec l'héritage.

— Ou alors la Gestapo débarque...

— ... s'ils ont la lettre et la clé, la banque leur remet tout. Pas de tracasseries. Pas de publicité. Pas d'infraction au Code bancaire.

— Ces comptes... ils existent toujours ?

— Le gouvernement suisse les a interdits à la fin de la guerre, à cause des pressions de Berlin. Il ne s'en est plus ouvert. Mais les anciens numéros existent toujours : les termes de l'accord initial doivent être respectés. Ils ont acquis une valeur intrinsèque. Les gens se les vendent entre eux. D'après Henry, Zaugg s'en était fait une quasi-spécialité. Dieu sait ce qui dort dans ses caves.

— Vous avez mentionné le nom de Stuckart à ce M. Nightingale ?

— Non, bien sûr. Je lui ai dit que je préparais un papier pour *Fortune*, un texte sur "les héritages perdus de la guerre".

— De la même façon que vous m'avez dit préparer une interview de Stuckart pour un article sur les jeunes années du Führer ? »

Elle hésita avant de demander calmement :

« Ça veut dire quoi exactement ? »

Sa tête cognait, ses côtes continuaient à le faire souffrir. *Ce que ça voulait dire ?* Il alluma une cigarette pour se donner le temps de penser.

« Quand les gens se trouvent confrontés à une mort violente... ils ne pensent qu'à oublier, ils prennent le large. Pas vous. Cette nuit : votre empressement à retourner là-bas, la manière dont vous avez ouvert son courrier. Ce matin : ces informations sur les banques suisses... »

Il se tut. Un couple d'âge mûr les croisa en les regardant curieusement. Il s'aperçut qu'ils formaient un tandem étrange : un SS-Sturmabführer non rasé et légèrement perclus, une jeune femme, à l'évidence une étrangère. Son accent avait beau être parfait, quelque chose en elle, son expression, sa mise, son maintien... quelque chose trahissait le fait qu'elle n'était pas allemande.

« Passons par là. »

Il la mena à l'écart du chemin, vers les arbres.

« Je peux ? »

Quand il lui alluma sa cigarette, elle posa ses mains en coupe autour du briquet. Les reflets de la flamme dansèrent dans ses yeux.

« O.K. »

Elle recula d'un pas, se serrant les côtes comme si elle avait froid.

« C'est vrai que mes parents ont connu Stuckart avant la guerre. Vrai aussi que j'ai été le voir avant Noël. Mais ce n'est pas moi qui l'ai rappelé. Il a téléphoné.

— Quand ?

— Samedi. Très tard.

— Qu'a-t-il dit ? »

Elle rit.

« Non, non, Herr Sturmabführer. Dans mon métier, l'information est une marchandise. Négociable sur le marché libre. Mais je suis disposée à traiter.

— Que voulez-vous savoir ?

— Tout. Pourquoi vous avez dû pénétrer par effraction dans cet appartement. Pourquoi vous dissimulez des éléments à votre hiérarchie. Pourquoi la Gestapo vous a presque étendu il y a moins d'une heure.

— Oh ça... »

Il sourit. La fatigue le marquait. Il s'appuya doucement contre l'écorce rude d'un arbre et contempla le parc. Qu'avait-il à perdre ?

« Il y a deux jours, commença-t-il, j'ai repêché un cadavre dans la Havel. »

Il lui raconta tout. La mort de Bühler et la disparition de Luther. Ce que Jost avait vu et ce qui lui était arrivé. Et Nebe. Et Globus. Les trésors artistiques. Son dossier à la Gestapo. Et même la déposition de Pili. Et... il avait remarqué le phénomène chez les criminels qui passaient aux aveux, même chez ceux qui savaient que cette

confession les ferait pendre... quand tout fut dit, il se sentit mieux.

Elle resta silencieuse un long moment.

« Très bien, dit-elle. Je ne sais pas si ça va vous aider, mais voici ce qui m'est arrivé. »

Elle s'était couchée tôt, samedi soir. Le temps était épouvantable – le début de cette zone de pluie qui devait déferler sur la ville les trois jours suivants. Et elle ne se sentait pas d'humeur sociable, en fait, déjà depuis plusieurs semaines. Assez classique à Berlin. Cette ville vous marque ainsi, par moments. On se sent petit et désespéré à l'ombre des grandes constructions grises ; les uniformes sans fin ; les fonctionnaires maussades.

Le téléphone avait sonné vers onze heures et demie, au moment où elle somnait dans le sommeil. Une voix masculine. Sèche. Précise.

« Il y a une cabine téléphonique en face de chez vous. Allez-y. Je vous rappelle dans cinq minutes. Si la cabine est occupée, s'il vous plaît, attendez. »

Elle ne l'avait pas reconnue, mais quelque chose dans la voix de cet homme lui avait fait comprendre qu'il ne s'agissait pas d'une blague. Elle s'était habillée, avait passé un manteau, avait dégringolé les escaliers tout en essayant de mettre ses chaussures. La pluie l'avait cueillie au visage comme une giflette. En face, à l'entrée de la station, un vieux kiosque en bois – désert. Dieu merci !

C'est à ce moment, avant qu'il ne rappelle, qu'elle avait resitué la voix.

« Remontez plus en arrière, demanda March. Votre première rencontre avec Stuckart. Décrivez. »

C'était avant Noël. Elle l'avait appelé de but en blanc. Expliqué qui elle était. Il paraissait réticent, mais elle avait insisté et il l'avait invitée pour le thé. Il avait une épaisse chevelure blanche et un de ces bronzages orangés, comme s'il avait passé de longues heures au soleil, ou plutôt sous une lampe à ultraviolet. La femme, une certaine Maria, était présente, mais elle se comportait comme une bonne. Elle avait servi le thé et s'était éclipsée. Brin de causerie classique : comment se porte votre mère ? Très bien, je vous remercie.

Ah, encore un gag !

Elle fit tomber la cendre du bout de sa cigarette.

« La carrière de ma mère a tourné court quand elle a quitté Berlin. Ma venue n'a rien arrangé. Comme vous l'imaginez, à Hollywood pendant la guerre, la demande pour les actrices allemandes, c'était pas la gloire. »

Puis il avait demandé des nouvelles de son père, du bout des lèvres.

Et elle avait eu l'ineffable plaisir de le rassurer : très bien, merci. Il s'était retiré quand Kennedy était arrivé à la Maison-Blanche. Le sous-secrétaire d'État adjoint Michael Maguire. Dieu bénisse les États-Unis d'Amérique ! Stuckart l'avait rencontré grâce à maman ; il était en poste à l'ambassade, ici.

« Quand était-ce ? »

— De 1937 à 1939.

— Allez-y. »

Eh bien, il l'avait alors interrogée sur son boulot. Elle lui avait expliqué. World European Features. Il n'en avait jamais entendu parler. Pas étonnant, avait-elle dit. Personne ne connaissait. Ce genre de banalités. Intérêt poli, et cetera. Donc, quand elle lui avait tendu sa carte, il s'était incliné pour lui baiser la main, s'était attardé, en avait fait tout un plat ; elle avait envie de vomir. Il lui avait même peloté les fesses sur le seuil. Fin de l'épisode ; elle n'en était pas fâchée. Cinq mois : rien.

« Jusqu'à samedi soir ? »

Samedi soir, oui. Elle était depuis moins d'une minute dans le kiosque quand la sonnerie se déclencha. Il avait perdu toute sa superbe.

« Charlotte ? (Il avait lourdement appuyé sur la fin du mot. Charlotte.) Excusez cette mise en scène. Votre poste est sur écoute.

— On le dit des lignes de tous les étrangers...

— C'est la vérité. Quand j'étais au ministère, je recevais régulièrement les transcriptions. Mais les postes publics sont sûrs. Moi-même, j'appelle d'une cabine. Jeudi, je suis passé et j'ai relevé le numéro de celle où vous vous trouvez. Cela est très sérieux, vous le voyez. Je dois absolument contacter les autorités de votre pays.

— Pourquoi pas l'ambassade ?

— L'ambassade n'est pas sûre. »

Il avait l'air terrorisé. Et ivre. Certainement, il avait bu.

« Vous voulez dire que vous cherchez à fuir ? »

Un long silence. Puis un bruit derrière elle. Un choc métallique contre la vitre. Elle s'était retournée. Dans la pluie et l'obscurité, quelqu'un, les mains en visière autour des yeux, cherchait à voir à l'intérieur de la cabine. On aurait dit un homme en plongée. Elle avait dû laisser échapper un petit cri ou quelque chose, car Stuckart paraissait encore plus affolé.

« Qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce qui se passe ? »

— Rien. Un impatient désireux de téléphoner.

— Nous devons agir vite. Je ne veux traiter qu'avec votre père, pas avec l'ambassade.

— Que faut-il que je fasse ?

— Venez me voir demain. Je vous dirai tout. Schar-lotte, je ferai de vous la journaliste la plus célèbre du monde.

— Où ? Quand ?

— Mon appartement. Midi.

— Il est sûr ?

— Aucun endroit n'est sûr. »

Et il avait raccroché. Ce furent les derniers mots qu'elle entendit de lui.

Elle était au bout de sa cigarette. Elle écrasa le mégot sous sa semelle.

Le reste, il savait. Plus ou moins. Elle avait découvert les corps, appelé la police. Ils l'avaient embarquée au commissariat central, Alexanderplatz, où elle avait poireauté plus de trois heures dans une pièce aux murs blancs. À devenir dingue. Puis on l'avait transférée ailleurs, pour signer une déposition devant un SS à vous donner la chair de poule, avec une moumoute bon marché, dans un local qui ressemblait plus à un bureau de pathologiste qu'à celui d'un inspecteur.

March sourit à la description de Fiebes.

D'emblée, elle avait décidé de ne rien dire à la police du coup de fil de Stuckart. Pour une raison évidente : laisser entendre qu'elle était disposée à favoriser la défection de Stuckart, c'était le risque d'être accusée d'« activités incompatibles avec le statut de journaliste », et la certitude d'être arrêtée. Finalement, ils avaient tout de même décidé de l'expulser. Voilà.

Les autorités avaient prévu un grand feu d'artifice dans le Tiergarten – l'anniversaire du Führer, toujours. Une partie du parc avait été clôturée et des pyrotechniciens en salopette bleue disposaient leurs surprises sous le regard d'une petite foule de curieux. Tubes de mortier, redoutes entourées de sacs de sable, tranchées, kilomètres de câbles : cela ressemblait plus à des préparatifs pour un tir d'artillerie qu'à une fête. Personne ne prêta attention au SS-Sturmbannführer et à la femme en imper de plastique bleu.

March écrivait sur une page de son calepin.

« Voici mes coordonnées : téléphones bureau et privé. Et celles d'un ami, Max Jaeger. Si vous ne pouvez m'atteindre, appelez-le. »

Il arracha le feuillet et le lui tendit.

« Le moindre événement suspect, une chose qui vous préoccupe... n'hésitez pas, appelez, peu importe l'heure.

— Et vous ? Qu'allez-vous faire ?

— Essayer d'être à Zurich ce soir. Jeter un coup d'œil sur ce dépôt à la banque, demain matin, première heure. »

Il sut ce qu'elle allait dire avant qu'elle n'ouvre la bouche.

« Je vous accompagne.

— Vous êtes plus en sécurité ici.

— Mais c'est aussi mon reportage. »

Un ton d'enfant gâté.

« C'est pas un reportage, bon sang... (Il se contrôla.) Bon, écoutez. Un marché. Tout ce que je trouve, juré ! c'est pour vous. Vous aurez tout.

— C'est pas comme d'y être.

— C'est mieux qu'être mort.

— Ils n'oseraient pas, à l'étranger.

— Au contraire, c'est précisément là qu'ils passeraient à l'action. Ici, ils sont responsables de ce qui se trame. Hors des frontières... (Il haussa les épaules.) Allez prouver...»

Ils se séparèrent au milieu du parc. Il coupa par la pelouse, à grands pas, en direction de la ville bourdonnante. Sans ralentir, il prit l'enveloppe dans sa poche, la palpa pour vérifier la présence de la clé et – sans y réfléchir – la porta à ses narines. Son parfum. Il regarda par-dessus son épaule. Elle marchait sous les arbres, s'éloignant dans la direction opposée. Elle disparut quelques secondes puis réapparut, disparut encore, réapparut – sa silhouette menue dans le sous-bois désolé, un oiseau de paradis, au plumage d'un bleu éclatant.

5

La porte de son appartement pendait de guingois sur ses gonds, comme une mâchoire fracturée. March s'immobilisa sur le palier, l'oreille aux aguets, pistolet dégainé. Tout était silencieux, désert.

Comme chez Charlotte Maguire : on avait fouillé de fond en comble, mais par des mains infiniment plus malveillantes. Les visiteurs avaient tout vidé, renversé, jeté au milieu du salon – les vêtements et les livres, les chaussures, les vieilles lettres, les photos, les ustensiles de cuisine, le mobilier... en un grand tas, les décombres d'une vie. Comme si quelqu'un s'était mis en tête de faire un beau feu de joie, puis avait été interrompu à la dernière seconde, au moment de l'allumer.

Calée en évidence au sommet du bûcher, une photo encadrée ; March à vingt ans, serrant la main du commandant en chef de la *U-Boot Waffe*, l'amiral Dönitz. Pourquoi l'avait-on exposée ainsi ? Qu'avait-on voulu suggérer ? Il la prit, s'approcha de la fenêtre, souffla sur la poussière. Il l'avait presque oubliée. Dönitz aimait monter à bord des unités avant qu'elles ne quittent Wilhelmshaven ; un chef imposant, raide, avec une poigne d'acier, brusque. « Bonne chasse ! » avait-il aboyé dans sa direction. Il grognait la même chose à tout le monde. Alignés devant la tourelle, incroyablement jeunes, on découvrait cinq membres de l'équipage. Halder était à sa gauche ; les autres étaient morts la même année, coincés dans la coque de l'U-175.

Bonne chasse !

Il rejeta la photo sur la pile.

Il avait fallu du temps pour arriver à un tel capharnaüm. Une solide dose de rancune aussi. Et la certitude de ne pas être dérangé. Il était sans doute retenu à la Prinz-Albrecht-Strasse. Ce ne pouvait être que la Gestapo. Il pensa à ce graffiti gribouillé par la Rose blanche sur un mur non loin du Werderscher Markt : « Un État policier est un État géré par des criminels. »

Ils avaient ouvert son courrier. Deux factures impayées depuis un bail – au moins elles feraient leur bonheur – et une lettre de son ex-femme, datée de mardi. Il la parcourut. Elle avait décidé qu'il ne verrait plus Pili. Les visites déstabilisaient trop l'enfant. Elle espérait qu'il reconnaîtrait que c'était la meilleure solution. S'il le fallait, elle

exposerait ses raisons devant la Cour familiale du Reich. Sous serment. Elle supposait qu'ils n'en arriveraient pas là, pour son bien comme pour celui de son fils. Signé « Klara Eckart ». Elle avait même repris son nom de jeune fille. Il froissa la feuille pour la lancer sur le tas, à côté de la photo.

La salle de bains, au moins, était à peu près intacte. Il se doucha, se rasa, fit l'inventaire de ses plaies et bosses dans le miroir. En définitive, c'était plus douloureux que réellement grave. Un énorme bleu s'étalait assez joliment sur sa poitrine ; le reste était moins esthétique, sur ses mollets et au bas de sa colonne ; une marque livide au cou. Rien de sérieux. Son père : que disait-il encore ? Sa formule pour les bobos. « Tu survivras, bonhomme. » Eh oui ! « Tu survivras ! »

Pour s'habiller, il revint dans le salon et farfouilla dans le grand tas, récupérant des vêtements propres, une paire de chaussures, une valise, un fourre-tout de cuir. Il craignait qu'ils n'aient emmené son passeport, mais il était là, tout en dessous. Délivré en 1961, quand il avait dû se rendre en Italie pour ramener un truand épinglé à Milan. Son visage plus jeune le fixait, joues plus rondes, demi-sourire. *Mon Dieu. J'ai pris dix années en trois ans.*

Il brossa son uniforme, l'enfila sur une chemise propre. Puis il boucla sa valise. En se penchant pour s'assurer de la fermeture, il remarqua quelque chose par terre, près de la cheminée vide. Le portrait de la famille Weiss. Il hésita, le ramassa, le plia soigneusement, en carré, tel qu'il était cinq ans plus tôt, quand il l'avait trouvé, et le glissa dans son portefeuille. S'il était fouillé, il dirait que c'était sa famille.

Un dernier coup d'œil circulaire ; il partit en fermant la porte du mieux qu'il put.

À l'agence centrale de la Deutschebank, Wittenberg-platz, il s'informa de l'état de son compte.

« Quatre mille deux cent soixante-dix-sept Reichsmark et trente-huit pfennigs.

— Je retire.

— Tout, Herr Sturmbannführer ? »

L'employé cligna des yeux derrière ses lunettes à monture d'acier.

« Vous clôturez le compte ?

— Tout. »

March le regarda compter quarante-deux billets de cent marks, puis les fourra dans son portefeuille, à côté de la photographie. Pas époustouflant. Les économies de toute une vie.

Aucune promotion et sept ans de pension alimentaire...

L'employé le regardait.

« Le Herr Sturmbannführer disait ? »

Il pensait tout haut. Il devenait dingue.

« Non. Excusez-moi. Merci. »

March reprit sa valise, sortit sur la place, héla un taxi pour le Werderscher Markt.

Seul dans son bureau, il commença par appeler le siège de la Lufthansa et demanda Friedinan, le chef de la sécurité, un ancien de la Kripo qu'il connaissait. Pouvait-il vérifier si la compagnie avait eu un certain Martin Luther sur l'un des vols Berlin-Zurich, dimanche ou lundi ?

« Martin Luther, hein ? (Friedman se marrait franchement.) Et personne d'autre, March ? L'empereur Charlemagne ? Herr von Goethe ?

— C'est important.

— C'est toujours important. Bien sûr. Je sais. »

Friedman promit l'information dans l'heure.

« À propos. Quand t'en auras marre de cavalier derrière les ambulances, j'ai toujours du boulot pour toi ici. Quand tu veux.

— Merci. Ce n'est pas exclu. »

Il raccrocha et avisa la plante morte au-dessus du classeur. Il souleva les racines atrophiées, posa la clé de laiton au fond du pot, remit la plante en place, rectifia la position du pot.

Cinq minutes plus tard, Friedman rappelait.

Les bureaux d'Artur Nebe occupent le quatrième étage – moquette couleur crème, papier peint assorti, éclairage encastré et canapés de cuir noir. Sur les murs, des reproductions photos de quelques sculptures de Thorak. Des figures herculéennes au torse gargantuesque poussant des rochers vers des sommets – célébration de la construction des Autobahnen ; des Walkyries luttant contre les trois démons de l'Ignorance, du Bolchevisme et du Slavisme. Le gigantisme de la statuaire de Thorak était un intarissable – mais néanmoins prudent – sujet de plaisanterie. « Thorax », comme on l'appelait : « Le Herr Professor ne reçoit pas aujourd'hui : il travaille dans l'oreille gauche du cheval. »

L'adjoint de Nebe, Otto Beck, un jeune loup diplômé de Heidelberg et d'Oxford, leva les yeux lorsque March fit irruption dans le bureau.

« Je dois parler à l'Oberstgruppenführer, dit March.

— Il ne reçoit personne.

— Il me recevra.

— Je ne pense pas. »

March se pencha vers Beck, jusque sous son nez, poing sur la table.

« Demandez. »

Dans son dos, la secrétaire de Nebe risqua :

« J'appelle la sécurité ?

— Un moment, Ingrid. »

Les diplômés de l'académie SS d'Oxford affectaient volontiers le flegme britannique. Beck chassa un invisible grain de poussière sur la manche de sa tunique.

« Et qui devrais-je annoncer ?

— March.

— Ah ! Le fameux *March*. »

Beck s'empara du téléphone.

« Le Sturmbannführer March demande à être reçu, Herr Oberstgruppenführer. »

Il considéra March et fit un signe de la tête.

« Très bien. »

Beck pressa un bouton dissimulé sous le bureau, libérant un pêne électrique.

« Cinq minutes, March. Il a un rendez-vous avec le Reichsführer. »

Les portes du bureau étaient en chêne massif, d'au moins six centimètres d'épaisseur. À l'intérieur, les stores avaient soigneusement été tirés. Nebe était penché sur son bureau, sous un cône de lumière jaunâtre, examinant à la loupe une liste dactylographiée. Il tourna vers son visiteur un gros œil de poisson brouillé.

« Qui voilà ! (Il posa sa loupe.) Le Sturmbannführer March. Mains vides, je suppose ?

— Malheureusement. »

Nebe hochla la tête.

« J'apprends de la permanence que les postes de police du Reich débordent de traîne-savates sur le retour, de vieux poivrots sans papiers, de fugueurs du troisième âge... De quoi occuper Globus jusqu'à Noël. (Il se renversa dans son fauteuil.) Comme je connais Luther, il est trop malin pour se découvrir maintenant. Il attendra quelques jours. C'est votre meilleur espoir.

— J'ai une faveur à vous demander.

— Allez-y.

— Je voudrais sortir du pays. »

Nebe vociféra de joie. Il frappa son bureau des deux mains.

« Votre dossier est fourni, March, mais nulle part on n'y mentionne votre sens de l'humour. Excellent ! Qui sait ? Vous survivrez peut-être. Un commandant de KZ peut vous adopter comme bouffon.

— Je veux me rendre en Suisse.

— Évidemment. Les paysages sont formidables.

— Je viens d'avoir un coup de fil de la Lufthansa. Luther s'est envolé pour Zurich dimanche après-midi ; il est revenu à Berlin par le dernier vol, lundi soir. Je crois qu'il a eu accès à un compte numéroté. »

Le rire de Nebe avait fait place à un reniflement méditatif.

« Vos preuves ? »

March posa l'enveloppe sur le bureau.

« Hier soir, j'ai pris ceci dans l'appartement de Stuckart. »

Nebe l'ouvrit et étudia la lettre à l'aide de sa loupe. Il leva les yeux.

« Il ne devrait pas y avoir une clé avec ceci ? »

March fixait les toiles derrière Nebe – *Fermière au retour des champs* de Schmutzler, *Le Führer parle* de Padua –, de sinistres croûtes, dans la plus pure ligne officielle.

« Ah, je vois. »

Nebe se renfonça dans son siège, frottant la lentille contre sa joue.

« Si je ne vous laisse pas sortir, je n'ai pas la clé. Je peux évidemment vous confier à la Gestapo, qui saurait vous persuader de coopérer – sans doute assez vite. Mais alors c'est Globus et Heydrich qui auront le contenu du coffre, pas moi. »

Il se tut un moment, puis se leva avec difficulté et claudiqua jusqu'au store. Il écarta une lamelle de quelques millimètres et jeta un coup d'œil à l'extérieur. March remarqua la mobilité de ses yeux qui allaient d'un côté à l'autre.

« L'offre est correcte. Mais pourquoi ai-je cette vision de moi agitant mon mouchoir sur le tarmac de l'aéroport Hermann Goering pour vous souhaiter bon voyage, et de vous jouant les filles de l'air ?

— Je suppose que vous donner ma parole serait inutile...

— Le suggérer serait une offense à notre intelligence. »

Nebe revint à son bureau et relut la lettre. Il pressa un bouton.

« Beck. »

L'adjoint apparut.

« March, donnez-lui votre passeport. Bien. Beck, allez à l'Intérieur et faites délivrer un visa de sortie. Vingt-quatre heures, à partir de dix-huit heures ce soir jusque demain. »

Beck jeta un coup d'œil à March et se glissa hors du bureau.

« Voici mon offre, dit Nebe. Le chef de la police criminelle helvétique, Herr Streuli, est un grand ami. De votre descente de l'avion à votre réembarquement, ses hommes seront sur vos talons. N'essayez pas de leur fausser compagnie. Si vous ne rentrez pas

demain, ils vous arrêtent et vous extradent. Si vous tentez de filer à Berne pour vous réfugier dans une ambassade, on vous en empêchera. De toute manière, vous ne pourriez rester nulle part. Depuis l'heureuse nouvelle, hier, les Américains vous livreraient, sans faire de difficultés, franco à la frontière. Les Britanniques, les Français et les Italiens agiront comme nous le voudrions. L'Australie et le Canada sont aux ordres des Américains. Il reste les Chinois, d'accord ; mais je serais vous, je tenterais plutôt ma chance dans un KZ. D'autre part, dès votre retour à Berlin, vous me faites immédiatement savoir ce que vous avez découvert. Vu ? »

March fit signe que oui.

« Très bien. Le Führer dit que la Suisse est “une nation d'hôteliers”. Je vous recommande le *Baur au Lac*, sur la Tal Strasse, en surplomb du lac. Le grand luxe. Bel endroit pour la dernière nuit du condamné. »

De retour dans son bureau, comme un vrai petit touriste, March s'occupa de réserver sa chambre et sa place dans l'avion. Dans l'heure, on lui apporta son passeport. Le visa avait été tamponné : l'aigle omniprésente et le svastika entouré de guirlandes ; les espaces blancs réservés aux dates consciencieusement remplis de pattes de mouches bureaucratiques.

La durée des visas de sortie était en proportion directe du degré de fiabilité politique du demandeur. Les pontes du Parti avaient droit à dix ans ; cinq pour les membres du Parti ; les citoyens sans casier ni dossier, un an ; la lie des camps, rien, évidemment. Il venait de décrocher vingt-quatre heures. Il se retrouvait parmi les intouchables de la société, les rouspéteurs, les parasites, les spéculateurs, les cryptocriminels.

Il appela la division économique de la Kripo et se mit en contact avec l'expert en affaires suisses. Quand il mentionna la Zaugg, en demandant si la division avait des informations, l'homme au bout du fil se mit à rire.

« Vous disposez de combien de temps ?

— Commencez par le début.

— Ne quittez pas. »

L'homme déposa le combiné et alla chercher le dossier.

Zaugg et Cie avait été fondée en 1877 par un financier franco-allemand, Louis Zaugg. Hermann Zaugg, le signataire de la lettre, était le petit-fils du fondateur. Actuellement toujours directeur principal de la banque, Berlin avait ses activités à l'œil depuis plus de deux décennies. Dans les années quarante, Zaugg avait pas mal trafiqué avec des ressortissants plutôt douteux. On le soupçonnait, pour l'heure, d'avoir en dépôt plusieurs millions de Reichsmark – en

espèces, œuvres d'art, lingots, bijoux, pierres précieuses..., le tout revenant de plein droit au Reich, mais les Finances ne parvenaient pas à obtenir l'accès. Ils essayaient depuis des années.

« Qu'est-ce qu'on a sur Zaugg personnellement ? »

— Seulement des bricoles. Cinquante-quatre ans, marié, un fils. Une grande propriété sur le lac de Zurich. Très respectable. Très secret. Très bien introduit au gouvernement fédéral. »

March alluma une cigarette et prit un bout de papier. « Répétez-moi l'adresse. »

Max Jaeger fit irruption au moment où March lui rédigeait une note. Il avait poussé la porte avec son dos, les bras encombrés de dossiers, l'air poisseux, suant. Sa barbe de presque deux jours lui donnait une allure menaçante.

« Zavi, Dieu merci ! »

Il jeta un coup d'œil par-dessus ses paperasses.

« J'ai essayé de te joindre toute la journée. Où tu traînais ? »

— Ici et là. C'est quoi ? Tes Mémoires ?

— La fusillade de Spandau. T'as entendu l'oncle Artur ce matin. (Il imita la voix nasillard de Nebe.) Jaeger, vous pouvez retourner à vos occupations habituelles. »

Il laissa tomber les dossiers sur sa table. Le carreau de la fenêtre vibra. Une fine poussière se répandit dans le bureau.

« Dépôts des témoins et des invités à la noce. Rapports d'autopsie – ils ont extrait quinze balles de ce pauvre connard. »

Il s'étira, se frotta les yeux.

« Je pourrais roupiller une semaine d'affilée. Je te le dis : j'ai passé l'âge pour des trouilles comme celle de la nuit dernière. Mon cœur n'encaisse plus. (Il s'interrompit.) Bon Dieu ! Zavi, qu'est-ce que tu fous ? »

March soulevait la plante morte dans son pot. Il récupéra la clé.

« J'ai un avion à prendre dans deux heures. »

Jaeger regarda la valise.

« Ne dis rien... un congé ! Balalaïka sur les bords de la mer Noire. »

Il plia les bras et tendit les jambes dans une parodie de danse russe.

March secoua la tête en souriant.

« Que dis-tu d'une petite bière ? »

— Ce que je dis d'une bière ? »

Jaeger, sans cesser de danser, était dans le couloir avant que March ait pu se retourner.

Le petit café de l'Oberwallstrasse était tenu par un inspecteur à la retraite de la Kripo, un certain Fischer. La salle, enfumée, puait la transpiration, la bière éventée et l'oignon frit. La plupart des clients étaient de la police. Les uniformes verts et noirs s'agglutinaient autour du comptoir ou se confondaient dans la pénombre des boxes lambrissés.

L'ours et le renard furent chaleureusement salués.

« On se paie des vacances, March ? »

— Hé, Jaeger ! La prochaine fois, rapproche-toi un fifrelin du rasoir ! »

Jaeger insista pour payer. March choisit un compartiment de coin, cala sa valise sous la table et alluma une cigarette. Il en connaissait certains, ici, depuis dix ans. Les chauffeurs de Rahnsdorf avec leurs parties de poker et leurs blagues salaces. Les gros buveurs de la crime à Worth Strasse. Ceux-là, pas moyen de les rater. Walter Fiebes, seul au bout du bar, broyait du noir devant un verre de schnaps.

Jaeger se glissa sur la banquette et leva sa chope.

« Prost ! »

— Prost ! »

Max essuya la mousse sur ses lèvres.

« Bonnes saucisses, bons moteurs, bonne bière... les trois cadeaux de l'Allemagne au monde. »

Jaeger la sortait chaque fois qu'ils prenaient un verre ; March n'avait jamais eu le courage de le reprendre.

« Alors, c'est quoi, cette histoire d'*avion* ? »

Le mot, dans la bouche de Jaeger, semblait évoquer tout ce que le monde pouvait offrir d'exotisme. Le plus loin où il était allé, c'était la mer Noire l'été dernier – un camping de la Force par la Joie, près de Gotenburg, vacances familiales.

March tourna légèrement la tête, un regard furtif de chaque côté. Le coup d'œil à l'allemande. Personne dans les boxes voisins. Au zinc, ça criait et riait ferme.

« Je vais en Suisse. Nebe m'a accordé un visa de vingt-quatre heures. La clé que tu viens de voir au bureau, je l'ai piquée dans le coffre de Stuckart. Elle ouvre un coffre à Zurich. »

Jaeger écarquilla les yeux.

« C'est là qu'ils doivent planquer leurs trésors. Rappelle-toi Globus, ce matin : ils ont passé la camelote en fraude pour la fourguer en Suisse.

— Il y a autre chose. J'ai parlé à l'Américaine, Stuckart l'aurait appelée samedi dans la nuit. Pour une défection. »

Défection. L'acte innommable. Le mot resta suspendu dans l'air.

« Mais la Gestapo doit déjà savoir, Zavi. Sa ligne était sûrement sur écoute. »

March secoua la tête.

« Stuckart était trop fin. Il a utilisé la cabine en face de chez elle. (Il sirota sa bière.) Tu vois comment ça se goupille ? Je me sens dans la peau du mec qui descend un escalier dans le noir. D'abord, le cadavre dans la Havel s'avère être celui d'un alte Kämpfer. Puis, sa mort est liée à celle de Stuckart. Ensuite, la nuit dernière, mon seul témoin des agissements de Globus – le cadet Jost – se fait mettre sur la touche par deux SS sur ordre de l'Obergruppenführer. À présent, j'apprends que Stuckart voulait changer de camp. C'est quoi la prochaine ?

— Tu dégringoles dans l'escalier et tu te casses le cou. Voilà la prochaine.

— Pas mal vu. Et tu ne sais pas le pire. »

March parla du dossier sur lui à la Gestapo. Jaeger eut l'air pétrifié.

« Bon Dieu, merde. Tu comptes faire quoi ?

— J'ai envisagé de me tailler. J'ai même sorti tout mon fric de la banque. Mais Nebe a raison : personne ne m'accueillerait. (Il vida son verre.) Tu peux me rendre un service ?

— J'écoute.

— L'appartement de l'Américaine a été visité ce matin. Demande à l'Orpo de Schöneberg de jeter un coup d'œil à l'occasion. J'ai laissé l'adresse sur mon bureau. J'ai aussi filé ton numéro à la fille, en cas de pépin.

— Pas de problème.

— Et ceci : tu peux le donner à Pili ? »

Il tendit une enveloppe avec la moitié de la somme récupérée à la banque.

« Ce n'est pas énorme, mais je peux avoir besoin du reste. Ne le lâche pas avant qu'il ait l'âge de savoir qu'en faire.

— Merde, Zavi ! »

Max se pencha et le prit par l'épaule.

« T'en es pas là ? Si ? Vraiment ? »

March le fixa en silence. Jaeger grommela et regarda ailleurs.

« Oui. Eh bien... (Il fourra l'enveloppe dans une poche.) Si un de mes gosses me dénonçait à la Gestapo, c'est sûrement pas du pognon que je lui balancerais.

— C'est pas sa faute, Max. »

Faute, pensa March. *Comment était-ce possible ? Un enfant de dix ans.* Le petit avait besoin d'une image du père. Le Parti la fournissait. Stabilité, camaraderie, foi en un idéal... tout ce que March aurait dû, mais n'avait pu donner. La Pimpf attendait d'ailleurs des gosses qu'ils

opèrent ce transfert au bénéfice de l'État. Non, il ne voulait ni ne pouvait blâmer son fils.

Jaeger versait dans la mélancolie.

« Une autre bière ?

— Désolé. »

March se leva.

« Il faut que je file. Je te dois une tournée. »

Jaeger suivit le mouvement.

« Quand tu reviens, Zavi, viens chez nous quelques jours. Les gamines passent la semaine à un camp de la Bund deutscher Mädel – tu prendras leur chambre. On pourra mettre quelque chose au point pour la cour martiale.

— Héberger un asocial... Dur à avaler pour la cellule du Parti.

— J'emmerde la cellule du Parti. »

C'était dit avec conviction. Jaeger tendit la main et March la secoua. Une grosse patte calleuse.

« Gaffe à toi, Zavi.

— Gaffe à toi, Max. »

6

Alignée le long des pistes du Flughafen Hermann Goering, étincelante dans le halo de kérosène, la toute dernière génération de jets commerciaux se laissait admirer : les Boeing bleu et blanc de la Pan-Am, les Junkers rouge, blanc et noir à croix gammée de la Lufthansa.

Berlin a deux aéroports. Le vieil aérodrome de Tempelhof, près du centre, pour les lignes intérieures. Le Hermann Goering pour le trafic international. Les nouveaux terminaux, longs et bas, de marbre et de verre, sont – évidemment – de Speer. Devant le hall des arrivées, une statue de Hanna Reitsch, l'aviatrice la plus célèbre d'Allemagne, fondue à partir de débris de Spitfire et de Lancaster. Elle semble scruter le ciel à la recherche d'éventuels intrus. Derrière la statue, un panneau annonce BIENVENUE À BERLIN, CAPITALE DU GRAND REICH ALLEMAND, en cinq langues.

March paya le chauffeur, le gratifia d'un pourboire, et remonta la rampe vers les portes automatiques. L'air était froid, presque artificiel, saturé de fuel, déchiré par la plainte incessante des tuyères. Les portes coulissèrent à son approche, se refermèrent dans son dos. Il fut soudain dans la bulle insonorisée du bâtiment des départs.

« Vol Lufthansa 401 à destination de New York. Les passagers sont priés de se rendre porte numéro huit pour embarquement... »

« Dernier appel pour le vol Lufthansa 014 à destination de Theoderichshafen. Les passagers... »

Il commença par aller au bureau de la Lufthansa ; son billet l'attendait. À l'enregistrement, son passeport fut soigneusement épiluché par une blonde avec « Gina » épinglé sur son sein gauche et un insigne à svastika sur le revers.

« Le Herr Sturmbannführer souhaite confier ses bagages ?

— Non, merci. Je n'ai que ceci. »

Il tapota la petite valise.

La préposée lui rendit son passeport avec la carte d'embarquement glissée à l'intérieur. Son sourire était aussi éclatant et aussi dépourvu de joie qu'un éclairage au néon.

« Embarquement dans trente minutes. Bon voyage, Herr Sturmbannführer.

— Merci, Gina.

— Je vous en prie.

— Merci. »

Ils se saluaient comme deux hommes d'affaires japonais. L'aviation était un monde à découvrir, pour lui ; un univers étrange, avec ses rituels impénétrables.

Il suivit les indications vers les toilettes, choisit le compartiment le plus éloigné des lavabos, verrouilla la porte, ouvrit la valise, sortit le fourre-tout de cuir. Puis il s'assit et ôta ses bottes. La lumière blafarde ricochait sur les chromes et le carrelage.

Lorsqu'il fut déshabillé, il mit les bottes et l'uniforme dans le sac, enfonça le luger au milieu du tout, actionna et verrouilla la fermeture Éclair.

Cinq minutes plus tard, il réapparut, métamorphosé. Costume gris clair, chemise blanche, cravate bleu pâle et chaussures brunes ; le surhomme arien était redevenu un citoyen normal. Il pouvait mesurer le changement dans la prunelle des gens. Finis les regards effrayés. À la consigne, où il déposa le fourre-tout, le préposé fut même franchement désagréable en lui tendant son reçu.

« Le perdez pas. Si vous le paumez, pas la peine de vous repointer ici. »

Il eut un geste désinvolte en direction du panneau, derrière lui :

« Avertissement. Les objets ne sont rendus que sur présentation du talon. »

Au contrôle des passeports, March s'attarda, notant mentalement le dispositif de sécurité. Obstacle Un : vérification des cartes d'enregistrement, impossibles à obtenir sans un visa en règle. Obstacle Deux : nouvel épluchage des visas. Trois membres de la Zollgrenzschutz, la police des frontières, stationnaient à la porte d'accès, armés de pistolets-mitrailleurs. L'homme âgé qui précédait March fut dévisagé avec une attention particulière ; le fonctionnaire parla à quelqu'un au téléphone avant de le laisser passer. Ils recherchaient toujours Luther.

Quand vint son tour, March vit à quel point son passeport intrigua le policier. Un SS-Sturmbannführer avec seulement un visa de vingt-quatre heures ? Les signes distinctifs normaux du rang et du privilège, d'ordinaire si clairs, étaient trop confus, indéchiffrables. La curiosité et la servilité se bousculaient sur le visage de l'homme. La servilité, comme toujours, l'emporta.

« Bon voyage, Herr Sturmbannführer. »

Passé l'obstacle, March put récapituler ses connaissances en matière de sécurité dans les aéroports. Les bagages passaient aux rayons-X. Fouille corporelle, ouverture du bagage. Inspection de chaque objet,

trousse de toilette inventoriée, mousse à raser décapsulée et renflée. Chaque fonctionnaire œuvrait avec le soin de celui qui sait qu'un avion détourné ou l'explosion d'une bombe terroriste lui vaudrait de passer les cinq années à venir dans un KZ. Finalement libéré des contrôles, il tapota sa poche intérieure pour, s'assurer que la lettre de Stuckart y était toujours, joua avec la petite clé de laiton au fond de sa poche. Au bar, il commanda un double whisky et alluma une cigarette.

Il embarqua dans le Junkers dix minutes avant le décollage.

C'était le dernier vol de la journée pour Zurich ; la cabine était pleine d'hommes d'affaires et de banquiers – costumes trois pièces sombres, tous plongés dans des feuilles financières roses. March avait un siège près d'un hublot. Le siège voisin était inoccupé. Il rangea sa valise dans le compartiment au-dessus de sa tête, s'installa et ferma les yeux. La sono diffusait en sourdine une cantate de Bach. À l'extérieur, les réacteurs s'enclenchèrent l'un après l'autre, remontant toute la gamme, en canon, du bourdonnement sourd au hurlement strident. L'appareil tressauta légèrement et se mit à rouler.

March avait à peine fermé l'œil, ces dernières trente-six heures. La musique l'enveloppait, les vibrations le berçaient. Il s'endormit.

Il manqua la démonstration des procédures de sécurité. Le décollage perturba à peine ses rêves. Il ne remarqua pas davantage la personne qui se glissa dans le siège à côté du sien.

Quand il ouvrit les yeux, ils volaient à dix mille mètres, le pilote annonçait qu'ils passaient au-dessus de Leipzig. L'hôtesse se penchait vers lui ; désirait-il une boisson ? Il voulut répondre : « Un whisky », mais ne put articuler une syllabe. À côté de lui, apparemment plongée dans un magazine, il venait d'apercevoir Charlotte Maguire.

Le Rhin glissait sous eux ; une large boucle de métal en fusion dans le soleil couchant. March ne l'avait jamais vu d'en haut. « *Patrie chérie, nul danger pour toi :/ Ta garde tient ferme le long du Rhin.* » Les couplets de son enfance, tapotés sur le piano désaccordé de l'école, dans le gymnase plein de courants d'air. Qui les avait écrits ? Il ne s'en souvenait pas.

Le survol du fleuve était le signal : ils venaient de quitter le Reich, de passer en Suisse. Au loin, dans la brume, les montagnes gris-bleu ; en bas, les champs soigneusement délimités, les taches sombres des forêts de pins, le rouge des toits en pente, la blancheur des petites églises.

Quand il s'était réveillé, elle s'était moquée de son air égaré.

« Vous vous débrouillez peut-être avec les criminels endurcis, avec

la Gestapo ou la SS, avait-elle plaisanté ; mais vous n'avez pas la moindre idée de ce que c'est, la bonne vieille presse américaine. »

Il s'était mis à pester ; elle avait répondu en écarquillant les yeux, l'air à la fois innocent et moqueur, comme les gamines de Max Jaeger. Un jeu naturellement forcé, donc très efficace. March était ferré, pris au piège de sa mauvaise humeur.

Puis elle avait insisté. Elle voulait tout expliquer, qu'il veuille ou non l'entendre, plaidait-elle en agitant dangereusement son gobelet de whisky. C'était simple, finalement. Il avait dit qu'il comptait être à Zurich ce soir. C'était le seul vol. Elle avait expliqué à l'aéroport qu'elle était l'assistante du Sturmbannführer March. Elle était en retard : était-ce possible d'avoir un siège voisin du sien ? Confirmation donc qu'il était à bord.

« Vous y étiez, conclut-elle. Endormi comme un bébé.

— Et s'ils vous avaient dit qu'aucun passager du nom de March n'était à bord ?

— J'y serais allée de toute façon. »

Le ton excédé du policier l'énervait.

« Écoutez. J'ai pratiquement toute l'histoire. Un trafic d'œuvres d'art. Deux dignitaires morts. Un troisième en fuite. Une tentative de défection. Un compte numéroté en Suisse. Au pire, seule, j'aurais pris un peu de couleurs à Zurich. Au mieux, j'aurais fait le coup du charme à M. Zaugg pour lui arracher une interview.

— Je vous fais confiance.

— Cessez de vous tracasser, Sturmbannführer. Je ne citerai pas votre nom. »

Zurich n'est qu'à une vingtaine de kilomètres au sud du Rhin. Ils perdaient de l'altitude. March termina son scotch et tendit son gobelet vers le chariot de l'hôtesse.

Charlotte Maguire vida le sien et le déposa près de celui de March.

« Nous avons le whisky en commun, Herr March. Au moins cela. »

Elle sourit.

Il se tourna vers le hublot. Elle avait le don de le tourner en bourrique, pensait-il. Le gros plouc teuton. D'abord, elle avait négligé de lui parler de l'appel de Stuckart. Puis elle l'avait manœuvré et était retournée avec lui à l'appartement. Ce matin, au lieu de l'attendre, elle avait été s'entretenir de banques suisses avec ce diplomate américain, Nightingale. Maintenant ceci. L'impression d'avoir en permanence une sale gamine sur les talons, collante, futée, casse-pieds, arnaqueuse, dangereuse. En douce, il tapota ses poches pour vérifier si la lettre et la clé y étaient toujours. Elle était fichue de les lui avoir piquées pendant qu'il dormait.

Le Junkers descendait rapidement. Comme dans un film accéléré, la campagne suisse défilait de plus en plus près. Un tracteur dans un champ, une route et quelques phares allumés dans la brume du crépuscule, puis – un bond, deux –, ils touchèrent le sol.

L'aéroport n'était pas comme il l'avait imaginé. Au-delà des ailes et des hangars, on ne distinguait que des collines boisées, aucun signe de ville. Un moment, il se demanda si Globus n'avait pas découvert sa mission, s'il n'avait pas dérouté l'avion. Ils venaient peut-être d'atterrir sur un terrain du sud de l'Allemagne. Puis il lut ZÜRICH sur le bâtiment principal.

À l'instant où l'avion s'immobilisait, les passagers – qui avaient fait la navette pour la plupart – s'étaient levés comme un seul homme. Elle aussi était déjà debout, récupérant son sac et ce ridicule imper bleu. Il en profita pour passer derrière elle.

« Excusez-moi. »

Elle parut oublier l'imper.

« Quel est le programme ? »

— Je vais à mon hôtel, Fräulein. Ce que vous faites vous regarde. »

Il se glissa devant un gros Suisse qui fourrait des documents dans un attaché-case en cuir. La rapidité de la manœuvre laissa la jeune femme sur place. Il ne jeta pas un regard en arrière, se faufilant dans le couloir central, puis hors de l'avion.

Il marcha rapidement jusqu'au contrôle des passeports, dépassant la plupart des autres passagers, et se posta en tête de file. Dans son dos, il entendit le remue-ménage : elle essayait de le rattraper.

Le fonctionnaire suisse, un jeune homme sinistre avec une moustache tombante, parcourut son passeport.

« Affaires ou loisirs, Herr March ? »

— Affaires. »

Assurément, affaires.

« Un moment. »

Le jeune homme décrocha le combiné devant lui, forma trois chiffres, pivota sur sa chaise et murmura quelque chose.

« Oui. Oui. Bien entendu. »

Il raccrocha et rendit son passeport à March.

Ils étaient deux, près du carrousel à bagages. Repérables à cent mètres : silhouettes trapues et cheveux coupés court, solides brodequins noirs, trench-coats beiges à ceinture. Des flics – les mêmes partout. Il les dépassa rapidement, sans un regard, sentit qu'ils lui emboîtaient le pas.

Il passa la douane sans s'arrêter, par le couloir « vert », et se

retrouva dans le grand hall. Un taxi. Où étaient les taxis ?

Clip-clop, clip-clop. Elle arrivait.

L'air au dehors était de quelques degrés plus froid qu'à Berlin. *Clip-clop, clip-clop.* Il se retourna. Elle était là, avec son imper, agrippée à son sac, tanguant sur ses hauts talons.

« Allez-vous-en, Fräulein. Vous me comprenez ? Je dois vous faire un dessin ? Retournez en Amérique, allez publier votre histoire stupide. J'ai du boulot, ici. »

Sans attendre la réponse, il ouvrit la portière arrière du taxi, jeta sa valise et s'y engouffra.

« *Baur au Lac !* »

Le chauffeur sortit de l'aérogare et prit l'autoroute, direction sud, vers la ville. Le jour était presque entièrement tombé. Tendant le cou pour voir par la lunette arrière, March repéra le taxi à dix mètres, suivi d'une Mercedes blanche banalisée. Seigneur ! Ça tournait au burlesque. Globus sur les traces de Luther, lui sur celles de Globus, Charlie Maguire sur les siennes, et la flicaille suisse derrière tout le monde. Il alluma une cigarette.

« Savez pas lire ? » bougonna le chauffeur.

Il désignait un panonceau : MERCI DE NE PAS FUMER.

« Bonjour la Suisse », soupira March.

Il baissa la vitre de quelques centimètres et le nuage bleu de fumée s'effiloche dans l'air glacé.

La ville était plus belle que prévu. Le centre lui rappela Hambourg. Les vieilles constructions regroupées à la pointe du lac. Les trams en livrée vert et blanc bringuebalant en bordure, devant les vitrines et les cafés éclairés. Le chauffeur écoutait la Voix de l'Amérique. À Berlin, ce n'était qu'un parasite ; ici, la réception était claire. « *I wanna hold your hand*, chantait une voix juvénile *made in* Liverpool. *I wanna hold your ha-a-and !* » Un millier d'adolescentes hurlèrent.

Le *Baur au Lac* n'était séparé de la berge que par la largeur de la promenade. March paya la course en Reichsmark – on les acceptait partout sur le continent, c'était la monnaie commune européenne. La réception était aussi luxueuse que Nebe l'avait laissé entendre.

La chambre lui coûta un demi-mois de salaire. *Bel endroit pour la dernière nuit d'un condamné.* En se penchant pour signer le registre, il aperçut un éclair de plastique bleu à la porte, immédiatement suivi par deux imperméables beiges. Je suis comme une star, songea March en prenant l'ascenseur. Partout, dans mon sillage, deux gorilles et une jolie brune.

Il étala un plan de la ville sur le lit et s'assit sur le bord, s'enfonçant

dans le matelas moelleux. Il avait tellement peu de temps. Comme une lame bleue, le lac de Zurich s'enfonçait à vif dans le lacis des rues. Selon le dossier de la Kripo, Hermann Zaugg possédait une propriété sur la Seestrasse. March trouva. La route ondulait le long de l'eau, à peu près à quatre kilomètres au sud de l'hôtel.

Quelqu'un frappa doucement à la porte. Une voix d'homme l'appela par son nom.

Quoi encore ? Il traversa la chambre et ouvrit vivement la porte. Un serveur attendait dans le couloir, avec un plateau. March le regarda bouche bée.

« Pardon, monsieur. Avec les compliments de la dame du 277.

— Ah, oui. Bien sûr. »

March s'écarta, l'homme entra avec hésitation, comme s'il s'attendait à un coup. Il déposa le plateau sur une table, traîna quelques secondes dans l'espoir d'un pourboire, puis – comme rien ne venait – s'éclipsa. March verrouilla la porte.

Sur la table, une bouteille de Glenfiddich, avec un carton et un seul mot, en français. « Détente ? »

Il s'était campé devant la fenêtre, cravate défaite, buvant à petits coups le whisky pur malt, le regard perdu sur l'étendue du lac. Des rubans de lumières jaunes suivaient les contours capricieux de l'eau noire ; sur la surface, de minuscules points rouges, verts et blancs rebondissaient et clignotaient. Il alluma une cigarette, la énième de la semaine.

Des gens riaient sur la promenade sous sa fenêtre. Une lumière glissait à vive allure sur le lac. Pas de Grand Dôme, pas de fanfares, pas d'uniformes. Pour la première fois depuis – combien ? un an au moins – il échappait à l'acier et au granit de Berlin. Oui. Il leva son verre et étudia le liquide pâle. D'autres vies existaient, d'autres villes.

Il remarqua qu'avec la bouteille, elle avait commandé deux verres.

Il revint s'asseoir au bord du lit et considéra le téléphone. Ses doigts tambourinèrent sur la console.

Folie pure.

Elle avait l'habitude de fourrer ses mains dans ses poches et elle restait ainsi, la tête légèrement penchée, avec un petit sourire. Dans l'avion, se souvenait-il, elle portait une robe de laine rouge avec une ceinture de cuir. Des bas noirs – ses jambes étaient belles. Et quand elle était furieuse ou amusée – elle était le plus souvent les deux en même temps –, elle ramenait ses cheveux derrière son oreille.

Les rires, dehors, s'étaient tus.

Vous étiez où, depuis vingt ans ? Cette question méprisante, dans

l'appartement de Stuckart.

Elle savait tant de choses. Elle papillonnait autour de lui.

Les millions de Juifs qui ont disparu pendant la guerre...

Le carton était dans sa main ; il se versa un autre verre, s'allongea sur le lit. Dix minutes plus tard, il souleva le combiné et parla à la téléphoniste.

« Chambre 277. »

De la folie. *Folie.*

Ils se retrouvèrent dans le hall, sous les frondaisons d'un palmier luxuriant. Dans un coin, un quatuor à cordes évoluait allègrement dans des morceaux choisis de *La Chauve-souris*.

« Le scotch est superbe.

— Une offre de paix.

— Acceptée. Merci. »

Il jeta un coup d'œil à la plus âgée des violoncellistes. Ses grosses jambes étaient vigoureusement écartées, comme si elle devait traire une vache.

« Dieu seul sait pourquoi je vous fais confiance.

— Et Lui seul sait pourquoi, *moi*, je me fie à vous.

— Règles de base, dit fermement March. Un : fini les mensonges. Deux : c'est moi qui décide, que ça vous plaise ou non. Trois : vous me soumettez ce que vous avez l'intention de publier, et si je vous demande de sucrer, exécution. D'accord ?

— Marché conclu. »

Elle sourit et tendit la main. Il la serra. La paume était fraîche, ferme. Pour la première fois, il remarqua la montre d'homme à son poignet.

« Qu'est-ce qui vous a fait changer d'avis ? » demanda-t-elle.

Il lâcha sa main.

« Prête à sortir ? »

Elle portait toujours la robe rouge.

« Oui.

— Papier, crayon ? »

Elle tapota la poche de son imper.

« Jamais sans !

— Comme moi. Parfait. En avant. »

La Suisse était un minuscule pôle de lumière au cœur d'une immensité obscure. Des ennemis tout autour : Italie au sud, France à l'ouest, Allemagne au nord et à l'est. Sa survie tenait du prodige : le

« miracle suisse », comme on l'appelait.

Le Luxembourg était devenu le Moselland, l'Alsace-Lorraine la Westmark ; l'Autriche, l'Ostmark. Même scénario pour la Tchécoslovaquie – le petit bâtard de Versailles n'était plus que le protectorat de Bohême et de Moravie. La Pologne, la Lettonie, la Lituanie, l'Estonie : gommées de la carte. À l'est, l'Empire allemand s'était taillé quatre Reichskommissariats, Ostland, Ukraine, Caucase et Moscovie.

À l'ouest, douze nations – Portugal, Espagne, France, Irlande, Grande-Bretagne, Belgique, Pays-Bas, Italie, Danemark, Norvège, Suède et Finlande – avaient lié leur sort à celui de l'Allemagne, par le Traité de Rome, et formaient l'espace économique européen. L'allemand était la deuxième langue officielle dans toutes les écoles. Les gens rêvaient de voitures allemandes, écoutaient des stations radio allemandes, regardaient des chaînes télé allemandes, travaillaient pour des firmes devenues allemandes, se plaignaient du comportement des touristes allemands sur les lieux de vacances... et les équipes sportives allemandes l'emportaient dans toutes les disciplines et les rencontres internationales, sauf au cricket, que seuls les Britanniques peuvent comprendre.

Dans cet environnement, la Suisse restait neutre. Le Führer n'avait pas réellement voulu cette situation. Mais le temps, pour les états-majors de la Wehrmacht, de peaufiner leur plan de conquête, et le gel de la guerre froide avait tout figé. La Confédération subsista, miette de no man's land, incroyablement utile et de plus en plus profitable aux deux camps – on pouvait à loisir s'y rencontrer et traiter en secret.

« Tu ne croiseras que trois catégories de bipèdes en Suisse, lui avait expliqué le spécialiste de la Kripo. Les espions américains, les espions allemands, et les banquiers helvètes qui s'arrangent pour pomper le fric. »

Au siècle précédent, les banquiers s'étaient établis sur la rive nord du lac de Zurich – y formant comme une riche croûte, un épais dépôt abandonné par des marées d'argent. Comme à Schwanenwerder, leurs villas n'offraient au regard que l'apparence vide et nette de clôtures élevées et de portes infranchissables, derrière des écrans d'arbres touffus.

March se pencha pour parler au chauffeur :

« Ralentissez ici. »

La procession s'était étoffée. En tête, le taxi avec March et Charlotte, puis les deux policiers, chacun dans une voiture. Bellerive donnait dans Seestrasse. March comptait les numéros.

« Arrêtez ! »

Le taxi monta sur le trottoir. Les voitures banalisées les dépassèrent.

Cent mètres plus loin, l'éclat des feux arrière signala leurs coups de frein.

Charlie regardait autour d'elle.

« Et maintenant ? »

— Maintenant, on jette un coup d'œil sur la propriété du Dr Hermann Zaugg. »

March paya le chauffeur, qui exécuta un rapide demi-tour et disparut en direction du centre de la ville. La route était déserte.

Toutes les villas étaient solidement protégées, mais celle de Zaugg, la troisième sur la route, était une forteresse. Des portes métalliques massives, hautes de trois mètres, flanquées de murs de pierre. Une caméra de sécurité couvrait l'entrée. March prit Charlotte par le bras et ils passèrent devant, comme des amoureux en balade. Ils traversèrent la route et se postèrent en face, dans une allée. March regarda sa montre. Vingt et une heures et des poussières. Cinq minutes s'écoulèrent. Il allait proposer de s'en aller quand, avec un claquement sec puis un vrombissement de machinerie, les battants commencèrent à s'écarter.

« Quelqu'un sort... »

— Non. (March fit un mouvement de menton en direction de la route.) Quelqu'un arrive. »

La limousine était aussi imposante que puissante : une voiture anglaise, une Bentley noire. Elle venait du centre, à vive allure, freina et bifurqua pour s'engager dans l'entrée. Un chauffeur et un autre homme à l'avant ; à l'arrière, un éclair de cheveux argentés – Zaugg probablement. March n'eut que le temps de noter la faible hauteur du châssis de la voiture. L'un après l'autre, les pneus avaient absorbé le choc au contact du trottoir – *whump, whwnp, whump, whump*. La Bentley s'éloignait.

Les portes se mirent à se refermer, puis se bloquèrent. Deux hommes apparurent, marchant rapidement.

« Vous ! cria l'un d'eux. Restez où vous êtes ! »

Il atteignait la chaussée. March agrippa Charlie par le coude. Au même moment, l'une des voitures de police arriva en marche arrière, boîte de vitesses hurlante. L'homme regarda sur sa droite, hésita et recula.

La voiture achevait sa course. La vitre était baissée. Une voix anxieuse lança :

« Merde, bordel. Montez ! »

March ouvrit la portière arrière, poussa la fille et se glissa à sa suite. Le policier suisse tourna sur les chapeaux de roues et accéléra vers la ville. Le gorille de Zaugg avait déjà disparu ; les portes achevèrent de

se fermer bruyamment.

March tourna la tête pour regarder.

« Vos banquiers sont tous aussi bien protégés ?

— Dépend de qui ils fréquentent. »

Le policier ajusta le rétroviseur pour les voir. Un homme dans la quarantaine – bien sonnée –, les yeux injectés.

« Vous prévoyez d'autres épisodes de cet ordre, Herr March ? Une petite castagne quelque part ? Ça nous aiderait d'être un peu prévenus.

— Je croyais que vous étiez là pour me filer, pas pour me chouchouter.

— Suivre et protéger si nécessaire, voilà les ordres. Mon coéquipier est dans l'autre bagnole. Pour nous, la journée a été foutrement longue – excusez l'expression, Fräulein. À propos, personne n'a parlé d'une femme dans cette affaire.

— Vous pouvez nous déposer à l'hôtel ? » demanda March.

Le flic grommela.

« J'ajoute donc chauffeur à la liste de mes obligations ? »

Il brancha sa radio et rassura son équipier : « Panique terminée. On rentre sur le *Baur au Lac*. »

Charlotte Maguire avait son bloc-notes ouvert sur ses genoux.

« Qui sont ces gens ? »

March hésita. Après tout, quelle importance ?

« L'inspecteur et son collègue sont membres de la police helvétique ; ils sont ici pour s'assurer que je ne tente pas de faire défection à l'occasion de ce séjour hors frontières. Et aussi pour veiller à ce que je rentre entier.

— Toujours un plaisir d'assister nos collègues allemands.

— Le risque est réel ? demanda Charlotte.

— Apparemment.

— Mon Dieu. »

Elle écrivit quelque chose. March regarda ailleurs. Sur leur gauche, à un ou deux kilomètres, de l'autre côté du lac, les lumières de Zurich formaient un ruban jaune sur le noir de l'eau. Son haleine se condensait sur la vitre.

Zaugg revenait sans doute de son bureau. Tard, mais les fiers citoyens de Zurich bossaient dur pour gagner leur fric – douze ou quatorze heures par jour, ce n'était pas rare. La villa du banquier ne pouvait être atteinte que par la route – un seul chemin, ce qui contredisait la plus efficace des précautions en matière de sécurité : changer en permanence d'itinéraire. Et la Seestrasse, limitée d'un côté

par le lac et ouverte de l'autre à plusieurs douzaines de rues, était un véritable cauchemar pour un responsable de la sécurité. Cela expliquait au moins un détail.

« Vous avez remarqué la voiture ? dit-il à Charlotte. Son poids, le bruit des pneus ? On en voit souvent à Berlin. Cette Bentley était blindée, (Il agita la main.) Deux gorilles, une porte de prison, des caméras dissimulées et une voiture à l'épreuve des balles. Quelle sorte de banquier est-ce ? »

Il ne distinguait pas vraiment ses traits, dans l'ombre, mais il sentait son excitation à ses côtés. Elle dit :

« Nous avons la lettre d'autorisation, n'oubliez pas. Cette sorte de banquier, comme vous dites, est *notre* banquier. »

Ils dînèrent dans un restaurant de la vieille ville ; un endroit avec linge de table pur lin et argenterie massive, où les serveurs se postaient derrière les convives et soulevaient avec ensemble les cloches d'argent des plats, comme des conjurés exécutant un tour de passe-passe. L'hôtel lui avait coûté la moitié d'un mois de salaire ; le repas épongerait l'autre moitié, mais March s'en fichait.

Elle ne ressemblait à aucune des autres femmes qu'il avait pu rencontrer. Rien de comparable avec les ménagères de la Ligue des Femmes du Parti, toutes parfaitement Kinder, Kirche und Küche – dîner prêt sur la table pour le mari, uniforme fraîchement repassé, cinq enfants endormis à l'étagère. Et si une vraie jeune fille national-socialiste se gardait des cosmétiques, du tabac et de l'alcool, Charlie Maguire, elle, abusait sans complexe des trois. La lumière des bougies avait adouci ses yeux sombres ; elle parlait avec animation de New York, des reportages à l'étranger, du séjour de son père à Berlin, de la veulerie de Joseph Kennedy, de politique, d'argent, des hommes, d'elle-même.

Elle était née à Washington DC au printemps 1939. (« Le dernier printemps de paix, dans tous les sens », comme disent mes parents.) Son père, rentré de Berlin, avait réintégré le département d'État. Sa mère s'essayait à une nouvelle carrière, mais après 1941, elle était déjà bien heureuse de ne pas être l'objet de mesures d'internement. Après la guerre, dans les années cinquante, Michael Maguire avait été ambassadeur à Omsk, la capitale de ce qui restait de la Russie. Un endroit trop dangereux pour emmener quatre enfants. *Charlotte* avait été confiée à des institutions huppées de Virginie ; *Charlie* avait laissé tomber l'école à dix-sept ans, en révolte contre tout ce qui pouvait exister.

« Je suis montée à New York. Tenter ma chance comme actrice. Le bide. J'ai tâté du journalisme ; ça marchait mieux. Inscription à Columbia – au grand soulagement de papa. Là-dessus – faudrait pas croire ! –, une liaison avec M. Prof. (Elle secoua la tête.) Ce qu'on peut être conne. (Elle souffla la fumée de sa cigarette.) Il reste du vin là-dedans ? »

March lui versa le fond de la bouteille et en commanda une autre. Il

semblait que ce fût à lui de dire quelque chose.

« Pourquoi Berlin ?

— Une occasion de quitter New York. L'origine allemande de ma mère facilitait les démarches pour le visa. Il faut l'admettre : World European Features n'a pas vraiment la surface que suppose le nom. Deux mecs dans un bureau avec un télétype, dans la partie merdique de la ville. Pour être honnête, toujours, ils étaient bien contents d'avoir trouvé quelqu'un avec un visa pour Berlin. Même moi. »

Elle le regarda ; ses yeux brillaient.

« Je ne savais pas qu'il était marié, vous voyez, M. Prof. (Elle claqua les doigts.) Grave négligence dans l'investigation, non ?

— Ça s'est terminé quand ?

— L'année dernière. Je suis venue en Europe pour leur montrer à tous que je pouvais y arriver. Surtout à lui. Voilà pourquoi ça m'a rendue malade, l'idée de l'expulsion. Bon sang, la perspective de les revoir... (Elle avala une gorgée de vin.) Peut-être une fixation sur l'image du père. Quel âge avez-vous ?

— Quarante-deux.

— Pan ! mon créneau. »

Elle lui sourit par-dessus son verre.

« Auriez intérêt à vous méfier. Vous êtes marié ?

— Divorcé.

— Divorcé ! Prometteur. Dites-moi tout sur elle. »

Sa franchise le prenait chaque fois de court, garde baissée.

« Elle était... (Il se reprit.) Elle est... »

Il se tut. Comment résumait-on quelqu'un à qui l'on a été marié neuf ans, dont on est divorcé depuis sept ans, et qui vient de vous balancer aux autorités ?

« Elle n'est pas comme vous. »

C'est tout ce qu'il trouva à dire.

« Ce qui signifie ?

— Elle n'a pas d'idées à elle. Elle se préoccupe de ce que pensent les gens. Elle est aigrie.

— À cause de vous ?

— Évidemment.

— Elle voit quelqu'un d'autre ?

— Oui. Un bureaucrate du Parti. Bien plus convenable que moi.

— Et vous ? Quelqu'un ? »

Un avertisseur se déclencha dans sa tête. *Plongée, plongée, plongée.* Deux liaisons depuis le divorce. Une institutrice qui louait l'appartement en dessous du sien et une jeune veuve qui enseignait

l'histoire à l'université – une autre relation de Rudi Halder. Il soupçonnait parfois Rudi de penser que son unique mission sur terre était de lui dénicher quelqu'un. Chaque aventure avait duré quelques mois, le temps pour l'une comme pour l'autre de se fatiguer des appels de dernière minute, depuis le Werderscher Markt : « Un truc qui nous tombe dessus. Je suis désolé... »

Au lieu de répondre, March ironisa :

« Toutes ces questions ! Vous auriez dû être flic. »

Elle fit la moue.

« Si peu de réponses. Vous auriez dû être journaliste. »

Le serveur remplit leurs verres. Quand il se fut éloigné, elle reprit :

« Vous savez, la première fois que je vous ai vu, je vous ai détesté sur-le-champ.

— Oui. L'uniforme. Ça vous dépare un homme.

— Cet uniforme-là. Dans l'avion, cet après-midi, je vous ai à peine reconnu. »

March découvrit une autre raison à sa bonne humeur. Il n'avait à aucun moment aperçu le reflet noir de sa propre silhouette, ni vu personne se recroqueviller à son approche.

« Dites-moi. Comment voit-on les SS en Amérique ? »

Elle roula les yeux.

« Oh, merde, March ! S'il vous plaît. Ne fichons pas en l'air une bonne soirée.

— Je m'interroge vraiment. Je voudrais savoir. »

Il devait l'amadouer, la contraindre à parler.

« Eh bien. Comme des criminels. Des sadiques. L'incarnation du mal. Ce genre de commentaires. C'est vous qui insistiez. Je ne vous vise pas, O.K. ? D'autres questions ?

— Un million. Faudrait une vie.

— Une vie ! Bon, allez-y ! J'avais rien prévu de particulier. »

Il resta un moment comme sonné, paralysé par le choix. Par où commencer ?

« La guerre à l'Est. À Berlin, on n'entend parler que de victoires. Mais la Wehrmacht doit rapatrier ses cercueils de nuit, par trains spéciaux ; personne ne peut chiffrer les pertes.

— J'ai lu quelque part une estimation du Pentagone : cent mille Allemands tués depuis 1960. La Luftwaffe écrase les villes russes sous les bombes, jour après jour, mais d'autres hommes prennent aussitôt le relais. Vous ne pouvez vaincre car ils n'ont plus de repli possible. Et vous ne pouvez utiliser la bombe par crainte d'une riposte – la nôtre,

et c'est la planète qui explose.

« Quoi d'autre ? »

Il essayait de penser aux gros titres.

« Goebbels prétend que notre technologie spatiale ridiculise la vôtre.

— À l'heure actuelle, je crois que c'est vrai. Peenemünde a mis ses satellites sur orbite des années avant nous.

— Winston Churchill vit encore ?

— Oui. C'est un très vieux monsieur, maintenant. Au Canada. Il s'est installé là. La reine aussi. (Elle nota sa perplexité.) Élisabeth prétend au trône de son oncle.

— Et les Juifs ? Que disent les Américains ? Qu'avons-nous fait ? »

Elle secoua la tête.

« Pourquoi insistez-vous ?

— S'il vous plaît. La vérité.

— La vérité ? Comment la saurais-je ? »

Elle avait haussé le ton ; elle criait presque. Le couple à la table voisine tourna la tête.

« Nous en venons à percevoir l'Allemagne comme un monde extra-terrestre. La vérité n'y a plus de pertinence.

— Parfait. Alors que dit la propagande ? »

Elle regarda ailleurs, exaspérée, puis le fixa à nouveau, avec tant d'intensité qu'il eut du mal à soutenir son regard.

« Très bien. On raconte que vous avez nettoyé l'Europe de toute créature juive vivante – hommes, femmes, enfants. On dit que vous les avez expédiés dans des ghettos à l'Est, où des milliers sont morts de malnutrition et de maladie. Puis vous avez repoussé les survivants encore plus à l'est. La suite, personne ne la sait. Quelques rescapés ont pu se réfugier en Russie, par l'Oural. J'en ai vu à la télé. Des vieux types plutôt curieux dans l'ensemble ; un peu dingues. Ils parlent de fosses d'exécution, d'expériences médicales, de camps où l'on entre mais dont personne ne sort. Ils évoquent des millions de morts. Là-dessus, interview de l'ambassadeur d'Allemagne, avec son beau costard, et il assure que tout cela n'est que pure propagande communiste. Personne n'a donc la moindre idée de ce qui est vrai et de ce qui ne l'est pas. Et je vous dirai autre chose : la plupart des gens s'en tamponnent. (Elle se rejeta en arrière.) Satisfait ?

— Je suis désolé.

— Moi aussi. »

Elle tendit la main vers sa cigarette, mais s'immobilisa, le fixant à nouveau droit dans les yeux.

« C'est ça, votre revirement à l'hôtel, n'est-ce pas ? Rien à voir avec le whisky. Vous vouliez me pomper des infos. (Elle se mit à rire.) Et

moi qui croyais que je vous manipulais. »

Après, l'atmosphère fut plus détendue. Ce qui flottait de délétère entre eux s'était dissipé. Il parla de son père, la façon dont il avait reproduit son itinéraire, jusqu'à la marine ; de quelle manière il s'était retrouvé dans la police et comment, y prenant goût, elle était devenue pour lui presque une vocation.

Elle dit :

« Je continue à ne pas comprendre.

— Quoi ?

— Cet uniforme. »

Il reprit du vin.

« Oh, la réponse est simple. En 1936, la Kriminalpolizei a été fusionnée à la SS ; les officiers devaient accepter un grade SS honoraire. J'avais donc le choix : inspecteur avec cet uniforme, et essayer de travailler un peu proprement ; ou autre chose sans l'uniforme, et ne servir strictement à rien. »

Et comme c'est parti, même ce choix, je ne l'aurai bientôt plus.

Elle inclina la tête, à sa façon, et fit signe qu'elle saisissait.

« En un sens, ça se tient. »

Il se sentit soudain fébrile. Il se dégoûtait.

« Non, ça ne tient pas. C'est des conneries, Charlie. »

C'était la première fois qu'il l'appelait ainsi – elle le lui avait demandé au début du repas. Cela sonnait presque comme une déclaration. Il s'empessa de poursuivre :

« C'est ce que je raconte à tout le monde, surtout à moi, depuis dix ans. Malheureusement, même moi j'ai cessé d'y croire.

— Mais ce qui s'est passé – le pire de ce qui s'est passé – date de la guerre. Vous n'y étiez pas. Vous venez de me le raconter : vous étiez en mer. »

Il considéra son assiette en silence. Elle continuait :

« Et de toute façon, la guerre, c'est différent. Tous les pays commettent des atrocités. Le mien a lâché une bombe atomique sur des civils japonais – un quart de millions de morts en quelques secondes. Et les Américains sont les alliés des Russes depuis vingt ans. Vous vous souvenez de ce que les Russes ont fait ? »

Il y avait du vrai dans ce qu'elle disait. À mesure qu'ils progressaient vers l'est, et à commencer par les milliers de corps de la forêt de Katyn, les Allemands avaient découvert les fosses communes des victimes de Staline. Des millions de morts, dans les famines, les purges, les déportations des années trente. Personne ne savait le nombre exact. Les tranchées d'exécution, les chambres de torture, les

goulags au-delà du cercle polaire – tous soigneusement conservés à présent, comme monument aux victimes, comme musées du mal bolchevique. On y emmenait les enfants des écoles ; d’anciens prisonniers guidaient les visiteurs. Un important courant historique se consacrait à l’étude des crimes du communisme. La télévision programmat des documentaires sur l’holocauste stalinien – des crânes blanchis et des squelettes ambulants, des cadavres remués au bulldozer et des restes de femmes et d’enfants couverts de terre, ligotés par du fil de fer et abattus d’une balle dans la nuque.

Elle posa sa main sur la sienne.

« Le monde est ce qu’il est. Même moi, je peux m’en rendre compte. »

Il parla sans la regarder.

« Oui. Très bien. Mais tout ce que vous me dites, on me l’a déjà servi. “C’était il y a longtemps” ; “C’était la guerre” ; “Les Ruskoffs ont fait pire” ; “Que peut-on espérer faire seul ?”, Dix ans que tout le monde me chuchote ça. Personne ne va plus loin dans le risque d’ailleurs : chuchoter. »

Elle retira sa main et alluma une autre cigarette, tournant et retournant le petit briquet en or entre ses doigts.

« Quand j’ai débarqué à Berlin, mes parents m’avaient donné cette liste de gens qu’ils avaient connus. Beaucoup dans le milieu du théâtre, des artistes – des amis de ma mère. Je suppose – en toute logique – que plusieurs étaient juifs, ou homosexuels. Et je les ai cherchés. Ils étaient partis, évidemment. Ça ne m’a qu’à moitié surprise. Mais ils n’avaient pas seulement disparu. *C’était comme s’ils n’avaient jamais existé.* »

Elle tapota doucement le bord du briquet sur la nappe. Il remarqua ses doigts, minces, non manucurés, sans bijoux.

« Bien sûr, des gens vivaient là où ils avaient vécu. Souvent des vieux. Ils devaient savoir, non ? Ils demeuraient là, sans expression, rien. Regardant la télé, buvant des tisanes, écoutant de la musique. Rien, absolument rien ne restait.

— Regardez ceci. »

March prit la photo dans son portefeuille. Elle avait quelque chose d’incongru dans l’apparat de la salle – une vieillerie récupérée dans un grenier miteux, sur un éventaire aux puces.

Il la lui tendit. Elle étudia le cliché. Une mèche de cheveux glissa sur son visage, elle l’écarta d’un geste.

« Qui est-ce ?

— Quand j’ai emménagé dans mon appartement, après notre séparation, à Klara et à moi, il fallait le remettre à neuf – rien n’avait été fait depuis des années. J’ai trouvé ça sous le papier peint de la

chambre. Pour tout vous avouer, j'ai littéralement démantelé cette pièce, mais il n'y avait rien d'autre. Ils s'appelaient Weiss. Mais qui sont-ils ? Où sont-ils ? Que leur est-il arrivé ? »

Il récupéra la photo, la replia, la rangea dans son portefeuille.

« Imaginez, une vie consacrée à démasquer des criminels, et insensiblement vous découvrez que les vrais assassins sont ceux pour qui vous travaillez. Vous faites quoi ? Surtout quand tout le monde vous répète de ne pas vous tracasser, que vous ne pouvez rien y changer, que c'était il y a bien longtemps ? »

Elle le regarda différemment.

« Je suppose qu'on devient fou.

— Ou pire. Sain d'esprit. »

Elle insista, malgré ses protestations, pour payer la moitié de la note. Il était presque minuit quand ils quittèrent le restaurant. Ils marchèrent en silence vers l'hôtel. Les étoiles se déployaient dans le ciel ; au bas de la ruelle en pente, le lac attendait.

Elle prit son bras.

« Vous vouliez savoir, ce matin... Ce garçon de l'ambassade, Nightingale... s'il était mon amant.

— C'était grossier de ma part. Je suis désolé.

— Je vous aurais déçu si j'avais répondu oui ? »

Il hésita.

Elle poursuivit :

« Eh bien, non ! Il aimerait bien... Pardon, ça paraît présomptueux.

— Absolument pas. Je suis certain que beaucoup le souhaiteraient.

— Je n'avais rencontré personne... »

N'avais.

Elle hésita.

« J'ai vingt-cinq ans. Je vais où je veux, je fais ce que bon me semble, je choisis qui j'aime. »

Elle se tourna vers lui, effleura sa joue. Sa main était tiède.

« Mon Dieu, je déteste sortir ce genre de... Pas vous ? »

Elle attira son visage contre le sien.

C'est curieux, pensa March après coup. Vivre sa vie dans l'ignorance du passé, du monde, de soi-même. Et comme c'est facile ! On se contente de cheminer, jour après jour, dans les sentiers que d'autres ont tracés pour vous, sans jamais lever la tête, enveloppé de leur logique, des langes au linceul. C'était une sorte de peur et de respect.

Bien, adieu donc à tout cela. Et quel soulagement d'en être sorti – peu

important, à présent, les conséquences.

Il ne tenait plus en place. Il passa son bras autour d'elle. Il avait tant de questions à lui poser.

« Holà ! holà ! (Elle riait, cramponnée à lui.) Assez. Stop. Je commence à craindre que tu ne me désires que pour ce que j'ai dans la tête ! »

Dans la chambre de Xavier, elle dénoua sa cravate et l'attira contre elle, une fois encore, ses lèvres douces contre les siennes. Sans cesser de l'embrasser, elle fit tomber le veston de ses épaules, déboutonna sa chemise. Ses mains parcoururent son torse, son dos, son ventre.

Elle s'agenouilla et tira sur sa ceinture.

Il ferma les yeux, resserra les doigts sur sa chevelure.

Puis il s'écarta doucement, s'accroupit pour lui faire face, souleva sa robe, la lui ôta. Déshabillée, elle rejeta la tête en arrière, secoua ses cheveux. Il voulait la connaître toute, embrassait son cou, ses seins, son ventre, humait son parfum, ébloui par la fermeté et la douceur de sa chair sous ses caresses, par le velouté de sa peau sous ses lèvres.

Elle le guida vers le lit, s'installa sur lui. La seule lumière venait du lac ; les ombres ondulaient autour d'eux. Quand il entrouvrit la bouche pour dire quelque chose, elle posa un doigt sur ses lèvres.

Vendredi 17 avril

La Gestapo, la Kriminalpolizei et les services de la sûreté sont nimbés de l'aura mystérieuse de la fiction politique et policière.

Reinhard Heydrich

1

Les transactions avaient repris depuis une demi-heure à la Bourse de Berlin. À Zurich, sur la Bahnhofstrasse, sur le panneau en vitrine de l'Union des Banques suisses, les chiffres cliquetaient comme des aiguilles à tricoter. Bayer, Siemens, Thyssen, Daimler... en hausse, en hausse, en hausse. Seul titre à plonger à la nouvelle de la détente : Krupp.

Comme chaque matin, un petit attroupement de personnes bien mises surveillait nerveusement ce moniteur de la santé économique du Reich. Les indices étaient en chute libre depuis six mois et le moral des investisseurs virait lentement à la panique. Cette semaine, en revanche, grâce à ce bon vieux Joe Kennedy – il faut dire qu'il en connaissait un bout, le vieux Joe : en son temps, à Wall Street, il s'était fait un demi-milliard de dollars –, oui, grâce à Joe, la baisse avait cessé. Berlin était euphorique. Tout le monde était euphorique. Personne ne prêtait attention au couple qui remontait la rue, venant du lac, sans vraiment se tenir par la main, mais suffisamment près l'un de l'autre pour se toucher à l'occasion, suivi de deux messieurs en imperméable beige, l'air las.

March, l'après-midi de son départ, avait eu droit à un court briefing sur les mœurs bancaires de la Confédération.

« La Bahnhofstrasse est l'épicentre financier. D'apparence, elle peut faire penser à une grande artère commerçante – ce qu'elle est également. Tout se passe en coulisse, derrière les boutiques en façade et dans les bureaux aux étages. Les banques sont là. Il faut les chercher. En Suisse, un dicton veut que plus l'argent est vieux, plus il se fait discret. À Zurich, il est si vieux qu'il est invisible. »

Sous les pavés de la Bahnhofstrasse, sous les rails du tramway, des catacombes de chambres fortes s'étendaient en tous sens ; trois générations de fortunes européennes y avaient enfoui leurs avoirs. March considéra la foule des badauds et des touristes : sur quels rêves anciens et secrets, sur quels ossements déambulaient-ils ?

Les banques étaient de petites affaires familiales : une ou deux douzaines d'employés, peu de bureaux, une discrète plaque de cuivre. Zaugg et Cie en était l'archétype. Une entrée dissimulée dans une petite rue latérale, à côté d'une bijouterie, surveillée par une caméra

cachée identique à celle de la villa de Zaugg. Quand March enfonça le bouton de la sonnette, il sentit Charlie lui presser subrepticement la main.

Une voix féminine dans l'interphone les invita à décliner leurs noms et qualités. Il leva la tête vers la caméra.

« Je m'appelle March. Voici Fräulein Maguire. Nous aurions aimé rencontrer Herr Zaugg.

— Vous avez rendez-vous ?

— Non.

— Le Herr Direktor ne reçoit que sur rendez-vous.

— Dites-lui que nous avons une lettre de pouvoir pour le compte numéro 2402.

— Un moment, je vous prie. »

Les policiers traînaient à l'entrée de la ruelle. March jeta un coup d'œil à Charlie. L'éclat de ses yeux lui parut plus vif, sa peau plus éclatante. Non, il se montait sûrement le bourrichon. Tout avait l'air mieux aujourd'hui, comme recouvert d'un vernis brillant – les arbres plus verts, les fleurs plus blanches, le ciel plus bleu.

De son sac en bandoulière elle sortit un appareil photo, ion Leica.

« Un petit instantané pour l'album de famille.

— À votre aise. Évitez de me coller dessus.

— Quelle modestie ! »

Elle photographia la porte et la plaque de Zaugg. La voix de la réceptionniste grésilla dans l'interphone.

« S'il vous plaît, c'est au deuxième. »

Un bourdonnement de verrou et March poussa le lourd battant de porte.

L'immeuble était une véritable illusion d'optique. Banal à l'extérieur, ne payant absolument pas de mine ; à l'intérieur, un vaste escalier de verre et de chrome menait à un confortable hall d'accueil décoré d'œuvres d'art modernes. Hermann Zaugg les attendait. Près de lui, un des gardes du corps entrevus la veille.

« Herr March, c'est cela ? (Zaugg tendit la main.) Et Fräulein Maguire ? »

Il lui serra également la main, avec un léger salut.

« Britannique ?

— Américaine.

— Oui. Bien. Toujours enchanté de rencontrer nos amis d'Amérique. »

Il faisait penser à une poupée : les cheveux argentés, le visage rose et lisse, les petites mains potelées, les pieds menus. Costume noir

impeccable, chemise blanche, cravate gris perle.

« Je comprends que vous êtes en possession de l'indispensable autorisation ? »

March produisit la lettre. Zaugg passa rapidement le papier sous la lumière et examina la signature.

« Oui, en effet. L'écriture de mes jeunes années. Je crains qu'elle ne se soit bien dégradée depuis. Venez. »

Dans son bureau, il indiqua un profond canapé de cuir blanc, Lui-même prit place derrière son bureau. L'avantage de la hauteur : le vieux truc.

March était décidé à jouer franc-jeu.

« Nous sommes passés devant chez vous hier soir. Bien protégé. »

Zaugg avait croisé les mains sur son bureau. Il esquissa un geste vague avec ses pouces, peu compromettant, l'air de dire : *Vous savez ce que c'est.*

« Je tiens de mes collaborateurs que vous-même n'étiez pas sans protection. Dois-je considérer votre visite comme officielle ou privée ?

— Les deux. Ou plus exactement, ni l'un ni l'autre.

— Je vois. D'ordinaire on m'annonce ensuite qu'il s'agit d'une "affaire délicate".

— Il s'agit d'une affaire délicate.

— Ma spécialité. (Il ajusta ses manchettes.) J'ai parfois l'impression, certains jours, que toute l'histoire de l'Europe de ce XX^e siècle est passée par ce bureau. Dans les années trente, des réfugiés juifs se tenaient là où vous êtes, souvent pathétiques, s'accrochant à ce qu'ils avaient pu sauver. Très souvent, ces messieurs de la Gestapo les suivaient de près. La décennie suivante : mes visiteurs étaient plutôt de hauts responsables allemands, comment dire... des hommes de fortune récente. Parfois les mêmes qui s'étaient présentés pour fermer les comptes d'autres clients revenaient en ouvrir à leur nom. Puis, dans les années cinquante, nous avons traité avec les ayants droit des chers disparus des périodes précédentes. Aujourd'hui, les années soixante, je prévois une intensification de la clientèle américaine, dès lors que vos deux grands pays se rapprochent... Les années soixante-dix seront pour mon fils.

— Cette lettre, quel niveau d'accès autorise-t-elle ?

— Vous avez la clé ? »

March fit signe que oui.

« Dans ce cas, vous avez plein et entier accès.

— Nous aimerions commencer par le détail des transactions.

— Très bien. »

Zaugg examina la lettre puis décrocha son téléphone.

« Fräulein Graf, le dossier du 2402. »

Elle arriva moins d'une minute plus tard. Une femme d'âge moyen, portant un très mince dossier dans une chemise beige. Zaugg le prit.

« Que souhaitez-vous savoir ?

— Quand le compte a-t-il été ouvert ? »

Zaugg feuilleta les pièces.

« Juillet 1942. Le 8.

— Et à quel nom ? »

Zaugg hésita. Il s'accrochait comme un avare à son précieux magot d'informations. En lâcher une était un drame. Mais aux termes des règles que lui-même s'était fixées, il n'avait guère le choix.

« Herr Martin Luther. »

March notait.

« Et quels étaient les dispositions pour le compte ?

— Un coffre. Quatre clés.

— *Quatre* clés ? »

March haussa les sourcils. Cela signifiait Luther, évidemment, et sans doute Bühler et Stuckart. Mais qui détenait la quatrième ?

« Comment s'est opérée l'attribution ?

— Toutes à Herr Luther, avec les quatre lettres de pouvoir. Naturellement ce qu'il en a fait ne nous regarde pas. Vous comprenez qu'il s'agit d'une formule de compte très spéciale – des circonstances d'urgence, un temps de guerre – ; le but était à la fois d'assurer l'anonymat et de faciliter l'accès aux héritiers ou aux bénéficiaires, dans l'hypothèse où quelque chose de fâcheux arriverait au détenteur originel.

— Comment a-t-on payé le coffre ?

— En liquide. Francs suisses. Location pour trente ans. Paiement anticipé. Ne vous tracassez pas, Herr March, il n'y a rien à déboursier avant 1972. »

Charlotte intervint.

« Il existe une trace des transactions relatives au compte ? »

Zaugg se tourna vers la jeune femme.

« Seulement les dates de visite.

— Qui sont ?

— Le 8 juillet 1942. Le 17 décembre 1942. Le 9 août 1943. Le 13 avril 1964. »

Le 13 avril ! March eut du mal à retenir un cri de triomphe. L'hypothèse se confirmait. Luther était bien venu à Zurich au début de la semaine. Il griffonna les dates sur son calepin.

« Seulement quatre fois ?

- Exact.
- Et jusqu'à ce lundi, le coffre n'a jamais été ouvert – pendant presque vingt et un ans ?
- C'est ce qu'indiquent les dates. »
- Zaugg referma le dossier avec un léger mouvement d'humeur.
- « J'ajouterai que cela n'a rien de très inhabituel. Nous avons ici des coffres auxquels personne n'a touché depuis cinquante ans, voire plus.
- C'est vous qui avez signé la convention de départ ?
- C'est moi.
- Herr Luther vous a dit pourquoi il désirait ce coffre, ou pourquoi ces arrangements particuliers ?
- Privilège du client.
- Pardon ?
- Information réservée entre le client et son banquier. »
- Charlie coupa :
- « Mais nous sommes le client.
- Non, Miss Maguire. Le bénéficiaire. La nuance a son importance.
- Est-ce chaque fois Herr Luther qui a visité le coffre ? demanda March.
- Réservé.
- Est-ce Luther qui l'a ouvert, lundi ? Comment était-il ?
- Réservé, réservé. (Zaugg leva les mains.) Nous pouvons continuer ainsi toute la journée, Herr March. Non seulement je ne suis pas tenu de vous donner ces informations, mais ce serait une infraction au Code des banques suisses. Je vous ai communiqué tout ce que vous êtes en droit de savoir. Y a-t-il autre chose ?
- Oui. »
- March referma son calepin et regarda Charlie.
- « Nous aimerions également jeter un coup d'œil au coffre. »

Un ascenseur exigü menait à la chambre forte. Il y avait à peine assez de place pour quatre personnes. March et Charlotte, Zaugg et le garde du corps, maladroitement serrés l'un contre l'autre. De près, le banquier empestait l'eau de Cologne ; ses cheveux luisaient sous une épaisse couche de brillantine.

La salle des coffres avait une allure de prison, ou de chambre mortuaire : un couloir carrelé de blanc s'ouvrait devant eux sur près de trente mètres, avec des barreaux à chaque extrémité. À l'autre bout, près de la grille d'accès, un garde était assis à une table. Zaugg avait sorti un lourd trousseau de clés de sa poche, attaché par une chaînette à sa ceinture. Il fredonnait en cherchant la bonne.

La voûte vibra légèrement lorsqu'un tram passa au-dessus de leurs têtes.

Zaugg les introduisit dans la vaste cage. Des parois d'acier reflétaient la lumière des néons – des rangées de portes, en fait, de cinquante centimètres de côté. Il en déverrouilla une, à hauteur d'homme, et recula d'un pas. Le préposé s'approcha et retira un long casier, de la taille d'une cantine métallique ; il le déposa sur une table.

« Votre clé correspond à la serrure du casier, dit Zaugg. J'attends dehors.

— Ce n'est pas nécessaire.

— Merci, mais je préfère. »

Zaugg quitta la salle et se posta près de la grille, leur tournant le dos. March regarda Charlotte et lui donna la clé.

« À toi.

— J'ai la tremblote...»

Elle inséra la clé dans la serrure. Le mécanisme était doux. L'extrémité du tiroir s'ouvrit. Elle plongea la main. Ses yeux exprimèrent de l'étonnement, puis de la déception.

« C'est vide. Il me semble... (Son expression changea.) Non...»

Elle souriait en ramenant un grand carton d'environ cinquante centimètres carrés, haut de cinq centimètres. Le dessus était scellé à la cire rouge ; une étiquette dactylographiée indiquait : « Propriété du ministère du Reich des Affaires étrangères, Berlin, division Archives des Traités. » Et en dessous, en caractères gothiques : « Geheime Reichssache. » Document d'État, ultra-secret.

Un traité ?

March brisa la cire en utilisant la clé. Il leva le couvercle, libérant une odeur de moisi et d'encens mêlés.

Un autre tram passa. Zaugg fredonnait toujours ; les clés dans sa main tintinnabulaient.

Dans le carton, un objet recouvert d'une toile cirée. March le sortit, le mit à plat sur la table. Il écarta la toile cirée : un panneau de bois éraflé, ancien ; l'un des coins était fendu. Il le tourna.

Charlie était contre lui. Elle murmura :

« C'est magnifique. »

Les bords du panneau étaient abîmés, comme si on l'avait arraché d'un support. Le portrait était intact, parfaitement conservé. Une jeune femme, délicate, aux yeux noisette très clairs, tournée vers la droite ; un rang de perles noires faisait deux fois le tour de son cou. Sur ses genoux, de ses longs doigts aristocratiques, elle tenait un petit animal à la fourrure blanche. Pas un chien. Plutôt une sorte de belette.

Charlie avait raison. C'était magnifique. Toute la lumière de la

chambre forte semblait s'y concentrer, pour irradier en retour. La peau claire de la jeune fille rayonnait, lumineuse comme celle d'un ange.

« Qu'est-ce que ça signifie ? murmura Charlotte.

— Dieu seul le sait. »

March se sentait vaguement floué. Le coffre n'était-il qu'une extension de la caverne au trésor de Bühler ?

« Vous vous y connaissez en art ?

— Pas des masses. Mais ça me rappelle quelque chose. Je peux ? »

Elle prit le panneau, l'examina en tendant les bras.

« C'est italien, je pense. Tu vois la mise – la façon dont le décolleté est coupé en carré, les manches ? Je dirais Renaissance. Tout à fait ancien. Et tout à fait authentique.

— Et tout à fait volé. Remets-le en place.

— Il faut ?

— Et comment ! Sauf si tu te sens capable d'imaginer une histoire crédible pour la Zollgrenzschutz à l'aéroport de Berlin. »

Encore un tableau. Rien d'autre. Pestant entre ses dents, March palpa la toile cirée, examina le carton sous tous les angles. Il redressa le casier de métal, le secoua. Rien. Le coffre vide se moquait de lui. Qu'espérait-il y trouver d'ailleurs ? Il ne savait pas. En tout cas quelque chose de plus probant.

« Allons-nous-en, dit-il.

— Une minute. »

Charlotte posa le panneau contre le casier. Elle s'accroupit et prit une demi-douzaine de photos. Puis elle remballa le tableau, le remplaça dans sa boîte et verrouilla le casier.

March appela :

« Nous avons terminé, Herr Zaugg. Merci. »

Le banquier réapparut avec son employé – un peu trop vite, au goût de March. Zaugg tendait sûrement l'oreille pour entendre. Il se frottait les mains.

« Tout est comme vous le souhaitez, je suppose ?

— Parfaitement. »

Le préposé fit glisser le casier dans le coffre. Zaugg ferma la porte. La jeune fille à la belette se retrouvait dans l'obscurité. *Nous avons ici des coffres auxquels personne n'a touché depuis cinquante ans, voire plus...* Faudrait-il tout ce temps pour qu'elle voie à nouveau la lumière ?

Ils prirent l'escalier en silence. Zaugg les guida vers la sortie.

« Eh bien, le moment est venu de prendre congé. »

Il leur serra la main.

March sentit qu'il devait dire quelque chose, une dernière tentative.

« Je crois qu'il est de mon devoir de vous avertir, Herr Zaugg : deux des titulaires de ce coffre ont été assassinés la semaine dernière et Martin Luther a disparu... »

Zaugg ne sourcilla même pas.

« Mon Dieu, mon Dieu ! De vieux clients nous quittent et de nouveaux – il fit un geste dans leur direction – nous viennent. Et le monde tourne. La seule, l'unique certitude, Herr March, est que dès que la fumée des canons se dissipe, et quel que soit le vainqueur, les banques des cantons suisses sont là, inébranlables. Bonne journée. »

Ils étaient dehors, sur le trottoir ; la porte se fermait derrière eux, quand Charlie cria soudain :

« Herr Zaugg ! »

Son visage apparut et avant qu'il puisse esquiver, le Leica s'était déclenché. Ses yeux étaient écarquillés ; sa bouche, d'indignation, formait un « O » parfait.

Le lac de Zurich était d'un bleu de brume. Une illustration de conte de fées. Un paysage sur mesure pour le grand choc final entre les monstres marins et le héros. Si seulement le monde était comme on nous le promettait alors, pensait March. Des châteaux aux tourelles pointues surgiraient de ce halo.

Il s'appuyait contre la balustrade de pierre humide devant l'hôtel, sa valise à ses pieds. Charlie achevait de régler sa note.

Il aurait voulu rester plus longtemps – l'emmener sur le lac, explorer la ville, les collines ; dîner dans la vieille ville ; regagner chaque soir sa chambre, faire l'amour, retrouver la rumeur du lac... Un rêve. À cinquante mètres sur la gauche, dans leurs voitures, ses anges gardiens de la police helvétique poireautaient en se décrochant la mâchoire.

Des années auparavant, encore jeune inspecteur à la Kripo de Hambourg, il avait dû escorter un condamné à la prison à vie qui bénéficiait d'une permission spéciale d'un jour. Des comptes rendus de son procès avaient paru dans la presse ; l'amie d'enfance du garçon avait appris ce qui lui arrivait ; elle lui avait écrit, lui avait rendu visite en prison, avait accepté de l'épouser. L'histoire avait titillé la fibre sentimentale si prompte à s'émouvoir dans la psyché allemande. Un mouvement d'opinion s'était développé pour que le mariage puisse avoir lieu. Les autorités avaient cédé. Et donc March l'avait emmené à la cérémonie – il était resté à ses côtés, attaché par des menottes, même pour la photo, comme un témoin particulièrement dévoué et attentif.

La réception s'était tenue dans un local sinistre qui jouxtait l'église. Vers la fin, le mari lui avait soufflé à l'oreille qu'il y avait un débarras,

avec un tapis, et que le prêtre n'y voyait pas d'objection... Et March, lui-même jeune époux, avait inspecté la pièce, constaté qu'elle était sans fenêtre, sans issue... et il avait laissé le garçon et sa femme seuls pendant vingt minutes. Le prêtre, qui en avait vu d'autres – trente ans d'apostolat dans les docks de Hambourg –, l'avait remercié d'un clin d'œil grave.

Sur le chemin du retour, vers la prison, tandis que les hautes murailles se précisaient, March s'était attendu à de la déprime chez le jeune homme, à des supplications pour un peu de temps encore, ou même à ce qu'il tente quelque chose. Rien de tout cela. Le prisonnier était calme, souriant, terminant posément son cigare. Aujourd'hui, à Zurich, au bord de ce lac, March comprenait ce que le garçon avait ressenti. Il savait qu'une autre vie existait, ou plus simplement qu'elle était possible, et une journée de cette vie lui avait suffi.

Il sentit Charlie à côté de lui. Elle l'embrassa furtivement sur la joue.

Une boutique de cadeaux, à l'aéroport de Zurich, débordait de marchandises aux couleurs vives – des piles de coucous, de skis miniatures, de cendriers émaillés représentant le Cervin. Des chocolats. March choisit une boîte à musique avec la légende sur le couvercle : « Vœux d'anniversaire à Notre Führer Bien-aimé, 1964 » ; il l'apporta au comptoir où une dame rebondie d'âge mûr servait les clients.

« Vous pourriez l'emballer pour un envoi ?

— Sans problème, monsieur. Écrivez ici où vous désirez l'expédier. »

Elle poussa devant lui un bloc et un crayon. March écrivit Hannelore Jaeger, et l'adresse. Hannelore était encore plus replète que son mari et elle avait une passion pour les chocolats. Il espérait que Max comprendrait la plaisanterie.

La vendeuse enveloppait rapidement la boîte dans du papier kraft ; ses gestes étaient précis, ses doigts agiles.

« Vous en vendez beaucoup ?

— Des centaines. On peut dire que vous l'aimez, votre Führer.

— Oui, en effet. »

Il considérait le paquet. Exactement pareil à celui qu'il avait pris dans la boîte aux lettres de Bühler.

« Je suppose que vous ne conservez pas la liste des endroits où vous envoyez ce type de colis ?

— Ce serait impossible. »

Elle recopia l'adresse sur l'emballage, y colla un timbre et l'ajouta au petit tas qui attendait derrière elle.

« Bien sûr. Et vous ne vous rappelez pas avoir servi un vieux

monsieur allemand, lundi après-midi, vers quatre heures ? Avec de grosses lunettes et des yeux mal en point. »

Le visage de la femme se ferma soudain, soupçonneux.

« Qui êtes-vous ? La police ?

— C'est sans importance. »

Il paya pour les chocolats et aussi pour une chope de faïence où était imprimé « I LOVE ZÜRICH ».

Luther ne pouvait être venu jusqu'ici, en Suisse, simplement pour *déposer* ce tableau dans le coffre, pensait March. Même un fonctionnaire retraité des Affaires étrangères n'aurait pu passer un paquet de cette taille, marqué ultra-secret, sous le nez de la Zollgrenzschutz. Il devait être venu pour *récupérer* quelque chose, et pour le ramener en Allemagne. Et comme c'était la première fois depuis vingt et un ans qu'il retournait au coffre, et que d'autres clés existaient, et de plus ne se fiant à personne, il devait avoir de sérieux doutes – se demander si *cette autre chose* serait encore là.

March regarda le hall des départs. Il s'imagina le vieil homme se dépêchant dans le terminal, serrant sa précieuse charge, son cœur affaibli battant violemment dans sa poitrine. Les chocolats étaient sûrement un message de succès : jusqu'ici, mes chers vieux camarades, tout va bien. Que pouvait-il trimballer ? Ni tableau ni argent, à l'évidence. Ils en avaient à profusion en Allemagne.

« *Des papiers...*

— Quoi ? »

Charlie, qui l'attendait sur la plate-forme, se retourna, surprise.

« C'est ça le lien. La paperasserie. Des ronds-de-cuir. Voilà ce qu'ils étaient. Tous. Des civils. Ils vivaient du et par le papier. »

Il se les imaginait dans le Berlin de la guerre – dans leurs bureaux, de jour comme de nuit, s'échangeant mémos et minutes dans un tourbillon ininterrompu de paperasse bureaucratique, tous planqués dans leurs réduits de papier. Des millions d'Allemands s'étaient battus, au cours de ces années : dans la boue glacée des steppes, ou dans le désert de Libye, ou dans le ciel limpide d'Angleterre, ou – comme March – en mer. Ces vieillards avaient vécu leur guerre dans des dossiers – ils avaient sacrifié leur sang et leur jeunesse *sur papier*.

Charlotte secouait la tête.

« Ça n'a pas beaucoup de sens.

— Je sais. Ou alors rien que pour moi... Je t'ai acheté ceci. »

Elle déballa la chope et éclata de rire, la serrant contre son cœur.

« Je ne m'en séparerai jamais... je la garderai comme un trésor. »

Ils franchirent rapidement le contrôle des passeports. Passé la limite,

March regarda derrière lui une dernière fois. Les deux policiers attendaient près du comptoir des billets. L'un d'eux – celui qui les avait ramassés devant la villa de Zaugg – leva la main. March lui rendit son salut.

On annonçait leur vol – dernier appel : *Les passagers du vol Lufthansa 227 à destination de Berlin sont priés de se rendre immédiatement...*

Son bras retomba. Il se dirigea vers la porte d'embarquement.

2

Pas de whisky cette fois, mais du café – beaucoup, fort et noir. Charlotte essaya de s'intéresser à un journal et sombra presque aussitôt dans le sommeil. March était trop agité pour dormir.

Il avait arraché une douzaine de pages blanches de son calepin, les avait déchirées en deux, puis encore en deux. Tout était étalé sur la tablette de plastique devant lui. Sur chaque bout de papier, un nom, une date, un fait. Il les faisait glisser sans cesse – les premiers à la fin, les derniers au milieu, ceux du milieu au début –, cigarette au bec, dans un nuage de fumée, concentré, loin de tout. Quelques passagers lui jetaient à la dérobée des regards sceptiques ; il avait l'air d'un maniaque jouant à une forme de patience particulièrement démente.

Juillet 1942. Sur le front Est, la Wehrmacht lance l'opération « Bleue » : l'offensive qui allait finalement donner la victoire à l'Allemagne. L'Amérique se fait matraquer par les Japonais. Les Britanniques bombardent la Ruhr, se battent en Afrique du Nord. À Prague, Reinhard Heydrich se remet des suites d'une tentative d'assassinat.

Donc : jours heureux pour les Allemands, surtout ceux des territoires occupés. Résidences élégantes, maîtresses, pots-de-vin. On met en caisse le produit du pillage pour l'expédier au pays. La corruption, du haut en bas, du Kommissar au caporal, du retable à la bouteille d'alcool. Bühler, Stuckart et Luther ont une combine particulièrement bien rodée. Bühler réquisitionne les trésors artistiques dans le Gouvernement général ; il les expédie sous couverture à Stuckart, au ministère de l'Intérieur. C'est parfaitement sûr : qui va oser mettre son nez dans des envois de fonctionnaires aussi puissants ? Luther fait passer en fraude les objets à l'étranger pour les vendre. Sans risque, encore : qui aura le toupet d'ordonner au chef du département Allemagne des Affaires étrangères d'ouvrir ses valises ? Les trois se retirent dans les années cinquante, riches et respectés.

Puis, en 1964, la catastrophe.

March déplaçait ses morceaux de papier, les déplaçait encore.

Le vendredi 11 avril, les trois complices se réunissent chez Bühler : premier indice d'une panique à bord...

Non. Ça ne collait pas. Il reprit ses notes, chercha le récit par

Charlotte de sa conversation avec Stuckart. Évidemment !

Jeudi 10 avril, le jour qui précède la réunion, Stuckart se rend Bülowstrasse et note le numéro d'appel de la cabine en face de l'immeuble de Charlotte Maguire. Fort de ce renseignement, il se rend chez Bühler, vendredi. Ce qui les menace est si effrayant que tes trois hommes envisagent l'impensable : la défection, l'asile politique aux États-Unis. Stuckart expose la manœuvre. Impossible de se fier à l'ambassade, Kennedy l'a truffée d'apôtres de la détente. Le lien doit être direct avec Washington. Stuckart l'a : la fille de Michael Maguire. Ils se mettent d'accord. Samedi, Stuckart téléphone à la fille pour convenir d'un rendez-vous. Dimanche, Luther s'envole pour la Suisse. Pas pour ramener des tableaux ou du fric ; ils n'en ont que faire à Berlin, mais pour récupérer une chose déposée lors de trois visites à la banque, entre l'été 1942 et le printemps 1943.

Mais il est déjà trop tard. Le temps pour Luther d'effectuer son retrait, d'envoyer le signal de Zurich, d'atterrir à Berlin, et Bühler et Stuckart sont liquidés. Il décide donc de se terrer avec ce qu'il a récupéré dans le coffre.

March se détendit et contempla son puzzle en partie achevé. C'était une version. Aussi valable qu'une autre.

Charlie soupira et s'agita dans son sommeil ; elle se tourna pour poser sa tête sur son épaule. Il l'embrassa sur les cheveux. On était vendredi. Le Führertag : lundi. Il lui restait le week-end.

« Chère Fräulein Maguire, murmura-t-il. Je crains fort que nous n'ayons pas cherché au bon endroit. »

Mesdames et messieurs, nous amorçons notre descente sur le Flughafen Hermann Goering. Veuillez remettre vos sièges en position verticale et replier les tablettes devant vous...

Délicatement, pour ne pas la réveiller, March retira son épaule de sous la tête de Charlie, rassembla ses morceaux de papier et gagna en ondoyant l'arrière de la cabine. Un gamin en uniforme des Jeunesses hitlériennes émergea des toilettes et lui tint poliment la porte ouverte. March remercia d'un signe de tête et tira le verrou derrière lui. La faible lumière clignotait par intermittence.

L'endroit, étrié, exhalait des relents d'air vicié recyclé sans fin, de savon bon marché, d'excréments. Il souleva le couvercle sur la cuve métallique et jeta ses papiers. Un voyant s'éclaira, ATTENTION ! REGAGNEZ VOTRE PLACE ! La turbulence lui retourna l'estomac. Était-ce ce que Luther avait ressenti au moment où l'avion était descendu sur Berlin ? Le métal paraissait moite et froid sous ses doigts. Il actionna le levier et la cuvette se vida – ses notes furent aspirées dans un tourbillon d'eau bleue.

La Lufthansa avait équipé l'endroit non pas d'essuie-mains mais de

petites serviettes de papier humides, imprégnées d'un produit qui donnait la nausée. March se tamponna le visage. Il sentait sa peau brûlante à travers la fibre glissante. À nouveau cette vibration de la carlingue, comme un U-Boot pris sous le feu de grenades sous-marines. Ils descendaient rapidement. Il colla son front contre le miroir glacé. *Plongée, plongée, plongée...*

Charlotte ne dormait plus. Elle passait un peigne dans ses cheveux.

« Je commençais à croire que tu avais sauté.

— Pas idiot. L'idée m'a effleuré. (Il attacha sa ceinture.) Mais tu es peut-être ma planche de salut.

— C'est le plus beau compliment...

— J'ai dit : "Peut-être". (Il prit sa main.) Écoute. Tu es sûre que Stuckart t'a dit qu'il était passé jeudi relever le numéro de la cabine en face de chez toi ? »

Elle réfléchit un instant.

« Oui, certaine. Je me souviens que je me suis dit : ce type est sérieux, il a préparé son coup.

— On peut le dire... La question est donc ; Stuckart a-t-il agi seul – il se ménageait sa petite porte de sortie –, ou est-ce que l'appel résultait d'une démarche convenue avec les autres ?

— Ça change quelque chose ?

— Oui, beaucoup. Réfléchis. S'il s'est mis d'accord avec la bande, vendredi, Luther sait probablement qui tu es et comment te contacter. »

Elle retira sa main de surprise.

« Mais c'est complètement fou. Il ne me ferait jamais confiance.

— D'accord, c'est fou. »

Ils avaient franchi une première couche de nuages ; une autre s'étalait sous eux. March aperçut le sommet du Grand Dôme, qui suggérait la pointe d'un casque.

« Mais supposons que Luther soit toujours en vie, là, quelque part, en bas. Quels sont ses choix ? L'aéroport est surveillé. Comme les docks, les gares, les frontières. Il ne peut courir le risque de se présenter à l'ambassade US, pas avec ce qui vient de se passer, la visite de Kennedy et ce qui s'ensuit. Pas question non plus de rentrer chez lui. Que veux-tu qu'il fasse ?

— Je n'y crois pas. Il m'aurait appelée mardi ou mercredi. Ou jeudi matin. Pourquoi aurait-il attendu ? »

Mais le doute perçait nettement dans sa voix ; il l'entendait. Tu ne veux pas le croire, pensait-il. Tu te croyais maligne, à cavalier pour ton article à Zurich ; et pendant ce temps, ton beau papier, il te courait

peut-être derrière à Berlin.

Elle s'était enfoncée dans son siège, regardant fixement par le hublot.

March se sentit soudain désemparé. Il la connaissait si peu, malgré...

« D'accord... Luther pouvait attendre, je ne sais pas, pour se donner le temps de trouver une autre solution, par exemple, une issue plus sûre. Qui sait ? Il l'a peut-être trouvée ? »

Elle ne répondit pas.

Ils se posèrent à Berlin, sous une petite pluie fine, quelques minutes avant quatorze heures. Au bout de la piste, alors que le Junkers manœuvrait, un coup de vent cingla le hublot, y laissant de minces traînées de gouttelettes. Le drapeau à croix gammée au-dessus du terminal pendait lamentablement dans l'humidité.

Le contrôle des passeports s'organisait sur deux files. La première pour les citoyens allemands et ceux de la Communauté européenne ; l'autre pour le reste du monde.

« Voilà où nos chemins se séparent », dit March.

Il l'avait persuadée, non sans difficulté, de le laisser porter sa valise jusque-là. Il la lui tendit.

« Que vas-tu faire ?

— Rentrer chez moi, je pense. Attendre que le téléphone sonne. Et toi ?

— Je me disais que j'avais bien droit à une petite leçon particulière d'histoire. »

Elle le regarda sans comprendre. Il se contenta de dire :

« Je t'appelle plus tard.

— J'y compte bien. »

Un vestige de l'ancienne méfiance. Il le devina à son regard ; il sentit qu'elle l'épiait dans le sien. Il voulut dire quelque chose, la rassurer.

« Ne t'en fais pas. On a un marché : ce qui est dit est dit. »

Elle approuva d'un signe de tête. Un silence embarrassé s'établit. Puis elle se dressa soudain sur la pointe des pieds et effleura sa joue. Elle s'éclipsa avant qu'il ait pu formuler une réponse.

La file des Allemands s'avancait pas à pas vers le Reich, en silence. March, quand vint son tour, attendit patiemment, mains croisées derrière le dos, que le fonctionnaire ait fini d'éplucher son passeport. Les jours précédant l'anniversaire du Führer, le contrôle aux frontières devenait toujours plus tatillon, et les gardes étaient plus nerveux.

Les yeux de l'officier de la Zollgrenzschutz étaient invisibles sous sa visière.

« Le Herr Sturmbannführer rentre avec trois heures d'avance. »

Il barra le visa d'un épais trait noir et griffonna « Annulé » avant de rendre le document. « Bienvenue au port. »

Le hall des douanes était bondé. March chercha Charlie des yeux, sans résultat. L'avaient-ils refoulée au contrôle ? Il l'espérait presque : pour elle, c'était le plus sûr.

La Zollgrenzschutz ouvrait tous les bagages. Mesure exceptionnelle. Une vraie pagaille. Les passagers tournaient et discutaient autour de monceaux de vêtements ; le hall ressemblait à un vaste bazar indien. March, ici encore, prit son mal en patience.

Il était plus de trois heures quand il fut en mesure de récupérer son sac à la consigne. Dans les toilettes, il remit son uniforme, plia les vêtements civils, les rangea dans la valise. Il vérifia le luger avant de le glisser dans son étui. Un coup d'œil au miroir en sortant. La silhouette noire familière.

Bienvenue au port.

3

Quand le soleil était de la partie, les officiels avaient une formule : « Un temps pour le Führer. » S'il pleuvait, pas d'appellation consacrée.

En tout cas, crachin ou pas crachin, il avait été décrété que l'après-midi inaugurerait les trois jours de festivités. Et donc, avec une détermination opiniâtre et national-socialiste, les foules s'étaient attelées à la célébration.

Le taxi de March traversait Wedding. Le Berlin des travailleurs, le bastion communiste des années vingt. Les sirènes des usines, en signe de réjouissances, avaient sonné avec une heure d'avance la fin du travail. Les rues débordaient de monde. Les Blockleiter en avaient mis un coup. Des bannières, la plupart à croix gammées, étaient accrochées tous les deux ou trois immeubles – les blocs d'habitations ressemblaient plus que jamais à des forteresses – ; plus espacées, des banderoles étaient tendues entre les balcons, avec des slogans, LES TRAVAILLEURS DE BERLIN SALUENT LEUR FÜHRER À L'OCCASION DE SON 75^e ANNIVERSAIRE ! LONGUE VIE À LA GLORIEUSE RÉVOLUTION NATIONAL-SOCIALISTE ! LONGUE VIE À NOTRE GUIDE ET PREMIER CAMARADE ADOLF HITLER ! Les ruelles arrière, dans une débauche de couleurs, retentissaient du dzim-boum ! des fanfares SA locales. Et on n'était que vendredi. March se demanda ce que les autorités de Wedding avaient pu prévoir pour la suite, et pour le grand jour.

Au cours de la nuit, au coin de Wolffstrasse, un esprit fort y était allé d'un graffiti de son cru à la peinture blanche : QUICONQUE EST SURPRIS À NE PAS S'AMUSER SERA ABATTU SUR-LE-CHAMP. Deux chemises brunes à l'air anxieux s'efforçaient de l'effacer.

March se fit conduire à la Fritz-Todt-Platz. Sa Volkswagen était toujours là où il l'avait garée l'avant-veille, en face de chez Stuckart. Il leva la tête vers le quatrième étage. Quelqu'un avait tiré les rideaux.

Werderscher Markt, il rangea sa valise dans un coin du bureau et appela l'officier de service. Martin Luther n'avait toujours pas été retrouvé.

Krause ajouta :

« De toi à moi, March, Globus nous rend tous dingues ici. Il débarque toutes les demi-heures ; il gueule sur tous les tons que ça va

se terminer en KZ pour quelqu'un s'il n'obtient pas de résultats.

— Le Herr Obergruppenführer est un officier très dévoué.

— Euh, oui, certes, certes... (La voix de Krause était soudain apeurée.) Je ne voulais pas dire que...»

March raccrocha. Voilà de quoi cogiter pour celui qui écoutait.

Il transporta maladroitement la machine à écrire jusqu'à son bureau et inséra une seule feuille de papier. Il alluma une cigarette.

À : Artur Nebe, SS-Oberstgruppenführer, Reich Kriminalpolizei

DE : X. March, SS-Sturmabführer 17.4.64

1. J'ai l'honneur de vous informer que à 10.00 h ce matin j'ai visité les locaux de Zaugg et Cie, Banquiers, Bahnhofstrasse, Zurich.

2. Le compte numéroté dont nous avons discuté l'existence hier a été ouvert par le sous-secrétaire d'État aux Affaires étrangères Martin Luther le 8.7.42. Quatre clés ont été délivrées.

3. Le coffre a par la suite été utilisé à trois reprises : 17.12.42, 9.8.43, 13.4.64.

4. Lorsque je l'ai inspecté, le coffre contenait :

March se renversa sur son siège et envoya plusieurs ronds de fumée au plafond. L'idée de voir ce tableau chez Nebe, parmi les Schmutzler et autres croûtes pompeuses, lui répugnait singulièrement ; cela relevait du sacrilège. Le mieux était encore de laisser la jeune femme du portrait en paix dans l'obscurité. Ses doigts restèrent un moment encore immobiles au-dessus des touches de la machine, puis il frappa :

Néant.

Il tourna le cylindre pour dégager le papier, signa, glissa la feuille dans une enveloppe. Il appela le bureau de Nebe et reçut l'ordre d'apporter immédiatement son rapport, en personne. Il raccrocha, contempla le paysage de brique par la fenêtre.

Pourquoi pas ?

Il se leva pour prendre sur l'étagère l'annuaire de Berlin. Il trouva le numéro, qu'il appela d'un bureau voisin pour éviter l'écoute.

Une voix d'homme répondit :

« Reichsarchiv. »

Dix minutes plus tard, ses bottes s'enfonçaient dans l'épaisseur moelleuse de la moquette du bureau d'Artur Nebe.

« Vous croyez aux coïncidences, March ?

— Non, Herr Oberstgruppenführer.

— Non. Très bien. Moi non plus. »

Nebe déposa sa loupe et écarta d'un geste le rapport de March.

« Je ne crois pas que deux fonctionnaires à la retraite, du même âge et de même rang, choisissent *par hasard* de se suicider plutôt que d'affronter le déshonneur d'une poursuite pour corruption. Bon Dieu ! – il eut un petit rire sec –, si chaque fonctionnaire à Berlin décidait d'en faire autant, les rues seraient bientôt jonchées de cadavres. Et je ne crois pas davantage au *hasard* d'une exécution programmée précisément la semaine où un président américain annonce qu'il nous fera l'honneur d'une visite. »

Il repoussa son siège et alla en claudiquant jusqu'à une petite étagère où s'alignaient les textes sacrés du national-socialisme : *Mein Kampf*, le *Mythus des XX. Jahrhunderts* de Rosenberg, les *Tagebüchen* de Goebbels... Il pressa un bouton et le devant du meuble s'ouvrit sur un bar. Les livres, March le découvrait, n'étaient que des dos de reliures collés sur du bois.

Nebe se servit un grand verre de vodka et revint vers son bureau. March n'avait pas bougé, ni vraiment au garde-à-vous ni vraiment au repos.

« Globus travaille pour Heydrich, dit Nebe. C'est simple. Globus ne s'essuierait pas le trou de balle tant que Heydrich ne lui en aurait pas donné l'ordre. »

March se taisait.

« Et Heydrich travaille pour le Führer la plupart du temps ; et pour lui tout le temps... »

Nebe posa le verre ouvragé à ses lèvres. Sa langue de lézard pointa dans l'alcool, joua à la surface. Il resta un moment silencieux.

« Savez-vous pourquoi nous passons la pommade aux Américains, March ?

— Non, Herr Oberstgruppenführer.

— Parce que nous sommes dans la merde. Voilà une nouvelle que vous ne risquez pas de lire dans les journaux du petit Docteur. Vingt millions de colons dans l'Est en 1960... C'est ce que prévoyait le plan de Himmler. Quatre-vingt-dix millions pour la fin du siècle. Bien. D'accord, bravo ! On les a envoyés. Le problème est que la moitié veut rappliquer. Considérez ce beau morceau d'ironie cosmique, March : un espace vital à nous et personne pour le peupler. Quant au terrorisme... (Il fit un geste avec son verre, les glaçons tintèrent.) Inutile de dire à un officier de la Kripo à quel point le phénomène est devenu préoccupant. Les Américains fournissent les fonds, les armes, la formation. Et ça fait vingt ans qu'ils tiennent les Rouges à bout de bras. De notre côté : les jeunes refusent de se battre, et les vieux ne

veulent plus travailler. »

Il hocha sa tête grisonnante devant tant de folie, repêcha un glaçon dans son verre et le suça bruyamment.

« Heydrich se damnerait pour cet accord avec l'Amérique. Il est prêt à tuer pour que tout se déroule sans accroc. Est-ce que le problème est là, March ? Bühler, Stuckart, Luther... étaient-ils une menace pour cet accord ? »

Les yeux de Nebe guettaient la moindre réaction sur son visage. March, impassible, regardait droit devant lui.

« Vous-même, March, en un certain sens, vous êtes une ironie incarnée. Déjà songé à cela ?

— Non, Herr Oberstgruppenführer.

— Non, Oberstgruppenführer ! singea Nebe. Eh bien ! c'est le moment d'y penser. Nous avons engendré une génération de surhommes destinés à gouverner un empire, n'est-ce pas ? Nous les avons formés à une logique implacable – à l'appliquer sans pitié, et même cruellement, le cas échéant. Souvenez-vous, le Führer : "Mon plus grand cadeau aux Allemands est de leur avoir appris à penser clairement." Et que voit-on ? Quelques-uns parmi vous – peut-être les meilleurs – commencent à retourner contre nous cette pensée à la fois lucide et impitoyable. Je vous avoue que je suis content d'avoir mon âge. L'avenir me fait peur. »

Il resta un long moment perdu dans ses réflexions. Enfin, manifestement désappointé, le vieil homme reprit sa loupe.

« Donc, un trafic d'œuvres d'art, n'est-ce pas ? »

Il parcourut rapidement le rapport de March, puis tint la feuille en équilibre au-dessus de la corbeille à papier, et la lâcha.

Clio, la muse de l'Histoire, montait la garde à l'entrée de la Reichsarchiv : un nu belliqueux dû au talent d'Adolf Ziegler, « grand maître du Reich du Poil pubien ». La muse fronçait les sourcils vers le Mémorial du Soldat, de l'autre côté de l'avenue de la Victoire, où une longue file de touristes attendait de pouvoir défiler devant les restes de Frédéric le Grand. Des pigeons étaient perchés sur les courbes de son immense poitrine, comme des montagnards à la surface d'un glacier. Derrière la statue, au-dessus de la grande entrée, une inscription avait été gravée dans le granit poli, et incrustée de feuilles d'or – une citation du Führer : POUR TOUTE NATION, UNE HISTOIRE CORRECTE VAUT CENT DIVISIONS.

Rudolf Halder fit entrer March et le mena au troisième étage. Il poussa une double porte et s'effaça pour le laisser passer. Un corridor au sol et aux murs de pierre semblait s'étendre à l'infini.

« Impressionnant, non ? »

Sur son terrain, Halder affectait un ton de professionnel de l'histoire, subtil mélange de fierté et de sarcasme.

« Le style peut passer pour néo ou pseudo-teuton. Tu ne seras pas surpris d'apprendre que ceci est le plus vaste dépôt d'archives au monde. Au-dessus de nous, deux étages administratifs. Ici, les bureaux des chercheurs et les salles de lecture. Sous nos pieds, six niveaux de documents. Mon cher, vous déambulez sur l'Histoire de la patrie. Moi, ici, j'entretiens pieusement la lanterne de Clio. »

Ça ressemblait à une cellule de moine : petit, sans fenêtre, des murs de granit apparent. Des tas d'archives s'empilaient sur la table, d'autres sur le sol. Partout, des livres – par dizaines – hérissés d'une multitude de signets – morceaux de papier multicolores, tickets de tram, bribes de paquets de cigarettes, allumettes usagées...

« La mission de l'historien : faire surgir du chaos un désordre encore plus conséquent. »

Halder prit la liasse de messages militaires qui encombrait la seule chaise, frotta la poussière et fit signe à March de s'asseoir.

« J'ai besoin de ton aide, Rudi. Encore. »

Halder se cala sur un coin de la table.

« J'ai pas de nouvelles de toi pendant des mois, puis, sans crier gare, tu débarques deux fois par semaine. Je suppose que c'est en rapport avec l'affaire Bühler ? J'ai lu la nécrologie. »

March approuva de la tête.

« Je dois te prévenir : tu parles à un paria. Tu cours peut-être des risques – le simple fait de me rencontrer.

— C'est d'autant plus fascinant. (Halder joignit ses longs doigts et fit craquer ses jointures.) Vas-y.

— Pour toi, c'est un vrai défi. »

March s'interrompit, respira posément.

« Trois hommes : Bühler, Wilhelm Stuckart et Martin Luther. Les deux premiers sont morts ; le troisième est en cavale. Tous fonctionnaires de haut rang, comme tu sais. Au cours de l'été 1942, ils s'offrent un compte à Zurich. D'abord, je me dis qu'ils y ont planqué un tas d'or ou des trésors artistiques – comme tu le soupçonnerais, Bühler baignait dans les trafics jusqu'au cou. À présent, je penche plutôt pour des documents.

— Quelle sorte de documents ?

— Aucune idée.

— Sensibles ?

— Sans doute.

— On bute immédiatement sur un os. Il s'agit de trois ministères différents – Affaires étrangères, Intérieur et Gouvernement général –,

lequel n'a d'ailleurs rien d'un ministère. Cela représente des tonnes de papalards. Au sens fort, Zavi, littéralement des tonnes.

— Tu as les dossiers ici ?

— Affaires étrangères et Intérieur, oui. Gouvernement général : il faut voir à Cracovie.

— Tu as accès ?

— Officiellement, non. Officieusement... (Il agita la main.) Peut-être, avec un peu de chance. Mais, Zavi, il faudrait une vie rien que pour les parcourir. Tu as une piste ?

— Il doit y avoir un indice dans tout ça. Peut-être des documents qui manquent.

— C'est un boulot impossible.

— Je t'ai dit, c'est un défi.

— Et combien de temps pour le découvrir, cet indice ?

— J'en ai besoin ce soir. »

Halder explosa – un rugissement d'incrédulité, de colère et de mépris. March reprit tranquillement :

« Rudi, dans trois jours, on me traîne devant le Tribunal d'honneur de la SS. Tu sais ce que ça signifie. *J'en ai absolument besoin maintenant.* »

Halder le fixa un moment, sans y croire. Puis il détourna les yeux en murmurant :

« Laisse-moi réfléchir...

— Je peux fumer ?

— Dans le couloir. Pas ici, ces trucs sont irremplaçables. »

March, en fumant, pouvait entendre le va-et-vient de Halder. Il consulta sa montre. Six heures du soir. Le corridor était désert. Le personnel était parti ; il profitait de ce début de long week-end. March poussa une, puis deux portes. Fermées. La suivante était ouverte. Il décrocha le téléphone, écouta la tonalité, forma le neuf. Une nouvelle tonalité : la ligne extérieure. Il composa le numéro de Charlie. Elle répondit immédiatement.

« C'est moi. Ça se passe bien ?

— Impeccable. J'ai découvert un truc, un détail.

— Ne dis rien. Je te verrai plus tard. »

Il aurait voulu trouver quelque chose à ajouter ; elle avait raccroché.

Halder téléphonait à présent. Sa voix enjouée retentissait dans le couloir dallé.

« Eberhard ? Oui, bonsoir... Comme tu dis, toujours les mêmes qui bossent... Une question rapidement, si je peux. Les séries de l'Intérieur... Ah, c'est fait ? Bien. Par divisions ? Je vois. Excellent. Et

tout a été couvert ? »

March s'était adossé au mur. Les yeux fermés, il s'efforçait de ne pas penser à l'océan de papier sous ses pieds. Allons, Rudi. Allons.

Il entendit le bruit de sonnerie. Halder avait raccroché. Quelques secondes plus tard, Rudi le rejoignait dans le couloir, enfilant sa veste. Une poignée de crayons dépassait de sa poche de poitrine.

« Un petit coup de bol. Selon un collègue, les dossiers de l'Intérieur sont au moins catalogués. »

Il partit en flèche dans le couloir. March dut allonger le pas.

« Et ça veut dire ? »

— Qu'il doit exister un index général. On saura quels papiers sont réellement passés entre les mains de Stuckart, et quand. »

Il martela la commande d'ascenseur. Pas de réponse.

« On dirait qu'ils ont coupé cet engin pour la nuit. Faudra trotter. »

Tout en dégringolant bruyamment le grand escalier en spirale, Halder cria :

« Tu te rends compte que cette démarche est tout à fait contraire aux règles ? Je suis habilité pour Armée-front Est, pas pour Administration-Intérieur. Si on nous tombe dessus, à toi d'imaginer un Confidentiel-sécurité quelconque pour la Polizei... une fable qu'ils mettront au moins deux heures à vérifier. Moi, je suis le pauvre con qui rend service, d'accord ? »

— Je te remercie. C'est encore loin ?

— Tout en bas. (Halder secoua la tête.) Le Tribunal d'honneur ! Bon sang, Zavi ! qu'est-ce qui t'arrive ? »

Soixante mètres sous le niveau du sol, l'air était frais et sec ; l'éclairage en veilleuse, pour protéger les archives.

« On dit que cet endroit est conçu pour résister à un impact direct de missile US, dit Halder.

— C'est quoi, là derrière ? »

March désignait une porte d'acier bardée de panneaux d'interdiction : « ATTENTION ! ENTRÉE STRICTEMENT INTERDITE SANS AUTORISATION ! » « ENTRÉE INTERDITE ! » « IDENTIFICATION EXIGÉE ! »

« L'histoire correcte vaut cent divisions, tu te souviens ? C'est là qu'on stocke l'histoire erronée. Merde ! Attention... »

Halder avait tiré March dans un recoin. Un homme de la sécurité venait dans leur direction, agrippé à un chariot, courbé comme un mineur dans une galerie souterraine. March crut qu'il ne les raterait pas, mais l'homme passa sans tourner la tête, ahanant sous l'effort. Il s'arrêta devant la porte métallique et la déverrouilla. March entr'aperçut une chaudière, un grondement de flammes ; la porte se

referma avec fracas.

« Allons-y. »

Halder expliqua la routine. Les archives s'organisaient sur le principe d'un entrepôt. Les demandes de dossiers arrivaient à une aire de traitement central, à chaque niveau. Là, dans des registres d'un mètre de haut, de vingt centimètres d'épaisseur, se conservait l'index général. À côté de chaque dossier répertorié, un numéro de rayon. Les rayons étaient dans des réserves à l'abri du feu, organisées en étoile à partir de l'aire centrale. Le tout, expliquait Halder, était de se retrouver dans l'index. Il paradait devant les dos de cuir écarlates, les tapotant l'un après l'autre jusqu'à ce qu'il ait trouvé le bon. Il traîna le registre sur le bureau du responsable de la section.

March avait un jour été dans les soutes d'un porte-avions, le *Grossadmiral Raeder*. Les profondeurs des Archives du Reich lui rappelaient cette visite : les plafonds bas et leurs rangées de lampes ; l'impression écrasante d'avoir une immense structure au-dessus de la tête. À côté du bureau, une photocopieuse – une curiosité en Allemagne, où la distribution de ce type de matériel était strictement contrôlée, pour empêcher les subversifs de répandre la littérature interdite. Une dizaine de chariots vides étaient regroupés près de la cage d'ascenseur. On voyait à cinquante mètres dans toutes les directions. Le niveau était désert.

Halder poussa un petit cri de triomphe.

« Secrétariat d'État : dossiers du Bureau, 1939 à 1950. Mon Dieu, quatre cents cartons. Quelle année disais-tu ?

— Le compte en Suisse s'est ouvert en juillet 1942 ; alors disons les sept premiers mois de l'année. »

Halder tournait les pages en pensant tout haut :

« Oui. Je vois ce qu'ils ont fait. Les papiers sont regroupés en quatre séries : Correspondance, Minutes et mémorandums, Statuts et décrets, Personnel...

— Ce que je cherche doit connecter Stuckart avec Bühler et Luther.

— Dans ce cas, on a intérêt à commencer par la correspondance. On aura une idée de ce qui se goupillait alors. (Halder griffonnait.) D/15/M/28-34. Bien. On y va. »

Le rangement D était à vingt mètres sur la gauche. Rayon 15, section M se trouvait au milieu. Halder annonça :

« Six cartons seulement. Remercions le ciel. Tu prends janvier-avril, je me tape mai-août. »

Les cartons avaient la taille d'un tiroir de bureau. Ni tables ni tablettes. Ils s'installèrent par terre. Le dos contre une étagère, March ouvrit son carton, sortit une pile de papiers et commença à lire.

On a parfois besoin d'un peu de chance dans la vie.

Le premier document était une lettre datée du 2 janvier, du sous-secrétariat d'État au ministère de l'Air, concernant une distribution de masques à gaz à la Reichsluftschutzbund, l'organisation de la protection aérienne. La deuxième, datée du 4 janvier, provenait du Bureau du Plan de quatre ans et traitait d'allégations d'usage non autorisé de carburant par les hauts fonctionnaires du gouvernement.

La troisième était de Reinhard Heydrich.

March vit d'abord là signature – un gribouillage anguleux, tremblé. Ses yeux remontèrent jusqu'à l'entête – Office central de la Sûreté du Reich, Berlin SW 11, Prinz-Albrecht-Strasse 8 – puis la date : 6 janvier 1942. Et seulement alors, le texte :

La présente pour confirmer que la conférence interagences suivie d'un déjeuner, originellement prévue pour le 9 décembre 1941 et repoussée au 20 janvier 1942, se tiendra dans les bureaux de l'Organisation internationale de Police criminelle, Berlin, Am grossen Wannsee, Nr. 56/58.

March parcourut les autres pièces du carton : des copies sur papier pelure et des originaux sur papier lourd ; des en-têtes imposants, Chancellerie du Reich, ministère de l'Économie, Organisation Todt ; des invitations à des déjeuners et à des réunions ; des requêtes, des demandes, des circulaires. Rien d'autre de Heydrich.

March tendit la lettre à Halder.

« Qu'est-ce que ça t'inspire ? »

Halder fronça les sourcils.

« Inhabituel. L'Office central de Sûreté organisant une réunion d'agences gouvernementales.

— On peut savoir de quoi ils ont discuté ?

— On devrait. On peut recouper avec la série des minutes et mémorandums. Voyons : 20 janvier...»

Halder consulta ses griffonnages, se leva et repartit le long de la rangée. Il sortit un nouveau carton et revint s'asseoir en tailleur. March le regarda farfouiller. Soudain il s'immobilisa :

« Merde alors...

— Quoi ? ».

Halder lui tendit une fiche dactylographiée : « Dans l'intérêt de la sûreté de l'État, à la demande du Reichsführer-SS, les minutes de la conférence interagences du 20 janvier 1942 ont été retirées. »

Halder dit :

« La date... »

March lut. C'était le 6 avril 1964. Les minutes avaient été confisquées par Heydrich onze jours plus tôt.

« C'est autorisé – légalement, je veux dire ? »

— La Gestapo peut rafler ce qu'elle veut pour raison de sécurité. D'habitude les pièces sont transférées dans les coffres de la Prinz-Albrecht-Strasse. »

Il y eut un bruit dans le corridor. Halder leva un doigt en signe d'avertissement. Ils restèrent immobiles, silencieux. Le gardien revenait de la salle de chauffe en poussant le chariot vide. Ils tendirent l'oreille au roulement qui s'éloignait vers l'autre extrémité du bâtiment.

March souffla :

« Et maintenant ? »

Halder se grattait la tête.

« Une réunion interagences à un niveau de secrétaires d'État... »

March voyait à quoi il pensait.

« Bühler et Luther pouvaient en être ? »

— Logique. À cet échelon, on devient très pointilleux sur le protocole. Pas question de se retrouver avec un secrétaire d'État de ministère d'un côté et seulement un haut fonctionnaire de l'autre. Quelle heure est-il ?

— Vingt heures.

— Une heure de plus à Cracovie. »

Halder se mordit la lèvre, puis se décida. Il se redressa :

« Je téléphone à un copain aux archives du Gouvernement général ; on saura si les SS ont été renifler de ce côté ces derniers temps. Si c'est pas le cas, je pourrais éventuellement le persuader de jeter un coup d'œil demain – vérifier si les minutes sont toujours dans les papiers de Bühler.

— On ne peut pas simplement vérifier ici, dans les dossiers des Affaires étrangères ? Ceux de Luther ?

— Non. Trop vaste. Faudrait des semaines. C'est la meilleure solution, crois-moi.

— Attention à ce que tu lui racontes, Rudi.

— T'en fais pas. Je suis conscient du risque. (Halder s'arrêta sur le seuil.) Et pas question de fumer derrière mon dos, pour l'amour du ciel. Tu es dans le bâtiment le plus explosif du Reich. »

Et comment ! pensa March. Il attendit que Halder ait disparu pour déambuler parmi les rangées. Il avait envie d'une cigarette, désespérément. Ses mains avaient la tremblote. Il les enfonça dans ses poches.

Cet endroit : un véritable monument élevé à la bureaucratie du Grand Reich allemand. Herr A désire entreprendre quelque chose ; il demande l'autorisation du Dr B. Le Dr B ouvre son parapluie en soumettant la question à son supérieur, le Ministerialdirektor C. Le Ministerialdirektor C en réfère au Reichsminister D, qui fait savoir qu'il laisse la chose à l'appréciation de Herr A, lequel naturellement s'adresse au Dr B... Les alliances et les rivalités, les chausse-trappes et les intrigues de trois décennies de domination absolue du Parti s'entremêlaient dans ces rayonnages à l'épreuve du feu ; dix mille toiles d'araignées tissées de fils de papier et suspendues dans un air glacé.

Halder revint après dix minutes.

« Les SS se sont effectivement pointés à Cracovie il y a quinze jours. (Il se frottait les mains, mal à l'aise.) Risquaient pas de passer inaperçus. Un visiteur de marque, l'Obergruppenführer Globocnik en personne.

— Partout où je me tourne : Globocnik !

— En droite ligne de Berlin, jet de la Gestapo, autorisation spéciale de Heydrich, signée de sa main. Apparemment, ils ont eu droit au grand jeu. Coups de gueule et gracieusetés diverses. Il savait très exactement ce qu'il cherchait : un dossier précis. À midi, il était reparti. »

Globus, Heydrich, Nebe. March se passa la main sur la tête. C'était étourdissant.

« Alors, chou blanc ?

— Oui. À moins que tu ne penses à autre chose dans les papiers de Stuckart. »

March contempla les cartons. Leur contenu lui paraissait mort, de la poussière, celle des ossements des hommes. L'idée d'y replonger lui soulevait le cœur. Il avait besoin d'air ; respirer...

« Laisse tomber, Rudi. Merci. »

Halder s'accroupit pour ramasser la note de Heydrich.

« Intéressant que la conférence ait été repoussée du 9 décembre au 20 janvier.

— Et pourquoi ? »

Halder le regarda avec commisération.

« Tu étais à ce point coupé du monde dans cette saleté de boîte à conserve où on était censés survivre ? Aucun écho du monde extérieur ? Le 7 décembre 1941, ballot ! les forces de Sa Majesté impériale l'empereur Hirohito du Japon ont attaqué la flotte américaine du Pacifique à Pearl Harbor. Le 11 décembre, l'Allemagne déclarait la guerre aux États-Unis. Deux bonnes raisons pour repousser

la date d'une réunion, non ? »

Halder souriait. Puis, lentement, il redevint pensif.

« Je me demande...

— Quoi ? »

Il tapota le document.

« Il a dû y avoir une première invitation, avant celle-ci.

— Et ?

— Ça dépend. Parfois, quand il s'agit de gommer des détails embarrassants, nos amis de la Gestapo n'ont pas toujours l'efficacité qu'ils prétendent avoir, surtout quand ils sont pressés...»

March était déjà debout devant les rangs de cartons, regardant de haut en bas, remonté à bloc.

« Lequel ? On commence par quoi ?

— Pour une conférence à ce niveau, Heydrich se devait d'avertir les participants avec un délai d'au moins deux semaines. (Il consulta ses notes.) Ce qui veut dire, correspondance Stuckart, le dossier pour novembre 1941. Voyons. Ce devrait être le carton 26, je pense. »

Il rejoignit March devant les rayons et compta les boîtes jusqu'à celle qu'il voulait. Il la fit glisser, la serra dans ses bras.

« On se calme, Zavi. Chaque chose en son temps. L'histoire est une grande école de patience. »

Il s'agenouilla, déposa le carton devant lui, l'ouvrit, prit les liasses. Il parcourut les pièces, en fit une pile à sa gauche.

« Invitation à une réception de l'ambassadeur d'Italie : chiant. Conférence organisée par Walther Darre au ministère de l'Agriculture : très chiant...»

Il poursuivit ainsi pendant deux minutes. March, debout, se massait nerveusement le poignet. Halder se figea.

« Eh, merde !

Il relut et leva les yeux :

« Invitation de Heydrich. Pas triste du tout, je le crains. Pas du tout, du tout. »

4

Le ciel était un immense chaos. Une nébuleuse se désintégrant. Des comètes et des météorites sillonnaient le ciel, disparaissaient un instant, explosaient sur l'océan vert des nuages.

Au-dessus du Tiergarten, le bouquet final du feu d'artifice était une apothéose. Des fusées parachutes éclairaient le ciel de Berlin comme dans un raid aérien.

March, au volant, attendait de pouvoir s'engager dans Unter den Linden. Une bande de SA surgit en titubant devant lui. Deux d'entre eux, bras enlacés, se lancèrent dans un cancan approximatif à la lumière des phares. Les autres martelaient la carrosserie de la Volkswagen ou écrasaient leurs visages contre les vitres – yeux exorbités, langues pendantes ; des singes grotesques. March embraya et démarra sur les chapeaux de roues. Il y eut un bruit mat quand il envoya valdinguer un des danseurs.

Il roula jusqu'au Werderscher Markt. Tous les congés avaient été annulés. De la lumière à tous les étages. Dans le hall, quelqu'un le salua mais March l'ignore. Il descendit bruyamment les marches du sous-sol.

Des chambres fortes, des caves, des réserves souterraines... Je deviens troglodyte, pensait March. Un homme des cavernes, un reclus, un pillier de tombes de papier.

La gorgone de l'Enregistrement était à son poste. Elle ne dormait jamais ? Il exhiba sa carte. Deux autres inspecteurs, à la grande table, parcouraient d'un œil languide des dossiers du même sempiternel papier beige. March choisit un siège dans le coin le plus éloigné, alluma la lampe orientable, abaissa au maximum l'abat-jour. De la poche intérieure de sa tunique il sortit les trois feuillets qu'il avait récupérés aux Archives du Reich.

C'étaient des photostats de médiocre qualité. L'appareil avait été réglé sur un contraste trop faible, les originaux avaient été insérés trop hâtivement et de travers. Il n'allait pas blâmer Rudi. Le pauvre avait même refusé de lui faire ces copies. Un non catégorique. L'affolement. Toute sa bravade d'étudiant attardé s'était envolée quand il avait lu l'invitation de Heydrich. March avait été obligé de le traîner, au sens propre, jusqu'à la photocopieuse. À la seconde où Halder avait

terminé, il s'était précipité dans la réserve, avait fourré les papiers dans les cartons et les cartons dans les rayons. Il avait insisté pour qu'ils quittent le bâtiment par une porte à l'arrière.

« Zavi, je pense qu'on ne devrait plus se voir avant un bout de temps.

— Bien sûr.

— Tu comprends...»

Halder était resté planté là, misérable et sans défense ; au-dessus d'eux, dans le ciel, les fusées sifflaient et explosaient.

March l'avait serré dans ses bras.

« T'en fais pas. Je sais, ta famille...» et il s'était éloigné rapidement.

Document Un. L'invitation originale de Heydrich, datée du 19 novembre 1941 :

Le 31.7.1941, le Reichsmarschall du Grand Empire allemand m'a chargé, en coopération avec les organes centraux appropriés, de prendre toutes les dispositions utiles relatives aux conditions organisationnelles, techniques et matérielles nécessaires pour une solution complète de la question juive en Europe, et de lui présenter dans un bref délai un projet de proposition d'ensemble en la matière. Je joins une copie de cette instruction.

Étant donné l'importance toute particulière qui doit être accordée à ces questions, et dans l'intérêt d'assurer une unité de vue de la part des organes centraux appropriés quant aux tâches futures liées aux actions restant à accomplir en vue de cette solution finale, je propose de faire de ces mesures le sujet d'une discussion générale. Ceci est particulièrement nécessaire car à dater du 10 octobre les Juifs ont été évacués du territoire du Reich, y compris le Protectorat, en direction de l'Est, par une série ininterrompue de convois.

Je vous invite par conséquent à vous joindre à moi et à d'autres, dont la liste est incluse, pour une discussion suivie d'un déjeuner le 9 décembre 1941 à 12.00 heures dans les bureaux de l'Organisation internationale de Police criminelle, Berlin, Am grossen Wannsee, Nr. 56/58.

Document Deux. Une photocopie de photocopie, presque illisible par endroits, avec des mots effacés, comme une très vieille inscription sur une pierre tombale. La directive de Hermann Goering à Heydrich, en date du 31 juillet 1941.

Comme complément à la tâche qui vous a été assignée le 24 janvier 1939, en rapport avec une solution la plus avantageuse

possible de la question juive par le moyen de l'émigration et de l'évacuation, je vous charge par la présente de procéder à tous les préparatifs nécessaires relatifs aux mesures organisationnelles, techniques et matérielles pour organiser une solution complète de la question juive dans la sphère d'influence allemande en Europe.

Là où d'autres organes gouvernementaux sont impliqués, ils devront coopérer avec nous à cet effet.

Je vous charge en outre de me présenter sous peu un projet d'ensemble relatif aux conditions organisationnelles, pratiques et matérielles de mise en œuvre de la solution finale envisagée de la question juive.

Document Trois. La liste des quatorze invités à la conférence. Stuckart était le troisième nom ; Bühler le sixième ; Luther, le septième. March reconnut deux autres noms.

Il arracha une feuille de son calepin, écrivit onze noms, et retourna au bureau de la gorgone. Les deux enquêteurs étaient partis. La femme n'était nulle part en vue. Il frappa sur le comptoir et cria :

« Y a quelqu'un ? » Derrière une rangée de classeurs, il entendit le tintement coupable d'un verre contre une bouteille. Il était là, son secret. Elle avait dû oublier sa présence. Une seconde plus tard, elle arrivait en chaloupant.

« Qu'est-ce qu'on a sur ces onze hommes ? »

Il tendait la liste. Elle croisa ses bras adipeux sur sa tunique grasseuse.

« Pas plus de trois dossiers en même temps, sauf autorisation spéciale.

— Ne vous tracassez pas pour ça.

— C'est pas autorisé.

— Picoler pendant le service non plus, et vous puez l'alcool. Allez me chercher ces dossiers. »

Pour chaque homme, chaque femme, un numéro. Pour chaque numéro, un dossier. Tous n'étaient pas conservés au Werderscher Markt. N'avaient laissé de trace ici que ceux dont le parcours s'était égaré du côté des plates-bandes de la Kriminalpolizei du Reich, peu importait la raison. Mais en piochant du côté du bureau d'information de l'Alexanderplatz, et en s'aidant des notices nécrologiques du *Völkischer Beobachter* (réunies annuellement dans *L'Appel des Morts*), March fut en mesure de combler les lacunes. Il localisa chaque nom. Il lui fallut deux heures.

Le premier de la liste était le Dr Alfred Meyer, du ministère de l'Est. Selon son dossier à la Kripo, Meyer s'était suicidé en 1960, après

traitement pour diverses maladies nerveuses.

Le deuxième nom : Dr Georg Leibbrandt, également du ministère de l'Est. Mort dans un accident de la route en 1959 ; sa voiture était passée sous un poids lourd sur l'autoroute entre Stuttgart et Augsburg. Le conducteur du camion n'avait jamais été retrouvé.

Erich Neumann, secrétaire d'État au Bureau du Plan de quatre ans, s'était tiré une balle dans la tête en 1957.

Dr Roland Freisler, secrétaire d'État au ministère de la Justice : poignardé à mort par un maniaque sur les marches de la Cour populaire de Berlin durant l'hiver 1954. L'enquête sur la façon dont ses gardes du corps avaient pu laisser s'approcher un criminel lunatique concluait par un non-lieu. L'assassin avait été abattu quelques secondes après son forfait.

Arrivé à ce point, March était sorti dans le couloir pour griller une cigarette. Il avait profondément aspiré la fumée, rejetant la tête en arrière pour ne la laisser s'échapper que lentement, comme s'il suivait une cure.

Il avait regagné sa place pour attaquer un nouveau tas de dossiers.

SS-Oberführer Gerhard Klopfer, chef adjoint de la chancellerie du Parti : porté disparu sur déclaration de sa femme en mai 1963 ; son corps avait été découvert par des manœuvres sur un chantier de la banlieue sud de Berlin, au fond d'une bétonneuse.

Friedrich Kritzinger. L'un des noms qui lui étaient familiers. Oui, bien sûr. March se souvint des séquences au journal télévisé, la rue bloquée, la vue classique de la voiture en morceaux, la veuve soutenue par ses fils. Kritzinger, ancien Ministerialdirektor à la Chancellerie du Reich, avait été soufflé par une bombe dans sa voiture, devant son domicile à Munich. Cela datait d'un mois, le 7 mars. Aucun groupe terroriste n'avait revendiqué l'attentat.

Deux personnalités, selon le *Völkischer Beobachter*, étaient décédées de mort naturelle. Le SS-Obersturmbannführer Adolf Eichmann, de l'Office central de la Sûreté du Reich : crise cardiaque en 1961. Et le SS-Sturmbannführer Dr Rudolf Lange, chef des services de Sûreté de Lettonie : tumeur au cerveau en 1955.

Heinrich Müller. L'autre nom connu de March. Le policier bavarois Müller, ancien chef de la Gestapo, était à bord de l'avion de Himmler qui s'était écrasé en 1962, tuant tout le monde à bord.

Le SS-Oberführer Dr Karl Schoengarth, représentant les services de la Sûreté du Gouvernement général, était tombé sous les roues d'une rame d'U-Bahn dans la station Zoo le 9 avril 1964 – il y avait un peu plus d'une semaine. Pas de témoins.

Le SS-Gruppenführer Otto Hoffmann de la Sûreté du Reich avait été trouvé pendu au bout d'une corde à linge dans son appartement de

Spandau, le lendemain de Noël 1963.

C'était tout. Des quatorze participants à la conférence organisée par Heydrich, treize étaient morts. Le quatorzième – Luther – avait disparu.

Dans sa dernière campagne de sensibilisation du public à la lutte contre le terrorisme, le ministère de la Propagande avait produit une série de courtes bandes dessinées pour enfants. Quelqu'un en avait épinglé une sur le panneau du deuxième étage. Une fillette reçoit un paquet et commence à l'ouvrir. Dans les dessins suivants, elle retire les différents papiers d'emballage et se retrouve avec un réveil attaché à deux bâtons de dynamite. Le dernier dessin est une explosion, avec cette légende : « Attention ! Ne jamais ouvrir un paquet sans savoir ce qu'il contient ! »

Un gag superbe. Une règle d'or pour tous les flics du pays. Ne jamais ouvrir un paquet sans savoir ce qu'il contient ; ne jamais poser une question sans connaître la réponse.

Endlösung : solution finale. *Endlösung*. *Endlösung*. Le mot sonnait le glas dans sa tête, tandis qu'il regagnait son bureau, moitié marchant, moitié courant.

Endlösung.

Il ouvrit en l'arrachant presque le tiroir du bureau de Max Jaeger et fouilla dans cette pagaille. Max était célèbre pour son désordre, en particulier en matière de procédure. On ne comptait plus ses blâmes pour négligence administrative. March pria pour qu'il n'ait pas trop pris à cœur les derniers avertissements.

Il ne l'avait pas fait.

Dieu te bénisse, Max, grande bourrique.

Il reclaqua le tiroir.

Alors seulement il remarqua la chose. Quelqu'un avait accroché un avis de message sur son téléphone. « Urgent. Contacter la permanence immédiatement. »

Sur l'aire de triage de Gotenland, des lampes à arc avaient été disposées autour du corps. De loin, la scène avait quelque chose de curieusement féérique, de magique, comme un plateau de cinéma.

March s'avavançait en trébuchant, enjambant comme il le pouvait les traverses et les rails, se dandinant sur le ballast imprégné de mazout.

Gotenland était le nouveau nom de la vieille Anhalter Bahnhof, la principale gare du Reich pour le réseau Est. C'est d'ici que le Führer était parti dans son train blindé, *Amerika*, pour son QG de guerre en Prusse-Orientale ; d'ici également que les Juifs de Berlin – et parmi eux les Weiss – avaient dû s'embarquer pour leur voyage à l'Est.

«... à dater d'octobre, les Juifs ont été évacués du territoire du Reich en direction de l'Est par une série ininterrompue de convois...»

Dans son dos, de plus en plus étouffé, l'écho des annonces sur les quais passagers. Par devant, indistinct, le bruit des roues et des attelages, un coup de sifflet assourdi. La gare de triage était vaste. Un paysage de rêve dans la lumière orangée de l'éclairage au sodium ; au centre, la tache d'un blanc éclatant. March, à mesure qu'il s'approchait, put dénombrer les silhouettes – une douzaine – devant la masse imposante d'un train de marchandises. Deux hommes de l'Orpo, Krebs, le Dr Eisler, un photographe, un groupe inquiet de cheminots de la Deutsche Reichsbahn, et Globus.

Globus fut le premier à le voir. Il frappa lentement ses mains gantées l'une contre l'autre, un geste ralenti, sarcastique.

« Messieurs, nous pouvons respirer. Les forces héroïques de la Kriminalpolizei arrivent enfin pour nous éclairer de leurs lumineuses théories. »

Un des flics de l'Orpo ricana.

Le corps, ou ce qui en restait, était sous une couverture de laine brute, en travers des rails, et aussi dans un sac de plastique vert. « On peut voir ?

— Bien entendu. Nous n'y avons pas touché. Tout le monde attendait le grand détective. »

Globus fit signe de la tête en direction de Krebs, qui écarta la couverture.

Un torse d'homme, proprement coupé à chaque bout, à hauteur des rails. Le ventre tourné vers le sol, incliné sur la voie. Une main avait été arrachée, la tête était en bouillie. Les jambes avaient également été broyées ; les lambeaux ensanglantés de vêtements rendaient impossible de distinguer le point précis de l'amputation. Une forte odeur d'alcool flottait sur le tout. « Vous devez également examiner ceci. » Globus tenait le sac de plastique dans la lumière. Il l'ouvrit pour le coller sous le nez de March.

« La Gestapo ne voudrait pas qu'on l'accuse de dissimuler des indices. »

Les moignons des pieds, l'un encore chaussé ; une main prolongée par un os déchiqueté et le bracelet en or d'une montre. March n'avait pas sourcillé ; Globus paraissait déçu.

« Ach, bien. (Il laissa tomber le sac.) C'est pire quand ils puent, quand les rats sont passés par là. Vérifiez ses poches, Krebs. »

Dans son manteau de cuir flottant au vent, Krebs s'accroupit. Un charognard près d'un cadavre. Il passa une main sous la dépouille, tâtonna pour trouver l'intérieur de la veste. Par-dessus son épaule, il expliqua :

« Nous avons été informés il y a deux heures par la Reichsbahn Polizei : un homme correspondant au signalement de Luther avait été aperçu dans cette zone. Mais le temps d'arriver...

— ... il était victime d'un fatal accident, compléta March avec un sourire glacé. Comme c'est étrange !

— Voici, Herr Obergruppenführer. »

Krebs avait récupéré un passeport et un portefeuille. Il se redressa et les tendit à Globus.

« C'est son passeport, pas de doute, dit Globus en le feuilletant. Et plusieurs milliers de Reichsmark en liquide. Assez pour s'offrir des draps de soie à l'hôtel *Adlon*, mais évidemment ce salopard n'osait plus se montrer en compagnie civilisée. Il pouvait juste venir roupiller ici, sans un toit, sans rien. »

Cette pensée semblait le ravir. Il montra le passeport à March : le visage lourd de Luther émergeait sous son pouce calleux.

« Regardez, Sturmbannführer. Et courez vite dire à Nebe que le rideau est tombé. La Gestapo s'occupe de tout à partir de maintenant. Vous pouvez vider les lieux et prendre des vacances. »

Et profitez-en, disait son regard, tant que vous le pouvez.

« Le Herr Obergruppenführer est trop bon.

— Vous en ferez bientôt l'expérience, March. Je vous le promets. (Il se tourna vers Eisler.) Où traîne cette saloperie d'ambulance ? »

Le médecin légiste se mit au garde-à-vous.

« Elle arrive, Herr Obergruppenführer. D'un instant à l'autre. »

March, qui n'avait plus rien à faire là, se dirigea vers le petit groupe des cheminots du triage, à une dizaine de mètres.

« Qui a découvert le corps ?

— C'est moi, Herr Sturmbannführer. »

L'homme qui s'avancait portait la tunique bleu foncé et la casquette molle des mécaniciens de locomotive. Ses yeux étaient rouges, sa voix râpeuse. March se demanda si c'était à cause du corps ; ou la crainte liée à la présence – inexplicable – d'un général de la SS.

« Cigarette ?

— Euh... oui, monsieur. Merci. »

Le mécano jeta un regard furtif en direction de Globus qui donnait des ordres à Krebs.

March lui offrit du feu.

« Inutile de s'affoler. Prenez votre temps. Ça vous est déjà arrivé ?

— Une seule fois. »

L'homme exhala la fumée et regarda le bout de sa cigarette avec gratitude.

« On a ça tous les trois ou quatre mois. Les clochards dorment sous les wagons pour s'abriter de la pluie, pauvres bougres. Quand la machine démarre, au lieu de rester où ils sont, ils veulent se barrer. (Il se frotta les yeux.) J'ai dû écraser celui-ci en manœuvrant arrière, mais j'ai rien entendu. Rien. Puis j'ai regardé sur la voie, il était là, un tas de chiffons.

— Vous avez beaucoup de clochards ici ? »

March s'efforçait de garder un ton normal, de conversation.

« En permanence une ou deux douzaines. La Reichsbahn Polizei fait la chasse, mais c'est trop grand pour être correctement surveillé. Là, regardez ! En voilà qui se taillent. »

Il désignait un point au-delà des voies. March ne vit d'abord rien, sauf une kyrielle de wagons à bestiaux. Puis, presque invisibles dans l'ombre du train, un mouvement, une forme courant de façon dégingandée, comme une marionnette ; puis une autre ; puis encore. Ils se précipitaient le long des wagons, plongeaient sous les attelages, attendaient, fonçaient à nouveau vers la planque suivante.

Globus leur tournait le dos. Sans prêter attention à March ou aux autres, il s'adressait toujours à Krebs, tapant de son poing droit dans sa paume gauche.

March suivit des yeux la progression des silhouettes de plus en plus minuscules. Les rails vibrèrent soudain ; il y eut un brusque déplacement d'air et la vue fut barrée par le train-couchettes de Rovno qui prenait de la vitesse en quittant Berlin-Gotenland. L'écran des

voitures à plates-formes, des wagons-lits et restaurant mit plusieurs secondes à passer. La petite colonie de clochards avait disparu dans l'obscurité orangée.

Samedi 18 avril

La plupart d'entre vous savent ce que c'est de voir cent cadavres entassés, ou cinq cents, ou mille. D'avoir tenu le coup et en même temps – sauf quelques exceptions dues à la faiblesse humaine – d'être restés tels que nous étions, voilà ce qui nous a endurcis. Ceci est une page de gloire dans notre histoire, qui n'a jamais été écrite et ne le sera jamais.

Heinrich Himmler,
discours secret aux
officiers supérieurs SS ;
Poznan, 4 octobre 1943

1

Un rai de lumière filtrait sous sa porte. Dans l'appartement, la radio jouait. Musique de charme, violons langoureux, voix de velours... Plutôt de circonstance à cette heure tardive. Elle recevait, ou quoi ? Un réflexe américain, face au danger ? Il hésita sur le palier étroit, consulta sa montre. Presque deux heures du matin. Il frappa doucement ; après un moment, quelqu'un baissa le son. Puis la voix de Charlie :

« Qui est-ce ?

— Police. »

Une seconde ou deux, un bruit de verrou et de serrure, et la porte s'ouvrit.

« Très drôle. »

Son sourire avait quelque chose de forcé, de bricolé à son intention. Dans ses yeux foncés se lisaient l'épuisement et aussi – mais était-ce vraiment cela ? – la peur. Il se pencha pour l'embrasser, ses mains légèrement posées sur ses hanches. Il sentit la brusque démangeaison du désir. *Mon Dieu, elle me rend mes seize ans...*

Quelque part derrière elle, un pas. Il leva les yeux. Un homme s'encadrait dans la porte de la salle de bains. Quelques années de moins que March, richelieus bruns, veston sport, nœud papillon et chandail blanc passé sans complexe sur une chemise à col boutonné. Charlie s'était figée sous l'étreinte de March ; elle se libéra délicatement.

« Tu te souviens de Henry Nightingale ? »

Il se redressa, mal à l'aise.

« Bien sûr. Le café, Potsdamer Strasse. »

Aucun ne fit un geste en direction de l'autre. Le visage de l'Américain était un masque.

March, sans quitter Nightingale des yeux, demanda doucement :

« Qu'est-ce qui se passe ici, Charlie ? »

Elle se hissa sur la pointe des pieds pour murmurer à son oreille.

« Ne dis rien. Pas ici. Il y a quelque chose de nouveau. (Puis à voix haute :) N'est-ce pas intéressant, nous trois ? »

Elle prit March par le bras et le guida vers la salle de bains.

« Je crois qu'on sera mieux dans mon parler. »

Dans la salle de bains, Nightingale prit un air de propriétaire. Il tourna les robinets d'eau froide du lavabo et de la baignoire, augmenta le volume de la radio. Le programme avait changé. Les murs de contreplaqué vibraient aux accents d'un « jazz allemand » – syncope diluée, dans la ligne officielle, soigneusement expurgée de toute trace d'« influences négroïdes ». Quand tout fut organisé à son goût, Nightingale se percha sur le rebord de la baignoire. March alla s'asseoir à côté de lui. Charlotte s'accroupit sur le sol.

Elle rompit le silence.

« J'ai parlé à M. Nightingale de mon visiteur de l'autre matin. Celui contre qui vous avez dû vous battre. Il pense que la Gestapo a pu planquer un micro. »

Nightingale eut un sourire aimable.

« Je crains que ce ne soit une procédure assez courante dans votre pays, Herr Sturmbannführer. »

Votre pays...

« J'en suis même sûr. Excellente précaution. »

Il n'est peut-être pas plus jeune que moi, pensait March. L'Américain avait des cheveux blonds fournis, des cils blonds, un bronzage de skieur. Des dents ridiculement régulières, deux traits d'émail, éclatants de blancheur. Pas beaucoup de plats uniques dans cet air de jeunesse ; pas de soupe de patates un peu trop liquide dans ce joli teint, pas de saucisses à la sciure. Cette allure d'adolescent couvrait tous les âges possibles, de vingt-cinq à cinquante ans.

Pendant un moment, tout le monde se tut. Euro-Inter meublait le silence. Charlie se décida à nouveau :

« Je sais : tu m'as dit de ne parler à personne. Mais c'était obligé. Maintenant tu dois faire confiance à Henry comme Henry doit te faire confiance. Crois-moi, il n'y a pas d'autre moyen.

— Et naturellement, *nous deux*, nous devons te faire confiance.

— Je t'en prie...

— D'accord. »

Il leva les mains en signe de reddition.

Près d'elle, en équilibre sur le couvercle de la cuvette, le dernier modèle des magnétophones portables américains. D'une des prises sortait un câble se terminant – en place d'un micro – par une petite ventouse.

« Écoute, dit-elle. Tu comprendras. » Elle enfonça une touche. Les bobines se mirent à tourner.

« *Fräulein Maguire ?*

— *Oui ?*

— *La même procédure qu’auparavant, Fräulein. S’il vous plaît. »*

Il y eut un déclic, suivi d’un bourdonnement. Elle pressa une autre commande pour stopper la bande.

« C’était le premier appel. Tu as dit qu’il téléphonerait. J’attendais. (Elle triomphait.) C’est Martin Luther. »

Ça devenait vraiment tordu. L’affaire la plus démente qu’il ait connue. L’impression d’avancer à tâtons dans la maison hantée de la foire du Tiergarten... Un pied à peine posé sur quelque chose de solide et le sol s’effondrait. Le premier coin tourné et un diable vous sautait à la figure ; on reculait d’un pas et on se rendait compte qu’il s’agissait de sa propre image, dans un miroir déformant.

Luther.

March demanda :

« Quelle heure était-il ?

— Vingt-trois heures quarante-cinq. »

Quarante minutes après la découverte du corps sur les rails. Il pensa à l’expression d’intense jubilation sur le visage de Globus et il sourit.

« Qu’est-ce qu’il y a de si drôle ? demanda Nightingale.

— Rien. Je vous expliquerai. Et ensuite, que s’est-il passé ?

— Comme la première fois. Je suis allée à la cabine : cinq minutes plus tard, il appelait. »

Il porta la main à son front.

« Ne me dis pas que tu as trimballé cette machine de l’autre côté de la rue ?

— Nom de Dieu, merde ! J’avais besoin d’une preuve. (Ses yeux étincelaient de colère.) Je savais ce que je faisais. Regarde. »

Elle se mit debout pour une démonstration.

« Le magnéto pend de cette manière à l’épaule. Tout le truc tient sous mon imper. Le fil passe dans ma manche. Je colle la ventouse au combiné, comme ceci. Facile. C’était la nuit. Personne ne pouvait voir. »

Nightingale, en bon diplomate, interrompit doucement :

« La question n’est pas de savoir comment tu as enregistré, Charlie, ni de se demander si tu aurais dû ou pas. (Il se tourna vers March.) Puis-je suggérer tout simplement qu’elle nous fasse entendre cette bande ? »

Charlie enfonça la commande. On entendit un bruit de manipulation fortement amplifié – elle collait le micro au combiné –, puis :

« *Nous n’avons pas beaucoup de temps. Je suis un ami de Stuckart. »*

La voix d'un homme âgé, mais ferme, sans faiblesse. Avec la note sarcastique et chantante des Berlinoïses de souche. Il parlait exactement comme March se l'était imaginé. Puis Charlie, dans son allemand parfait :

« Dites-moi ce que vous voulez.

— *Stuckart est mort.*

— *Je sais. C'est moi qui ai découvert le corps. »*

Un long silence. Sur la bande, en bruit de fond, des annonces de gare par haut-parleurs. Luther avait dû profiter de l'agitation causée par la découverte du corps pour téléphoner d'un quai de Gotenland.

Charlie murmura :

« Il est devenu si silencieux... J'ai cru que je lui avais fichu la trouille. »

March secoua la tête.

« Tu es son seul espoir. Je te l'ai dit. »

La conversation reprit sur la bande enregistrée.

« Vous savez qui je suis ?

— *Oui.*

— (D'une voix lasse) *Vous me dites : Que voulez-vous ? D'après vous ? L'asile dans votre pays.*

— *Dites-moi où vous êtes.*

— *Je peux payer.*

— *Ce n'est pas ça qui...*

— *J'ai des informations. Certains faits...*

— *Dites-moi où vous êtes. Je viendrai vous chercher. Nous irons à l'ambassade...*

— *Trop tôt. Pas encore.*

— *Quand ?*

— *Demain matin. Écoutez-moi. Neuf heures. Le Grand Dôme. Les marches centrales. C'est compris ?*

— *Parfait.*

— *Amenez quelqu'un de l'ambassade. Mais vous devez également être là.*

— *Je vous reconnais comment ? »*

Un rire. « *Non. C'est moi qui vous reconnâtrai. Je me montrerai quand, j'aurai vérifié que la voie est libre. (Silence.) Stuckart disait que vous étiez jeune et jolie. (Silence.) Du Stuckart tout craché. (Silence.) Portez quelque chose de repérable.*

— *J'ai un imper. Bleu vif.*

— *Jeune et jolie en bleu. C'est bien. À demain, Fräulein. »*

Clic.

Ronronnement.

Le bruit du magnétophone qu'on coupait.

« Repassez-la », dit March.

Elle rembobina la bande magnétique, l'arrêta, poussa sur PLAY. March regarda ailleurs, observant l'eau couleur de rouille qui disparaissait par le trou d'écoulement ; la voix de Luther se confondait avec le son grêle d'une clarinette solo. « *Jeune et jolie en bleu...* » Lorsqu'ils eurent écouté une deuxième fois, Charlie se pencha et coupa l'appareil.

« Dès qu'il a raccroché je suis remontée ici pour ranger la bande. Puis je suis retournée à la cabine et j'ai essayé de te joindre. Personne. Alors j'ai appelé Henry. Quoi d'autre ? Tu as entendu : il veut quelqu'un de l'ambassade.

— Elle m'a sorti du lit, » compléta Nightingale.

Il bâilla, s'étira, dévoilant un bout de jambe pâle et glabre.

« Ce que je ne comprends pas, c'est pourquoi il n'a pas simplement laissé Charlie passer le prendre pour le déposer dès ce soir à l'ambassade.

— Vous avez entendu, dit March. Ce soir, c'est trop tôt. Il n'ose pas se montrer. Il doit attendre jusqu'au matin : à ce moment, l'avis de recherche de la Gestapo sera sans doute annulé. »

Charlie se renfrogna.

« Je n'y suis plus...

— La raison pour laquelle tu n'as pas pu m'atteindre, il y a deux heures, c'est que j'étais à la gare de triage de Gotenland, où la Gestapo ne se tenait plus de joie d'avoir enfin mis la main sur le corps de Luther.

— Ce n'est pas possible.

— Non ? En effet. »

March se pinça la racine du nez et secoua la tête. Pas facile de garder l'esprit clair.

« D'après moi, Luther se cache dans l'aire de triage depuis quatre jours – en fait depuis qu'il est rentré de Suisse – ; il s'est creusé les méninges pour trouver un moyen de nouer le contact.

— Comment a-t-il pu survivre ? »

March haussa les épaules.

« Il a de l'argent. Il a pu rencontrer un clochard fiable à ses yeux, le payer pour qu'il lui amène à boire et à manger, des vêtements chauds... jusqu'à ce qu'il ait finolé son plan. »

Nightingale intervint :

« Et c'est quoi, ce plan, Sturmbannführer ?

— Quelqu'un devait prendre sa place. Pour convaincre la Gestapo de sa mort. »

Ne parlait-il pas trop fort ? La parano des Américains devenait contagieuse. Il se pencha et reprit plus bas :

« Hier, quand il a commencé à faire noir, il a sans doute assassiné quelqu'un. Un homme d'à peu près son âge et de sa stature. Il l'a soûlé, l'a assommé – ne me demandez pas comment –, l'a habillé de ses vêtements, lui a laissé son portefeuille, son passeport, sa montre. Et il l'a collé sous un train de marchandises, les mains et la tête sur les rails. Il a attendu pour s'assurer du travail. Sur ce, il lui reste à gagner du temps. Il se dit qu'à neuf heures, ce matin, les flics de Berlin auront d'autres chats à fouetter. Une supposition tout à fait raisonnable.

— Seigneur ! (Le regard de Nightingale allait de March à Charlie.) Et c'est ce genre de type que je suis prié de ramener à l'ambassade ?

— Oh, c'est infiniment plus juteux, monsieur Nightingale. »

De sa poche intérieure, March sortit les documents de la Reichsarchiv.

« Le 20 janvier 1942, Martin Luther était l'un des quatorze responsables convoqués à une conférence spéciale au QG d'Interpol à Wannsee. Depuis la fin de la guerre, six de ces hommes ont été assassinés, quatre se sont suicidés, un a perdu la vie dans un accident, deux sont apparemment décédés de mort naturelle. Aujourd'hui, seul Luther est encore en vie. Un vrai délire statistique, non ? (Il tendit les documents à Nightingale.) Comme vous pouvez le constater, la conférence était convoquée par Reinhard Heydrich pour discuter de la solution finale de la question juive en Europe. Mon opinion est que Luther vous prépare une offre : une nouvelle vie en Amérique en échange d'une preuve documentée de ce qui est arrivé aux Juifs. »

L'eau coulait. La musique s'arrêta. La voix soyeuse du présentateur enchaîna :

« Et à présent, pour les amoureux de la nuit, où que vous soyez, Peter Kreuder et son orchestre dans une version de *I'm in Heaven...* »

Sans regarder March, Charlie tendit la main. Il la prit. Elle entremêla ses doigts aux siens et serra, fort. Parfait, se dit March. Il fallait qu'elle ait peur. Elle serrait toujours plus. Leurs mains étaient soudées, comme celles de parachutistes en chute libre. Nightingale était penché sur les documents et murmurait sans arrêt : « Seigneur, Seigneur... »

« Il y a un problème, dit Nightingale. Je serai franc avec vous. Charlie, j'insiste, ceci est strictement entre nous. (Il parlait si bas qu'ils devaient tendre l'oreille.) Il y a trois jours, le président des États-Unis – peu important ses raisons – annonce son intention de visiter ce

pays de merde. Vingt ans de politique étrangère US se retrouvent cul par-dessus tête. Et là-dessus, ce bonhomme, Luther – en théorie, et si ce que vous racontez est vrai –, viendrait tout chambouler, en l'espace de soixante-douze heures.

— Au moins la politique US terminerait la semaine à nouveau sur ses pattes, dit Charlie.

— Le mot est un peu facile. »

Cette dernière remarque en anglais. March le regarda.

« Que dites-vous, monsieur Nightingale ?

— Je dis, Sturmbannführer, que je vais devoir en parler à l'ambassadeur et que mon supérieur se verra obligé d'en référer à Washington. Et mon intuition est que tout ce joli monde voudra quelque chose d'un peu plus consistant que ceci... (Il déposa les photocopies sur le sol) ... avant d'ouvrir les portes de l'ambassade à un individu dont vous dites vous-même qu'il a probablement commis un crime de droit commun.

— Mais Luther vous fournira des preuves.

— C'est *vous* qui le dites. Je ne pense pas que Washington soit disposé à remettre en question ses succès en matière de détente sur la simple foi de vos... spéculations. »

Charlie à son tour s'était levée.

« C'est insensé. Si Luther ne va pas tout droit à l'ambassade, il se fera arrêter et liquider.

— *Sorry*, Charlie. Je ne peux pas. (Il voulut la raisonner.) Allons ! Je ne peux pas recueillir chaque vieux nazi qui se met dans la tête de faire défection. Pas sans feu vert. Spécialement dans la conjoncture qui se dessine.

— Je n'en crois pas mes oreilles ! »

Sa main pressait ses lèvres ; elle secouait la tête en fixant le sol.

« Essaie de réfléchir une minute. (Il suppliait presque.) Ce Luther demande l'asile. Les Allemands nous le réclament : il vient de tuer un homme. Nous répondons : non, car il va tout nous dire sur ce que – bande de fumiers – vous avez infligé aux Juifs pendant la guerre. Et question sommet, d'après vous, qu'est-ce qui se passe ? Non, Charlie, regarde-moi ! *Réfléchis*. Kennedy prend dix points dans les sondages dans la nuit de mercredi. Comment va-t-elle réagir, la Maison-Blanche, si tu lui balances ça ? »

Nightingale pensa une fois encore aux conséquences, et à nouveau il frissonna.

« Seigneur ! Charlie, dans quoi es-tu allée te fourrer ? »

Les deux Américains argumentèrent ainsi pendant une dizaine de

minutes. March se décida à intervenir, d'une voix calme :

« Est-ce que vous ne négligez pas un élément, monsieur Nightingale ? »

Nightingale tourna la tête de mauvaise grâce.

« Probablement. Après tout, c'est vous le flic. Éclairez-moi.

— Il me semble que tous ensemble – vous, moi, la Gestapo – nous persistons à sous-estimer le cher camarade du Parti Luther. Souvenez-vous : ce qu'il a dit à Charlie à propos du rendez-vous de neuf heures – “Vous devez également être là”.

— Et alors ?

— Il prévoyait votre réaction. N'oubliez pas : il était en poste aux Affaires étrangères. Avec un sommet à la clé, il devinait que les Américains seraient fichus de le réexpédier aussi sec à la Gestapo. En d'autres termes, pourquoi n'a-t-il pas, dès lundi soir à l'aéroport, pris un taxi pour aller à l'ambassade ? Parce qu'il voulait impliquer un journaliste. Comme témoin. (March s'accroupit pour ramasser les documents.) Pardonnez au simple flic de ne rien entendre au fonctionnement de la presse américaine. Mais Charlie le tient, son papier, pas vrai ? Elle a la mort de Stuckart, le coffre en Suisse, ces documents, son enregistrement de Luther...»

Il se tourna vers elle :

« Le fait que le gouvernement américain choisisse de ne pas accorder l'asile à Luther, qu'il préfère le livrer à la Gestapo... ce ne serait pas encore plus croustillant pour les médias US dégénérés ? »

Charlie sourit.

« D'après toi ? »

Nightingale avait l'air de plus en plus effondré.

« Eh, merde ! Charlie. Tout ceci était strictement entre nous. Je n'ai jamais dit que j'étais d'accord avec quoi que ce soit. On est nombreux à l'ambassade à penser que Kennedy ne devrait jamais venir. En aucun cas. Point à la ligne. (Il triturerait son nœud papillon.) Mais cette situation... c'est un tas d'embûches. »

Ils s'entendirent finalement sur la marche à suivre. Nightingale rencontrerait Charlotte sur les marches du Grand Dôme à neuf heures moins cinq. En supposant que Luther se montre, ils l'embarqueraient rapidement dans une voiture que March conduirait. Nightingale écouterait ce que Luther avait à dire et déciderait, sur cette base, de l'emmener ou non à l'ambassade. Il ne parlerait de ce projet ni à l'ambassadeur, ni à Washington, ni à personne. Une fois dans l'enceinte de l'ambassade, il appartiendrait à ce qu'il appelait « les instances supérieures » de décider du sort de Luther ; elles agiraient en

sachant que la journaliste était au courant de tout et qu'elle le publierait. Charlie était certaine que le département d'État céderait.

La manière dont Luther pourrait sortir d'Allemagne était un autre problème.

« Nous avons nos méthodes, dit Nightingale. Il nous est arrivé de prendre en charge des transfuges. Mais je préfère ne pas en parler. Pas devant un officier SS. Même fiable. »

C'était plutôt du sort de Charlie, d'après lui, qu'il fallait s'inquiéter.

« Il y aura pas mal de pressions pour t'empêcher de parler.

— Ça ne me fait pas peur.

— Méfie-toi. Les types de Kennedy... pour eux, tous les coups sont permis. Voyons : admettons que Luther tienne vraiment du solide. Et admettons que tout le monde bouge – discours au Congrès, manifs, édits, etc. C'est l'année des élections, d'accord ? Et la Maison-Blanche est en panne pour le sommet. À ton avis, comment réagissent-ils ?

— Je n'ai pas peur.

— D'abord, ils vous noieront sous des tombereaux de merde, toi et ton vieux nazi. Ils commenceront par dire : qu'est-ce qu'il y a de neuf dans tout ce bla-bla-bla ? On nous ressert cette même vieille rengaine depuis vingt ans, ici agrémentée de quelques documents sans doute fabriqués de toutes pièces par les communistes. Puis ce sera Kennedy à la télé : “Mes chers compatriotes, chers Américains, posez-vous la question : d'où sort-elle, cette affaire ? Et pourquoi ? Qui a intérêt à perturber le sommet ?” »

Nightingale se penchait vers Charlotte ; son visage n'était plus qu'à quelques centimètres de celui de la jeune femme.

« Et, première priorité, ils vont mettre Hoover et le FBI sur le coup. Parfois fréquenté des gauchistes, Charlie ? Des militants juifs ? Couché avec les uns ou les autres ? Fais-leur confiance : ils dénicheront toujours quelqu'un pour le certifier, que ce soit vrai ou faux.

— Va te faire foutre, Nightingale. (Elle le repoussait avec son poing.) *Toi aussi, va te faire foutre.* »

Nightingale en pinçait réellement pour elle, se dit March. Éperdument, désespérément amoureux. Et elle s'en rendait compte. Elle en jouait. Il se souvenait, le premier soir, quand il les avait vus ensemble dans ce café : la manière dont elle avait écarté d'un geste brusque sa main qui voulait la retenir. Et ce soir, le regard de Nightingale quand il avait vu March l'embrasser ; sa façon de contrôler son dépit, de continuer à la couvrir avec des yeux battus. À Zurich, le murmure de Charlie : « *Tu voulais savoir s'il était mon amant... Il aimerait l'être...* »

Et à présent, sur le pas de sa porte, dans son imperméable : hésitant, incertain, réticent à les laisser ensemble, et finalement disparaissant dans la nuit.

Il serait là demain, pensa March. Ne fût-ce que pour s'assurer qu'elle ne courait pas de risque.

Après le départ de Nightingale, ils s'allongèrent côte à côte sur le lit étroit. Longtemps ils restèrent ainsi, sans dire un mot. L'éclairage de la rue projetait des ombres obliques ; les montants de la fenêtre s'inclinaient en travers du plafond comme les barreaux d'une cellule. Un très léger courant d'air faisait trembler le rideau. À un moment, il y eut des éclats de voix et des claquements de portières – des fêtards rentrant du feu d'artifice. Ils écoutèrent les voix s'éloigner dans la rue. March murmura :

« Hier soir, au téléphone... tu avais découvert quelque chose. »

Elle lui effleura la main, quitta le lit. Il l'entendit remuer des papiers dans le living. Elle revint avec un luxueux livre d'art.

« J'ai acheté ceci en quittant l'aéroport. »

Elle s'assit au bord du lit, alluma la lampe, tourna les pages.

« Ici. » Elle tendit le livre.

C'était une reproduction en noir et blanc : l'œuvre qu'ils avaient vue en Suisse, dans le coffre. Le cliché ne flattait pas le sujet. Il marqua la page avec son doigt et referma le livre pour lire le titre. *L'Art de Léonard de Vinci*, par le professeur Arno Braun, du Kaiser-Friedrich-Museum à Berlin.

« Holà !

— Je sais. Il me semblait que je connaissais. Lis. »

La Dame à l'Hermine, comme l'appelaient les spécialistes. « Une des œuvres les plus mystérieuses de Léonard. » On estimait qu'elle avait été peinte vers 1483-1486 et, disait, le texte, « on suppose qu'elle représente Cecilia Gallerani, la jeune maîtresse de Ludovic Sforza qui régnait sur Milan ». Deux références à ce sujet : une évocation dans un poème de Bernardino Bellincioni (mort en 1492) et une allusion ambiguë à un portrait « immature » d'elle dans une lettre de Cecilia Gallerani, en 1498. « Malheureusement pour les spécialistes, le réel mystère réside aujourd'hui dans les ultimes tribulations de cette peinture. On a la certitude qu'elle est entrée dans la collection du prince polonais Adam Czartoryski à la fin du XVIII^e siècle ; et il existe un cliché pris à Cracovie en 1932. Depuis, l'œuvre a disparu dans ce que Karl von Clausewitz appelle si éloquemment "les brumes de la guerre". Tous les efforts des autorités du Reich pour la localiser ont échoué. Il est à craindre que ce joyau sans prix de la Renaissance italienne ne soit à présent perdu pour l'humanité. »

Il reposa le livre.

« Encore un sujet pour toi.

— Et un fameux. Il n'existe que neuf Léonard absolument authentifiés au monde. (Elle sourit.) Si j'arrive à sortir d'ici pour l'écrire.

— Ne t'en fais pas. On te fera sortir. »

Il s'allongea à nouveau et ferma les yeux. Il l'entendit ranger le livre. Elle le rejoignit sur le lit, se coula contre lui.

« Et toi ? souffla-t-elle. Tu sortiras ?

— On ne peut rien dire. Pas ici.

— Pardon, j'oubliais. » La pointe de sa langue vint agacer son oreille.

Une secousse, presque électrique.

Elle mit doucement sa main sur sa jambe. Ses doigts remontèrent le long de sa cuisse, vers l'intérieur. Il voulut murmurer quelque chose, mais comme à Zurich, elle posa un doigt sur sa bouche.

« Le but du jeu c'est : ne pas faire un bruit. »

Plus tard, incapable de trouver le sommeil, il tendit l'oreille au soupir de sa respiration, aux mots qu'elle chuchotait parfois, indistincts et lointains. Dans son rêve, elle se tourna vers lui en grommelant. Son bras, replié sur l'oreiller, couvrait son visage. Elle semblait en découdre dans un combat connu d'elle seule. Il caressa ses cheveux emmêlés, attendant que le démon, quel qu'il fût, ait lâché prise. Puis il se glissa hors des draps.

Le carrelage de la cuisine était froid sous ses pieds. Il ouvrit quelques placards. Des ustensiles poussiéreux et quelques provisions à moitié entamées. Le réfrigérateur était une antiquité ; il aurait pu être emprunté à un quelconque laboratoire de biologie, avec son contenu de moisissures exotiques, son duvet bleu et tacheté. Préparer un repas, manifestement, n'était pas une priorité de la maison. Il fit chauffer une bouilloire, rinça un bol et y versa trois cuillerées de café soluble.

Il erra dans l'appartement en sirotant la boisson amère. Dans le living, il se posta près de la fenêtre et écarta le rideau de quelques millimètres. La Bülowstrasse était déserte. Il distinguait la cabine téléphonique, faiblement éclairée, et la masse sombre de l'entrée de la station à l'arrière-plan. Il lâcha le rideau.

L'Amérique. L'idée ne lui était jamais venue. Quand il y pensait, son cerveau se raccrochait immédiatement aux images que le Dr Goebbels y avait soigneusement instillées. Des Juifs et des Nègres. Des ploutocrates en chapeau claque et de hautes cheminées d'usines. Des mendiants dans les rues. Des bars à strip-tease. Des gangsters se

canardant au volant d'immenses limousines. Des immeubles délabrés et les orchestres de jazz moderne, leur vacarme strident dans les ghettos, mêlé aux sirènes de police. Le sourire plein de dents de Kennedy. L'éclat sombre des yeux de Charlie et la blancheur de sa peau. *L'Amérique*.

Il alla dans la salle de bains. Les murs étaient maculés d'auréoles d'humidité et d'éclaboussures de savon. Des flacons partout, et des tubes, et des pots. De mystérieux objets de verre et de plastique. Longtemps qu'il n'avait plus vu une salle de bains de femme. Il se sentait maladroit, intrus – l'émissaire lourdaud d'une espèce différente. Il effleura l'une et l'autre chose, renifla, fit jaillir d'un tube une noisette de crème blanche qu'il frotta entre l'index et le pouce. Le parfum se mélangea aux autres sur sa main.

Il s'enveloppa dans une grande serviette et s'assit par terre pour réfléchir. Trois ou quatre fois avant l'aube, il entendit Charlie crier dans son sommeil – de vrais cris d'effroi. Souvenir ou prémonition ? Il aurait aimé savoir.

2

Un peu avant sept heures, il descendit dans la rue. Sa Volkswagen était garée cent mètres plus haut, à gauche sur la Bülowstrasse, devant une boucherie. Le patron accrochait des carcasses rebondies dans sa vitrine. Un plat débordant de saucisses rouge sang lui faisait vaguement penser à quelque chose.

Les doigts de Globus, bien sûr ! Ses épaisses pattes boudinées.

Il se pencha sur la banquette arrière pour récupérer la valise. En se redressant, il jeta un rapide coup d'œil dans toutes les directions. Rien de particulier en vue ; les signes ordinaires d'un samedi au petit matin. La plupart des magasins ouvriraient comme de coutume, mais seulement jusqu'à midi en l'honneur de la fête.

De retour dans l'appartement, il refit du café, posa une tasse sur la table de nuit et alla se raser. Charlie le rejoignit quelques minutes plus tard ; elle enroula ses bras autour de lui, pressa sa poitrine contre son dos. Sans se retourner, il embrassa sa main et écrivit dans la buée sur le miroir : VALISE, SANS RETOUR. En effaçant le message, il la distingua clairement – la première fois ce matin : ses cheveux en bataille, ses yeux à demi clos, ses traits encore adoucis par le sommeil. Elle fit un signe de tête et repartit avec nonchalance vers la chambre.

Il mit les mêmes vêtements qu'à Zurich, civils ; à une différence près : le Luger, qu'il glissa dans la poche droite de son trench-coat. L'imperméable, un vieux surplus de la Wehrmacht acheté pas cher quelques années plus tôt, était suffisamment ample pour dissimuler l'arme. Il pouvait même agripper le pistolet et le braquer furtivement sans le sortir de la poche, style gangster : « O.K., mec, avance. » Il sourit. L'Amérique, encore.

L'hypothèse d'un micro caché jetait une ombre sur leurs préparatifs. Ils se déplaçaient calmement, sans un mot. À huit heures dix, elle était prête. March récupéra la radio dans la salle de bain pour la brancher dans le living. Il poussa le volume. *« À en juger par les peintures envoyées pour l'exposition, il est clair que l'œil de certains leur fait découvrir les choses autrement qu'elles ne sont – qu'il se trouve vraiment des gens pour voir, par principe, des prairies bleues, des ciels verts, des nuages jaune soufre... »* Le programme classique pendant les fêtes : la retransmission des discours les plus fameux du führer. Celui-ci, on y

avait droit chaque année – la charge contre les modernes lors de l'inauguration de la Maison de l'Art allemand en 1937.

Ignorant les protestations silencieuses de Charlie, il prit sa valise en même temps que la sienne. Elle enfila son imper bleu ; un sac de cuir pendu sur une épaule, le Leica sur l'autre. Dans le hall elle se retourna, jeta un dernier regard derrière elle.

« Ou bien ces "artistes" voient vraiment les choses de cette façon et croient à la réalité de ce qu'ils peignent – nous devons alors nous demander d'où leur vient ce défaut de la vue, et s'il est héréditaire, le ministre de l'Intérieur devra veiller à ce qu'une tare aussi horrible ne puisse se perpétuer. Ou bien ils ne croient pas à la véracité de telles impressions, mais cherchent pour d'autres motifs à les imposer à la nation, et alors cette question relève d'une cour criminelle. »

Ils fermèrent la porte sur une tempête de rires et d'applaudissements.

Dans les escaliers, Charlie murmura :

« Ce cirque va durer combien de temps ?

— Tout le week-end.

— Ça va plaire aux voisins.

— Oui, mais qui osera se plaindre et demander de baisser le son ? »

La concierge se tenait au pied de l'escalier, raide comme une sentinelle, une bouteille de lait à la main, le *Völkischer Beobachter* du jour sous le bras. Elle s'adressa à Charlotte, mais sans cesser de dévisager March.

« Bonjour, Fräulein.

— Bonjour, Frau Schustermann. Mon cousin d'Aix : nous allons photographier des scènes de célébration et d'allégresse spontanées dans les rues. (Elle tapota son appareil.) Allons, Harald, on va rater le début. »

La vieille ne quittait pas March des yeux. Il se demanda si elle le reconnaissait. Il en doutait. Elle ne devait se souvenir que de l'uniforme. Elle grommela en se dandinant jusqu'à sa loge.

« Tu mens de façon très convaincante, dit March quand ils furent dans la rue.

— Première règle en journalisme. »

Ils gagnèrent rapidement la Volkswagen.

« Une chance que tu n'étais pas en uniforme. Pour le coup qu'elle se serait posé des questions.

— On n'aurait jamais eu Luther dans une bagnole conduite par un type en uniforme de SS-Sturmbannführer. Dis-moi : ai-je l'air d'un chauffeur d'ambassade ?

— Alors un très distingué. »

Il rangea les valises dans le coffre. Lorsqu'il fut au volant, avant de mettre le contact, il la prévint :

« Tu ne pourras jamais revenir, c'est clair ? Que ça marche ou pas. Aider un transfuge... ils penseront que tu es une espionne. Il ne sera plus question d'expulsion. Ce sera infiniment plus sérieux. »

Elle eut un geste d'insouciance.

« Je ne me suis jamais vraiment attachée à cet endroit, de toute façon. »

Il démarra, braqua, et ils s'engagèrent dans la circulation matinale.

March conduisait prudemment, vérifiait toutes les trente secondes si personne ne les suivait. Ils atteignirent l'Adolf-Hitler-Platz à neuf heures moins vingt. March fit un tour de la place. Chancellerie du Reich, Grand Dôme, Haut Commandement de la Wehrmacht – tout avait l'air qui convenait, la maçonnerie briquée, les gardes faisant les cent pas ; tout était aussi follement grandiloquent que d'habitude.

Une douzaine de cars touristiques dégorgeaient déjà leurs passagers. Des enfants en rang par deux partaient à l'assaut des marches immaculées du Grand Dôme, en direction des piliers de granit rouge, comme une colonie de fourmis. Au centre de la place, au pied des fontaines géantes, des amoncellements de barrières attendaient, prêtes à être mises en place lundi matin, quand le Führer irait de la Chancellerie au Dôme pour la cérémonie d'action de grâce. Il regagnerait ensuite sa résidence et apparaîtrait au balcon. La télévision avait érigé une tour dans l'axe. Une armada de véhicules techniques s'agglutinait au pied de l'échafaudage.

March se gara dans un emplacement à proximité des cars de touristes. De là, il pouvait voir sans problème, au-delà des bandes de circulation, jusque dans la grande salle du Dôme.

« Monte les marches, va à l'intérieur, achète un guide, aie l'air aussi naturel que possible. Quand Nightingale se pointe, tu tombes sur lui par hasard, vous êtes de vieilles connaissances, comme c'est formidable ! – vous vous arrêtez et vous bavardez un moment.

— Et toi ?

— Dès que je vois que vous avez établi le contact avec Luther, je traverse avec la voiture et je vous embarque. Les portières arrière sont déverrouillées. Restez sur les dernières marches, près de la chaussée. Surtout ne te laisse pas emberlificoter dans des considérations quelconques. On doit filer d'ici rapidement. »

Elle s'éloigna avant qu'il ait pu lui souhaiter bonne chance.

Luther avait magistralement choisi le terrain. Des positions stratégiques dans tous les coins, partout autour de la place. Le vieux pouvait à loisir surveiller les marches sans se montrer. Personne ne

ferait attention à trois quidams se rencontrant. Et au moindre accroc, la cohue des visiteurs offrait la couverture idéale pour décrocher.

March alluma une cigarette. Encore douze minutes. Charlie grimpeait l'interminable volée de marches. Il la vit marquer un temps d'arrêt sur la dernière marche, pour reprendre son souffle avant de disparaître à l'intérieur.

Partout on s'activait. Les taxis blancs et les longues Mercedes vertes du Haut Commandement de la Wehrmacht faisaient le tour de la place. Les techniciens de la télévision vérifiaient les angles de leurs caméras et se criaient des instructions. Les marchands arrangeaient leurs éventaires – café, saucisses, cartes postales, journaux, crèmes glacées. Une volée de pigeons en formation serrée ondoya au-dessus des têtes puis battit des ailes en se posant près d'une des fontaines. Deux gamins en uniforme de Pimpfe coururent vers eux en agitant les bras, March pensa à Pili – un coup de poignard – et ferma les yeux, enfouissant sa culpabilité dans le noir.

À neuf heures moins cinq exactement, elle surgit de l'ombre du grand hall et commença à descendre les marches. Un homme en imperméable beige s'avancait vers elle. Nightingale.

Pas trop explicite, crétin...

Elle s'immobilisa, leva les bras – l'expression parfaite de la surprise. Ils commencèrent à bavarder.

Neuf heures moins deux.

Luther viendrait-il ? Et si oui, de quelle direction ? De la Chancellerie à l'est ? Du Haut Commandement à l'ouest ? Du nord, directement, du centre de la place ?

Soudain, à la vitre de son côté, une main gantée. Et au bout, la silhouette imposante d'un agent de l'Orpo en tenue de cuir.

March baissa la vitre.

« On ne se gare pas aujourd'hui.

— Compris. Deux minutes et je suis parti.

— Non, pas deux minutes. Maintenant. »

Un vrai gorille échappé du Zoo de Berlin.

March s'efforçait de ne pas perdre de vue les marches, tout en parlant au policier et en sortant sa carte Kripo de sa poche intérieure.

« Vous foutez une merde pas croyable, mon vieux. Vous êtes en plein dans une opération de surveillance de la Sipo. Et, je vous signale, vous passez à peu près aussi inaperçu dans le tableau qu'une grosse biroute dans un couvent de nonnettes. »

Le flic s'empara de la carte et se la colla sous les yeux.

« Personne m'a parlé d'une opération, Sturmbannführer. Quelle opération ? Qui on surveille ?

— Les communistes. Les francs-maçons. Les étudiants. Les Slaves.

— On m’a rien dit. Je dois vérifier. »

March serra le volant pour empêcher ses mains de trembler.

« On observe un silence radio. Vous l’interrompez et Heydrich personnellement se fera des boutons de manchettes avec vos couilles. Garanti. Maintenant : ma carte ! »

Le doute assombrit le visage du policier. Une fraction de seconde, il parut sur le point d’extraire March de la voiture, mais il lui tendit lentement la carte.

« Je ne sais pas...

— Merci pour votre collaboration, Unterwachtmeister. »

March remonta la vitre, coupant court à la discussion.

Neuf heures moins une. Charlie et Nightingale parlaient toujours. Il jeta un coup d’œil dans le rétroviseur. Le flic s’était éloigné de quelques pas, s’arrêtait, regardait la voiture pensivement. Il parut se décider, se dirigea vers sa moto, brancha sa radio.

March jura. Il avait deux minutes. Maximum.

De Luther : aucun signe.

C’est alors qu’il l’aperçut.

L’homme – lunettes à monture épaisse, manteau râpé – sortait du Grand Dôme. Il s’était immobilisé, jetant de rapides coups d’œil autour de lui, sa main appuyée à l’un des piliers de granit rouge comme s’il avait peur de le lâcher. Puis, en hésitant, il se mit à descendre les marches.

March mit le moteur en route.

Charlie et Nightingale, qui tournaient le dos, n’avaient toujours pas aperçu Luther.

Allez. Allez. De l’autre côté, bon sang.

À ce moment précis, Charlie tourna la tête. Elle vit le vieil homme, le reconnut. Luther leva le bras, le geste d’un nageur épuisé cherchant à atteindre la berge.

Quelque chose ne va pas, pensa soudain March. Quelque chose foire. Quelque chose à quoi je n’ai pas pensé...

Luther n’avait plus que cinq mètres à faire quand sa tête disparut. Elle se volatilisa dans une pulvérulence rouge ; son corps trébucha en avant, roula sur les marches. Charlie leva la main pour abriter son visage des éclaboussures de sang et de cervelle.

Un temps. Un temps et demi. Puis la déflagration d’un fusil à haute vitesse déchira l’air à travers la place, soulevant les pigeons, les éparpillant comme des gravats.

Des gens se mirent à hurler.

March enclencha la première, actionna son clignotant et coupa sauvagement la circulation, ignorant les coups de klaxon furieux, passant sur une bande, puis sur l'autre. Il conduisait comme s'il se croyait invulnérable, comme si la foi et la volonté suffiraient à lui épargner une collision. Un petit attroupement s'était formé autour du corps ; du sang et de la chair maculaient les marches. Il entendait les coups de sifflet de la police. Des silhouettes en uniforme noir convergeaient de partout – Globus et Krebs étaient du nombre.

Nightingale tenait Charlie par le bras et l'éloignait de la scène, vers la chaussée où March freinait net. Le diplomate ouvrit la portière, poussa la jeune femme sur la banquette arrière, s'y précipita à son tour. La portière claqua. La Volkswagen accélérât déjà.

Quelqu'un a parlé. On a été donnés.

Quatorze invités ; maintenant quatorze morts.

Il revoyait la main tendue de Luther, le flot de sang jaillissant de son cou, son tronc éclaté basculant en avant. Globus et Krebs qui se précipitaient. Les secrets perdus dans cet éparpillement de chairs ; le salut envolé...

Donnés.

Il roula jusqu'au parking souterrain au bas de Rosenstrasse, près de la Bourse, là où s'élevait jadis la synagogue. Un de ses lieux de prédilection pour rencontrer ses informateurs. Difficile de trouver un endroit plus perdu. Il prit le ticket du distributeur et engagea la voiture le long de la rampe. Les pneus crissèrent sur le raidillon de béton ; les phares révélaient fugacement sur les murs et au sol des plaques d'huile et de suie, comme des peintures rupestres.

Le niveau – 2 était vide ; le samedi, le quartier financier de Berlin était un vaste désert. March se gara dans la travée centrale. Le moteur se tut. Un silence absolu.

Personne ne disait rien. Charlie frottait fébrilement son imper avec un mouchoir de papier. Nightingale s'était renversé sur le siège, les yeux fermés. March frappa violemment le haut de son volant.

« À qui avez-vous parlé ? »

Nightingale ouvrit les yeux.

« À personne.

— L'ambassadeur ? Washington ? Le chef de station ?

— Je viens de vous le dire : personne. »

On sentait la colère dans sa voix.

« Tout ça n'a pas de sens, soupira Charlie.

— C'est insultant et absurde. Bon Dieu, tous les deux vous...

— Considérons les hypothèses. (March compta sur ses doigts :) Luther s'est dénoncé *lui-même* – ridicule. La cabine, Bülowstrasse, est sur écoute – impossible ; même la Gestapo n'a pas les moyens de se brancher sur tous les téléphones publics de Berlin. Bien. Quelqu'un aurait entendu nos paroles hier soir ? Difficile à imaginer, on s'entendait à peine nous-mêmes !

— Pourquoi nécessairement une vaste conspiration ? Luther pouvait être suivi.

— Alors pourquoi on ne l'a pas embarqué ? Pourquoi s'est-il fait flinguer en public, lors du contact ?

— Il me regardait dans les yeux...»

Charlie se couvrit le visage.

« Ce n'est pas obligatoirement moi, dit Nightingale. La fuite peut venir de l'un de vous.

— Comment ? Nous sommes restés ensemble toute la nuit.

— Je m'en doute. (Il s'énervait, cherchant l'ouverture de la portière.) Je n'ai pas à subir ce genre de merde, pas de quelqu'un comme vous. Charlie... tu devrais m'accompagner à l'ambassade. Tout de suite. On te mettrait dans le vol de ce soir et prions Dieu pour que personne ne fasse le lien entre nous et tout ceci. (Il attendait.) Viens. »

Elle secoua la tête.

« Si ce n'est pas pour toi, pense à ton père. »

Elle n'en croyait pas ses oreilles.

« Qu'est-ce que mon père vient faire là-dedans ? »

Nightingale sortit de la Volkswagen.

« Je n'aurais jamais dû accepter de participer à cette folie. Tu es cinglée. Et lui... (Il fit un mouvement de tête vers March.) C'est un homme mort. »

Il s'éloigna. Ses pas résonnèrent dans le parking vide – bruyants d'abord, puis rapidement plus étouffés. On entendit claquer sèchement une porte métallique. Il avait disparu.

March regarda Charlie dans le rétroviseur. Elle était recroquevillée sur le siège arrière, toute menue.

Très loin, un nouveau bruit. La barrière à l'entrée venait de se soulever. Une voiture descendait la rampe. March se sentit pris d'angoisse, de claustrophobie. Leur refuge pouvait aussi devenir un piège.

« Ne restons pas ici. (Il actionna le démarreur.) Il faut bouger.

— Dans ce cas, j'ai d'autres photos à prendre.

— C'est vraiment nécessaire ?

— Vous cherchez vos preuves, Sturmbannführer. Je collecte les miennes. »

Il lui lança un autre coup d'œil. Elle avait déposé le mouchoir et le regardait avec une sorte de défi fragile. Il libéra la pédale de frein. Circuler en ville était risqué. C'est vrai. Mais quel autre choix ? Se terrer derrière une porte bouclée à double tour et attendre de se faire prendre ?

Il fit demi-tour et repartit vers la sortie au moment où des phares étincelèrent derrière eux, dans l'obscurité.

3

Ils laissèrent la voiture à proximité de la Havel et marchèrent jusqu'à la rive. March montra l'endroit où le corps de Bühler avait été découvert. Elle déclencha l'obturateur de son appareil, comme Spiedel quelques jours plus tôt, mais il ne restait pas grand-chose à photographier. Quelques empreintes de pas à peine visibles dans la boue. L'herbe écrasée là où ils avaient tiré le cadavre hors de l'eau. Dans un jour ou deux, même ces traces auraient disparu. Charlotte s'éloigna de la berge en ramenant son imper autour d'elle, frissonnant.

Aller jusqu'à la villa de Bühler était trop dangereux ; il s'arrêta devant la voie d'accès, sans couper le moteur. Elle se pencha pour photographier la jetée. La barrière rouge et blanc était baissée. Aucun signe de la sentinelle.

« C'est tout ? fit-elle. *Life* ne va pas se ruiner pour ça. »

Il réfléchit.

« Il y a peut-être un autre endroit. »

Les numéros cinquante-six et cinquante-huit Am grossen Wannsee se révélèrent être une lourde bâtisse du XIX^e siècle, avec façade à colonnes. Elle n'abritait plus le bureau allemand de l'Interpol. Après la guerre, c'était devenu une école de filles. March jeta un coup d'œil à gauche et à droite, vers le haut et le bas de la rue ; les arbres étaient couverts de fleurs roses. Il poussa la porte. Ouverte. D'un signe, il invita Charlie à le suivre.

« Nous sommes Herr et Frau March, dit-il en passant le seuil. Nous avons une fille... »

Charlie approuva.

« Oui, Heidi. Elle a sept ans. Des tresses... »

— Elle n'est pas très heureuse dans son école actuelle. Celle-ci nous a été recommandée. Nous voulons jeter un coup d'œil... »

Ils étaient dans la propriété. March referma la porte.

« Naturellement, si nous dérangeons, nous nous excusons... »

— Mais, Frau March n'a peut-être pas tout à fait l'âge d'avoir une gamine de sept ans ?

— Elle a été séduite par un inspecteur très engageant à un âge où les

jeunes filles sont encore très impressionnables...

— Ça colle. »

L'allée de gravier contournait une plate-bande circulaire. March essaya d'imaginer le décor en janvier 1942. Une légère neige sur le sol, pourquoi pas ? Ou du givre. Les arbres nus. Deux gardes frigorifiés à l'entrée. Les voitures officielles, l'une après l'autre, faisant crisser le gravier gelé. Un adjudant saluant puis s'avancant pour ouvrir les portières. Stuckart, beau et élégant. Bühler, ses notes de juriste soigneusement serrées dans sa serviette. Luther, clignant les yeux derrière ses verres épais. Leur haleine restait-elle suspendue dans l'air à leur passage ? Et Heydrich ? Était-il arrivé le premier, puisqu'il était l'hôte ? Ou bon dernier, pour affirmer son pouvoir ? Le froid arrivait-il à donner des couleurs, même à ses joues pâles ?

La maison était silencieuse et déserte. Tandis que Charlie prenait une photo du porche, March se fraya un chemin dans les arbustes pour lorgner par une fenêtre. Des rangées de tables minuscules ; des chaises de même format retournées et empilées dessus. Deux tableaux noirs pour enseigner aux élèves l'action de grâce spéciale du Parti. Sur l'un :

Avant le repas

Führer, mon Führer, tu es le don du Seigneur
Protège-moi et préserve-moi toute ma vie !
Tu as sauvé l'Allemagne de la plus grande détresse,
Je te remercie aujourd'hui pour mon pain quotidien.
Reste longtemps avec moi, ne m'abandonne pas,
Führer, mon Führer, ma foi et ma lumière !
Heil mein Führer !

Et sur l'autre :

Après le repas

Merci à toi pour ce repas copieux,
Toi, le protecteur des jeunes, l'ami des gens âgés !
Je sais, tu as des soucis ; rassure-toi,
Je suis avec toi le jour et la nuit.
Pose ta tête sur mes genoux,
Sois assuré, mon führer, de ta grandeur.
Heil mein Führer !

Des dessins d'enfants décoraient les murs – des prairies bleues, des ciels verts, des nuages jaune sulfureux. L'art des enfants était dangereusement proche de l'art dégénéré ; une autre perversité à extirper... March, même d'où il était, sentait l'odeur de l'école, ce

mélange universel de poussière de craie, de planchers de bois, de vieille cantine. Il s'éloigna.

Quelqu'un dans un jardin voisin avait allumé un feu. Une fumée blanche et piquante, de bois mouillé et de feuilles mortes, flottait sur la pelouse à l'arrière de la maison. Une large volée de marches flanquée de lions de pierre aux babines retroussées descendait jusque-là. Au-delà du gazon, à travers les arbres, on distinguait la surface calme et brillante de la Havel. La propriété était exposée au sud. Schwanenwerder, à moins d'un demi-kilomètre, devait être visible des fenêtres à l'étage. Bühler avait acheté sa villa au début des années cinquante ; cette proximité avait-elle joué ? Était-il le criminel revenant sur les lieux du crime ? Et si oui, quel crime exactement ?

Il se pencha et ramassa une poignée de terre, la renifla, la laissa retomber entre ses doigts. La piste était froide depuis de longues années.

Dans le bas du jardin ils virent deux tonneaux de bois patinés par l'âge, où le jardinier collectait l'eau de pluie. Ils s'assirent dessus, côte à côte, jambes pendantes, perdus dans la contemplation du lac. Ils n'étaient pas pressés de repartir. Personne ne viendrait les chercher ici. L'endroit respirait une indicible mélancolie – le silence, les feuilles mortes voletant sur la pelouse, l'odeur de la fumée. L'inverse du printemps ; tout exprimait l'automne, la fin des choses ;

« Est-ce que je t'ai déjà dit ? Avant mon service en mer, il y avait des Juifs dans ma ville. Après – quand je suis revenu –, ils étaient tous partis. J'ai posé des questions. Les gens disaient qu'on les avait évacués à l'Est – pour y être réinstallés.

— Les gens le croyaient ?

— En public, évidemment. Même en privé, il valait mieux ne pas trop raisonner. Et c'était plus commode. Faire comme si c'était vrai.

— Et toi, tu l'as cru ?

— Ça ne me tracassait pas.

— Qui se tracasse ? dit-elle soudain. Admettons qu'on apprenne les détails. Qui s'en préoccupe ? Ça ferait vraiment une différence ?

— Quelqu'un, en tout cas, a cette impression. Voilà pourquoi ceux qui ont participé à la conférence de Heydrich sont morts. Sauf Heydrich. »

Il considéra la maison. Sa mère, qui croyait dur comme fer aux fantômes, racontait toujours que les briques et le plâtre retenaient l'Histoire, conservaient la mémoire de ce qu'ils avaient vu, absorbaient tout comme des éponges. March en avait vu, depuis, des lieux où le crime avait été commis ; il ne croyait plus à cette fable. Rien de particulièrement maléfisant ne rôdait autour de Am grossen Wannsee

56/58. Ce n'était qu'une grande maison, la demeure d'un homme d'affaires, à présent transformée en école pour filles. Que pouvaient-ils mémoriser maintenant, les murs ? Des béguins d'adolescentes ? Des leçons de géométrie ? La nervosité due aux examens ?

Il chercha l'invitation de Heydrich dans sa poche. « Une conférence interagences gouvernementales suivie d'un déjeuner. » Débutant à midi. Se terminant – quand ? – à trois ou quatre heures de l'après-midi. Le jour devait décliner rapidement quand ils s'étaient séparés. Lumière jaune aux fenêtres ; brume s'élevant du lac. Quatorze hommes. Repus ; certains peut-être un peu gais grâce au vin de la Gestapo. Les voitures pour les ramener au centre de Berlin. Les chauffeurs qui avaient poireauté dehors, les pieds gelés, le nez glacé...

Et puis, cinq mois plus tard, dans la chaleur de l'été, Martin Luther est à Zurich, dans les bureaux d'Hermann Zaugg, le banquier des riches et des anxieux et il ouvre un compte avec quatre clés.

« Je me demande pourquoi il avait les mains vides.

— Quoi ? »

Elle était plongée dans ses propres pensées. Il venait de l'interrompre.

« J'ai toujours imaginé Luther avec un porte-documents, un machin pareil. Pourtant, sur les marches, quand il s'est avancé, il n'avait rien dans les mains.

— Il avait tout fourré dans ses poches.

— Possible. »

La Havel paraissait solide ; un lac de mercure.

« Mais en revenant de Zurich, il devait avoir des bagages. Il avait dormi loin de chez lui. Et il était passé à la banque. »

Le vent agitait les branches des arbres. March contempla les alentours.

« C'était un vieux salaud soupçonneux, après tout. Le style à planquer ce qui est vraiment précieux. Il n'aurait jamais pris le risque de tout lâcher en une fois aux Américains – comment aurait-il pu encore négocier ? »

Un jet traversa le ciel à faible altitude, descendant vers l'aéroport. Le bruit aigu des moteurs diminuait en même temps. Ce bruit-là n'existait pas en 1942...

March se leva d'un bond, aida Charlie à sauter en bas de son tonneau et partit à grands pas vers la maison, à travers la pelouse. Elle le suivait en trébuchant, riant, lui criant de ralentir.

Il s'arrêta le long de la chaussée, à Schlachtensee, et courut jusqu'à la cabine téléphonique. Max Jaeger ne répondait pas, ni au

Werderscher Markt ni chez lui. L'interminable tonalité du combiné que personne ne décrochait lui donna envie de sonner, d'appeler quelqu'un.

Il essaya Rudi Halder. Il pourrait s'excuser une nouvelle fois, suggérer d'une manière ou d'une autre que le risque valait le coup. Personne. Il considéra l'appareil. Pili ? Même l'hostilité du gamin serait une forme de contact. Mais dans le pavillon de Lichtenrade, il n'eut pas plus de succès.

Toute la ville avait définitivement raccroché pour lui.

Il était sur le point de quitter la cabine quand – une impulsion – il composa son numéro. À la deuxième sonnerie, un homme répondit.

« Oui ? »

La Gestapo : la voix de Krebs.

« March ? Je sais que c'est vous ! Ne raccrochez pas ! »

Il lâcha le combiné comme s'il venait de le mordre.

Une demi-heure plus tard, il poussait les portes vermoulues de la morgue municipale. Sans son uniforme il se sentait tout nu. Une femme pleurait doucement dans un coin, une auxiliaire féminine de la police assise raide à côté d'elle, gênée par cet étalage d'émotion dans un lieu public. Il produisit sa carte et interrogea le préposé sur Martin Luther. L'homme consulta le tas de fiches écornées devant lui.

« Masculin, la soixantaine, identifié comme Luther, Martin. Amené un peu après minuit. Accident ferroviaire.

— Et la fusillade de ce matin ? Celle sur la place ? »

Le préposé soupira, humecta un index jaune de nicotine et chercha.

« Masculin, la soixantaine, identifié Stark, Alfred. Entré il y a une heure.

— Oui, celui-là. Comment l'a-t-on identifié ?

— Les papiers dans sa poche.

— Bien. »

Il marcha d'un pas décidé vers l'ascenseur, devançant toute objection.

« Je trouverai. »

Manque de bol, quand les portes de l'ascenseur s'ouvrirent, il se trouva nez à nez avec le Dr Eisler, le légiste.

« March ! »

Eisler eut l'air surpris et fit un pas en arrière.

« Le bruit court que vous êtes arrêté.

— Le bruit a tort. Je travaille sous couverture. »

Eisler considéra sa mise.

« Laquelle ? Maquereau ? »

Cela le fit tellement rire qu'il dut ôter ses lunettes pour s'essuyer les yeux. March riait de concert.

« Non. Pathologiste. Il paraît que la paie est fabuleuse pour des heures quasi nulles. »

Eisler se figea.

« Et c'est *vous* qui me dites ça ! Je suis ici depuis minuit, *moi*. (Il baissa la voix.) « Un très gros pont. Dossier Gestapo. Ultra-secret. (Il tapota une aile de son long nez.) Je ne peux rien dire.

— Pas d'affolement, Eisler. Je connais l'affaire. Frau Luther à identifié les restes ? »

Eisler eut l'air désappointé.

« Non, fit-il entre ses dents. On lui a épargné ça.

— Et Stark ?

— Eh bien ! March, vous êtes bien informé. J'allais m'en occuper. Si ça vous dit...»

March revit la tête qui explosait, le jaillissement de sang et de cervelle.

« Non, merci.

— Je me disais bien. On l'a tiré avec quoi ? Un Panzerfaust ?

— Ils ont arrêté l'assassin ?

— C'est vous l'enquêteur. En ce qui me concerne, la consigne, c'est plutôt : « Pas de zèle inutile » – à ce que j'ai cru comprendre.

— Les effets de Stark ? Où sont-ils ?

— Dans un sac, prêts à être expédiés. Le local des effets personnels...

— Qui est où ?

— Suivez le couloir. Quatrième à gauche. »

March s'en alla. Eisler cria derrière lui :

« Hé ! March... tu me réserves deux ou trois de tes meilleures putes ! »

Le rire de crécelle du médecin l'accompagna dans le couloir.

La quatrième porte n'était pas fermée. Il s'assura que personne ne l'observait et entra.

Il se trouvait dans une pièce exiguë, trois mètres de large, un étroit passage au centre prévu pour une personne seule. De part et d'autre, sur des étagères poussiéreuses, des paniers métalliques débordant de vêtements emballés dans du polyéthylène, des valises, des sacs à main, des parapluies, des jambes artificielles, une poussette pour enfant étrangement tordue, des chapeaux... Les effets des défunts étaient en principe récupérés par les proches. Si les circonstances étaient

suspectes, les enquêteurs les emmenaient, ou on les envoyait directement aux laboratoires de Schönweld. March jeta un coup d'œil aux étiquettes de plastique ; chacune reprenait l'endroit et l'heure de la mort, le nom de la victime. Certaines dataient parfois de plusieurs années, accrochées à des tas pathétiques de chiffons et de babioles, ultime héritage de cadavres dont personne ne voulait, pas même la police.

C'était typique de Globus, cet entêtement à ne pas reconnaître ses erreurs. L'infailibilité de la Gestapo : un dogme à préserver à tout prix. La dépouille de Stark serait donc traitée comme celle de Luther, et Luther finirait dans une fosse commune sous l'identité du clochard Stark.

March tira sur le paquet le plus proche de l'entrée, tourna l'étiquette vers la lumière. 18.4.64. *Adolf-Hitler-Pl, Stark, Alfred.*

Luther quittait donc cette terre comme le dernier des détenus d'un KZ – de mort violente, affamé, dans les hardes d'un autre, sans une once de respect accordée à ses restes, des mains inconnues fouillant dans ses affaires. Une justice ironique – la seule à peu près envisageable.

Il prit son canif et fendit l'enveloppe de plastique. Le contenu s'éparpilla sur le sol comme des entrailles.

Il se fichait de Luther. Ce qui l'intéressait, c'était de savoir comment, entre minuit et neuf heures ce matin, Globus avait découvert que le fugitif était toujours en vie.

Les Américains !

Il acheva de déchirer ce qui restait de polyéthylène.

Les vêtements puaien la merde et la pisse, le dégueulis et la sueur – à peu près tout ce que le corps humain pouvait produire comme senteurs. Dieu seul savait quels parasites nichaient dans ces tissus. Il fouilla les poches. Vides. La peau de ses mains démangeait. *S'accrocher. Un reçu de consigne, c'est minuscule – roulé avec soin : pas plus grand qu'une allumette. Une incision dans un col suffisait.* Sa lame déchiquetait la doublure du grand manteau brun maculé de sang coagulé. Ses doigts étaient de plus en plus sales et poisseux...

Rien. Tout ce que triment habituellement les clochards – des morceaux de papier et de ficelle, des boutons, des mégots... –, tout avait disparu. La Gestapo avait passé les guenilles au peigne fin. Évidemment. Il était ridicule de se figurer le contraire. De rage, il secouait les lambeaux, de gauche à droite, de droite à gauche, de gauche à droite...

Il recula devant le tas, pantelant comme un assassin. Puis il ramassa un chiffon pour essuyer son canif, ses mains.

« Tu veux mon avis ? dit Charlotte quand il regagna la voiture, les mains vides. Je crois qu'il n'a strictement rien ramené de Zurich. »

Elle n'avait pas bougé du siège arrière de la Volkswagen. March se tourna vers elle.

« Si, il est revenu avec quelque chose. C'est évident. »

Il fit un effort pour dissimuler son impatience ; elle n'était pas responsable.

« Mais il avait trop peur pour la garder sur lui. Donc il l'a planquée dans une consigne – à l'aéroport ou à la gare – pour la récupérer plus tard. J'en suis certain. Et c'est Globus qui l'a, ou c'est définitivement perdu.

— Non. Écoute, je réfléchissais. Hier, en débarquant à l'aéroport, j'ai remercié Dieu que tu m'aies empêché d'emmener le tableau. Tu te souviens, les queues ? Ils fouillaient absolument tout. Comment Luther aurait-il pu passer *quoi que ce soit* à la barbe de la Zollgrenzschutz ? »

March considéra la question en se massant les tempes.

« Bonne remarque, dit-il enfin. (Puis, après une minute :) Peut-être même la plus pertinente que j'aie jamais entendue. »

Devant le Flughafen Hermann Goering, Hanna Reitsch s'oxydait inexorablement sous la pluie. Elle fixait la plate-forme devant le terminal de ses yeux tachetés de rouille.

« Le mieux est que tu restes dans la voiture, dit March. Tu sais conduire ? »

Elle fit un signe affirmatif. Il posa les clés sur ses genoux.

« Si la Flughafen Polizei te dit de circuler, ne discute pas, démarre. Fais le tour et reviens. Et ainsi de suite. Donne-moi vingt minutes.

— Et puis ?

— Je ne sais pas. (Il agita la main.) Tu improvises. »

Il entra d'un pas décidé dans le hall des départs. La grande horloge numérique au-dessus du contrôle des passeports cliqueta : 13 :22. Il regarda du coin de l'œil derrière lui. Il pouvait sans doute mesurer son temps de liberté en minutes. Moins, si Globus avait lancé un avis d'alerte générale. Aucun endroit du Reich n'était plus étroitement surveillé que celui-ci.

Il pensa à Krebs dans son appartement. Et à Eisler : « *Le bruit court que vous êtes arrêté.* »

Un homme avec un sac souvenir du Mémorial du Soldat lui parut familier. Gestapo ? March changea brusquement de direction et mit le cap sur les toilettes. Il se planta devant un urinoir, les yeux fixés sur la porte. Personne n'entra. Lorsqu'il revint dans le hall, l'homme avait disparu.

Dernier appel pour le vol Lufthansa deux-zéro-sept à destination de Tiflis...

Il se dirigea vers le comptoir central de la Lufthansa et mit sa carte sous le nez d'un des gardes.

« Je dois parler au responsable de la sécurité. Immédiatement.

— Il est peut-être absent, Sturmbannführer.

— Renseignez-vous. »

Le garde resta absent un moment. 13 :27 annonçait l'horloge. 13 :28. Il avertissait peut-être la Gestapo. 13 :29. March glissa une main dans sa poche et sentit le métal froid du Luger. Autant livrer bataille ici que ramper sur les dalles de la Prinz-Albrecht-Strasse en crachant toutes ses dents. 13 :30.

Le garde revenait.

« Par ici, Herr Sturmbannführer, s'il vous plaît. »

Friedman avait été versé à la Kripo de Berlin en même temps que March. Il l'avait quittée cinq ans plus tard, à deux doigts d'une commission rogatoire pour corruption. À présent, il s'offrait des complets anglais faits main, fumait des havanes et multipliait son salaire par cinq grâce à des méthodes éminemment suspectes mais jamais démontrées. Il était un prince marchand, et l'aérogare, sa petite principauté corrompue.

Dès qu'il comprit que March n'était pas venu pour enquêter sur ses activités mais pour lui demander une faveur, il fondit de plaisir. Ses excellentes dispositions le rendaient de plus en plus volubile, tandis qu'il guidait March vers un corridor à l'écart du terminal.

« Et Jaeger, quelles nouvelles ? Toujours bordélique ? Et Fiebes ? Toujours la branlette avec ses photos de jeunes vierges aryennes et de laveurs de carreaux ukrainiens ? Vous me manquez tous ! Tu ne peux pas savoir ! Voilà, nous y sommes...»

Friedman remit son cigare en bouche et s'arc-bouta sur une immense porte coulissante.

« La caverne d'Aladin ! »

Le panneau s'ouvrit bruyamment sur un hangar bourré d'objets perdus ou abandonnés.

« Ce que les gens sèment derrière eux, c'est pas croyable. On a même eu un léopard.

— Un léopard ? Un félin ?

— Il est mort. Un pauvre con a oublié de le nourrir. Ce qui a fait un bon manteau. »

Il rit et tapa dans ses mains. De l'ombre surgit un petit vieux plié en deux, un Slave, les yeux agrandis de peur.

« On se redresse. Et un peu de respect. »

Friedman lui expédia une bourrade qui l'envoya tituber en arrière.

« Le Sturmbannführer que voici est un grand ami à moi. Il cherche quelque chose. Explique-lui, March.

— Une valise, peut-être un sac. Le dernier vol de Zurich, lundi soir. Le treize. Oublié soit en cabine, soit au retrait des bagages.

— T'as ça ? Oui ? »

L'homme répondit en agitant la tête.

« Alors file ! »

Il s'éclipsa et Friedman expliqua, geste à l'appui :

« Muet. On lui a coupé la langue pendant la guerre. Le collaborateur idéal ! (Il rit et prit March par l'épaule.) Et toi, les nouvelles ?

— Pas mal.

— En civil. Un week-end. Ça doit être sérieux.

— Ça pourrait.

— C'est encore ce Martin Luther, hein ? »

March ne répondit pas.

« Tiens, te voilà muet aussi. Je vois. »

Friedman fit tomber la cendre de son cigare sur le sol immaculé.

« Pour moi, c'est clair. Un froc marron. Exact ?

— Un quoi ?

— Une expression de la Zollgrenzschutz. Un mec se pointe avec l'intention de passer une bricole quelconque. Il arrive au comptoir ; il voit les contrôles ; il fait dans son froc. Résultat : il plante tout là et il cavale.

— Pour l'instant, c'est spécial, non ? Vous n'ouvrez pas tout en permanence ?

— Seulement la semaine avant le Führertag.

— Et ce qui est perdu, vous l'ouvrez ?

— Seulement si ça vaut le coup ! (Friedman se remit à rire.) Non. Je déconne. On n'est pas en nombre. De toute façon, c'est passé aux rayons X. Pas d'armes, pas d'explosifs. On se contente donc de stocker, au cas où quelqu'un viendrait réclamer. Après un an, on ouvre et on voit ce qu'on a.

— Ce qui représente quelques beaux complets, j'imagine.

— Quoi ? »

Friedman pinça comiquement sa manche impeccable.

« Ces misérables fringues ? (Il entendit un bruit et pivota sur ses talons.) Regarde-moi ça, March ! J'ai l'impression que c'est ton jour ! »

Le Slave revenait avec un objet que Friedman prit et soupesa, en tendant le bras.

« Plutôt léger. Sûrement pas de l'or. Selon toi, March ? Drogue ? Dollars ? Soie de l'Est en contrebande ? Une carte au trésor ?

— Tu l'ouvres ? »

March effleura le pistolet dans sa poche. S'il fallait, il l'utiliserait.

Friedman parut choqué.

« C'est un service, vieux ! Entre amis. C'est ton truc. (Il tendit le paquet à March.) Tu t'en souviendras, Sturmbannführer, n'est-ce pas ? Un service ? Donné rendu ? De camarade à camarade ? »

La trousse était du genre de celles que les médecins utilisent, avec des coins renforcés et une solide fermeture de laiton – ici, ternie par l'âge. En cuir fauve, éraflé et passé. D'épaisses coutures presque noires, une poignée rendue lisse comme un galet par les années d'usage. Elle symbolisait la confiance et l'assurance, le professionnalisme, une opulence tranquille. Un objet d'avant-guerre ; peut-être même d'avant la Grande Guerre. Fabriqué pour durer une ou deux vies. Solide. Cher.

Toutes ces données, March se les énonçait en regagnant la Volkswagen. Son itinéraire évitait la Zollgrenzschutz – une autre petite faveur de Friedman.

Charlie l'empoigna comme un gosse se rue sur son cadeau d'anniversaire et pesta en découvrant qu'elle était fermée. March, sans perdre de temps, s'éloignait du périmètre de l'aéroport. Elle en profita pour fouiller dans son sac. Elle en sortit une paire de ciseaux à ongles et s'acharna sur la serrure. Les lames laissèrent de petites griffures sur le métal, sans plus.

« Tu perds ton temps, dit March. Je dois la forcer. Attends qu'on soit arrivés. »

Elle secoua la sacoche de dépit.

« Arrivés où ? »

Il se passa la main dans les cheveux.

Excellente question.

Toutes les chambres en ville étaient réservées. L'*Eden* avec son café-jardin sur le toit, le *Bristol* sur Unter den Linden, le *Kaiserhof* dans Mohrenstrasse – tous avaient clos leurs réservations depuis des mois. Les hôtels mammouths avec leur millier de chambres, les petites pensions autour des terminus de chemin de fer étaient bondés d'uniformes. Pas seulement ceux de la SA et de la SS, de la Luftwaffe et de la Wehrmacht, des Jeunesses hitlériennes et de la Ligue des Jeunes filles allemandes, mais tous les autres, ceux de l'Association des combattants du Reich national-socialiste, de l'Ordre de la

Fauconnerie allemande, des Écoles des Cadres nationaux-socialistes...

Devant le plus fameux et le plus luxueux des palaces de Berlin – le *Adlon*, au coin de Pariser Platz et de Wilhelmstrasse –, les badauds se pressaient contre les barrières de métal pour apercevoir les célébrités : une vedette de l'écran, un footballeur, un satrape du Parti descendu en ville pour le Führertag... Au moment où March et Charlotte passaient, une Mercedes se rangeait ; les passagers en uniforme noir étaient assaillis par les éclairs d'une multitude de flashes.

March traversa la Platz vers Unter den Linden, prit à gauche, puis à droite, dans Dorotheenstrasse. Il se gara devant les poubelles à l'arrière du *Prinz Friedrich Karl Hotel*. C'est ici, lors du petit déjeuner avec Rudi Halder, que toute cette affaire avait réellement commencé. Quand était-ce ? Il ne savait plus.

Le gérant du *Friedrich Karl*, comme de coutume, arborait sa jaquette noire à l'ancienne et ses pantalons rayés – la ressemblance avec le vieux président Hindenburg était étonnante. Il arriva tout agité à la réception, en lissant sa paire de moustaches blanches comme si c'était un animal domestique.

« Sturmbannführer March, quel plaisir ! Quel plaisir, vraiment. Et en tenue de loisir !

— Bonjour, Herr Brecker. Ce que j'ai à vous demander est assez délicat. Il me faudrait une chambre. »

Brecker leva les mains en signe de détresse.

« C'est impossible ! Même pour un client aussi distingué que vous.

— Allons, Herr Brecker. Vous devez avoir quelque chose. Une mansarde ferait l'affaire. Un placard à balais. Vous seriez d'une très grande assistance pour la Reichskriminalpolizei... »

L'œil expert du gérant apprécia la trousse, s'arrêta sur Charlie, avec une petite lueur.

« Et voici Frau March ?

— Malheureusement, non. »

March posa une main sur la manche de Brecker et l'emmena à l'écart. La vieille réceptionniste les observait avec suspicion.

« Cette jeune personne détient des informations sensibles, mais nous souhaitons l'interroger... comment dirais-je ?

— Dans un contexte plus informel ?

— Exactement ! »

March sortit ce qui restait de ses économies et se mit à compter les billets.

« En échange de ce contexte informel, la Kriminalpolizei souhaite naturellement vous dédommager comme il convient.

— Je vois. »

Brecker louchait sur les billets en se passant la langue sur les lèvres.

« Et puisqu'il s'agit d'une affaire de sécurité, je suppose que certaines formalités... l'enregistrement par exemple... vous préférez en être dispensé. »

March cessa de compter et fourra la liasse entière dans la main moite du vieil homme, puis lui replia les doigts.

En échange de cet hara-kiri financier, March reçut la chambre d'une fille de cuisine sous les toits – on y accédait du troisième étage par un escalier de service branlant. Ils durent attendre quelques minutes à la réception, le temps d'évacuer l'infortunée occupante et de mettre des draps frais. March déclina les offres répétées du gérant de leur monter leur bagage, comme il décida d'ignorer les regards entendus du vieil homme en direction de Charlie. Il accepta en revanche la collation – pain, fromage, jambon, fruits, un pot de café noir – que Herr Brecker promit d'apporter en personne. March lui conseilla de déposer le plateau dans le couloir.

« Ce n'est pas l'*Adlon* », dit March quand ils furent seuls.

La petite chambre était étouffante. Toute la chaleur de l'hôtel semblait piégée là-haut, sous les tuiles. Il grimpa sur une chaise pour ouvrir la tabatière et souleva un nuage de poussière en sautant sur le plancher.

« On s'en fiche de l'*Adlon* ! »

Elle posa les bras sur les épaules de March, l'embrassa durement sur la bouche.

Le gérant vint déposer le plateau devant la porte. L'escalade jusque sous les combles l'avait laissé hors d'haleine. Derrière la porte, March l'écoula haleter puis s'éloigner dans le couloir. Il attendit pour s'assurer du départ du vieil homme, récupérer le plateau, le poser sur la coiffeuse vermoulue. Il n'y avait pas de verrou sur la porte de la chambre. Il bloqua la poignée avec le dossier de la chaise.

La trousse de Luther était sur le lit. March avait sorti son canif.

Le fermoir était conçu précisément pour résister à ce type d'effraction. Il fallut plusieurs minutes d'acharnement et de torsions, au cours desquelles il cassa la courte lame, pour venir à bout du mécanisme. March ouvrit le sac.

Cette même odeur de papier. L'odeur d'un classeur longtemps fermé, d'un tiroir de bureau... Un relent d'huile de machine à écrire. Et par-dessous, plus subtil, un soupçon d'antiseptique, quelque chose de médicinal...

Charlie se penchait sur son épaule. Il sentait son souffle tiède sur sa

joue.

« Ne me dis pas que c'est vide.

— Non. Ce n'est pas vide. C'est plein. »

Il prit son mouchoir pour essuyer la sueur sur ses paumes. Puis il renversa la trousse et la secoua pour en répandre le contenu sur la courtepoinle.

Déclaration écrite sous serment de Wilhelm Stuckart, secrétaire d'État, ministère de l'Intérieur :

(4 pages dactylographiées)

Le dimanche 21 décembre 1941, le conseiller aux Affaires juives du ministère de l'Intérieur, le Dr Bernhard Losener, a grandement insisté pour me voir en privé. Le Dr Losener est arrivé à mon domicile dans un état d'extrême agitation. Il m'a informé que son subordonné, le conseiller adjoint aux Affaires raciales Dr Werner Feldscher, avait entendu dire « de source entièrement digne de foi, un ami », que les mille Juifs récemment évacués de Berlin avaient été exécutés dans la forêt de Rumbuli en Pologne. Il m'a en outre informé que le sentiment d'intense indignation qu'il éprouvait ne lui permettait plus d'assurer ses fonctions actuelles au ministère ; qu'il demandait par conséquent un transfert et d'autres tâches. J'ai répondu que je demanderais des éclaircissements sur cette affaire.

Le lendemain, à ma demande, j'ai rendu visite à l'Obergruppenführer Reinhard Heydrich, à son bureau de la Prinz-Albrecht-Strasse. L'Obergruppenführer a confirmé la véracité de l'information du Dr Feldscher et m'a pressé de découvrir sa source, de telles entorses à la sécurité ne pouvant selon lui être tolérées. Il a ensuite fait sortir son officier d'ordonnance et a déclaré qu'il souhaitait m'entretenir à titre privé.

Il m'a informé qu'en juillet, il avait été convoqué au QG du führer en Prusse-Orientale. Le Führer lui avait parlé sans détour en ces termes : Il avait décidé la solution complète et finale de la question juive. Le moment était venu. Il ne pouvait miser sur ses successeurs, qui n'auraient pas obligatoirement la volonté qui était la sienne ou les moyens militaires dont il disposait en l'état présent. Les conséquences de cette décision ne l'effrayaient nullement. Nos contemporains révèrent la Révolution française, mais qui se souvient des milliers d'innocents qui l'avaient payée de leur vie ? Les temps révolutionnaires sont régis par leurs propres lois. Après la victoire de l'Allemagne, personne ne poserait de questions sur la manière dont elle aurait été acquise. Et si, dans cette lutte à mort, l'Allemagne devait avoir le dessous, au moins ceux qui avaient espéré bénéficier de la défaite du

national-socialisme seraient anéantis. Il était nécessaire d'extirper le support biologique du judaïsme, une fois pour toutes. Faute de quoi, le problème resurgirait pour empoisonner la vie des nouvelles générations. C'était la leçon de l'Histoire.

L'Obergruppenführer Heydrich m'a également affirmé que les pouvoirs nécessaires le mettant en mesure d'exécuter cet ordre du Führer lui avaient été accordés par le Reichsmarschall Goering le 31.7.41. Ces questions seraient discutées à la conférence interministérielle qui devait se réunir. Il insista pour que, d'ici là, j'utilise tous les moyens qui me paraîtraient adéquats pour découvrir l'identité de la source du Dr Feldscher. Cette matière relevait du degré de sécurité maximal.

Sur ce, j'ai suggéré qu'étant donné la gravité de la question et de ses conséquences, il serait opportun d'un point de vue juridique de disposer d'un ordre écrit du Führer. L'Obergruppenführer Heydrich a déclaré qu'une telle procédure n'était pas envisageable, en raison de considérations politiques, mais que si j'émettais des réserves, je n'avais qu'à les soumettre au Führer en personne. L'Obergruppenführer Heydrich a conclu notre entretien par une note enjouée, en me faisant remarquer que nous n'avions ni l'un ni l'autre à nous tracasser pour des questions de droit, vu que j'étais le premier maître d'œuvre juridique du Reich, et lui le premier policier.

Je jure que cela est le compte rendu exact de notre conversation, basé sur des notes rédigées par moi-même ce soir-là.

Signé, Wilhelm Stuckart (avoué)

Daté 4 juin 1942

Témoin, Josef Bühler (avoué)

5

Le jour déclinait sur la ville. Le soleil avait disparu derrière le Grand Dôme, auréolant d'or la coupole comme celle d'une mosquée géante. Dans un bourdonnement puissant, les projecteurs s'allumèrent tout le long de l'avenue de la Victoire et de l'axe Est-Ouest. Les foules de l'après-midi se dispersaient, pour se reformer en longues files devant les cinémas ou se regrouper dans les restaurants et les brasseries. Dans le ciel du Tiergarten, perdu dans l'obscurité, un dirigeable ronronnait.

Ministère des Affaires étrangères du Reich

Secret d'État

Dépêche de l'ambassadeur allemand à Londres, Herbert von Dirksen

Compte rendu de conversations avec l'ambassadeur Joseph P. Kennedy, ambassadeur des États-Unis en Grande-Bretagne

(Extraits ; deux pages, imprimées)

Reçu Berlin (13 juin) 1938

Bien qu'il ne connût pas l'Allemagne (l'ambassadeur Kennedy) savait de sources très diverses que l'actuel gouvernement accomplissait de grandes choses pour l'Allemagne, que les Allemands étaient satisfaits et qu'ils bénéficiaient de bonnes conditions de vie.

L'ambassadeur a ensuite évoqué la question juive, soulignant qu'elle était naturellement de grande importance pour les relations germano-américaines. Dans ce contexte, ce n'était pas tellement le fait que nous voulions nous débarrasser des Juifs qui nous était préjudiciable, mais plutôt le bruit et les clameurs dont nous entourions ce projet. Lui-même comprenait complètement notre politique juive ; il est originaire de Boston et dans cette ville, dans un club de golf comme dans d'autres associations, aucun Juif n'est et n'a été admis depuis cinquante ans.

Reçu Berlin 18 octobre 1938

Aujourd'hui également, comme lors de conversations précédentes, Kennedy a mentionné que de très fortes tendances antisémites existaient aux États-Unis et qu'une fraction importante de la population comprenait l'attitude allemande à l'égard des Juifs... D'après sa personnalité, je crois qu'il s'entendrait très bien

avec le führer.

« Seuls, on n'y arrivera jamais.

— Il le faut.

— Je t'en prie. Laisse-moi les porter à l'ambassade. Ils les sortiraient par la valise diplomatique.

— Non !

— Tu ne peux pas être absolument sûr qu'il nous a trahi...

— Qui d'autre ? Et lis ceci. Tu crois vraiment que des diplomates américains seront disposés à se mouiller ?

— Mais si on nous trouve avec ça... C'est notre arrêt de mort.

— J'ai un plan.

— Un bon ?

— J'espère. »

Direction centrale de construction, Auschwitz, à Société allemande d'Équipement, Auschwitz/H.S. 31 mars 1943

Votre lettre du 24.3.43, n° 6056-43

(Extrait)

En réponse à votre lettre, les trois tours-conduits étanches au gaz devront être fabriquées conformément à la commande du 18.1.43, pour les Bw 30b et 30c, en conformité précise avec les dimensions et les caractéristiques des tours-conduits livrées jusqu'ici.

Nous profitons de la présente pour rappeler une autre commande du 6.3.43, portant sur la fourniture d'une porte donnant accès aux gaz 100/192 pour la chambre à cadavres I du crématoire III, Bw 30a, qui devra être exécutée exactement de la même manière et aux mêmes mesures que la porte de la chambre du crématoire II situé en face, avec un judas à double verre 8 mm et joint de caoutchouc (...). Cette commande est à considérer comme spécialement urgente (...).

Non loin de l'hôtel, passé Unter den Linden, une pharmacie de nuit restait ouverte. Comme tous les commerces, l'affaire appartenait à des citoyens allemands, mais la gestion courante était assurée par des Roumains – les seuls assez pauvres pour se soumettre volontairement à de tels horaires. Ils en avaient fait un vrai bazar, avec ses empilements de casseroles, de réchauds à paraffine, de bas, d'aliments pour bébés, de cartes de vœux, d'articles de bureau, de jouets, de pellicules photo... Grâce au Berlin pléthorique des travailleurs

« invités », les affaires étaient florissantes.

Ils entrèrent séparément. Au comptoir, Charlie parla à la plus âgée des vendeuses, qui s'éclipsa dans l'officine et revint avec un assortiment de flacons. De son côté, March acheta un cahier d'écolier, deux feuilles de papier kraft, deux autres de papier d'emballage cadeau, un rouleau de ruban adhésif transparent...

Ils sortirent et longèrent à pied les deux blocs qui les séparaient de la station Friedrich-Strasse, d'où ils prirent l'U-Bahn, direction sud. La rame était bondée par la foule habituelle du samedi soir – amoureux se tenant par la main, familles de sortie pour le spectacle des illuminations, jeunes gens en goguette – ; personne, apparemment, pour leur prêter la moindre attention. March attendit néanmoins jusqu'à la fermeture des portes pour pousser Charlotte sur le quai à Tempelhof. Dix minutes de trajet par le tram 35, et ils furent à l'aéroport.

Tout ce temps, ils restèrent assis en silence.

Cracovie

18.7.43

(Manuscrite)

Mon cher Kritzinger,

Voici la liste.

Heil Hitler !

(signé)

BÜHLER (?)

Tempelhof était plus vieillot que le Flughafen Hermann Goering – plus vétuste, plus primitif. Le hall datait d'avant-guerre et était décoré de photos des temps héroïques de l'aviation commerciale : vieux Heinkel de la Lufthansa aux fuselages de tôle ondulée ; fringants pilotes à foulard et grosses lunettes ; intrépides voyageuses à chapeaux cloches et chevilles solides. Jours d'innocence ! March se posta près de l'entrée et fit mine de s'intéresser aux photos. Charlie s'approcha du comptoir de locations de voitures.

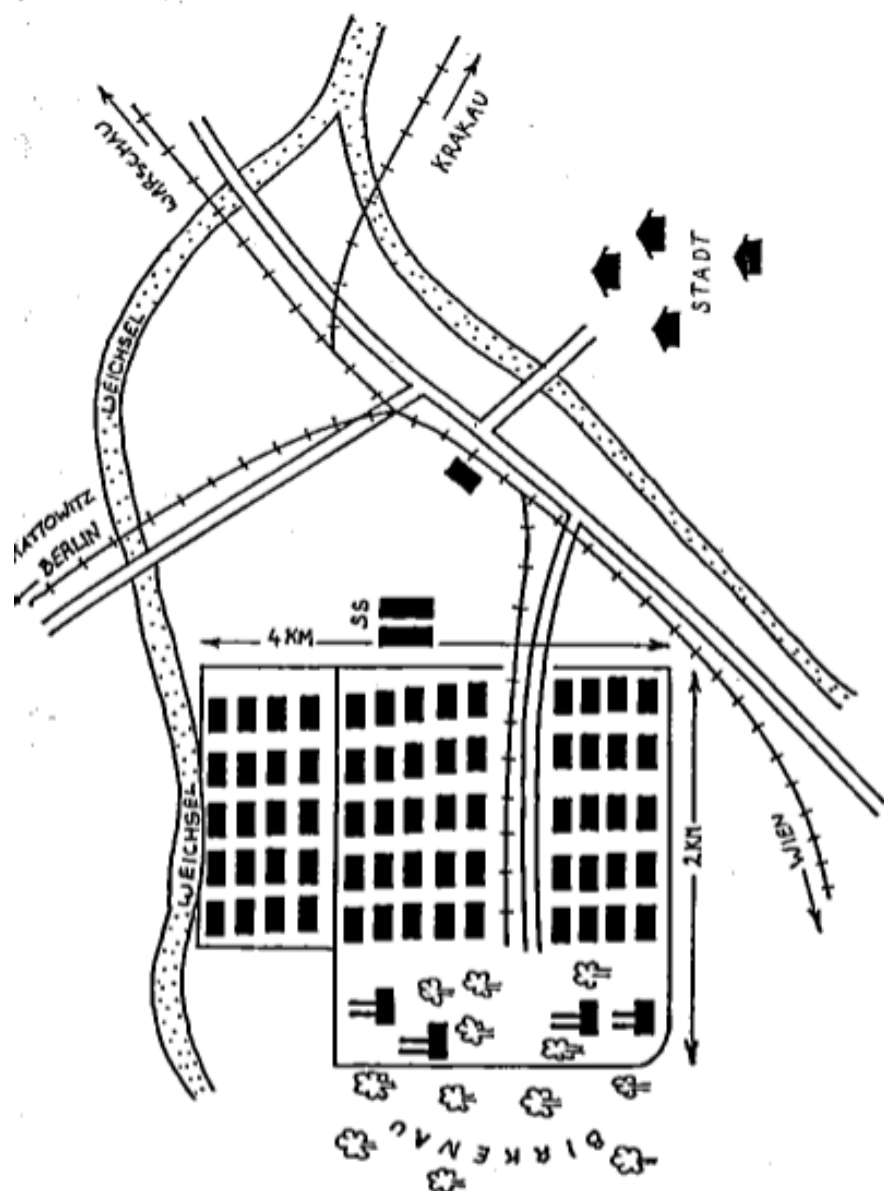
À la seconde, elle fut tout sourire, s'excusant à grand renfort de gestes – parfaite dans son rôle de jeune fille en perdition. Elle avait

raté son vol, sa famille l'attendait... L'agent de location, sous le charme, consulta une feuille dactylographiée. Un moment la décision resta en suspens – et puis, oui, Fräulein, il avait quelque chose. Pour quelqu'un avec d'aussi jolis yeux que les vôtres, évidemment... Votre permis de conduire, s'il vous plaît...

Elle le lui tendit. Délivré l'année précédente au nom de Voss, Magda, vingt-deux ans, de Mariendorf, Berlin. Le permis de la jeune femme assassinée l'après-midi de son mariage, cinq jours plus tôt, le permis que Max Jaeger avait laissé traîner dans son bureau, avec les autres paperasses de la tuerie de Spandau.

March détourna les yeux, se forçant à détailler une vieille vue aérienne du terrain d'aviation de Tempelhof. BERLIN était écrit en lettres blanches géantes le long de la piste. Lorsqu'il risqua un nouveau coup d'œil, l'employé reportait les données du permis sur le formulaire de location, riant à un de ses bons mots.

La stratégie n'était pas sans risques. Le matin, une copie du contrat serait automatiquement transmise aux services de police, et même l'Orpo risquait de s'interroger sur cette femme assassinée qui éprouvait encore le besoin de louer une voiture. Mais demain était dimanche ; lundi, Führertag ; et mardi – les Orpo ne se décideraient pas plus tôt à retirer leur doigt de leur cul –, March se disait que Charlie et lui seraient en sécurité, ou arrêtés, ou morts.



Dix minutes plus tard, après un dernier échange de sourires, elle reçut les clés d'une Opel noire quatre portes, dix mille kilomètres au compteur. Et cinq minutes plus tard, March la rejoignait dans le parking. Pour la première fois, elle était au volant et il se laissait conduire. Il découvrait d'elle une autre facette. Dans la circulation dense, elle faisait preuve d'une prudence exagérée ; il sentait qu'elle ne lui était pas naturelle.

Le vestibule du *Prinz Friedrich Karl* était désert : les clients étaient sortis pour la soirée. Charlotte et March le traversèrent pour gagner les escaliers ; la réceptionniste plongeait le nez dans ses papiers. Ils étaient l'une des multiples petites combines de Herr Brecker : moins on en savait, mieux c'était.

La chambre n'avait pas reçu de visite. Les fils de coton étaient toujours là où March les avait insérés, entre la porte et le linteau. Et lorsqu'il extirpa la sacoche de dessous le lit, le cheveu était toujours dans les interstices du fermoir.

Charlie se débarrassa de sa robe et enroula une serviette sur ses épaules.

Dans la salle de bains au bout du couloir, une ampoule nue éclairait à peine un lavabo sale. La baignoire semblait faire des pointes, dressée sur ses griffes de fonte.

March revint vers la chambre et ferma la porte, coinçant à nouveau la chaise sous la poignée. Il empila le contenu du sac sur la commode – le plan, les diverses enveloppes, les minutes et les mémorandums, les rapports, y compris celui avec les données statistiques, tapé sur une machine à large chariot. Certaines feuilles crissaient, desséchées par l'âge. Il pensa à l'après-midi ensoleillé qu'il venait de passer avec Charlie, à la rumeur de la circulation dans la rue ; comment ils s'étaient échangé les pièces, d'abord avec excitation, puis de plus en plus abattus, incrédules, silencieux, jusqu'au moment où ils avaient ouvert le carton avec les photos.

À présent, il devait être systématique. Il prit la seconde chaise, libéra un espace, ouvrit le cahier d'écolier, en arracha trente pages. En haut de chaque feuillet, l'année et le mois, de juillet 1941 à janvier 1944. Il ôta sa veste, la posa sur le dossier de la chaise, et s'attaqua à la pile de documents, notant tout de son écriture claire.

Un horaire de chemin de fer – mal imprimé sur du papier de guerre jaunissant :

... et ainsi de suite jusqu'à l'apparition, dans la seconde semaine de février, d'une nouvelle destination. À présent, presque toutes les heures étaient précisées à la minute :

... et à nouveau ainsi de suite, jusqu'à la fin du mois.

Un trombone rouillé avait taché le coin de l'horaire. Une lettre télégraphique y était agrafée, de l'Administration générale des Chemins de fer du Reich allemand. Réseau de l'Est, datée de Berlin, 13 janvier 1943. Pour commencer, la liste des destinataires :

Directions des Chemins de fer du Reich
Berlin, Breslau, Dresde, Erfurt, Francfort, Halle (S), Karlsruhe,
Königsberg (Pr), Linz, Mayence, Oppeln, Frankfurt/O (O), Posen,
Vienne
Direction générale des Chemins de fer de l'Est à Cracovie
Reich sprotector., Chemins de fer Réunis à Prague
Direction générale du Trafic Varsovie
Direction du Trafic du Reich Minsk

Puis, le texte principal :

Sujet : Trains spéciaux pour personnes à réinstaller dans la période du 20 janvier au 28 février 1943.

Nous joignons une liste des trains spéciaux (Vd, Rm, Po, Pj et Da) décidée à Berlin le 15 janvier 1943 pour la période du 20 janvier au 28 février 1943 et un plan de circulation pour les voitures à utiliser dans ce type de trains.

La formation du train sera notée pour chaque remise en circulation et grande attention sera portée à ces instructions. Après chaque voyage complet, les voitures seront nettoyées à fond, fumigées si nécessaire, et dès achèvement du programme, préparées à d'autres utilisations. Le nombre et les types de voitures seront déterminés au départ du dernier train et me seront communiqués par téléphone avec confirmation sur fiches de service.

(Signé) Dr JACOBI

33 Bfp 5 Bfsv Minsk, 9 février 1943

March remonta dans la liasse jusqu'à l'horaire. Il le parcourut à

nouveau.

Theresienstadt/Auschwitz, Auschwitz/Theresienstadt, Bialystok/Treblinka, Treblinka/Bialystok : les syllabes tambourinaient dans son cerveau fatigué comme le rythme des boggies sur des rails.

Il parcourut du doigt les colonnes de chiffres, essayant de déchiffrer le message sous-jacent. Donc : un train est chargé dans la ville polonaise de Bialystok à l'heure du petit déjeuner. À midi, il est dans cet enfer, Treblinka. (Tous les voyages n'étaient pas aussi brefs – il frissonna à l'idée des *dix-sept heures* de Berlin à Auschwitz.) Dans l'après-midi, les voitures sont déchargées à Treblinka et fumigées. À vingt et une heures, le même soir, elles repartent vers Bialystok, où elles arrivent à l'aube, prêtes à être à nouveau chargées, à l'heure du petit déjeuner.

Le 12 février, le schéma s'interrompt. Au lieu de retourner à Bialystok, le train vide est envoyé sur Grodno. Là, deux jours sur une voie de garage et puis – dans le noir, bien avant l'aube – il repart chargé vers Treblinka. Il y est vers midi. Déchargement. Et la nuit, nouveau départ vers l'ouest, cette fois pour Scharfenwiese.

Que déduire encore de ces documents, quand on est inspecteur à la Kriminalpolizei de Berlin ?

Oui, des chiffres. Disons : soixante personnes par voiture, une moyenne de soixante voitures par train. Déduction : trois mille six cents personnes par convoi.

En février, les convois tournent à la moyenne d'un par jour. Déduction : vingt-cinq mille personnes par semaine ; cent mille par mois ; un million deux cent cinquante mille personnes par an. Et cela est la moyenne obtenue au cœur de l'hiver d'Europe centrale, quand les aiguilles gèlent, quand les congères bloquent les voies, quand les partisans se manifestent en sortant des bois comme des fantômes pour placer leurs bombes.

Et donc, nouvelle déduction : les chiffres devaient être bien plus importants au printemps et en été.

Il se tenait à la porte de la salle de bains. Charlie, en combinaison noire, lui tournait le dos, penchée sur le lavabo. Avec ses cheveux mouillés, elle paraissait plus chétive, presque fragile. On voyait bouger les muscles de ses épaules pâles, tandis qu'elle se massait le crâne. Elle rinça une dernière fois ses cheveux et tendit la main à tâtons derrière elle. Il lui tendit la serviette.

Elle avait disposé divers objets au bord de la baignoire : une paire de gants de caoutchouc verts, une brosse, un bol, une cuillère, deux flacons. March prit les flacons et examina les étiquettes. Le premier contenait un mélange de carbonate de magnésium et d'acétate de

sodium, l'autre, une solution de peroxyde d'hydrogène à un vingtième. Devant le miroir, au-dessus du lavabo, elle avait ouvert le passeport de la fille. Magda Voss fixait March de ses grands yeux tranquilles.

« Tu es sûre que ça va marcher ? »

Charlie noua la serviette en turban autour de sa tête.

« D'abord rouge. Puis orange. Puis blond platiné. »

Elle récupéra les flacons.

« À quinze ans, j'étais complètement toquée de Jean Harlow. Ça mettait ma mère hors d'elle. Fais-moi confiance. »

Elle enfila les gants de caoutchouc et dosa les produits chimiques dans le bol. Elle mélangea avec la cuillère, jusqu'à obtenir une épaisse pâte bleue.

SECRET DU REICH. MINUTES DE LA CONFÉRENCE. 30 COPIES.

COPIE NUMÉRO...

(Le chiffre avait été gratté.)

Personnes ayant participé à la conférence du 20 janvier 1942 à Berlin, Am grossen Wannsee, 56/58, sur la solution finale de la question juive (...).

March avait lu deux fois les minutes cet après-midi. Il se força à y revenir, fouillant dans la pile. « Environ onze millions de Juifs sont impliqués dans cette solution finale du problème juif... » Pas seulement les Juifs allemands. Les minutes faisaient état de plus de trente nationalités d'Europe, y compris des Juifs français (865 000), hollandais (160 000), polonais (2 284 000), ukrainiens (2 994 684) ; et encore des Juifs anglais, espagnols, irlandais, suédois et finnois ; la conférence avait même réservé un sort aux Juifs albanais (en tout 200).

En fonction de cette solution finale, les Juifs devraient être déplacés à l'Est sous une autorité appropriée et de manière adéquate en vue d'une utilisation comme main-d'œuvre. Séparés par sexes, les Juifs capables de travailler seront amenés dans ces régions sous la forme d'importantes colonnes de travail pour la construction des routes, à la suite de quoi, la majorité disparaîtra probablement d'elle-même par élimination naturelle.

L'inévitable reliquat final, qui assurément constituerait le noyau le plus résistant, devra être traité de façon appropriée, puisqu'il représente une sélection naturelle qui, libérée, serait à considérer comme le germe d'un nouveau développement juif. (Voir la leçon de l'Histoire.)

Lors du déroulement pratique de la solution finale, l'Europe devra être passée au peigne fin, d'ouest en est.

« Déplacés sous une autorité appropriée et de manière adéquate... Le noyau le plus résistant devra être traité de façon appropriée... »
Appropriée, adéquate. Les mots favoris du lexique bureaucratique – le lubrifiant capable de gommer les aspérités déplaisantes, le cachetrouille permettant d'éviter d'être précis.

March déplia un jeu de photostats de mauvaise qualité. Les copies des minutes originales de la conférence de Wannsee, compilées par le SS-Obersturmbannführer Eichmann, de l'Office central de Sécurité du Reich. Il s'agissait d'un document dactylographié, couvert d'amendements et de ratures nerveuses, de cette écriture nette que March avait appris à reconnaître comme celle de Reinhard Heydrich.

Ainsi, Eichmann avait écrit :

Finalement, l'Obergruppenführer Heydrich a été interrogé sur les difficultés pratiques qu'entraînait le traitement de quantités aussi importantes. L'Obergruppenführer a expliqué que différentes méthodes avaient été expérimentées. L'usage d'armes à feu étant à considérer comme une solution inadéquate pour différentes raisons. Le procédé était lent. La sécurité limitée, avec risque de panique parmi ceux qui attendaient l'application du traitement spécial. On avait également constaté que cette méthode pouvait avoir un effet délétère sur nos hommes. L'Obergruppenführer a invité le Sturmbannführer Dr Rudolf Lange (KdS Lettonie) à faire part de son expérience.

Le Sturmbannführer Lange a déclaré que trois méthodes avaient été appliquées récemment, ce qui donnait des éléments de comparaison. Le 30 novembre, mille Juifs de Berlin avaient été exécutés dans une forêt près de Riga ; le 8 décembre, ses hommes avaient opéré un traitement spécial à Kulmhof avec des camions à gaz ; depuis octobre, au camp d'Auschwitz, des expériences étaient menées sur des prisonniers russes et des Juifs polonais au moyen de Zyklon-B. Les résultats de cette dernière option étaient particulièrement prometteurs, tant au point de vue du rendement que de la sécurité.

En marge, Heydrich avait écrit : « Non ! » March se reporta à la version finale des minutes. La section entière du document avait été réduite à une seule phrase :

Finalement, il fut discuté des différents types de solutions

possibles.

Ainsi aseptisé, le protocole pouvait rejoindre les archives.

March notait toujours : octobre, novembre, décembre 1941. Lentement, les blancs sur ses feuilles se remplissaient. L'heure avançant, l'ensemble du tableau se mettait en place : connexions, stratégies, causes et effets... Il vérifia les contributions de Luther, de Stuckart et de Bühler à la conférence de Wannsee. Luther prévoyait des problèmes dans les « États nordiques », mais pas de difficultés majeures en Europe du Sud-Est et de l'Ouest. Stuckart, interrogé sur le cas des individus ayant un grand-parent juif, « proposait de procéder à la stérilisation obligatoire ». Bühler, comme on pouvait s'y attendre, léchait les bottes de Heydrich : il n'avait « qu'une faveur à demander, que la question juive dans le Gouvernement général soit résolue aussi rapidement que possible ».

March s'interrompit pour fumer une cigarette dans le couloir. Il allait et venait, agitant ses papiers, comme un acteur mémorisant son texte. Dans la salle de bains, on entendait l'eau qui coulait. Dans le reste de l'hôtel, le silence ; sauf des craquements dans l'obscurité, comme un galion à l'ancre.

6

*Notes sur une visite à Auschwitz-Birkenau par Martin Luther, sous-secrétaire d'État, ministère des Affaires étrangères du Reich
(Manuscrit, 11 pages)*

14 juillet 1943

Enfin, après presque trois ans de demandes réitérées, je reçois l'autorisation d'accomplir une tournée d'inspection complète du camp d'Auschwitz-Birkenau pour compte du ministère des Affaires étrangères.

J'atterris à l'aéroport de Cracovie en provenance de Berlin, peu avant le coucher du soleil, et je passe la soirée chez le gouverneur-général Hans Frank, avec le secrétaire d'État Josef Bühler et leur état-major au château de Wawel. On doit me prendre demain à l'aube au château pour me conduire au camp (durée du trajet : environ une heure) où je dois être reçu par le commandant, Rudolf Höss.

15 juillet 1943

Le camp. Ma première impression est à l'échelle de l'installation qui mesure, selon Höss, environ 2 km sur 4 km. La terre est une argile jaunâtre, semblable à celle de Silésie orientale ; un paysage de désert, interrompu de-ci de-là par le vert de quelques bouquets d'arbres. À l'intérieur du camp, s'étirant bien au-delà de mon champ de vision, des centaines de baraquements de bois aux toits couverts de papier bitumé vert. Au loin, dans les allées, je vois des petits groupes de captifs en vêtements rayés bleu et blanc : certains portent des planches, d'autres des bèches et des pioches ; quelques-uns chargent des grandes caisses sur des camions. Une odeur particulière flotte sur l'endroit.

Je remercie Höss pour son accueil. Il m'explique les dispositions administratives. Ce camp est sous la juridiction SS de l'Office central d'administration économique. Les autres camps, dans le district de Lublin, sont sous l'autorité du SS-Obergruppenführer Odilo Globocnik. Les contraintes du service empêchent malheureusement Höss de me faire personnellement les honneurs

du camp ; il me confie aux bons soins d'un jeune SS-Untersturmführer, Weidemann. Il ordonne à Weidemann de faire en sorte que tout me soit montré et qu'il soit répondu à toutes mes questions. Nous commençons par un petit déjeuner dans la caserne des SS.

Après la collation, nous partons en voiture vers le secteur sud du camp. Ici : un embranchement ferroviaire, d'approximativement 1,5 km de long. De chaque côté : des barbelés soutenus par des pylônes de béton et aussi des miradors de bois avec nids de mitrailleuses. Il fait déjà chaud. L'odeur est épouvantable, un million de mouches bourdonnent. À l'ouest, au-dessus des arbres : une cheminée d'usine en brique rouge, de section carrée, crache sa fumée.

7 h 40 du matin : la zone le long de la voie ferrée commence à se garnir d'hommes de la SS, certains avec des chiens, mais aussi de détenus des corvées spéciales désignés pour les assister. On entend au loin le sifflet d'un train. Quelques minutes plus tard, la locomotive franchit lentement le portique d'entrée ; les jets de vapeur soulèvent des nuages de poussière jaune. La machine stoppe à notre hauteur. Les portes se referment derrière le convoi. Weidemann : « C'est un transport de Juifs de France. »

J'estime la longueur du train à une soixantaine de wagons de marchandises, à hautes parois de bois. La troupe et les prisonniers spéciaux se postent tout autour. Les portes sont déverrouillées et ouvertes. D'un bout à l'autre du train on crie les mêmes mots : « Tout le monde descend ! Emmenez les bagages à main ! Laissez les bagages lourds dans les voitures ! » Les hommes passent la tête en premier, éblouis par la lumière, et sautent sur le sol – un mètre cinquante – puis se retournent pour aider les femmes, les enfants, les vieillards, et pour recevoir les bagages.

L'état des déportés : pitoyable ; sales, poussiéreux, gesticulant, brandissant des bols et des tasses en direction de leurs bouches, pleurant de soif. Derrière eux, gisant dans les voitures, les morts et ceux qui sont trop mal en point pour bouger. Weidemann explique que leur périple a commencé il y a quatre nuits. Les gardes SS poussent ceux qui sont capables de marcher sur deux rangs. Les familles séparées s'appellent. Avec beaucoup de gestes et de cris, les deux colonnes s'en vont dans des directions différentes. Les hommes valides se dirigent vers le camp de travail. Le reste avance vers l'écran d'arbres ; Weidemann et moi à leur suite. En regardant derrière, je vois les détenus en tenue rayée grimper dans les wagons et sortir les bagages et les corps.

8 h 30 : Weidemann estime la colonne à environ deux milles individus – femmes portant des nourrissons, enfants pendus à

leurs jupes, vieillards des deux sexes, adolescents, malades. Ils marchent en rang par cinq sur un chemin en cendrée, trois cents mètres environ, puis à travers une cour, puis par un autre chemin jusqu'à douze marches de béton menant à une immense chambre souterraine, cent mètres de long. Un panneau annonce en plusieurs langues (allemand, français, grec, hongrois) : « Bains et salle de désinfection. » C'est bien éclairé, avec de nombreux bancs, des centaines de patères numérotées.

Les gardes crient : « Tout le monde se déshabille ! Vous avez dix minutes ! » Les gens hésitent, échangent des regards. L'ordre est répété plus rudement, et cette fois, avec inquiétude mais dans le calme, ils obtempèrent. « Retenez votre numéro de patère afin de pouvoir récupérer vos effets ! » Les détenus en régime spécial circulent parmi eux, murmurent des encouragements, aident les plus faibles – de corps ou d'esprit – à se dévêtir. Certaines mères tentent de dissimuler les nourrissons dans les tas de vêtements, mais les enfants sont rapidement découverts.

9 h 05. Nue, la foule franchit les grandes portes de chêne flanquées de gardes et claudique jusqu'à une autre chambre, semblable à la première mais totalement dégarnie, à l'exception de quatre grands piliers carrés à vingt mètres d'intervalle. Au bas de chaque pilier, une plaque de métal percée d'orifices. Le local se remplit, les portes se ferment. Weidemann me fait signe. Je le suis par le vestiaire désert ; nous remontons les marches de béton, jusqu'à l'air libre. J'entends le bruit d'un moteur de voiture.

Sur le gazon qui recouvre le toit de l'installation, une petite camionnette s'avance en cahotant, marquée des couleurs de la Croix-Rouge. Elle s'arrête. Un officier SS et un médecin en sortent, munis de masques à gaz et portant quatre boîtes métalliques. Quatre conduits de béton émergent de l'herbe, à vingt mètres l'un de l'autre. Le médecin et l'officier soulèvent les couvercles et versent une substance mauve granulée. Ils ôtent leurs masques, allument une cigarette au soleil.

9 h 09 : Weidemann me ramène en bas. Le seul bruit est un tambourinement étouffé à l'autre bout de la pièce, derrière les valises et les piles de vêtements encore chauds. Un petit judas de verre est enchâssé dans les panneaux de chêne. J'y colle un œil. La paume d'un homme frappe contre l'ouverture ; je rejette brusquement la tête en arrière.

Un garde dit : « L'eau des douches doit être particulièrement chaude ce matin pour qu'ils hurlent comme ça. »

À l'extérieur, Weidemann m'annonce : « Nous devons attendre vingt minutes. Est-ce que le Canada vous intéresse ? » Je dis : « Le quoi ? » Il rit : « Le Canada – une section du camp. Pourquoi

Canada ? – Il hausse les épaules – Personne ne sait. »

Canada. 1 km au nord de la chambre à gaz. Très vaste espace couvert, rectangulaire, un mirador à chaque coin, entouré de barbelés. Des montagnes d'effets personnels – malles, sacs à dos, valises, sacs de voyage, paquets, couvertures, landaus, chaises roulantes, membres artificiels... Des brosse, des peignes... Weidemann : chiffres établis pour le RF-SS concernant les biens personnels récemment envoyés au Reich : chemises d'hommes, 132 000 ; manteaux de femmes, 155 000 ; cheveux de femmes, 3 000 kg (« Un wagon de marchandises ») ; vestes de garçons, 15 000 ; robes de filles, 9 000 ; mouchoirs, 135 000. Je reçois une trousse de médecin, remarquablement manufacturée, comme souvenir, Weidemann insiste.

9 h 31 : retour à l'installation souterraine. Un lourd vrombissement électrique emplit l'air – le système breveté « Exhator » pour l'évacuation du gaz. Ouverture des portes. Les corps sont empilés à un bout (*illisible*), jambes maculées d'excréments, sang menstruel ; marques de morsures et d'ongles. Le détachement du *Sonderkommando* juif s'avance pour arroser les corps – bottes de caoutchouc, tabliers, masques à gaz (selon W., des poches de gaz peuvent stagner au niveau du sol pendant deux heures). Corps glissants. Lanières nouées autour des poignets pour les tirer jusqu'à quatre monte-charge à doubles portes. Capacité de chacun : 25 (*illisible*) sonnette retentit, monte un étage vers...

10 h 02. Chambre d'incinération. Chaleur étouffante : quinze fours fonctionnent à plein rendement. Bruit assourdissant : des moteurs diesel ventilent les flammes. Les cadavres chargés sur un tapis roulant (cylindres métalliques). Le sang, etc., dans un caniveau cimenté. Des barbiers de chaque côté rasent les têtes. Cheveux collectés dans des sacs. Bagues, colliers, bracelets, etc., collectés dans une caisse en tôle. En bout de file, l'équipe dentaire – huit hommes avec leviers et tenailles – ; récupération de l'or (dents, bridges, plombages). W. me tend le récipient de l'or pour me faire apprécier le poids : très lourd. Cadavres jetés dans les fours à l'aide de charrettes à bras.

Weidemann : quatre installations de ce type (chambre à gaz/crématorium) dans le camp. Capacité totale de chacune : 2 000 corps par jour, soit 8 000 au total. Fonctionnement assuré par main-d'œuvre juive, remplacée tous les deux ou trois mois. L'opération est donc autonome ; le secret se referme sur lui-même. Le plus gros casse-tête en matière de sûreté : la puanteur des cheminées et les flammes la nuit, visibles à des kilomètres, en particulier des trains de troupes qui remontent vers l'Est sur la grande ligne.

March vérifia les dates. Luther avait visité Auschwitz le 15 juillet. Le 17 juillet, Bühler avait transmis à Kritzinger, de la Chancellerie du Reich, les coordonnées cartographiques de six camps. Le 9 août : date du dernier dépôt en Suisse. La même année, selon sa femme, Luther souffre d'une dépression.

March nota. Kritzinger était le quatrième homme. Son nom se retrouvait partout. Il recoupa avec l'agenda de Bühler. Les dates correspondaient également. Un autre mystère résolu.

Son stylo courait sur le papier. Il était presque au bout.

Un document anodin, qui ne l'avait pas frappé au cours de l'après-midi ; un bout de papier classé n'importe comment dans une mauvaise chemise fourre-tout. C'était une circulaire du SS-Gruppenführer Richard Glucks, chef de l'*Amtsgruppe* D à l'Office central SS d'Administration économique. Datée du 6 août 1942.

Objet : utilisation des cheveux coupés.

Sur base d'un rapport qui lui a été présenté, le chef de l'Office central SS d'Administration économique, SS-Obergruppenführer Pohl, a ordonné que tous les cheveux humains coupés dans les camps de concentration soient utilisés de façon adéquate. Les cheveux humains seront traités pour être utilisés dans les fabriques de feutre industriel ou les filatures. Les cheveux des femmes, coupés et peignés, serviront de fil à fabriquer des chaussons pour les équipages des U-Boot et des semelles de feutre pour les employés des Chemins de fer du Reich.

Nous vous donnons conséquemment pour instruction de stocker après désinfection les cheveux des détenues femmes. Les cheveux coupés des prisonniers hommes ne sont utilisables qu'à partir de 20 mm de longueur.

Les quantités de cheveux collectés chaque mois, séparés en cheveux féminins et masculins, feront l'objet d'un rapport, établi le 5 de chaque mois et adressé à ce bureau, à compter du 5 septembre 1942.

Il relut : « *Équipages des U-Boot...* »

Un. Deux. Trois. Quatre. Cinq... March était sous l'eau, retenant son souffle, comptant, tendant l'oreille aux rumeurs assourdies, voyant flotter devant ses yeux des motifs changeants, comme des chapelets d'algues. Quatorze. Quinze. Seize... En rugissant, il refit surface, aspirant l'air, ruisselant d'eau. Il emplit plusieurs fois ses poumons, prit une immense goulée d'air et replongea. Cette fois il alla jusqu'à

vingt-cinq avant que sa respiration n'explose ; il réémergea comme une balle, inondant le sol de la salle de bains.

Serait-il jamais propre à nouveau ?

Il resta longtemps ainsi, allongé dans la baignoire, les bras ballants de part et d'autre, la tête renversée, fixant le plafond, comme un noyé.

Dimanche 19 avril

« De quelque façon que cette guerre finisse, nous l'avons déjà gagnée contre vous ; aucun d'entre vous ne restera pour porter témoignage, mais même si quelques-uns en réchappaient, le monde ne les croirait pas. Peut-être y aura-t-il des soupçons, des discussions, des recherches faites par les historiens, mais il n'y aura pas de certitudes parce que nous détruirons les preuves en vous détruisant. Et même s'il devait subsister quelques preuves, et si quelques-uns d'entre vous devaient survivre, les gens diront que les faits que vous racontez sont trop monstrueux pour être crus : ils diront que ce sont des exagérations de la propagande alliée, et ils nous croiront, nous qui nierons tout, et pas vous. L'histoire des Lager, c'est nous qui la dicterons. »

Officier SS, cité dans
Les Naufragés et les rescapés,
de Primo Levi,
(trad. À. Maugé).

1

En juillet 1953 – Xavier March venait d’avoir trente ans et l’essentiel de son travail consistait à coffrer les prostituées et leurs maquereaux dans les docks de Hambourg –, Klara et lui s’étaient payé des vacances. Ils avaient commencé par Fribourg, aux contreforts de la Forêt-Noire, étaient redescendus jusqu’au Rhin, dans leur KdF-Wagen bringuebalante, et de là, cap à l’est, sur le lac de Constance. Et dans l’un des petits hôtels le long du fleuve, au cours d’un après-midi pluvieux, avec un arc-en-ciel au-dessus de leurs têtes, il avait planté cette petite graine qui était devenue Pili.

Il voyait encore l’endroit : le balcon de fer forgé, la vallée du Rhin en contrebas, les péniches glissant paresseusement ; les murailles de pierre de la vieille ville, la fraîcheur de l’église, la jupe jaune tournesol de Klara, descendant jusqu’à ses chevilles.

Et cette autre chose qu’il revoyait : un kilomètre en aval, jeté par-dessus l’abîme séparant l’Allemagne de la Suisse, le reflet brillant d’un pont d’acier.

Il valait mieux ne pas songer à s’échapper par la voie des airs ou par mer : les ports étaient surveillés, aussi étroitement gardés que la Chancellerie du Reich. Et inutile de tenter sa chance à une frontière du côté de la France, de la Belgique, de la Hollande, du Danemark, de la Hongrie, de la Yougoslavie ou de l’Italie : c’était escalader le mur d’une prison pour tomber dans la cour d’une autre. Inutile d’envisager l’envoi des documents par la poste : trop de paquets étaient systématiquement ouverts pour qu’on puisse prendre le risque. Inutile aussi de confier le colis à l’un des correspondants à Berlin : ils rencontreraient les mêmes obstacles, et de toute façon, d’après Charlie, ils étaient à peu près aussi fiables qu’un serpent à sonnette.

La frontière suisse offrait le plus de chances. Le pont lui faisait signe.

À présent, le camouflage. Tout dissimuler.

Il s’agenouilla sur la carpeete élimée et étala la première feuille de papier kraft. Il rassembla les documents, en fit un tas bien net, aux feuillets rigoureusement superposés. Il prit dans son portefeuille la photo des Weiss, la considéra un moment, l’ajouta à la pile et emballa

le tout, au plus serré, le maintenant par du ruban adhésif. Le paquet fut bientôt aussi solide qu'un bloc de bois : oblong, épais d'une dizaine de centimètres, compact, anonyme...

Il soupira, satisfait.

Il recommença l'opération, cette fois avec le papier d'emballage cadeau. En caractères dorés on pouvait lire : BONHEUR ! et CHANCE ! Les mots s'enchevêtraient dans une débauche de ballons et de bouchons de champagne, agrémentant des silhouettes de jeunes mariés souriants.

L'Autobahn Berlin-Nuremberg : cinq cents kilomètres. L'Autobahn Nuremberg-Stuttgart : cent cinquante kilomètres. Après Stuttgart, la route serpente entre les vallées et les forêts du Wurtemberg : encore cent cinquante kilomètres jusqu'à Waldshut sur le Rhin. En tout huit cents kilomètres.

« Ce qui représente en miles ?

— Cinq cents. Tu penses y arriver ?

— Évidemment. Douze heures. Peut-être moins. »

Elle se tenait en équilibre au bord du lit, penchée en avant, attentive. Elle s'était enroulée dans une serviette ; une autre était nouée en turban autour de ses cheveux.

« Pas besoin de se presser. Tu as vingt-quatre heures. Dès que tu as l'impression d'avoir mis une distance convenable entre toi et Berlin, téléphone à Waldshut, à l'hôtel *Bellevue*, et réserve une chambre. On est hors saison, ça ne devrait poser aucune difficulté.

— Hôtel *Bellevue*, Waldshut. (Elle hocha lentement la tête en mémorisant l'adresse.) Et toi ?

— Je suivrai à quelques heures. Je tâcherai d'être là aux environs de minuit. »

Il vit qu'elle ne le croyait pas. Il s'empessa de poursuivre :

« Si tu es d'accord pour prendre le risque, je crois que c'est toi qui devrais te charger du dossier et aussi de ceci... »

Il sortit de sa poche l'autre passeport volé. Paul Hahn, SS-Sturmbannführer, né à Cologne, 16 août 1925. Trois ans de moins que March, et ça se voyait.

« Pourquoi pas toi ?

— Si je suis arrêté et fouillé, ils le trouveront. Et ils sauront sous quelle identité tu te caches.

— Tu n'as pas l'intention de venir.

— J'ai parfaitement l'intention...

— Tu es persuadé que pour toi, c'est fini.

— Non. Il se trouve que mes chances de parcourir huit cents

kilomètres sans pépin sont moins grandes que les tiennes. Admets-le. Donc partons séparément. »

Elle secouait la tête. Il vint s'asseoir près d'elle, caressa sa joue, tourna son visage vers lui, la regardant droit dans les yeux.

« Écoute. Tu dois m'attendre – j'insiste –, m'attendre à l'hôtel jusqu'à huit heures et demie demain matin. Si je ne suis pas arrivé, tu pars sans moi. N'attends pas plus longtemps, ce serait suicidaire.

— Pourquoi huit heures trente ?

— Tu dois t'arranger pour te présenter à la frontière le plus près possible de neuf heures. »

Il vit ses joues mouillées de larmes, les embrassa, reprit aussitôt, insistant. Il fallait qu'elle comprenne.

« Neuf heures, c'est le moment où le père bien-aimé du peuple allemand quitte la Chancellerie du Reich pour se rendre au Grand Dôme. On ne l'a pas vu en public depuis des mois – c'est ainsi qu'on crée l'événement. Tu peux être sûre que les gardes auront amené une radio ; ils seront à l'écoute. S'il y a un moment où ils sont susceptibles de te faire simplement signe de passer, c'est celui-là. »

Elle se leva, dénoua le turban. Dans la faible lumière de la chambre mansardée, ses cheveux brillèrent d'un éclat neigeux.

Elle fit glisser l'autre serviette.

Peau blanche, cheveux blancs, yeux sombres. Un fantôme. Il avait besoin de savoir qu'elle était réelle, qu'ils étaient vivants l'un et l'autre. Il tendit la main, la toucha.

Ils étaient dans le petit lit de bois, enlacés. Elle lui murmurait à l'oreille, lui parlait de leur avenir. L'avion se poserait à l'aéroport d'Idlewild, à New York, demain en début de soirée. Ils fileraient tout droit au *New York Times*. Elle connaissait un rédacteur. Le plus urgent était de tirer une copie – une dizaine de copies – et ensuite de diffuser au maximum, le plus vite possible. Le *Times*, de ce point de vue, était l'idéal.

« Et s'ils refusent ? »

Cette idée de gens publiant ce qu'ils voulaient... il avait du mal à s'y faire.

« Ils marcheront. Merde, si ça bloque, je me planterai sur la Cinquième Avenue, comme ces loufoques dont on n'imprime pas les romans, et je distribuerai des copies aux passants. Mais ne t'en fais pas, ils le sortiront, et nous changerons le cours de l'Histoire.

— Les gens vont y croire ? »

Un doute s'était insinué en lui, depuis l'ouverture de la mallette. « Et

d'ailleurs, pouvait-on y croire ? »

Elle expliqua que oui, très sûre d'elle. Les faits étaient là – eux allaient tout changer. Sans les faits, on n'avait rien, un grand vide. Mais les produire – les noms, les dates, les instructions, les chiffres, les heures, les lieux, les références sur une carte, les horaires, les photos, les diagrammes, les descriptions –, et le vide prenait consistance, acquérait une dimension, devenait mesurable, solide. Évidemment, cette réalité tangible pouvait encore être niée, ou récusée, ou simplement ignorée. Mais ces réactions étaient, par définition, des réactions, des réponses à quelque chose d'existant.

« Certains ne voudront pas l'admettre – ils nieront, quelles que soient les preuves. Mais il y en a assez ici, à mon sens, pour arrêter Kennedy dans son élan. Adieu le sommet ; et la réélection ; et la détente. Et dans cinq ans, ou dans quinze ans, ici aussi la société se désagrègera. On n'édifie rien sur un charnier. Les hommes valent plus que cela – il faut qu'ils valent davantage. J'y crois fermement, pas toi ? »

Il ne répondit pas.

Il leva les yeux pour découvrir une nouvelle aube dans le ciel de Berlin – un visage gris et familier s'encadrant dans la lucarne ; le vieil adversaire.

« Votre nom ?

— Magda Voss.

— Née ?

— Le 25 octobre 1939.

— Où ?

— Berlin.

— Profession ?

— J'habite chez mes parents à Berlin.

— Où allez-vous ?

— À Waldshut, sur le Rhin. Retrouver mon fiancé.

— Son nom ?

— Paul Hahn.

— Le but de votre séjour en Suisse ?

— Le mariage d'une amie.

— Où ?

— À Zurich.

— Ceci, c'est quoi ?

— Un cadeau de mariage. Un album photo. Une bible ? Ou... un livre ? Une planche à hacher ? »

Elle testait les réponses.

« Une planche à hacher, très bien. Exactement le genre de cadeau qu'une fille comme Magda est capable de trimballer sur huit cents kilomètres. »

March allait et venait dans la chambre. Il s'immobilisa et pointa le doigt sur le paquet.

« Ouvrez-le, s'il vous plaît, Fräulein. »

Elle réfléchit un moment.

« Qu'est-ce que je répond à ça ?

— Il n'y a rien à répondre.

— Charmant. (Elle alluma une cigarette.) Tiens, regarde mes mains : elles tremblent. »

Presque sept heures.

« Il est temps de se mettre en route. »

L'hôtel commençait à s'éveiller. En passant devant les portes, ils entendirent des bruits d'eau, une radio, des rires d'enfants. Au deuxième étage, quelqu'un ronflait comme un bienheureux.

Il lui avait confié le paquet avec des gestes jaloux, bras tendus, comme s'il s'agissait d'une charge d'uranium. Elle l'avait enfoui dans sa valise, au milieu des vêtements. Ils traversèrent le vestibule désert et sortirent par l'issue de secours à l'arrière du bâtiment. Elle portait un tailleur bleu foncé, un foulard sur ses cheveux. L'Opel de location était garée à côté de la Volkswagen. Des éclats de voix montaient des cuisines ; une odeur de café frais, le grésillement des poêles...

« En quittant le *Bellevue*, prends à droite. La route suit la vallée. Tu ne peux pas rater le pont.

— Tu me l'as déjà expliqué.

— Avant de t'engager, essaie de voir à quel degré de sécurité ils opèrent. S'il s'avère qu'ils fouillent tout, fais demi-tour et planque la valise. Dans un bois. Un fossé, une grange – un endroit dont on puisse se souvenir, où quelqu'un puisse aller la récupérer. Puis quitte le pays. Promets-le-moi.

— Je te le promets.

— Il y a un vol Swissair tous les jours pour New York. Départ quatorze heures.

— Quatorze. Je sais. Tu me l'as dit deux fois. »

Il fit un pas pour la prendre dans ses bras, mais elle s'écarta.

« Je ne te dis pas au revoir. Pas ici. Je te verrai ce soir. *Je te verrai.* »

Il y eut un moment de panique quand l'Opel refusa de démarrer. Elle tira le starter et essaya encore. Cette fois le moteur tournait. Elle

sortit en marche arrière, toujours sans un regard pour lui. Il entr'aperçut son profil une dernière fois – elle regardait droit devant elle, ses poings crispés sur le volant, et elle disparut, laissant derrière elle une traînée de vapeur bleu-blanc, suspendue dans l'air frais du matin.

March était seul dans la chambre vide, au bord du lit, serrant contre lui l'oreiller de Charlie. Il attendit une heure avant de mettre son uniforme. Il se planta devant le miroir de la coiffeuse, boutonnant sa tunique noire. Ce serait la dernière fois qu'il la portait, d'une manière ou d'une autre.

Nous changerons le cours de l'Histoire...

Il mit sa casquette, l'ajusta. Puis il prit ses trente pages de cahier, son calepin, l'agenda de Bühler, assembla le tout pour l'emballer dans la feuille restante de papier kraft, glissa le paquet dans sa poche intérieure.

L'Histoire se modifiait-elle si facilement ? Il en doutait. Certes – il le savait d'expérience – le secret, sitôt libéré, agissait comme un acide, rongait tout. Cela se vérifiait dans un couple : pourquoi pas un État ? Une présidence ?... Mais l'Histoire ! Il secoua la tête. L'Histoire n'était pas de sa compétence, et de loin. L'enquêteur transforme les soupçons en preuves. C'est ce qu'il avait fait. L'Histoire, ce serait pour Charlotte.

Il gagna la salle de bains avec la mallette de Luther pour y fourrer tout ce que Charlotte avait laissé derrière elle. Les flacons vides, les gants de caoutchouc, le bol et la cuillère, les brosses. Il fit de même dans la chambre. Étonnant, comme elle avait pu remplir ces lieux et comme ils semblaient désolés sans elle ! Il vérifia l'heure à sa montre. Huit heures trente. Elle devait déjà être loin de Berlin, peut-être à hauteur de Wittenberg.

Le gérant traînait à la réception.

« Bonjour, Herr Sturmbannführer. L'interrogatoire s'est bien passé ?

— Tout à fait, Herr Brecker, Merci pour votre assistance éminemment patriotique.

— C'est un plaisir. »

Brecker s'inclina légèrement. Il frottait ses petites mains grassouillettes et blanches comme pour y faire pénétrer une huile.

« Et si le Sturmbannführer envisage d'autres interrogatoires... (Ses sourcils broussailleux s'agitèrent.) Je peux à l'occasion lui fournir l'un ou l'autre suspect... »

March sourit.

« Bonne journée, Herr Brecker.

— Bonne journée à vous, Herr Sturmbannführer. »

Il prit place sur le siège du passager à l'avant de la Volkswagen et réfléchit un moment. L'intérieur de la roue de secours serait l'idéal, mais il n'avait pas le temps. Les panneaux de plastique des portes étaient trop fermement arrimés. Il plongea la main sous le tableau de bord, cherchant une surface lisse. Il trouva ce qui pouvait faire l'affaire. Il arracha plusieurs longueurs de ruban adhésif et colla le paquet au métal froid.

Il fourra le reste d'adhésif dans la trousse de Luther et alla la déposer dans une des poubelles à la porte des cuisines. Le cuir fauve détonnait. Il dénicha un vieux morceau de manche à balai et creusa une tranchée, enfouissant la mallette sous le marc de café, les têtes de poissons nauséabondes, la graisse figée, les restes de porc bouffés par les vers.

2

Des panneaux jaunes avec un seul mot, *Fernverkehr* – trafic longue distance –, indiquaient l'itinéraire vers l'Autobahn annulaire et la province. March était pratiquement seul sur la bretelle sud ; les rares voitures et les quelques bus en route de si bonne heure, un dimanche matin, roulaient dans l'autre direction. Il longea puis dépassa la clôture de fer barbelé des installations de Tempelhof ; immédiatement ce furent les faubourgs ; le large boulevard tranchait à vif dans le tissu des rues tristes, bordées de magasins et de maisons de brique rouge, d'arbres malingres aux troncs noircis.

Sur la gauche, un hôpital ; à droite, une église désaffectée, couverte de slogans du Parti. « Marienfelde », annonçaient les panneaux. « Bückow ». « Lichtenrade ».

À un feu de signalisation, il s'arrêta. La route vers le sud s'ouvrait devant lui – vers le Rhin, vers Zurich, vers l'Amérique... Derrière lui, quelqu'un klaxonna. Les feux étaient passés au vert. Il actionna son clignotant et quitta la chaussée principale pour se perdre rapidement dans le labyrinthe des rues et des lotissements.

Au début des années cinquante, dans l'euphorie de la victoire, les artères principales avaient été baptisées du nom des généraux : Studentstrasse, Reichenaustrasse, Manteuffelallee. March s'embrouillait à chaque coup. Était-ce à droite dans Model pour rejoindre Dietrich ? Ou était-ce à gauche dans Paulus et puis Dietrich ? Il remontait lentement les rangées de bungalows identiques. Enfin il reconnut la rue.

Il se gara à l'endroit habituel et faillit klaxonner. On était le troisième dimanche du mois, pas le premier, donc pas le sien. Et de toute façon, son droit de visite avait été remis en cause. Une attaque frontale s'imposait ; une action dans l'esprit de Hasso Manteuffel soi-même.

Aucun jouet ne traînait dans l'allée bétonnée. Il sonna : pas d'abolements. Décidément, cette semaine, c'était son lot, les portes closes, les maisons désertes. Il s'éloigna, les yeux fixés sur la fenêtre à côté du porche. Le rideau trembla très légèrement.

« Pili ! Tu es là ? »

Le coin du voilage se souleva brusquement, comme si un dignitaire

en coulisses venait de tirer sur une corde pour dévoiler un portrait – le visage blême de son fils, qui le regardait fixement.

« Je peux entrer ? Je dois te parler. »

Pili était sans expression. Le rideau retomba.

Bon ou mauvais signe ? March n'était pas trop sûr. Il fit un geste vers la fenêtre puis en direction du jardin.

« Je t'attends là ! »

Il revint à pas comptés vers la fragile clôture de bois et jeta un coup d'œil dans la rue. Les mêmes pavillons de chaque côté, des pavillons en face. Il y en avait dans toutes les directions, comme les baraquements d'un camp militaire. La plupart occupés par des vieux : vétérans de la Première Guerre mondiale, rescapés de tout ce qui avait suivi, l'inflation, le chômage, le Parti, la Seconde Guerre. Même dix ans plus tôt, ils étaient gris et courbés. Ils en avaient vu assez, avaient assez souffert. Désormais, ils ne bougeaient plus de chez eux, criaient sur Pili lorsqu'il faisait trop de bruit, se collaient devant leur télé toute la sainte journée.

March errait, autour de la pelouse grande comme un mouchoir de poche. Pas vraiment une vie pour un gamin. Quelques voitures passèrent. Deux bungalows plus bas, un vieil homme retapait un vélo, gonflant les pneus avec une pompe grinçante. Ailleurs... le bruit d'une tondeuse à gazon... Aucun signe de Pili. Il se demandait s'il ne finirait pas par s'accroupir pour crier son message par la fente de la boîte aux lettres lorsqu'il entendit la porte s'ouvrir.

« Chouette. Comment vas-tu ? Où est ta mère ? Et Hefferlich ? » Il n'arrivait pas à dire « Oncle Erich ».

Pili avait ouvert la porte juste assez pour voir.

« Ils sont sortis. Je terminais mon dessin.

— Partis où ?

— Répétition pour le défilé. Je m'occupe de tout. C'est ce qu'ils m'ont dit.

— J' imagine. Je peux entrer te dire un mot ? »

Il s'était attendu à de la résistance. Le garçon s'écarta sans un mot et March franchit le seuil de la maison de son ex-femme, pour la première fois depuis leur divorce. Il apprécia le mobilier d'un coup d'œil : bon marché, mais de belle apparence ; le bouquet de jonquilles fraîches sur la cheminée ; la netteté des surfaces sans un grain de poussière. Elle avait fait pour le mieux, en regardant à la dépense. Tout cela était prévisible. Même l'image du Führer au-dessus du téléphone – une photo du vieil homme étreignant un enfant – était typique : le principe divin, pour Klara, avait toujours été un dieu bienveillant, plutôt le Nouveau Testament que l'Ancien. Il enleva sa casquette. Il se sentait dans la peau d'un voleur.

Il resta debout sur la moquette de nylon et commença son discours.

« Je dois partir, Pili. Sans doute pour longtemps. Et certaines personnes te diront peut-être des choses à mon sujet. Des commentaires horribles qui sont faux. Et je voudrais te dire... »

La phrase tournait court. *Te dire quoi ?* Il se passa la main dans les cheveux. Pili se tenait devant lui, bras croisés, l'œil rivé sur lui. Il essaya à nouveau.

« C'est difficile de ne pas avoir de père. Mon père est mort quand j'étais tout petit – plus que tu ne l'es maintenant. Et parfois, je l'ai détesté pour ça... »

Ce regard froid.

«... Mais c'est passé et puis... Il m'a manqué. Et si je pouvais lui parler maintenant – lui demander... Je donnerais tout... »

«... que tous les cheveux humains coupés dans les camps de concentration soient utilisés. Les cheveux humains seront traités pour être utilisés dans les fabriques de feutre industriel ou les filatures... »

Il n'aurait pu dire depuis combien de temps il était là, silencieux, la tête penchée. Finalement il ajouta : « Je dois m'en aller. » Pili s'avança et tira sur sa main.

« Ça va, papa. S'il te plaît, ne t'en va pas. S'il te plaît. Viens voir mon dessin. »

La chambre du garçon ressemblait à un poste de commandement. Des modèles réduits de jets de la Luftwaffe assemblés à partir de kits plastiques semblaient évoluer en piqué, suspendus au plafond par du fil à pêche invisible. Sur un mur, une carte du front Est, avec épingles à têtes colorées pour signaler la position des armées. Sur un autre mur, une photo de groupe de l'unité Pimpf de Pili – genoux nus et visages solennels, sur fond de mur de béton.

En dessinant, il n'arrêtait pas de commenter, avec effets sonores.

« Voilà nos jets – whoaaaaw ! – et voilà les antiaériens des Rouges. Wham ! Wham ! » Des traits de pastel jaunes s'élançaient vers le ciel. « Maintenant on leur en met plein les gencives. Feu ! » Des petits œufs noirs de fourmis arrosèrent l'ennemi, créant des couronnes rouges déchiquetées de feu.

« Les cocos rassemblent leurs chasseurs, mais ils ne valent pas les nôtres... »

Il poursuivit ainsi pendant cinq bonnes minutes, enchaînant les actions.

Sans crier gare, lassé de son jeu, Pili laissa tomber les pastels et plongea sous le lit. Il ramena une pile d'illustrés datant de la guerre.

« D'où tiens-tu cela ? »

— Oncle Erich me les a donnés. Il les collectionnait. »

Pili se jeta sur le lit et commença à tourner les pages.

« Que disent les textes, papa ? »

Il tendit le magazine et March s'assit près de lui. Pili s'accrocha à son bras.

« Le soldat du génie s'est avancé jusqu'aux barbelés protégeant le nid de mitrailleuses, lut March. Quelques jets de lance-flammes et un flot mortel de pétrole embrasé mettent l'ennemi hors combat. Les serveurs des lance-flammes doivent ignorer la peur, avoir des nerfs d'acier.

— Celle-là ? »

Ce n'étaient pas les adieux que March avait imaginés, mais si c'était ce que le gosse voulait... Il s'y remit :

« “Nous voulons combattre pour la nouvelle Europe !” disent trois frères de Copenhague, ici avec leur chef de compagnie dans un camp d'entraînement SS de Haute-Alsace. Ils ont rempli toutes les conditions de race et de santé, et mènent à présent une existence virile en plein air et dans les bois.

— Et ici ? »

Il sourit.

« Allons, Pili. Tu as dix ans. Tu lis parfaitement tout ça.

— Mais je veux que ce soit toi qui le lises. Regarde ; une photo d'un sous-marin comme le tien. Qu'est-ce que ça dit ? »

Il cessa de sourire et posa la revue. Quelque chose ne tournait pas rond. Qu'est-ce que c'était ? Il comprit : le silence. Depuis plusieurs minutes, rien n'était passé dans la rue – ni une voiture ni un pas. Pas une voix. Même la tondeuse s'était arrêtée. Il vit les yeux de Pili, louchant rapidement vers la fenêtre, et il comprit.

Quelque part dans la maison : un tintement de verre. March se précipita vers la porte, mais le garçon fut trop rapide pour lui, roulant en bas du lit, s'accrochant à ses jambes, s'enroulant autour des pieds de son père, une masse foétale, une caricature de supplication infantine. « *S'il te plaît, papa, ne t'en va pas. S'il te plaît...* » Les doigts de March agrippèrent la poignée de la porte, mais il ne pouvait pas bouger. Il était ancré, ensablé sur un haut-fond. *Je rêve, c'est un cauchemar*, pensa-t-il. La fenêtre implosa dans leur dos, les couvrant d'éclats de verre. De vrais uniformes, maintenant, avec de vraies armes remplissaient la chambre. March fut soudain sur le dos, contemplant les petits avions de plastique qui rebondissaient follement au bout des fils invisibles.

Il entendait la voix de Pili :

« Tout ira bien, papa. Ils vont t'aider. Ils te guériront. Après, tu

pourras venir habiter avec nous. Ils l'ont promis...»

3

Ses mains étaient immobilisées dans les menottes, étroitement serrées dans son dos, poignets vers l'extérieur. Deux SS l'adossèrent au mur, contre la carte du front Est ; Globus s'était planté devant lui. Ils avaient emmené Pili, Dieu merci.

« J'attendais ce moment, dit Globus. Comme une fraîche épousee, loin de son homme », et il lui expédia un coup de poing dans l'estomac, durement.

March se plia en deux, tomba sur les genoux, entraînant la carte et les épingles, persuadé que jamais plus il ne pourrait respirer. Globus le saisit par les cheveux et le releva ; son corps s'efforçait à la fois de vomir et d'absorber de l'oxygène ; Globus le frappa une nouvelle fois ; il s'effondra. Et ainsi plusieurs fois de suite. Finalement, alors qu'il était étendu sur la moquette, genoux repliés, Globus écrasa sa botte sur sa tempe, enfonçant la pointe dans son oreille.

« Regardez ! dit-il, j'ai marché dans une merde ! »

Très loin, March entendit des rires.

« Où est la fille ?

— Quelle fille ? »

Globus étendit posément ses doigts devant le visage de March, puis d'un coup de karaté, le frappa sauvagement aux reins.

C'était pire que tout le reste – un éclair aveuglant de douleur le parcourut de part en part et le renvoya au sol, vomissant sa bile. Et le plus insoutenable était de savoir qu'on n'en était qu'à la première station d'un interminable calvaire. Les étapes à venir s'annonçaient, ascendantes comme les notes d'une gamme, de la basse étouffée du coup dans le ventre au registre moyen des coups dans les reins, toujours plus haut, et plus haut, jusqu'à une note au-delà de la perception de l'oreille, un pinacle sonore, à briser le cristal.

« Où est la fille ?

— Quelle fille ? »

Ils l'avaient désarmé, fouillé, puis l'avaient poussé et tiré hors du pavillon. Un attroupement s'était formé sur le trottoir. Les petits vieux

du quartier, les voisins de Klara. On l'avait embarqué, tête baissée, à l'arrière de la BMW. Il entrevit quatre ou cinq autres voitures dans la rue, certaines avec gyrophares, et un transport de troupes. Ils s'attendaient à quoi ? Une bataille en règle ? Toujours aucun signe de Pili. Les menottes l'obligeaient à rester penché en avant. Deux hommes de la Gestapo, de part et d'autre, le coïnaient sur la banquette arrière. Quand ils démarrèrent, il put voir les petits vieux qui regagnaient déjà leurs bungalows, pour retrouver la lueur rassurante de leur écran de télévision.

Ils roulèrent vers le nord, jusqu'à la Saarlandstrasse, dans la circulation dominicale, puis à l'est dans la Prinz-Albrecht-Strasse. Cinquante mètres après l'entrée principale du siège de la Gestapo, le convoi vira à droite, passa une haute porte de prison pour s'arrêter dans une cour de brique à l'arrière du bâtiment.

On le fit sortir de la voiture, puis, par une porte basse, descendre un escalier raide en béton. Ses talons raclèrent le sol d'un long passage voûté. Une porte, une cellule, le silence.

Ils le laissèrent seul, pour permettre à son imagination de se mettre en branle. Le procédé classique. Très bien. Il se traîna jusque dans un coin et appuya sa tête contre la brique humide. Chaque minute qui passait était une minute de trajet pour elle. Il pensa à Pili, à ses mensonges, et serra les poings.

La cellule était éclairée par une faible ampoule au-dessus de la porte, emprisonnée dans sa propre cage de métal rouillé. Il tenta de regarder son poignet, un réflexe inutile de toute façon : ils avaient pris sa montre. Charlie ne devait plus être loin de Nuremberg. Il tenta de s'emplir l'esprit d'images de flèches gothiques – Saint-Laurent, Saint-Sébal, Saint-Jacques...

Chacun de ses membres, chaque partie de son corps sur laquelle il pouvait mettre un nom, lui faisait mal. Et ils n'avaient pas dû le travailler plus de cinq minutes, en s'arrangeant d'ailleurs pour ne laisser aucune trace sur son visage. Pas à dire, il était tombé entre les mains d'experts. Il faillit rire, mais cela lui faisait trop mal aux côtes.

On le ramena dans le couloir, puis dans une salle d'interrogatoire : murs blanchis à la chaux ; lourde table de chêne, une chaise de chaque côté ; dans un coin, un poêle en fonte. Globus avait disparu. Krebs officiait. On lui enleva les menottes. Ici aussi, le scénario classique. D'abord le méchant flic, puis le gentil. Krebs essaya même de faire de l'esprit :

« Normalement, on devait arrêter et menacer votre fils pour vous rendre plus coopératif. Mais là, on s'est dit que la démarche risquait

fort d'entraîner l'effet inverse. »

Humour secret de flic ! Il se renversa sur sa chaise, souriant, et fit un geste du bout de son crayon :

« Il n'empêche. Un garçon remarquable.

— Remarquable, comme vous dites. »

À un moment, pendant qu'on le battait, March s'était mordu la langue. Il parlait comme s'il venait de passer une semaine dans le fauteuil du dentiste.

« Nous avons donné à votre ex un numéro de téléphone, hier soir, pour le cas où vous essayeriez de la contacter. La gamin l'a mémorisé. Dès qu'il vous a vu, il a appelé. Question matière grise, il a hérité de vous, March. Et de votre esprit d'initiative. Vous devriez plutôt être fier.

— Pour l'heure, mes sentiments à son égard sont assurément très forts. »

Bien, pensait-il, continuons ainsi. Chaque minute gagnée, un kilomètre.

Mais Krebs était déjà à son affaire. Il tournait les pages d'un épais dossier.

« Il y a deux problèmes, March. Un : votre niveau général de fiabilité politique – mais ça remonte à plusieurs années. Ce n'est pas ce qui nous intéresse aujourd'hui, pas directement. Deux : votre conduite au cours de la semaine écoulée, en particulier votre implication dans la tentative de défection, au bénéfice des États-Unis, de feu le camarade du Parti Luther.

— Je ne suis mêlé à rien de semblable.

— Vous avez été interrogé hier matin par un officier de la Ordnungspolizei sur l'Adolf-Hitler-Platz, au moment exact où le traître Luther devait rencontrer la journaliste américaine Maguire et un fonctionnaire de l'ambassade des États-Unis. »

Comment savait-il cela ?

« C'est absurde.

— Vous niez que vous étiez sur la place ?

— Non. Évidemment, non.

— Alors que faisiez-vous là ?

— Je filais l'Américaine. »

Krebs prenait des notes.

« Pourquoi ?

— Elle avait découvert le corps du camarade du Parti Stuckart. J'avais naturellement aussi des soupçons à son sujet, vu son rôle d'agent de la presse bourgeoise démocratique...

— Ne vous foutez pas de moi, March.

— Bon. Je m'étais collé dans son sillage. Je me disais : si elle est fichue de trébucher sur le cadavre d'un secrétaire d'État à la retraite, elle peut aussi bien se prendre les pattes dans un second.

— Bon calcul. »

Krebs se frotta le menton et réfléchit ; il prit un paquet de cigarettes, déchira la cellophane, l'ouvrit et en offrit une à March. Il l'alluma avec une allumette prise dans une boîte toute neuve. March se remplit les poumons de fumée. Il nota que Krebs ne s'était pas servi ; la cigarette était une autre astuce – accessoire utile dans le numéro d'interrogateur gentil.

L'homme de la Gestapo parcourut ses notes en fronçant les sourcils.

« Nous croyons que le traître Luther avait l'intention de divulguer certaines informations à la journaliste Maguire. Quelle est la nature de ces informations ?

— Aucune idée. Un truc sur la fraude d'objets d'art, peut-être.

— Jeudi, vous étiez à Zurich. Pourquoi ?

— Luther y est allé avant de disparaître. Je voulais voir si je trouverais là-bas un indice qui expliquerait sa disparition.

— Vous avez trouvé ?

— Non. Mais ma visite était autorisée. J'ai remis un rapport détaillé à l'Oberstgruppenführer Nebe. Vous ne l'avez pas lu ?

— Évidemment non. (Krebs notait.) L'Oberstgruppenführer ne dévoile son jeu à personne, même pas à nous. Où est Maguire ?

— Comment le saurais-je ?

— Vous devriez le savoir, puisque hier, après la fusillade, vous l'avez cueillie sur l'Adolf-Hitler-Platz.

— Pas moi, Krebs.

— Si, vous, March. Ensuite vous êtes allé à la morgue où vous avez fouillé les effets personnels du traître Luther. Nous le tenons avec certitude du Dr Eisler.

— Je ne savais pas que ces effets étaient ceux de Luther. J'avais compris qu'ils appartenaient à un type nommé Stark, qui se trouvait à trois mètres de Maguire quand il a été abattu. En outre, je vous le rappelle, c'est vous qui m'avez montré le corps de Luther, vendredi soir. Qui a flingué Luther, si je peux me permettre ?

— Laissons cela. Qu'avez-vous ramassé à la morgue ?

— Plein de choses.

— Quoi ? Soyez précis !

— Des puces. Des poux. De l'urticaire au contact de ces fringues merdiques. »

Krebs posa son crayon. Il se croisa les bras.

« Vous êtes un homme intelligent, March. Si ça peut vous consoler, au moins cela nous vous le laissons. Vous croyez qu'on mettrait des gants si vous étiez un de ces gros connards d'abrutis comme votre copain Max Jaeger ? Je suis persuadé que vous pourriez continuer ainsi pendant des heures. Mais nous n'avons pas le temps, et nous sommes moins stupides que vous ne l'imaginez. »

Il parcourut ses papiers avec un petit sourire satisfait avant d'abattre son atout.

« Qu'est-ce qu'il y avait dans le bagage que vous avez ramené de l'aéroport ? »

March le regarda droit dans les yeux. *Ils savaient tout depuis le début.*

« Quel bagage ?

— Celui qui ressemble à une trousse de médecin. Qui ne pèse pas lourd, mais pourrait contenir des papiers. Celui que Friedman vous a donné une demi-heure avant de nous appeler. Il venait de tomber sur un télex de la Prinz-Albrecht-Strasse, figurez-vous, March, un avis d'alerte pour vous empêcher de quitter le pays. Quand il a vu ça, il s'est dit – en bon patriote – qu'il devait nous informer de votre visite.

— Friedman ! Un "bon patriote" ? Il s'est payé votre tête, Krebs. Il montait sûrement une de ses embrouilles. »

Krebs soupira. Il se leva et fit le tour de la table pour se planter derrière March, mains posées sur le dossier de la chaise.

« Quand ceci sera terminé, j'aimerais mieux vous connaître. Sans blague ! En supposant qu'il reste quelque chose de vous à connaître. Pourquoi un homme de votre étoffe se met-il à disjoncter ? Je trouve ça intéressant. D'un point de vue technique. Question d'éviter de tels dérapages, si c'est possible.

— Votre zèle pour le progrès personnel est digne d'éloges.

— Là ! Vous remettez ça, vous voyez ? C'est un problème de comportement, chez vous. Les choses changent en Allemagne, March. De l'intérieur. Vous auriez pu participer au mouvement. Le Reichsführer lui-même s'intéresse de très près à la nouvelle génération. Il nous écoute. Il nous pousse en avant. Il croit en une restructuration, à l'ouverture, au dialogue avec les Américains. Le temps des hommes comme Odilo Globocnik est en passe d'être révolu. »

Il s'accroupit et murmura à l'oreille de March :

« Savez-vous pourquoi Globus ne vous aime pas ?

— Éclairez-moi.

— Parce que avec vous il se sent idiot. Dans le catalogue de Globus, c'est un péché mortel. Aidez-moi, et je peux vous protéger de lui. »

Krebs se redressa et reprit d'une voix normale :

« Où est la femme ? Quelle information Luther voulait-il lui livrer ? Où est la valise de Luther ? »

Ces trois mêmes questions, encore et toujours.

Les interrogatoires ont au moins ceci d'ironique : ils éclairent parfois autant – sinon plus – ceux qui les subissent que ceux qui les mènent.

D'après les questions de Krebs, March pouvait se faire une opinion sur ce qu'il savait. Excellent niveau de connaissance sur certains points : il n'ignorait pas, par exemple, que March s'était rendu à la morgue, qu'il avait récupéré la sacoche à l'aéroport... Niveau lacunaire sur d'autres matières – très significativement. Sauf si Krebs jouait un jeu particulièrement diabolique et tordu, il semblait n'avoir aucune idée de la nature de l'information que Luther réservait aux Américains. Sur cette seule base, étroite, se fondait l'unique espoir de March.

Après une demi-heure sans résultat, la porte s'ouvrit sur Globus, qui entra en balançant une longue pièce de bois poli. Derrière lui se profilaient deux brutes épaisses en uniforme noir.

Krebs s'était mis au garde-à-vous. Globus demanda :

« Il a fait des aveux complets ?

— Non, Herr Obergruppenführer.

— Quelle surprise ! C'est mon tour, je pense.

— En effet. »

Krebs se pencha et réunit ses papiers.

Était-ce son imagination ? March crut distinguer sur ce long visage impassible une étincelle de regret, et même de dégoût.

Après le départ de Krebs, Globus tourna dans la pièce, fredonnant une vieille marche du Parti, traînant le bâton sur le sol dallé.

« Vous savez ce que c'est, March ? (Il attendit.) Non ? Pas de réponse ? C'est une invention américaine. Une batte de base-ball. Un copain à moi à l'ambassade de Washington me l'a ramenée. » Il la fit tourner plusieurs fois au-dessus de sa tête.

« Je pense former une équipe SS. On jouerait contre l'armée US. Qu'est-ce que vous en pensez ? Goebbels est emballé. D'après lui, les masses américaines réagiront positivement aux photos. »

Il posa la batte contre la lourde table et commença à déboutonner sa tunique.

« Si vous voulez mon avis, la grande erreur, c'est en trente-six ! Quand Himmler s'est mis dans la tête que n'importe quel flicailon de la Kripa pourrait se balader dans l'uniforme SS. C'est là qu'on s'est retrouvé avec des raclures de votre espèce et des vieux schnocks

périmés comme Artur Nebe. »

Il tendit sa veste à l'un de ses assistants et entreprit de retrousser ses manches. Tout à coup, il se mit à vociférer :

« Nom de Dieu, on savait comment les traiter, les types dans ton genre. Mais on est devenus mous. Ce n'est plus : "Il a des couilles ?", c'est : "Est-ce qu'il a un doctorat ?" Pas besoin de doctorat à l'Est, en quarante et un, quand on se tapait du moins cinquante et que la pisse gelait avant de toucher le sol. Fallait entendre Krebs, March. T'aurais aimé. Bordel de mes deux, je me dis parfois qu'il est de ton espèce. (Il prit un ton affecté :) "Avec votre permission, Herr Obergruppenführer, j'aimerais interroger le suspect d'abord. Il me semble qu'il répondrait à une approche plus subtile." Subtil, mon cul ! À quoi ça rime ? Tu serais mon clebs, je te filerais du poison.

— Je serais votre chien, je l'avalerai. »

Globus adressa un large sourire aux gardes.

« Écoutez le grand homme ! »

Il cracha dans ses paumes et empoigna la batte de base-ball.

« J'ai regardé ton dossier. Fortiche, question écritures, on dirait. Des mémos pour tout, des compilations. Un vrai petit écrivain frustré à la con. Dis-moi : tu es gaucher ou droitier ?

— Gaucher.

— Encore un mensonge. Mets ton bras droit sur la table. »

March eut l'impression que des lamelles d'acier se verrouillaient autour de sa poitrine. Il pouvait à peine respirer.

« Allez vous faire foutre. »

Globus lança un coup d'œil aux deux SS et des mains puissantes l'agrippèrent par-derrière. La chaise fut renversée ; on le coucha, tête en avant, sur la table. Un des hommes ramena son bras gauche dans son dos, le tordit violemment ; il rugit de douleur. L'autre SS s'empara de sa main libre. Il se hissa à moitié sur la table et planta son genou sous le coude droit de March, lui bloquant l'avant-bras, la paume vers le haut, contre le bois de la table.

En quelques secondes, tout fut en place, immobile, sauf ses doigts, capables seulement de s'agiter un peu, comme un oiseau pris au piège.

Globus se tenait à un mètre de la table. Il effleura légèrement les jointures de March du bout de la batte. Puis il la leva, lui fit parcourir un arc de cercle, comme à une hache, sur trois cents degrés, avant de l'abattre de toutes ses forces.

Ce n'était pas douloureux, pas au début. Les gardes le lâchèrent. Il glissa sur ses genoux, un filet de bave à la commissure des lèvres, laissant une traînée humide sur la table, le bras toujours étendu. Il

resta ainsi un moment sans bouger, leva enfin les yeux, vit ce qui restait de sa main : un tas de cartilages sanguinolents, sans rapport avec lui, sur un étal de boucherie. Et il s'évanouit.

Des pas dans le noir. Des voix.

« Où est la femme ? »

Coup de pied.

« C'est quoi l'information ? »

Coup de pied.

« Tu as pris quoi ? »

Coup de pied. Coup de pied.

Une botte se posa sur ses doigts, pivota, les écrasa sur les dalles.

En revenant à lui, il comprit qu'il gisait dans un coin, sa main cassée sur le sol, près de lui, comme un enfant mort-né laissé à côté de sa mère. Un homme – était-ce Krebs ? – s'était accroupi devant lui, disant quelque chose. Il tenta de se concentrer.

« C'est quoi ceci ? disait la bouche de Krebs. Qu'est-ce que ça signifie au juste ? »

L'homme de la Gestapo était hors d'haleine, comme s'il avait monté et descendu plusieurs volées de marches en courant. D'une main, il soulevait le menton de March, tournant son visage vers la lumière. De l'autre, il tenait une liasse de papiers.

« Qu'est-ce que ça veut dire, March ? C'était planqué à l'avant de votre voiture. Collé sous le tableau de bord. Qu'est-ce que c'est ? »

March écarta son visage, le tourna vers le mur qui s'obscurcissait.

Tap, tap, tap. Dans ses rêves. *Tap, tap, tap.*

Plus tard – il était incapable de plus de précision, le temps lui échappait, tantôt s'accélérait, tantôt ralentissant jusqu'à l'immobilité – une blouse blanche apparut au-dessus de lui. Un éclair d'acier. Une fine aiguille en suspens devant ses yeux. March voulut reculer, des doigts immobilisèrent son poignet, l'aiguille s'enfonça dans une veine. D'abord, quand on toucha sa main, il hurla ; puis il sentit le fluide se répandre et la douleur se calma.

Le médecin du service était âgé et voûté. March, qui débordait de gratitude, se l'imaginait n'ayant plus quitté ce sous-sol depuis des années. Cette saleté incrustée dans les pores de sa peau, cette ombre dans les poches sous ses yeux. L'homme se taisait. Il nettoya la plaie,

la badigeonna d'un liquide transparent qui sentait l'hôpital et la morgue, l'enveloppa étroitement à l'aide d'un bandage de crêpe blanc. Puis, toujours sans un mot, avec l'aide de Krebs, il aida March à se remettre sur pied, à revenir vers la chaise. Un gobelet émaillé de café crémeux et sucré apparut sur la table devant lui. Quelqu'un glissa une cigarette dans sa main valide.

Dans sa tête, March avait élevé une muraille. Derrière, à l'abri, il avait posé Charlie et sa voiture, roulant à toute vitesse. Le mur était imposant, construit à partir de tout ce que son imagination avait pu rassembler – des rochers, des blocs de béton, des sommiers métalliques incendiés, des wagons de tramway renversés, des valises, des landaus ; il se déroulait dans les deux directions, à travers une campagne allemande baignée de soleil, comme dans une carte postale de la Grande Muraille de Chine. Devant, au pied de l'ouvrage, il montait la garde. *Ils ne passeraient pas.* Le reste, ils pouvaient l'avoir.

Krebs lisait les notes de March, les coudes sur la table, le menton sur les poings. De temps à autre, il libérait une main pour tourner une page, puis reprenait sa lecture. March l'observait. Grâce au café, à la cigarette, à la douleur atténuée, il se sentait presque bien, euphorique.

Krebs arriva au bout et ferma un moment les yeux. Il était pâle, comme toujours. Il lissa posément les feuillets, les remit devant lui, à côté du calepin de March, de l'agenda de Bühler. Il les ajusta au millimètre, les aligna avec précision – revue de détail ! Était-ce l'effet du médicament ? March voyait tout avec une telle acuité – la manière dont l'encre s'était légèrement étalée sur le grain du papier bon marché, dont chaque trait de plume avait hérissé de minuscules fibres ; la façon hâtive dont Krebs s'était rasé, cette touffe de poils noirs dans le pli de peau sous son nez. Dans le silence, il lui semblait vraiment discerner le bruit de la poussière sur la table, son crépitement lorsqu'elle touchait le bois.

« Vous avez eu ma peau, March ?

— Votre peau ?

— Avec ceci. »

Sa main plana au-dessus des notes.

« Tout dépend de qui sait qu'elles sont entre vos mains.

— Seulement un crétin d'Unterscharführer – celui qui est de service au garage. Il a mis la main dessus quand nous avons ramené votre voiture. Je les ai reçus directement. Globus ne sait rien – pour l'instant.

— Dans ce cas, vous avez votre réponse. »

Krebs se frotta vigoureusement le visage, comme s'il se séchait. Il

s'arrêta, les mains collées aux joues, fixant March à travers ses doigts écartés.

« Qu'est-ce qui se passe exactement ?

— Vous savez lire.

— Je sais lire, mais je ne comprends pas. (Krebs tendit la main vers les notes et les feuilleta.) Ici, par exemple... c'est quoi, "Zyklon-B" ?

— Acide cyanhydrique. Avant, on utilisait le monoxyde de carbone. Et encore avant, des balles.

— Et ceci ? "Auschwitz/Birkenau", "Kulmhof", "Belzec", "Treblinka", "Majdanek", "Sobibor"...

— Les camps de la mort.

— Ces chiffres : huit mille par jour ?...

— C'est le nombre total qu'on pouvait éliminer à Auschwitz/Birkenau en utilisant les quatre chambres à gaz et crématoires.

— Et ceci, "onze millions" ?

— Le nombre total de Juifs européens visés – l'objectif global. Ils y sont peut-être arrivés. Qui sait ? Je n'en vois pas beaucoup autour de nous, et vous ?

— Ici, le nom : "Globocnik" ?...

— Globus était chef de la SS et de la police à Lublin. Il a fait construire les centres d'extermination.

— Je ne savais pas. »

Krebs laissa retomber les pages sur la table, comme si elles étaient contagieuses.

« Je ne savais rien de tout ça.

— Bien sûr que vous saviez ! Vous saviez chaque fois que quelqu'un en sortait une bien bonne à propos d'Un-tel "réinstallé à l'Est" ; chaque fois que vous entendiez une mère menacer son gosse de le mettre dans la cheminée s'il n'était pas sage. Nous savions quand nous nous sommes installés dans leurs maisons, quand nous avons récupéré leurs biens, leurs commerces. Nous savions mais nous n'avions pas de données, de faits. (Il désigna ses notes de sa main gauche.) Ceci met de la chair sur les os. Et des os où il n'y avait que de l'air.

— Je veux dire... je ne savais pas que Bühler, Stuckart et Luther étaient mêlés à tout ça. Je ne savais pas pour Globus...

— Sûr. Vous pensiez seulement que vous enquêtiez sur un détournement d'objets d'art !

— C'est vrai ! Absolument vrai ! Mercredi matin – vous situez ? – j'étais sur une affaire de corruption au Deutsche Arbeitsfront : une vente de permis de travail. Là-dessus, dare-dare, convoqué chez le Reichsführer. En tête-à-tête. Il me dit que des fonctionnaires retraités ont trempé dans une incroyable fraude d'œuvres d'art. L'embarras

potentiel pour le Parti est énorme. L'Obergruppenführer Globocnik est sur l'affaire. Je dois me rendre sur-le-champ à Schwanenwerder pour recevoir mes ordres de lui en personne.

— Pourquoi vous ?

— Pourquoi pas ? Le Reichsführer connaît mon intérêt pour l'art. Nous avons déjà parlé de ces questions. Et mon boulot consistait simplement à cataloguer les trésors.

— Mais vous avez dû vous rendre compte que Globus avait liquidé Bühler et Stuckart ?

— Évidemment. Je ne suis pas idiot. Et je connais la réputation de Globocnik aussi bien que vous. Mais il agissait sous les ordres de Heydrich, et si Heydrich a décidé de lui donner carte blanche pour épargner au Parti un scandale public, qui suis-je pour y trouver à redire ?

— Qui suis-je pour y trouver à redire ? répéta March.

— Soyons clairs, March : vous pensez que leur mort n'a rien à voir avec cette fraude ?

— Rien. La fraude n'est qu'une coïncidence – devenue une couverture commode, c'est tout.

— Mais ça se tenait. On comprenait pourquoi Globus agissait en tant qu'exécuteur ; et pourquoi il essayait désespérément d'éviter une enquête de la Kripo. Mercredi soir, j'étais encore sur l'inventaire des tableaux à Schwanenwerder, quand il m'a téléphoné, fou furieux, à votre sujet. Officiellement, vous étiez dessaisi de l'affaire, mais vous veniez d'entrer par effraction chez Stuckart. Je devais me rendre là-bas et vous ramener, ce que j'ai fait. Et je vous assure : si Globus avait eu les mains libres, c'en était fait de vous, illico. Mais Nebe ne voulait rien entendre. Puis, vendredi soir, nous avons trouvé ce que nous pensions être le corps de Luther dans la gare de triage. Pour nous, c'était vraiment le point final.

— Quand avez-vous compris que le cadavre n'était pas celui de Luther ?

— Vers six heures, samedi matin. Globus m'a réveillé chez moi. D'après ses informations, Luther était toujours en vie et avait l'intention de rencontrer une journaliste américaine à neuf heures.

— Il le savait par l'ambassade », affirma March.

Krebs grimaça.

« C'est quoi cette nouvelle connerie ? Il savait grâce à une écoute.

— Ce n'est pas possible...

— Et pourquoi ? Constatez vous-même. »

Krebs ouvrit son dossier et choisit une feuille de papier pelure.

« Transmis d'urgence par nos écoutes à Charlottenburg, dans la

nuît. »

March lut :

Forschungsamt Geheime Reichssache

G745,275

23 :51

Homme : Vous dites : Que voulez-vous ? D'après vous ? L'asile dans votre pays.

Femme : Dites-moi où vous êtes.

Homme : Je peux payer.

Femme : (friture)

Homme : J'ai des informations. Certains faits.

Femme : Dites-moi où vous êtes. Je viendrai vous chercher. Nous irons à l'ambassade.

Homme : Trop tôt. Pas encore.

Femme : Quand ?

Homme : Demain matin. Écoutez-moi. Neuf heures. Le Grand Dôme. Les marches centrales. C'est compris ?

Une fois encore il pouvait entendre sa voix ; la sentir ; la toucher.

Dans sa tête, dans un recoin, quelque chose s'enclencha.

Il fit glisser la feuille à la surface de la table. Krebs la rangea dans le dossier avant de reprendre :

« Ce qui s'est passé ensuite, vous le savez. Globus a fait abattre Luther à la seconde où il s'est montré. Pour être honnête, ça m'a choqué. Agir ainsi, dans un lieu public... J'ai pensé : cet homme est fou. Évidemment, je ne savais pas exactement pourquoi il voulait tellement que Luther ne soit pas pris en vie. »

Il se tut soudain, comme s'il avait oublié où ils étaient, le rôle qu'il était censé jouer. Il conclut précipitamment : « Nous avons fouillé le corps, sans rien trouver. Puis on s'est mis à votre poursuite. »

March sentait à nouveau les élancements dans sa main. Il baissa les yeux et vit les taches écarlates qui filtraient à travers le pansement. « Quelle heure est-il ?

— Cinq heures quarante-sept. »

Elle était partie depuis bientôt onze heures. Dieu, sa main... Les taches rouges s'étendaient, se rejoignaient, formant des archipels de sang.

« Ils étaient quatre en tout, dit March. Bühler, Stuckart, Luther et Kritzinger.

— Kritzinger ? » Krebs prit note.

« Friedrich Kritzinger, Ministerialdirektor à la Chancellerie du Reich. Je serais vous, je n'écrirais rien. » Krebs déposa son crayon.

« Ce qui les préoccupait, ce n'était pas le programme d'extermination en soi – ils étaient haut placés au Parti, rappelez-vous – mais l'absence d'un ordre du Führer en bonne et due forme. Rien n'avait été mis par écrit. Ils n'avaient que des assurances verbales de Heydrich et de Himmler, garantissant que tel était le désir du Führer. Je peux avoir une autre cigarette ? »

Quand Krebs lui eut donné du feu, et après quelques bouffées apaisantes, il poursuivit :

« Tout cela n'est que suppositions, vous comprenez ? » Son interrogateur approuva d'un hochement de tête. « Je présume qu'ils se sont demandé pourquoi il n'existait pas de lien direct écrit entre le Führer et cette politique. Et je suppose qu'ils se sont dit : parce qu'elle est à ce point monstrueuse que le chef de l'État ne peut s'y trouver mêlé. Mais eux ? Ils se retrouvaient où ? Dans une incroyable merde. Car si l'Allemagne perdait la guerre, ils risquaient d'être jugés comme criminels de guerre ; et si elle était victorieuse, ils pouvaient un jour devenir les boucs émissaires du plus grand crime organisé de l'Histoire. »

Krebs murmura : « Je ne suis pas sûr de vouloir entendre tout ça.

— Donc ils se confectionnent sur mesure une police d'assurances. Ils rédigent des déclarations sous serment – facile, trois d'entre eux sont juristes –, et ils planquent tous les documents qu'ils peuvent, dès que possible. Peu à peu, ils se constituent un dossier. L'issue, quelle qu'elle soit, est couverte. L'Allemagne gagne et on les poursuit : ils menacent de révéler ce qu'ils savent. Les Alliés sont victorieux : ils plaident – voyez, nous étions opposés à cette politique ; nous avons même risqué notre vie pour rassembler des informations et des preuves. Luther y a ajouté une pointe de chantage – des documents compromettants pour l'ambassadeur américain à Londres, Kennedy. Donnez-moi ça. »

Il désignait son calepin et le journal de Bühler. Krebs hésita, puis les poussa vers lui.

C'était dur d'ouvrir le calepin d'une seule main. Le pansement était trempé. Il maculait les pages.

« Les camps étaient organisés pour qu'il n'y ait pas de témoins. Des prisonniers spéciaux assuraient le fonctionnement des chambres à gaz et du crématoire. Eux-mêmes étaient finalement éliminés, remplacés par d'autres qui à leur tour seraient liquidés. Et ainsi de suite. Ce qui était envisageable à l'échelon le plus bas pouvait le devenir au sommet. Voyez. Quatorze invités à la conférence de Wannsee. Le premier meurt en 54. Un autre en 55. Puis un par an, en 57, 59, 60, 61, 62. De faux cambrioleurs tentent probablement d'abattre Luther

en 63 – il engage des gardes du corps. Le temps passe et rien ne se produit, il pense donc à une coïncidence.

— March, ça suffit.

— En 63, le processus s'emballe. En mai, Klopfer meurt. En décembre, Hoffmann se pend. En mars, Kritzinger saute avec sa voiture sur une bombe. Bühler se met à paniquer sérieusement. Kritzinger est le signal d'alarme. C'est le premier de leur petit groupe à disparaître. »

March prit maladroitement l'agenda.

« Ici – vous voyez ? – il marque d'une croix la date de la mort de Kritzinger. Les jours passent ; rien ne se produit. Il se sent peut-être en sécurité. Le 9 avril, une autre croix ! Le vieux collègue de Bühler dans le Gouvernement général, Schoengarth, glisse sous les roues d'une rame de métro à la station du Zoo. Panique à Schwanenwerder ! Mais il est déjà trop tard...

— J'ai dit : ça suffit !

— Une question me turlupinait : pourquoi huit morts au cours des neuf premières années, et puis, six décès en six mois ? Pourquoi cette précipitation ? Pourquoi ce formidable risque, après une si belle démonstration de patience ? Mais enfin, nous les flics, on lève rarement les yeux de la boue pour s'interroger sur un contexte plus large, pas vrai ? Tout était censé être bouclé mardi dernier, paré briqué pour la visite de nos bons et nouveaux amis, les Américains. Ce qui soulève une nouvelle question...

— Donnez-moi ça ! »

Krebs arracha l'agenda et le calepin de la main de March. Derrière la porte, dans le couloir, la voix de Globus...

«... Heydrich aurait-il entrepris tout cela de sa propre initiative ? Agissait-il sur ordre venu de plus haut ? Un ordre, peut-être, de celui qui refusait d'apposer sa signature sur un document quel qu'il soit...»

Krebs avait ouvert le poêle et y enfournait les papiers. Un moment, ils restèrent à couvrir sur le charbon, puis s'enflammèrent, une grande flamme jaune, tandis que la clé tournait dans la serrure de la porte.

5

« Kulmhof ! hurlait-il à Globus quand la douleur devenait trop forte. Belzec ! Treblinka !

— Enfin, au moins on va quelque part. »

Globus gratifia ses deux sbires d'un large sourire.

« Majdanek ! Sobibor ! Auschwitz ! Birkenau ! »

Il brandissait chaque nom comme un bouclier capable de le protéger des coups.

« Et je suis censé faire quoi ? Rentrer sous terre et disparaître ? »

Globus s'accroupit et attrapa March par les oreilles, tordant son visage vers lui :

« C'est que des noms, March ! Il n'y a plus rien là-bas, même pas une brique. Personne ne voudra y croire. Jamais ! Et tu veux que je te dise ? *Une partie de toi n'y croit pas non plus !* »

Globus lui cracha à la figure – un mollard épais, gris et jaune.

« Voilà tout le souci que le monde se fera. »

Il repoussa March, faisant rebondir son crâne sur les dalles de pierre.

« Maintenant, une dernière fois : où est la fille ? »

Le temps se traînait, comme lui, à quatre pattes, les reins brisés. Il tremblait. Ses dents claquaient avec un bruit de jouet mécanique.

D'autres prisonniers étaient passés là des années avant lui. En guise d'épithaphe, de leurs ongles déchiquetés, ils avaient gratté sur les murs de la cellule. « J.F.G. 22.2.57 ». « Katja ». « H.K. mai 44 ». Quelqu'un n'était pas allé plus loin que la moitié de la lettre « E » avant que ses forces, ou le temps, ou la volonté ne lui manquent. Pourtant toujours ce besoin d'écrire...

Aucune inscription, il s'en aperçut, n'était à plus d'un mètre au-dessus du sol.

La douleur dans sa main le rendait fiévreux. Il avait des hallucinations. Un chien serrait ses doigts entre ses mâchoires. Il ferma les yeux et se demanda quelle heure il pouvait être. La dernière fois qu'il l'avait demandé à Krebs, il était – quoi ? – à peu près six heures. Ils avaient dû parler environ une demi-heure encore. Puis, la deuxième séance avec Globus – une éternité. Ensuite le temps passé seul dans la cellule, à ramper tantôt vers la lumière, tantôt loin d'elle, tirailé d'un côté par l'épuisement, de l'autre par le chien.

Le sol était chaud contre sa joue, la pierre douce se dissolvait.

Il rêva de son père – son rêve d'enfance –, la silhouette raide de la photo ressuscitée, agitant la main sur le pont du navire, quittant le port, jusqu'à ce qu'il ne soit plus qu'un point minuscule, jusqu'à ce qu'il ait disparu. Il rêva de Jost courant sur place, entonnant son poème d'une voix solennelle : « *Tu nourris la bête en l'homme / Qu'elle grandisse...* » Il rêva de Charlie.

Mais le plus souvent, il rêvait qu'il était à nouveau dans la chambre de Pili, à cette seconde épouvantable où il avait compris ce que le gosse avait commis par gentillesse – gentillesse ! –, ses bras se tendant vers la porte, ses jambes immobilisées. Et la fenêtre qui explosait, et les mains rudes qui s'abattaient sur ses épaules...

Le geôlier le réveilla en le secouant.

« Debout ! »

Il s'était recroquevillé sur son côté gauche, comme un fœtus ; son corps écorché, ses jointures soudées. La poussée de l'homme réveilla le

chien. Il vomit. Rien de son estomac ne pouvait remonter, mais il se contractait quand même, un réflexe du passé. La cellule recula très loin, puis se rapprocha à toute vitesse. On le tirait pour le redresser. Le geôlier s'activa à démêler une paire de menottes. À ses côtés, Krebs, Dieu merci ! Pas Globus.

Krebs le considéra avec dégoût et conseilla au garde :

« Il vaut mieux les attacher par-devant. »

Ses poignets furent immobilisés devant lui, sa casquette fut enfoncée sur sa tête. On le fit avancer, plié en deux, dans le couloir, les escaliers, l'air libre.

Une nuit froide et claire. Les étoiles se déployaient dans le ciel au-dessus de la cour. La lune nimbait d'argent les bâtiments et les voitures. Krebs le poussa à l'arrière d'une Mercedes et s'assit à côté de lui. Il fit signe au chauffeur.

« Columbia Haus. Verrouillez les portes. »

En entendant le pêne glisser pour se mettre en place dans la portière de son côté, March ressentit un vague soulagement.

« Ne vous réjouissez pas trop vite, avertit Krebs. L'Obergruppenführer vous attend. Nous disposons là-bas de moyens plus modernes. »

Ils franchirent les grilles. L'air – pour quiconque pouvait les voir – de deux officiers SS avec leur chauffeur. Un garde salua.

Columbia Haus était à trois kilomètres de la Prinz-Albrecht-Strasse. Les immeubles officiels sans aucune lumière firent bientôt place à des édifices de bureaux délabrés puis à des entrepôts dont les baies étaient condamnées par des planches. La zone autour de la prison devait être rénovée depuis les années cinquante. Les bulldozers de Speer avaient çà et là effectué des incursions destructrices. Mais les fonds n'avaient pas suivi et finalement rien n'avait été construit en remplacement des immeubles détruits. Les terrains à l'abandon baignaient dans la lumière bleuâtre, comme des coins perdus d'un antique champ de bataille. Au bout des rues sombres qui subsistaient, les colonies populaires de Gastarbeiters de l'Est avaient trouvé à se loger.

March s'était étendu au maximum, la tête contre le dossier du siège de cuir. Krebs se pencha soudain vers lui en criant :

« Oh, merde, bordel ! (Il se pencha vers le chauffeur.) Il se pisse dessus ! Garez-vous. » Le chauffeur jura et freina brusquement. « Les portes ! Ouvrez ! »

Krebs sortit, fit le tour et tira March hors de la voiture.

« Vite ! On n'a pas toute la nuit ! (Et au chauffeur.) Une minute. Laissez tourner le moteur. »

March se sentit poussé en avant, trébuchant sur les gravats, jusqu'au

bas d'une ruelle, sous le porche d'une église désaffectée. Krebs le libérait de ses menottes.

« Vous êtes verni, March.

— Je ne comprends pas...»

Krebs expliqua :

« Vous avez un tonton gâteau. »

Tap, tap, tap. Dans l'obscurité de l'église. *Tap, tap, tap.*

« Vous auriez dû venir chez moi tout de suite, mon garçon, dit Artur Nebe. Vous vous seriez épargné ce calvaire. »

Il frotta la joue de March du bout de l'index. Dans l'ombre opaque, March ne distinguait guère les détails de son visage, à peine une tache pâle indistincte.

« Prenez mon Luger. »

Krebs pressa le pistolet dans la main gauche de March.

« Prenez ! Vous m'avez tendu un piège. Vous avez pris mon arme. Compris ? »

Il rêvait ? Sûrement. Mais le poids du Luger semblait assez réel...

Nebe parlait toujours, d'une voix grave, insistante.

« Oh, March, March ! Krebs est venu chez moi ce soir. Sous le choc ! Totalement traumatisé ! Il m'a expliqué ce que vous aviez découvert. Nous nous en doutions tous, évidemment, mais sans les preuves. À présent vous devez les faire sortir. Pour notre salut à tous. Vous devez arrêter ces salopards...»

Krebs l'interrompt.

« Excusez-moi, Herr Oberstgruppenführer. Notre temps est pratiquement écoulé. (Il montra du doigt :) Là, March. En bas. Vous voyez ? La voiture. »

Garée sous un réverbère démolì, tout au bout de la ruelle, March distinguait seulement une forme basse ; puis il entendit le bruit du moteur.

« C'est quoi ? »

Ses yeux allaient de l'un à l'autre.

« Allez jusqu'à la voiture. Nous n'avons plus le temps. Je compte jusqu'à dix et je crie.

— Ne nous faites pas faux bond, March. (Nebe lui pinça la joue.) Votre oncle est un vieil homme, mais il espère vivre assez longtemps pour voir pendre ces crapules. Allez. Sortez les papiers, faites-les publier. Nous risquons le maximum pour vous donner une chance. Saisissez-la. Allez-y ! »

Krebs dit :

« Je compte. Un, deux, trois...»

March hésita, se mit à claudiquer, puis à courir. La porte de la voiture s'ouvrait. Il regarda derrière lui. Nebe s'était fondu dans le noir. Krebs mettait ses mains en porte-voix et se mettait à appeler.

Il accéléra tant bien que mal. De la voiture, une voix familière l'appelait :

« Zavi ! Zavi ! »

Führeritag

Le chemin de fer jusqu'à Cracovie se poursuit au nord-est vers Auschwitz (348 kilomètres de Vienne), ville industrielle de 12 000 habitants, ancienne capitale des duchés des dynasties Piast de Auschwitz et Zator (Hôtel Zator, 20 chambres), d'où une ligne secondaire, par Skawina, rejoint Cracovie (69 kilomètres en trois heures)...

Le Baedeker du *Gouvernement général*, 1943.

1

À minuit, les cloches sonnèrent à toute volée pour saluer le grand jour. Plusieurs conducteurs, en les croisant, les saluèrent à coups d'appels de phares et de klaxon, laissant un magma sonore suspendu dans leur sillage. Les sirènes des usines se répondaient d'un bout à l'autre de Berlin, comme des trains en attente.

« Mon pauvre vieux, qu'est-ce qu'ils t'ont fait ? »

Max Jaeger essayait de se concentrer sur la route, mais en permanence, avec une fascination horrifiée, sa tête se tournait vers le siège du passager à côté de lui.

Il n'arrêtait pas de répéter :

« Qu'est-ce qu'ils t'ont fait ? »

March flottait dans un brouillard indécis, peu fixé sur les limites du rêve et de la réalité. Il s'était à moitié retourné pour regarder derrière eux.

« Où allons-nous, Max ? »

— Dieu seul le sait. Où veux-tu aller ? »

La route, par la lunette arrière, était libre. March se redressa précautionneusement pour regarder Jaeger.

« Nebe ne t'a rien dit ? »

— Nebe m'a dit que *tu* saurais. »

March tourna la tête, fixant sans les voir les façades qui défilaient. Il pensait à Charlie, à la chambre d'hôtel à Waldshut. Éveillée, seule, l'attendant. Il avait devant lui un peu plus de huit heures. Avec Max, et les Autobahnen pour eux seuls, il y arriverait probablement.

« J'étais au Markt, expliquait Jaeger. Vers neuf heures, le téléphone sonne. L'oncle Artur. "Sturmbannführer ! March est un ami pour vous ?" "Je ferais tout pour lui", je lui réponds. À ce moment, tout le monde savait où tu étais. Lui, très calme : "Parfait, Sturmbannführer. On verra si vous êtes un véritable ami. Kreuzberg. Le coin de Axmann-Weg, au nord de l'église abandonnée. Attendez, de minuit moins le quart à minuit et quart. Et pas un mot à quiconque, ou à l'aube vous êtes dans un KZ." C'est tout. Il avait raccroché. »

Le front de Jaeger luisait de sueur. Ses yeux continuaient à aller de la route à March et inversement.

« Merde, Zavi. Je ne sais pas ce que je fais. J'ai la trouille. Je vais vers le nord. C'est bon ?

— Très bien.

— Pas content de me voir ?

— Très content. »

March se sentit défaillir. Il gigota sur son siège, baissa la vitre de sa main gauche. Au-delà du vacarme du vent et des pneus : un bruit. C'était quoi ? Il sortit la tête et regarda en l'air. Il ne voyait rien, mais il l'entendait. Le bourdonnement d'un hélicoptère. Il releva la vitre.

Il pensa à la transcription de l'appel téléphonique. « *Ce que je veux ? D'après vous ? L'asile dans votre pays...* »

Les cadrans et les jauges du tableau de bord brillaient doucement dans l'obscurité, produisant un reflet vert diffus. La garniture sentait le cuir neuf.

« Où as-tu eu la voiture, Max ? »

C'était une Mercedes, dernier modèle.

« À la permanence, Werderscher Markt. Splendide, hein ? Réservoir plein. On va où tu veux. N'importe où. »

March se mit à rire. Ni très fort ni très longtemps, à cause de la douleur à ses côtes.

« Oh ! Max, Max. Nebe et Krebs mentent si bien, et tu es si nul ! J'ai presque de la peine pour eux : faire équipe avec toi ! »

Jaeger regardait droit devant lui.

« Ils t'ont farci de drogues, Zavi. Ils t'ont battu. Tu délirés, crois-moi.

— N'importe quel autre chauffeur, j'aurais pu tomber dans le panneau. Mais toi... Dis-moi, Max, on n'a personne au cul ? J'imagine que si on file une bagnole rutilante bourrée d'électronique et émettant un joli signal, on n'a plus à se compliquer la vie pour lui coller au train. Surtout si on peut se faire doubler par un hélico.

— Je risque ma peau, pleurnicha Jaeger, et voilà ma récompense. »

March tenait le Luger de Krebs dans sa main – la gauche, l'impression était bizarre. Il réussit à enfoncer le canon dans les plis épais du cou de Jaeger.

« Krebs m'a filé son arme. La petite touche finale, pour l'authenticité. Pas chargée, j'en suis à peu près certain. Mais es-tu prêt à prendre le risque ? Non, je suppose. Garde ta main gauche sur le volant, Max, et tes yeux sur la route. Main droite : donne-moi ton Luger. Pas de gestes brusques.

— T'es devenu complètement marteau. »

March accentua sa pression. Le canon glissa sur la peau en sueur et alla se coller sous l'oreille de Jaeger.

« Bon, très bien... »

Jaeger lui donna le pistolet.

« Bravo. À présent, je pointe celui-ci sur ta grosse panse, Max. Tu tentes quoi que ce soit – quoi que ce soit, Max ! – et je t'envoie une balle. Si tu as un doute, réfléchis ; même toi tu devrais comprendre que je n'ai plus rien à perdre.

— Zavi...

— Ta gueule Continue sur cette route, jusqu'à l'Autobahn annulaire. »

Il espérait que Max ne verrait pas le tremblement de sa main. Il posa le Luger sur ses genoux. Tout se passait bien, se dit-il. Vraiment bien. Ils ne l'avaient pas encore arrêtée. Ils ne savaient pas où elle était. Sinon, ils ne se seraient jamais embarqués dans une manœuvre aussi foireuse.

À vingt-cinq kilomètres au sud de la ville, les lumières de l'Autobahn dessinaient une boucle dans l'obscurité, comme un grand collier brillant. Des panneaux jaunes géants surgissaient du sol, avec en lettres noires les noms des villes de l'Empire : dans le sens des aiguilles d'une montre, d'abord Stettin, puis Danzig, Königsberg, Minsk, Posen, Cracovie, Kiev, Rostov, Odessa, Vienne ; puis, en remontant, Munich, Nuremberg, Stuttgart, Strasbourg, Francfort, Hanovre et Hambourg.

Sur l'injonction de March, ils choisirent le sens contraire aux aiguilles d'une montre. Vingt kilomètres plus loin, à l'intersection de Friedershof, ils prirent à droite.

Un autre panneau : Liegnitz, Breslau, Kattowitz...

Les étoiles formaient une voûte infinie. De petits flocons de nuages lumineux brillaient au-dessus des arbres.

La Mercedes accéléra en descendant la bretelle pour rejoindre l'autoroute éclairée par la lune. Le revêtement brillait comme la surface d'un fleuve. March imagina, sinueuse derrière eux, la queue d'un dragon, avec ses lumières et ses armes à feu. Il était la tête. Sur l'Autobahn déserte, il les traînait à sa suite, vers l'Est.

2

La douleur et l'épuisement l'assommaient. Pour garder les yeux ouverts, il valait mieux parler.

« Je suppose qu'on doit remercier Krause pour tout ceci. »

Ni l'un ni l'autre n'avait prononcé une syllabe depuis près d'une heure. Les seuls bruits étaient ceux du moteur et le martèlement des roues sur le revêtement de béton. Jaeger sursauta.

« Krause ?

— Krause a cafouillé dans les tours de rôle. Il m'a réveillé pour Schwanenwerder, à ta place.

— Krause ! »

Jaeger se renfrogna. Ses traits évoquaient un masque de théâtre, celui d'un démon verdâtre à la lueur du tableau de bord. La pire merde de sa vie, et Krause à la clé !

« La Gestapo s'était arrangée pour que tu sois de garde lundi soir, non ? Qu'est-ce qu'ils t'ont dit ? "Il y aura un cadavre dans la Havel, Sturmbannführer. Pas de zèle, question identification. Perdez le dossier de vue pendant quelques jours..." »

— À peu près ça, marmonna Jaeger.

— Là-dessus, monsieur roupille. Et mardi, quand tu débarques au Markt, je suis sur l'affaire. Pauvre Max ! T'as jamais pu te lever le matin. Ils ont dû être contents, à la Gestapo. Tu traitais avec qui ?

— Globocnik.

— Globus soi-même ! (March siffla d'admiration.) Je parie que tu as cru que c'était Noël ! Qu'est-ce qu'il t'a promis, Max ? Une promotion ? Un transfert à la Sipo ?

— Va te faire foutre, Zavi.

— Du coup, tu l'as tenu informé de tout. Quand je t'ai dit que Jost l'avait vu avec le cadavre au bord du lac, tu as cafardé et Jost est passé à la trappe. Quand je t'ai appelé de chez Stuckart, tu l'as encore prévenu et on s'est fait choper. Le lendemain, ils fouillent l'appartement de la fille car tu leur as lâché qu'elle avait une bricole prise dans le coffre. Ils nous ont laissé mijoter ensemble, Prinz-Albrecht-Strasse, pour que tu puisses me tirer les vers du nez à leur place...»

La main droite de Jaeger lâcha le volant et agrippa le canon, le tordant, l'arrachant. Le doigt de March était coincé contre la détente.

Le coup de feu dans l'espace clos leur déchira les tympans. La voiture fit une embardée et monta sur la bande de gazon centrale où elle rebondit durement. Un instant, March crut qu'il était touché, puis pensa que c'était Jaeger qui l'était. Mais Max, les deux mains au volant, s'efforçait de contrôler la Mercedes. Le pistolet était toujours dans sa main valide. De l'air froid s'engouffrait dans la voiture par un trou dans le toit.

Jaeger riait, un rire démentiel. Il expliquait quelque chose. Mais March était trop assourdi par la détonation. La voiture dérapa sur l'herbe et rejoignit la chaussée.

Dans le choc de la déflagration, March avait été projeté contre sa main broyée. Il avait failli s'évanouir. L'air glacé qui le giflait lui permettait de reprendre conscience. Il était pris d'un désir frénétique de parler, de terminer son récit – *Je n'ai su avec certitude que tu m'avais trahi que quand Krebs m'a montré le rapport d'écoute : j'ai compris, car tu étais le seul à qui j'avais parlé de la cabine de la Bülowstrasse, celle où Stuckart... avait contacté la fille* –, mais le souffle de l'air emportait ses paroles. Après tout, quelle importance ?

L'ironie de l'affaire, c'était Nightingale. L'Américain était le bon, et son plus proche ami, le méchant.

Jaeger souriait comme un débile. Il parlait tout seul. Des larmes brillaient sur ses joues rebondies.

Il était un peu plus de cinq heures du matin quand ils s'arrêtèrent à une station-service ouverte la nuit. Jaeger resta derrière le volant et demanda au pompiste, par la vitre baissée, de faire le plein. March tenait le luger pressé contre ses côtes, mais toute velléité d'en découdre semblait avoir quitté le gros homme. Il s'était tassé. Un sac de bidoche molle dans un uniforme.

Le jeune homme considéra le trou dans le toit puis les étudia du coin de l'œil – deux SS-Sturmabfuhrer dans une Mercedes flambant neuve – ; il se mordit la lèvre et se tut.

À travers la rangée d'arbres entre l'aire de service et l'Autobahn, March pouvait voir passer des phares, de temps en temps. Mais rien, pas un signe, de la cavalcade qui devait être à leurs trousses. Il devinait qu'ils avaient dû s'arrêter, attendre, deviner ses intentions.

Lorsqu'ils furent revenus sur la route, Jaeger parla :

« Je n'ai jamais voulu qu'il t'arrive du mal, Zavi. »

March, qui pensait à Charlie, grommela.

« Globocnik, pour les flics, est l'équivalent d'un général de division, merde ! S'il te dit, "Jaeger, regarde ailleurs !" – tu regardes ailleurs, d'accord ? Je veux dire, c'est la règle, non ? On est des flics, on est là pour respecter les règles ! »

Jaeger tourna la tête assez longtemps pour fixer March qui ne disait rien. Il reporta son attention sur la route.

« Alors, à partir du moment où il m'ordonne de lui communiquer ce que tu découvres, qu'est-ce que je pouvais faire ?

— Tu pouvais m'avertir.

— Oui ? Et le résultat ? Je te connais : tu aurais continué de toute façon. Et ma pomme ? Et Hannelore ? Et les enfants ? On n'est pas tous programmés pour être des héros, Zavi. Il en faut comme moi, pour que d'autres, comme toi, puissent avoir l'air si bien. »

Ils roulaient en direction de l'aube. Au-dessus des collines basses et boisées devant eux, une lueur pâle perçait, comme une cité lointaine en flammes.

« Maintenant, je suppose qu'ils me dégommeront pour t'avoir laissé me menacer avec ce Luger. Ils diront que c'est bidon. Ils m'abattront. Bon sang, merde ! C'est une blague, hein ? »

Il regarda du côté de March, les yeux noyés de larmes.

« C'est une plaisanterie !

— C'est une plaisanterie », dit March.

Le jour s'était levé quand ils traversèrent l'Oder. L'eau grise s'étirait de part et d'autre des hautes poutrelles d'acier du pont. Deux péniches se croisaient au milieu du fleuve presque immobile ; elles se saluèrent d'un vibrant coup de sirène.

L'Oder : la frontière naturelle de l'Allemagne et de la Pologne. Sauf qu'il n'y avait plus de frontière. Ni de Pologne.

March regardait droit devant lui. Sur cette route, la Dixième Armée de la Wehrmacht s'était élancée en septembre 1939. En esprit, il revoyait les vieilles images des actualités filmées : l'artillerie et ses chevaux, les Panzer, la troupe en marche... La victoire semblait si facile. Comme ils s'étaient réjouis !

Un panneau annonçait la sortie vers Gleiwitz, la ville où la guerre avait commencé.

Jaeger avait repris ses jérémiades.

« Je suis crevé, Zavi. Je ne pourrai plus conduire très longtemps.

— Ce n'est plus loin maintenant. »

Il pensait à Globus. « *Il n'y a plus rien là-bas, pas même une brique.*

Personne ne voudra y croire. Jamais ! Et tu veux que je te dise ? Une part de toi n'y croit pas non plus. » Cela avait été le pire moment. Parce que c'était vrai.

Un Totenburg – une Citadelle de la mort – se dressait sur le sommet dégarni d'une colline, non loin de la route. Quatre tours de granit en carré, hautes de cinquante mètres, entourant un obélisque de bronze. En passant, ils virent le faible éclat du soleil sur le métal, comme sur un miroir réfléchissant. Des douzaines de ces tumuli avaient été érigés entre l'ancienne frontière et l'Oural – mémoriaux impérissables à ceux des Allemands qui étaient morts – qui mouraient, et qui mourraient encore – pour la conquête de l'Est. Passé la Silésie, à travers les plaines et les steppes, les Autobahnen suivaient les crêtes, pour se protéger des neiges de l'hiver – un immense réseau d'autoroutes désertes, balayées par un vent incessant...

Ils roulèrent encore une vingtaine de kilomètres, laissant derrière eux les cheminées fumantes des usines de Kattowitz. March ordonna à Jaeger de quitter l'Autobahn.

Il la voit dans sa tête.

Elle paie, et avant de quitter l'hôtel, elle interroge la réceptionniste : « Vous êtes certaine qu'il n'y a pas de message ? » La fille sourit. « Non, Fräulein. » C'est la énième fois qu'elle demande. Un employé se précipite pour la valise, mais elle refuse. Elle s'assied dans la voiture, la vue sur le fleuve est magnifique ; elle relit la lettre qu'elle a trouvée dissimulée dans son bagage. « Voici la clé du coffre, ma chérie. Fais en sorte qu'elle revoie la lumière du jour... » Une minute passe. Une autre. Une autre. Elle regarde sans cesse en direction du nord, d'où, il doit venir.

Finalement, elle vérifie l'heure à sa montre. Elle incline doucement la tête, met le moteur en marche et braque pour s'engager sur la route tranquille.

Ils traversaient une campagne défigurée par l'industrie : champs bruns bordés de haies irrégulières ; pâtures blanchâtres ; terrils de déblais de charbon ; chevalements en bois des vieux puits de mine avec leurs grandes molettes fantomatiques – des squelettes de moulins à vent.

« Quel merdier, dit Jaeger. C'est quoi ce trou ? »

La route longeait une voie ferrée, passait sur une rivière. Une écume caoutchouteuse flottait le long des berges. Ils étaient en plein sous le vent de Kattowitz. L'air empestait les produits chimiques et la poussière de charbon. Le ciel, ici, était réellement d'un jaune de soufre ; le soleil, un disque orange dans le voile de pollution.

Ils piquèrent sous un pont de chemin de fer noirci, puis passèrent sur un passage à niveau. Tout près maintenant... March essayait de se rappeler le croquis de Luther.

Ils étaient à un croisement. Il hésita.

« Tourne à droite. »

Des hangars de tôle ondulée, des restes de bois, de nouveau des voies ferrées...

Il repéra une ligne qui n'était plus utilisée.

« Stop ! »

Jaeger freina.

« C'est ici. Tu peux couper le moteur. »

Ce silence. Pas même un cri d'oiseau.

Jaeger considéra avec dégoût la route étroite, l'étendue aride, désolée, les arbres au loin. Un vaste terrain vague.

« Mais c'est le bout du monde !

— Quelle heure est-il ?

— Juste neuf heures passées.

— Allume la radio.

— Quoi ? Tu veux un peu de musique ? *La Veuve joyeuse* ?

— Allume.

— Quelle station ?

— Pas d'importance. S'il est neuf heures, elles se ressembleront toutes. »

Jaeger actionna un interrupteur, tourna un bouton. Une rumeur semblable à un océan se brisant sur une côte rocheuse. Il parcourut les fréquences, le bruit se perdit, revint, se perdit à nouveau, revint à pleine puissance : pas un océan, mais un million de voix humaines, une immense acclamation.

« Sors tes menottes, Max. C'est ça. Donne-moi la clé. Attache-toi au volant. Je suis désolé, Max.

— Oh ! Zavi...»

« *Le voilà !* hurlait le commentateur. *Je le vois ! Le voilà !* »

Il marchait depuis un peu plus de cinq minutes – il était presque arrivé au bois de bouleaux –, quand il entendit l'hélicoptère. Il regarda derrière lui, au-delà de l'herbe qui ondulait le long de la voie envahie par la végétation. La Mercedes avait été rejointe par une douzaine d'autres véhicules. Un rang de silhouettes noires venait vers lui.

Il se retourna et continua à marcher.

Elle s'arrête au passage de la frontière. Maintenant. La croix gammée

flotte sur le poste de douane. Le garde prend son passeport. « Pour quel motif quittez-vous l'Allemagne, Fräulein ? – Pour assister au mariage d'une amie. À Zurich. » Il étudie la photo du passeport, puis son visage, puis encore le passeport, vérifie les dates du visa. « Vous voyagez seule ? – Mon fiancé devait venir ; il a été retenu à Berlin. Le service. Vous connaissez ! » Elle sourit, naturelle... C'est ça, ma chérie, souris. Personne ne le fait comme toi.

Il ne quittait plus le sol des yeux. Il devait y avoir quelque chose.

Le premier garde l'interroge ; un autre tourne autour de la voiture. « Qu'avez-vous dans vos bagages, s'il vous plaît ? – Des vêtements pour une nuit. Et un cadeau de mariage. » Elle se compose un air interrogatif : « Pourquoi ? Il y a un problème ? Vous voulez que je déballe ? » Elle entrouvre sa portière... Oh, Charlie, n'en fais pas trop. Les gardes échangent un regard...

Et puis il la vit. Presque enfouie au pied d'un jeune arbre. Un soupçon de rouge. Il se baissa pour la ramasser, la tourna dans sa main. La brique était tachetée de lichen jaune, roussie par les explosifs, effritée aux angles. Mais dure, solide. Assez solide. Elle existait. Il gratta le lichen avec son pouce et la poussière carmin s'incrusta sous son ongle, comme du sang séché. En s'accroupissant pour la remettre en place, il en découvrit d'autres, dissimulées dans l'herbe pâle – dix, vingt, cent...

Une jolie fille, une blonde, un beau jour de fête... Le garde vérifie une dernière fois la feuille. Berlin recherche une Américaine, une brune. « Non, Fräulein... (Il rend le passeport avec un clin d'œil à l'autre garde.) Une fouille ne sera pas nécessaire. » La barrière se lève. « Heil Hitler ! » lance-t-il. « Heil Hitler », répond Charlie.

Vas-y. Vas-y...

Comme si elle l'entendait. Elle tourne la tête vers l'est, vers lui, là où le soleil brille d'un éclat tout neuf dans le ciel. Et tandis que la voiture démarre, elle semble incliner la tête en signe de reconnaissance. De l'autre côté du pont : la croix blanche de la Suisse. La lumière du matin se reflète sur le Rhin...

Elle avait pu s'échapper. Il leva les yeux vers le soleil. Il savait. Avec certitude, un fait certain, absolu.

« Restez où vous êtes ! »

La forme noire de l'hélicoptère chaloupait au-dessus de sa tête. Dans

son dos, des cris, bien plus proches à présent. Des ordres, métalliques, comme ceux d'un robot :

« Jetez votre arme !

— Restez où vous êtes !

— *Restez où vous êtes !* »

Il enleva sa casquette et la jeta, l'envoya ricocher sur l'herbe, comme son père faisait ricocher les pierres plates sur la mer. Puis il sortit le pistolet de sa ceinture, vérifia pour s'assurer qu'il était chargé, et se dirigea vers les arbres silencieux.

Note de l'auteur

Bon nombre de personnages dont les noms apparaissent dans ce roman ont réellement existé. Les détails biographiques sont exacts jusqu'en 1942. Leur sort après cette date a bien entendu été différent.

Josef Bühler, secrétaire d'État au Gouvernement général, a été condamné à mort en Pologne et exécuté en 1948.

Wilhelm Stuckart, arrêté à la fin de la guerre, a passé quatre années en détention. Libéré en 1949, il s'est installé à Berlin-Ouest. En décembre 1953, il perd la vie dans un « accident » de voiture près de Hanovre : l'« accident » était probablement le fait d'un commando pourchassant les criminels de guerre nazis encore en liberté.

Marthin Luther tenta d'évincer le ministre des Affaires étrangères, Joachim von Ribbentrop, dans des intrigues pour le pouvoir en 1943. Il échoue. Envoyé au camp de concentration de Sachsenhausen, il tente de se suicider. Libéré en 1945, peu avant la fin de la guerre, il meurt d'un arrêt du cœur dans un hôpital local en mai 1945.

Odilo Globocnik fut capturé par une patrouille britannique à Weissensee, en Carinthie, le 31 mai 1945. Il se suicida en avalant une capsule de cyanure.

Reinhard Heydrich fut assassiné à Prague par des agents tchèques au cours de l'été 1942.

Le destin d'Artur Nebe, comme il se devait, est plus mystérieux. On pense qu'il a été mêlé au complot de juillet 1944 contre Hitler ; il se serait caché dans une île sur le Wannsee et aurait été trahi par une maîtresse éconduite. Officiellement, il a été exécuté à Berlin le 21 mars 1945. On l'aurait cependant aperçu plus tard, en Italie et en Irlande.

Les personnages signalés comme ayant été invités à la conférence de Wannsee y ont tous pris part. Alfred Meyer s'est suicidé en 1945. Roland Freisler a été tué dans un raid aérien en 1945. Friedrich Kritzinger est mort en liberté après une grave maladie. Adolf Eichmann a été exécuté par les Israéliens en 1962. Karl Schoengarth a été condamné à mort par un tribunal britannique en 1946 et Otto Hoffmann à quinze années d'emprisonnement par une cour militaire américaine. Heinrich Muller a été porté disparu à la fin de la guerre. Les autres ont continué à vivre, soit en Allemagne, soit en Amérique

du Sud.

Les documents suivants cités dans le texte sont authentiques : l'invitation de Heydrich à la conférence de Wannsee ; l'ordre de Goering à Heydrich du 31 juillet 1941 ; les dépêches de l'ambassadeur allemand relatant les commentaires de Joseph P. Kennedy ; la commande de l'Office central de Construction d'Auschwitz ; l'horaire de chemin de fer (abrégé) ; les extraits du protocole de la conférence de Wannsee ; le mémorandum sur l'utilisation des cheveux de détenus.

Chaque fois que j'ai créé des documents, je me suis efforcé de le faire sur la base de faits réels – par exemple, la conférence de Wannsee *a été* reportée, ses minutes *ont été* rédigées de façon beaucoup plus exhaustive par Eichmann et ensuite amendées par Heydrich ; Hitler – et c'est connu – a évité de mettre son nom sur quoi que ce soit qui aurait pu passer pour un ordre direct en vue de la solution finale ; il a certainement donné une instruction verbale dans le courant de l'été 1941.

Le portrait de Laetitia Gallerani par Léonard de Vinci a été récupéré en Allemagne à la fin de la guerre et restitué à la Pologne.